

Université Libre Internationale de Moldova
Universitatea Liberă Internațională din Moldova

Institut de Recherches Philologiques et Interculturelles
Institutul de Cercetări Filologice și Interculturale

LA FRANCOPLYPHONIE

Revue annuelle accréditée (catégorie B)
Revistă anuală acreditată (categoria B)

Numéro 10/2015
vol. 2

L'INTERCULTURALITÉ ET L'HERMÉNEUTIQUE À TRAVERS LA LINGUISTIQUE, LA LITTÉRATURE, LA TRADUCTION ET LA COMMUNICATION

Contributions du Colloque International

*L'interculturalité et l'herméneutique
à travers la linguistique, la littérature, la traduction et la communication*

**en partenariat avec les Universités « Nouvelle Sorbonne Paris 3 »
(France), Feira de Santana (Brésil), « Ștefan cel Mare », (Suceava, Roumanie)**

Chișinău, ULIM, 27 mars 2015

l'organisation du Colloque et la publication de ce numéro
a été rendue possible grâce au soutien financier

*de l'Université Libre Internationale de Moldova (ULIM),
du Service culturel de l'Ambassade de France en Moldavie
et du Bureau Europe Centrale et Orientale
de l'Agence universitaire de la Francophonie*

Chișinău, ULIM - 2015

Approuvé par le Sénat de l'Université Libre Internationale de Moldova
Recomandat spre publicare de Senatul Universității Libere Internaționale
din Moldova (proces-verbal nr. 6 din 29 aprilie 2015)

Directeur de l'édition / Director de ediție: **Ana GUȚU**, prof. univ. dr., ULIM

Rédacteur en chef / Redactor șef: **Elena PRUS**, prof. univ. dr. hab., ULIM
Co-rédacteur / Co-redactor: **Victor UNTILĂ**, conf. univ. dr. ULIM

Comité scientifique / Comitetul științific:

Jacques DEMORGON, Universités Bordeaux, Reims, Paris,
ENA Entreprises / UNESCO, France.

Jean-Claude GEMAR, Université de Montréal, Canada.

Philippe HAMON, Université Paris III, Sorbonne Nouvelle, France.

François RASTIER, CNRS, Paris, France.

Bernard CERQUIGLINI, Recteur AUF.

Marc QUAGHEBEUR, Musée des Archives Littéraires, Bruxelles.

Răzvan THEODORESCU, Académie Roumaine.

Mihai CIMPOI, Académie des Sciences de Moldova.

Ana GUȚU, Université Libre Internationale de Moldova.

Pierre MOREL, Professeur associé ULIM, Canada.

Sanda-Maria ARDELEANU, Université Ștefan cel Mare, Suceava, Roumanie.

Ion MANOLI, Université Libre Internationale de Moldova.

Ion GUȚU, Université d'État de Moldova.

Tamara CEBAN, Université Spiru Haret, Bucarest, Roumanie.

Humberto Luiz Lima de OLIVEIRA, Université d'État « Feira de Santana »,
Brésil.

Rédaction / Redactare:

Elena PRUS, prof.univ. dr.hab., ULIM

Victor UNTILĂ, conf.univ. dr, ULIM

Dragoș VICOL, prof.univ. dr.hab., ULIM

Margarita DAVER, conf.univ. dr.hab., ULIM

Zinaida RADU, conf.univ. dr, ULIM

Ana MIHALACHI, conf.univ. dr, ULIM

ISSN 1857-1883

© ULIM, 2015

© Institutul de Cercetări Filologice și Interculturale

SOMMAIRE / CUPRINS

Avant-propos	5
---------------------------	---

L'HOMME HERMÉNEUTE

Jacques DEMORGON

*L'herméneutique anthropologique interculturelle :
divination, interprétation, révélation. L'indéfini de l'humain, l'infini du cosmos..*13

Victor UNTILĂ

*Les assises herméneutiques du connaître.
Une dialectométhodologie trialectique de la connaissance.....*53

INTERCULTURALITÉ ET DÉFIS HERMÉNEUTIQUES

Elena PRUS

*L'Alliance francophone, un espace de penser le monde ensemble.....*69

Ana BONDARENCO

*L'interculturel et la constance ininterrompue de l'identité nationale
dans le contexte de la mondialisation.....*80

Mariana FLAIȘER

*De la Savarin la Bacalbașa sau despre influența franceză
asupra fiziologiei gustului la români.....*99

VALEURS LINGUISTIQUES CONVENTIONNELLES ET LA SPONTANÉITÉ DE L'ESPRIT INTERPRÉTATIF

Sanda-Maria ARDELEANU

*Discourir - une activité langagière située entre norme(s) et art(s).....*111

Ion MANOLI

*Les néologismes aux formes à rebours et l'herméneutique en lexicographie.....*118

Eugenia ALAMAN

*Considérations sur les néologismes et les expressions
connotées politiquement.....*127

Elena DRAGAN

Les stratégies linguistiques de la formation des jeux de mots dans la publicité...138

Denisa DRAGUSIN

*Modal Verbs and Mental Schemata.....*146

Eleonora MIHĂILĂ

*Les enjeux de l'argumentation politique : convaincre ou persuader?.....*154

Silvia MAZNIC

*Coordonarea între *dictum* și *modus*: principii de interpretare.....*171

Ludmila CLIUCINICOVA	
<i>L'argumentation à travers la rhétorique</i>	178
Andrey IVANCHENKO	
<i>Structural, Compositional and Intercultural Peculiarities of Ekphrasis Complexes</i>	190
Eugenia MITKINA	
<i>Secondary Macro-Urban Nominations on Quasi-Standard Basis</i>	197

LA TRADUCTION – PARCOURS ET/OU PARTAGE(S) HERMÉNEUTIQUES

Carmen ANDREI	
<i>Traduire l'interculturel. Du traduisible et de l'intraduisible des culturèmes « voyageurs » en français et en roumain</i>	205
Tamara CEBAN	
<i>La traduction de certains traits de français familier en patois du Banat chez Paul Miclău</i>	215
Elena GHEORGHITA	
<i>Optimismul precaut ca strategie de evitare a eşecului pragmatic în traducere</i>	222
Ludmila HOMETKOVSKI	
<i>Conceptul juridic ca fundament ideatic al termenului</i>	230
Ghenadie RÂBACOV	
<i>Traducerea auctorială versus traducerea alografă: abordare antinomică</i>	236
Ana-Magdalena PETRARU	
<i>Hermeneutical Approaches to the (Romanian) Discourse on Translation</i>	247
Mehmet Deniz DEMIRCIÖGLU	
<i>The Difficulties that Turkish Learners cannot overcome in Learning Foreign Languages such as English, French, German, Spanish</i>	257

LE CERCLE HERMÉNEUTIQUE ET LA DIDACTIQUE DES LANGUES-CULTURES

Maria COTLĂU	
<i>Stéréotypes identitaires et compétence interculturelle en milieu scolaire</i>	273
Natalia CELPAN-PATIC	
<i>L'interprétation des relations spatiales entre les verbes de déplacement et leurs prépositions : une perspective interculturelle</i>	284
Ana PERCIC	
<i>La communication et les médias à travers l'histoire des méthodologies d'enseignement du français langue étrangère</i>	294
Raluca Aurora LĂPĂDAT	
<i>Exploatarea spotului publicitar ca document autentic intercultural</i>	302

Avant-propos

L'herméneutique - *langue commune de notre temps* caractérise l'espace intellectuel et culturel de notre époque relativiste postmoderne. Le visage contrasté et polymorphe de l'herméneutique installe un règne interprétatif dans un monde multipolaire où *il n'y a pas de faits, mais seulement des interprétations* parce que nous sommes des êtres qui vivent le drame insurpassable du sens, d'un sens que nous nous efforçons de comprendre, mais qui est toujours extensible suite au caractère interprétatif de notre expérience du monde. La *compréhension*, catégorie essentielle de l'herméneutique, est un mode primordial de notre être-au-monde. Mais le Logos humain (raison+parole) est dans l'incapacité d'exprimer l'Être situé au-delà de l'intelligence. Il doit se contenter de l'indiquer, de le signifier, de l'interpréter. Sans rien rajouter au Réel, l'herméneutique introduit un nouvel ordre de fonctionnalité anthropologique, celui de la transcendance du Réel - de représenter, d'interpréter, d'analyser, d'expliquer, d'élucider le Réel par des signes et de comprendre ces signes comme représentant le Réel.

L'interculturalité doit apprivoiser l'herméneutique et la mettre à ses services parce que l'intercompréhension des cultures n'est pas une intuition pure, directe et immédiate, elle doit faire des détours suite à l'entendement humain qui est par essence participatif. La véritable humanité tient compte de la *raison étrangère* et se rend sensible à une autre source de sens. Le *cogito* humain ne règle ses problèmes que dans un antagonisme adaptatif entre la raison et une raison autre à travers la confrontation de perspectives. Notre irréductible appartenance à l'espèce humaine est la condition d'une compréhension mutuelle, d'un dialogue possible, d'un engagement pour mieux rendre compte des faits et asseoir un monde plus compréhensible et plus intelligible.

Le langage (langue+parole) est la dimension essentielle pour fonder une vraie herméneutique. La raison n'existe que dans le langage et par le langage, qui est son unique et ultime organon. L'herméneutique ouverte d'aujourd'hui souligne que tout *sens* est relatif aux conditions de la compréhension possible dans le contexte des *formes de vie* dépassant l'autonomie normative de la langue, le caractère statique et automatique de la compréhension suite à la récursivité des règles, décrétant une approche créative, imprévisible et incalculable de la compréhension. Dans ce sens, l'interprétation n'est plus la prise de connaissance du compris, mais *l'élaboration des possibilités esquissées dans le comprendre* (Heidegger). Ainsi, l'unité spéculative du Langage et de l'Être contribue à une *mise en forme du réel*, au fondement de notre rapport au monde, à autrui et à soi, au renouvellement incessant et au mouvement du sens dans la compréhension et l'interprétation.

La traductologie est redevable à l'herméneutique qui s'arroge un rôle médiateur dans l'activité traduisante. Par définition la traduction ne trouve son essence que d'être partage et/ou parcours herméneutique entre deux cultures, entre deux discours, entre deux sujets. La traduction est le plus indocile des actes langagiers qui révèle une opposition factice et/ou adaptative entre *identité* et *altérité*. La mission titanique qui s'en suit est cette activité de relation par excellence comme *rapport demeuré rapport* (Meschonnic) qui permet mieux reconnaître une *altérité* dans une *identité*. Une telle démarche médiatrice de

l'herméneutique réduit l'opposition banale et aporétique entre partisans de la lettre, attachés au texte de départ (sourciers) et défenseurs du sens, soucieux de l'efficacité de la transmission du message (ciblistes). Une traduction est toujours sur une ligne de fuite, jamais définitive, toujours ouverte à la reprise, à la retraduction par nature et nécessité. C'est aussi un *dépassement - progression en avant* (Hegel), *représentation-suppléance* (Gadamer) parce que toute l'identité d'une traduction est faite d'altérité et sa nature hétérogène montre qu'il ne s'agit là que de deux modes d'être qui, de surcroît, ont ontologiquement besoin l'un de l'autre.

La littérature orchestre de toujours le compromis (in)stable entre une logique du « territoire » et une logique « herméneutique », légitimé par son caractère de *discours cumulatif et inclusif*. Le littéraire commente les œuvres en s'appuyant sur des routines interprétatives et sur son propre charisme, en recourant à deux stratégies : la fuite vers le « haut » (la philosophie) et la fuite vers le « bas » (l'érudition). Dans un dernier temps, son ouverture à des corpus littéraires l'oblige à se préoccuper davantage de la question du texte, en accordant un rôle privilégié à la mémoire, à la diversité des supports matériels, aux modes de diffusion, à la diversité des usages des textes. De même, elle l'incite à renouveler sa réflexion sur l'auctorialité et sur la question des appareils d'interprétation de textes littéraires.

Les médias et la communication participent au processus de mise en relation qui recoupe précisément la (re)définition herméneutique de la compréhension, de sa nature dialogique comme recherche d'un accord. Pourtant, la communication humaine procède des confusions véhiculées entre l'étant que nous sommes et les étants subsistants et manipulables, soit de *l'objectivation et de l'aliénation méthodologique* (Ricœur) or, en l'absence de la vérité on décide d'un sens. Les médias exploitent au maximum la nature *idéologique* du langage qui exprime différents sens dans des co(n)textes différents ainsi que l'incapacité des agents de la communication d'exercer un contrôle total sur les symboles, les signaux, les expressions, les unités de message et le sens de l'information pour profiler et promouvoir des intentionnalités diverses.

Le sacrement du langage humain (Agamben) et son *anthropogénie* (Van Lier) comme *donné-construit* suit une évolution hiérarchique, dialogique et adaptative pour projeter une dialectique infinie des entre-deux à l'interface des oppositions : *fermeture-ouverture ; réali-té-représentation ; unité-diversité* etc. et c'est à l'intelligence herméneutique que revient la (re)découverte de la puissance créatrice du langage et de l'unité spéculative de l'Être et du Langage.

Le comité d'organisation

Argument

Hermeneutica - *limba comună a timpurilor noastre* (Wattimo) reliefează spațiul intelectual și cultural al epocii noastre relativiste postmoderne. Caracterul contrastiv și polimorf al hermeneuticii impune o dominație a interpretării într-o lume multipolară în care *nu există fapte, ci doar interpretări* (Nietsche) pentru că ființele umane trăiesc drama insurmontabilă a sensului, pentru perceperea căruia depun eforturi susținute dar care este mereu extensibil grație caracterului interpretativ al empirismului nostru existențial. Comprehensiunea, categorie esențială a hermeneuticii, este și însemnul primordial a modului de a fi al ființei umane. Dar Logosul uman (rațiunea și limbajul), nu este apt să pătrundă fiindul situat dincolo de granițele inteligenței. Acesta se limitează să-l indice, să-l exprime, să-l semnifice, să-l interpreteze. Complementând Realitatea, hermeneutica instaurează o nouă ordine de funcționalitate antropologică – transcendența Realului prin reprezentarea, interpretarea, analiza, explicarea, elucidarea acestuia prin semne/simboluri și perceperea acestora ca reprezentând Realul.

Interculturalitatea trebuie să fundamenteze hermeneutica și s-o completeze pentru că intercomprehensiunea culturilor nu este o intuiție pură, directă și imediată, ea urmează meandrele înțelegerii umane care este prin esență participativă. Rațiunea umană veritabilă pe rațiunea *alter*, fiind sensibilă la o altă sursă de sens. Cogito-ul uman soluționează problemele sensului și ale semnificării doar printr-un antagonism adaptativ între raționarea proprie și cea străină prin confruntarea de orizonturi ale acestora. Apartenența noastră ireductibilă la specia umană constituie condiția unei comprehensiuni mutuale, a unui posibil dialog, a unui angajament de a reflecta mai elevat faptele și de a proiecta o umanitate mai comprehensibilă și inteligibilă.

Limbajul uman este dimensiunea esențială în crearea unei adevărate hermeneutici. Gândirea umană e potențată numai în/și prin limbaj, care constituie unicul și ultimul organon al gândirii umane. Hermeneutica actuală reliefează ideea că orice sens e dependent de condițiile comprehensiunii în contextul formelor de viață, care depășesc autonomia normativă a limbii, natura statică și automată a percepției umane ca urmare a recursivității regulilor și decretează o abordare creativă și imprevizibilă a semnificației. În acest sens, interpretarea nu mai rezidă doar în conștientizarea înțelegerii, dar și în *profilarea posibilităților schițate de actul înțelegerii* (Heidegger). Astfel, unitatea speculativă dintre limbaj și Ființă contribuie la modelarea realității, la fundamentarea raportului nostru cu lumea, cu *alter* și cu sine, la dinamica perpetuă a sensului în processul de înțelegere și interpretare.

Traductologia rămâne îndatorată hermeneuticii, care își asumă rolul de mediator în activitatea de traducere. Prin definiție și esență, traducerea reprezintă comuniune și/sau parcurs hermeneutic între două culturi, două discursuri, doi interlocutori, fiind cel mai rebel și indocil act langagier care relevă o dihotomie artificială și /sau adaptativă între identitate și alteritate. Misiunea traductologică titanică, în acest sens, rămâne punerea în valoare a acestei activități de relație prin excelență, *raport perpetuat* (Meschonnic), care ar permite recunoașterea unei alterități în identitate. Un astfel de demers mediator al hermeneuticii ar diminua din opoziția banală și aporetică între adepții textului-sursă (sourciers) și

susținătorii sensului, preocupați de eficacitatea transmiterii mesajului (ciblistes). O traducere este mereu situată pe linia de orizont, niciodată definitivă, mereu pregătită de a fi reluată. Traducerea este de asemenea *o depășire, o mișcare înainte* (Hegel), *reprezentare-supleanță* (Gadamer), fiindcă orice identitate a unei traduceri este alcătuită din alteritate iar natura sa eterogenă denotă că ne aflăm în fața a două moduri de „a fi” care, la sigur, din punct de vedere ontologic, sunt interdependente.

Literatura a orchestrat dintotdeauna compromisul (in)stabil între o logică „teritorială” și o logică „hermeneutică”, legitimat prin caracterul său de discurs cumulativ și inclusiv. Literatorul comentează operele literare, bazându-se pe tradiții interpretative și pe propriul său har, utilizând două strategii: de „înălțare” (filozofia) și de „coborâre” (erudiția). Actualmente, deschiderea spre corpusurile literare îl obligă să se preocupe mai mult de problema textului, acordând un rol privilegiat memoriei, diversității suporturilor materiale, modurilor de receptare, diversității de utilizare a textelor. Deasemenea, această deschidere îl provoacă la reînnoirea reflecției asupra „auctorialității” și la problema aparatului de interpretare a textelor literare.

Mass-media și comunicarea participă la procesul de punere în relație, de relaționare care readuce în atenție (re)definirea hermeneutică a comprehensiunii, a naturii sale dialogice și de căutare a unui acord. Comunicarea între oameni perpetuează confuzii derivate din existențialitate și caracterul ființelor manipulabile, fie din *obiectivarea sau alienarea metodologică* (Ricoeur) or, în absența adevărului, se decide în favoarea unui sens. Mass-media exploatează la maximum natura ideologică a limbajului care exprimă diverse conotații în diferite co(n)texte precum și din motivul incapacității actorilor comunicării de a exercita un control total asupra simbolurilor, semnelor, expresiilor, unităților de mesaj și asupra sensului informației în scopul de a profila și promova diverse intenționalități.

Sacralizarea limbajului uman (Agamben), evoluția sa dinamică și progresivă (*anthropogénie*, Van Lier) ca *dat-construit* urmează o organizare ierarhică, dialogică și adaptativă pentru a proiecta o dialectică înfinită între cei doi poli pe interfața de opoziții *închidere-deschidere, realitate-reprezentare, unitate-diversitate*, ș.a. În aceste condiții, anume inteligenței hermeneutice îi revine (re)descoperirea forței creatoare a limbajului și a unității speculative dintre Ființă și Limbaj.

Comitetul redacțional

Argument

Hermeneutics – *the common language of nowadays* (Vattimo) characterizes the intellectual and cultural space of our postmodern relativist epoch. The contrasting and polymorphic feature of hermeneutics imposes the interpretative domination into a multipolar world where *there are no facts but only interpretations* (Nietzsche), because we are human beings who live the unsurpassable drama of the meaning which enforces us to understand and which is always widening due to the interpretative character of our existential empiricism. The *comprehension*, the essential category of the hermeneutics, represents a primordial means of our existential condition. But the human Logos (reason and speech) lays in the incapacity to express, being situated beyond the intelligence boundaries. They put limitations to indicating, signifying and interpreting it. Complementing the Reality, hermeneutics introduces a new order of anthropological functionality, that of Reality transcendence, i.e. representing, interpreting, analysing, explaining, elucidating it by means of signs/symbols perceived as the Reality representatives.

Interculturality should substantiate and complement hermeneutics, because the inter-comprehension of cultures is not a pure, direct, immediate intuition (just an intuition), it follows the meanders of human understanding which is participative by essence. The genuine human reason consolidates the *alter reason*, thus being vulnerable to another meaning of the source. The human *cogito* solves the meaning and signification problems only through an adaptive antagonism between the own reasoning and the foreign one, confronting their perspectives. Our irreducible membership to the human species represents the condition of a mutual comprehension, of a possible dialogue, of an engagement in revealing more elevated the facts and ensuring a more comprehensible and intelligible world.

Human language is the essential dimension for establishing a real hermeneutics. The human reason exists only within and through the language, which is the unique and the ultimate organon of the reason. Nowadays hermeneutics stresses the idea that every meaning depends on the conditions of understanding within the *forms of life*, which are exceeding the normative autonomy of the language, the static and automatic character of the comprehension as the consequence of the recursion of rules, and which bring to a creative, unpredictable, countless approach to the signification. In this regard, the interpretation doesn't reside only in the awareness of knowledge, but also in *the elaboration of possibilities outlined by the process of understanding/Heidegger/*. Thus, the speculative unity of the language and human being contributes to *the reality formatting*, to the substantiation of the connection between us and the world, between the *alter*, and self, to the perpetual dynamics of the meaning in the process of understanding and interpretation.

Translation remains indebted to hermeneutics which has the role of mediator in the translational activity. According to its definition, and essence, translation represents a communion and/or a hermeneutic route between two languages, between two discourses, between two interlocutors, being the most rebel act of language which reveals an artificial

and/or adaptive dichotomy between *identity* and *alterity*. In this regard, the titanic translational mission emphasizes this activity of relation by excellence as *perpetuated report* (Meschonnic) which would allow the recognition of an *alterity* into an *identity*. Such a mediating approach of hermeneutics reduces the trivial and aporetic opposition between adherents of the source-text (sourciers) and the meaning defenders preoccupied by the efficiency of the message transfer (ciblistes). A translation is always placed on the horizon line, never definitive, always ready to be revised. Translational process represents also a *transcendence – a progression in advance* (Hegel), *representation-replacement* (Gadamer), because every identity of the translation is made by alterity, and its heterogeneous nature shows that we have two ways of “to be” which, certainly, from the ontological point of view, are interdependent.

Literature has ever orchestrated the (un)stable compromise between the “territorial” logic and the “hermeneutical” one, legitimated by its character of *cumulative and inclusive discourse*. The man of letters comments the literary works according to the interpretative traditions and his own charisma, using two strategies: of “elevation” (philosophy) and of “descendence” (erudition). Actually, the openness towards literary corpus obliges him to be more preoccupied by the text problems, according a privileged role to memory, to the diversity of material supports, to the ways of reception, diversity of texts usages. Also, this openness challenges him to renovate the reflection over the “auctoriality” and on the question of the device of interpreting the literary texts.

Mass-media and communication participate to the process of putting into relation, of relationship which brings back to attention the hermeneutic (re)definition of the comprehension of its dialogical nature and of searching for an agreement. Nevertheless, the human communication proceeds vehicular confusions derived from the existentiality and feature of the manipulable beings either from *the methodological objectification or alienation* (Ricoeur), or, in the absence of the truth, a certain meaning could become prior. Mass-media exploits to the maximum the ideological nature of the language which expresses different meanings in different co(n)texts, motivating this exploitation by the incapacity of the communication actors to exercise a total control upon the symbols, signs, expressions, message unities and upon the information meaning in order to profile and promote various intentionalities.

The sacredness of human language (Agamben), its dynamic and progressive evolution (*anthropogénie*, Van Lier) as *given-built* follow a hierarchical, dialogical and adaptive organization, in order to project an continuous dialectics between those two poles on the interface of oppositions: *closeness-openness, reality-representation, unity-diversity, etc.* In this way, the hermeneutical intelligence (re)discovers the creative power of the language and of the speculative unity between the Being and the Language.

Editorial Board

L'HOMME HERMÉNEUTE

**L'herméneutique anthropologique interculturelle :
divination, interprétation, révélation.
L'indéfini de l'humain, l'infini du cosmos**

Jacques Demorgon

expert UNESCO, Universités Bordeaux, Reims, Paris, France

Résumé

L'interculturalité et l'herméneutique sont ensemble anthropologiques et coextensives à l'histoire humaine. En effet, les hommes en guerre ou en paix se rencontrent, s'interprètent et s'engendrent culturellement différents. L'herméneutique existe comme discipline quand l'échange des représentations, linguistiques et culturelles, se réfléchit comme problématique. Or, les échanges entre humains traitent aussi de leurs échanges avec les mondes, visibles ou non. L'herméneutique est donc concernée par les mythes fondateurs des sociétés ou les pratiques divinatoires des gouvernants. Elle l'est aussi par les grandes révélations qui courent, sur un millénaire et demi : des Upanishad au Coran. Très tôt et partout, d'autres révélations, profanes, sont à l'œuvre : techniques, scientifiques, esthétiques. Herméneutique sacrée ou profane et herméneutique de l'histoire s'entretiennent pour constituer une herméneutique ensembliste antagoniste. Elle met en évidence les associations-dissociations des grandes activités : religion, politique, économie, information ; et celles des formes de société : tribale, royale-impériale, nationale, mondiale. Toutes ces données culturelles se mêlent dans les sociétés singulières. Cette herméneutique s'interroge sur une anthropologie et sur une histoire, chacune interculturelle et antagoniste. Elle les réfléchit à travers son jeu d'interprétations entre confiance et soupçon. Ce jeu permet de stopper toute herméneutique de surplomb pour lui préférer une herméneutique de sursaut. Elle fait écho à la métastabilité de l'humain néotène. Les humains, qui ne se supportent pas tels, cherchent des absolus stables au risque de l'intolérance. D'autres vivent cette condition de néotène comme ouverture à l'infini du monde, des autres et d'eux-mêmes. L'herméneutique devient prospective. Elle constate que les antagonismes vécus dans un réel incompris deviennent lourdement destructeurs. Elle apporte la possibilité de leur traitement compréhensif explicatif et de leur régulation constructive articulant de façon positive religion, politique, économie, information ; comme aussi les formes de société, tribale, impériale, nationale et mondiale. Mais ce traitement se propose sans s'imposer. L'interprétation reste ouverte : l'homme néotène peut toujours préférer l'absolu tout de suite à cet appel de l'infini qui l'effraie. L'herméneutique se tient là.

Mots-clés : *absolu, activités, anthropologie, divination, formes de société, herméneutique, histoire, infini, interculturalité, interprétation, modernité, mythologie, néoténie, profane, révélation, sacré.*

Abstract

Interculturalism and hermeneutics are together anthropological and coextensive with human history. In fact, men in war or in peace meet, interpret and engender each other in a culturally different manner. Hermeneutics exists as a discipline when the exchange of representations, language and culture and is reflected as problematic. However, exchanges between humans also address their exchanges with the worlds, visible or not. Hermeneutics is thus concerned with the myths founding of societies or rulers' divinatory practices. It is

also by the great revelations that run over a millennium and a half from the Upanishads to the Koran. Very early and everywhere, other revelations, profane, are at work: technical, scientific, aesthetic. Hermeneutics, sacred or profane, and hermeneutics of history converse to constitute an ensemblist antagonist hermeneutics. It highlights the associations-dissociations of major activities: religion, politics, economy, information; and those of the forms of society: tribal, royal-imperial, national, global. All these cultural factors intermingle in the singular societies. This hermeneutics questions upon an anthropology and a history, each of them is intercultural and antagonist. She reflects them through its set of interpretations between trust and suspicion. This set allows to stop any overhang hermeneutics to prefer a burst of hermeneutics to the former. It echoes the metastability of the neotenous human. Humans who do not support themselves as such look for stable absolutes at the risk of intolerance. Others live the condition of neoteny as openness to the world of infinity, of others and of themselves. Hermeneutics becomes prospective. It finds that the antagonism experienced in a real misunderstood becomes heavily destructive. It brings the possibility of their explanatory comprehensive treatment and of their constructive regulation positively articulating religion, politics, economy, information; such as forms of society, tribal, imperial, national and global. But this treatment is proposed without imposing itself. The interpretation remains open: the neotenous human can always prefer the absolute immediately to the call of infinity that frightens him or her. Hermeneutics stands there.

Keywords: *absolute, activities anthropology, divination, forms of society, hermeneutics, history, infinity, interculturalism, interpretation, modernity, mythology, neoteny, profane, revelation, sacred.*

*Y a-t-il une culture capable de répondre à l'expansion élargie de la conscience humaine ?
Je pense qu'aucune culture n'en est capable, si ce n'est cette modernité englobante qui, en raison de sa
mémoire récapitulative, se penche sur son passé et réévalue non seulement son propre patrimoine, mais celui de
l'humanité tout entière.*

Daryush Shayegan, propos recueillis par Chantal Cabé,
in « L'histoire de l'Occident » *Le Monde*, hors-série, 2014

1. Un préalable : refonder ensemble l'herméneutique et l'interculturel

L'herméneutique relève d'une telle complexité qu'en parler, et *a fortiori* en écrire, est proche de l'impossible. Comme l'époque que nous vivons est celle où le possible et l'impossible n'ont jamais été si manifestent proches, on peut comprendre que Gianni Vattimo (1991, 1998) ait pu voir « l'herméneutique comme nouvelle koiné » ; et Jean Grondin (2014 : 4) la nommer « la langue commune de notre temps ». Il en souligne l'orientation relativiste, évoquant même la présence du mot « herméneutique » dans le titre de l'article canular à travers lequel Bricmont et Sokal (1997) ridiculisent nombre d'interprétations, selon eux douteuses, à la mode dans les sciences humaines. Entre référence incontournable et panacée éventuellement suspecte, l'herméneutique rejoint une interculturalité, elle aussi, dans une médiatisation ambiguë. Même si nombre de discours et d'écrits évoquent l'interculturalité et l'herméneutique, elles restent encore, au regard de beaucoup, deux objets mal identifiés : références incontournables pour certains mais prétentieuses et suspectes pour d'autres. L'interculturel et l'herméneutique

dénotent et connotent un vaste et profond ensemble de domaines et de données dans l'espace et dans le temps. La notion d'« interculturel » date de moins d'un siècle. Sa fortune est récente mais les critiques n'ont pas manqué. Au regard d'une réalité internationale, constamment tragique, « l'interculturel » substantivé et idéalisé apparaît faible. Surtout quand, moyennant quelque apprentissage, il se propose comme résolution pratique pour toutes relations dans la diversité humaine. Dans la profondeur du devenir humain, l'interculturel est sans âge puisque les humains comme tels, dès qu'ils se sont rencontrés, y compris violemment, ont toujours produit des cultures ensemble. On voit l'interculturel comme venant après les cultures. En réalité, il est là dès leur origine. La notion est écartelée entre son antiquité et son actualité, comme elle l'est entre violence et convivialité qui sont toujours là ensemble maintenant comme hier. Les bénéficiaires actuels de l'interculturel économique pragmatique et convivial de la mondialisation se détournent de cette ancienneté de l'interculturel et de son ambivalence permanente. Ce faisant, ils tarissent médiatiquement tout travail de théorisation interculturelle approfondie qui pourrait constituer une base de compréhension des phénomènes et de leur abord régulé à l'avenir. Leur interculturel d'ajustement permet de cacher l'interculturel d'engendrement toujours à l'œuvre. De ce fait, ils barrent la découverte de la complexité structurelle et fonctionnelle. Ainsi de celle qui se trouve dans les dynamiques conflictuelles des grandes activités : religion, politique, économie, information. À côté de son rôle dans la mondialisation, l'interculturel, dans nos travaux, a été réinterprété comme véritable moteur de l'histoire (Demorgon, 2012, 2013, 2014).

L'herméneutique est aussi fortement marquée par l'histoire. Cependant cela ne doit pas masquer sa dimension anthropologique. L'homme est herméneute de naissance. L'herméneutique, comme l'interculturel qui l'anime, est elle aussi devenue moteur de l'aventure humaine d'autant qu'elle rouvre l'interculturel à sa complexité. Ainsi, chez Gadamer (1996), « réhabilitant » le préjugé, fruit normal des conflits inhérents à toute rencontre interculturelle. Loin de n'être qu'erreur cognitive, le préjugé est révélateur de vie et de vérité. L'existence d'une personne, d'un groupe, d'un peuple, d'une société ne peut pas aller sans parti-pris qui peuvent évoluer mais qui sont d'abord partie prenante d'une position vitale dans un univers humain conflictuel. D'illustres devanciers ont précédé Gadamer. Ainsi, Voltaire dans son Dictionnaire philosophique, trouve que certains « préjugés universels sont la vertu même ». Pour Joseph de Maistre, les préjugés sont le trésor culturel d'un peuple. En Allemagne, Herder, combat la prétention des Lumières françaises à l'universel. Pour exister, les peuples doivent se maintenir dans leur inscription là où ils sont et comme ils y sont. Il a même été jusqu'à écrire dans sa jeunesse : « Le préjugé est bon en son temps [...] Il ramène les peuples à leur centre, les rattache solidement à leur souche, les rend plus florissants selon leur caractère propre, plus ardents et par conséquent aussi plus heureux dans leurs penchants et leurs buts ». Contre l'abstraction de l'universalisme français, le relativisme de la *Kultur* allemande, se montre soucieux du droit des peuples à leur existence telle qu'elle est. Il ajoute même : « La nation la plus ignorante, la plus

remplie de préjugés est à cet égard souvent la première ». Plus tard, en France, Amiel soulignera que « pour agir il faut croire... et au fond préjuger ». Pour Faguet, « Les préjugés sont l'instinct social humain ». Et pour Gide, « ils sont les pilotes de la civilisation ». Toutes ces citations sont à l'unisson de l'herméneutique approfondie de Gadamer. L'interculturel y concerne déjà les devenirs des sociétés. La culture est aussi une arme contre d'autres. Elle peut les détruire en tant que tels comme aussi par les progrès techniques des armements, selon qu'on les possède ou non. L'histoire actuelle du Moyen Orient le démontre. Refuser la réalité d'un interculturel – autant violent que pacifique – empêche d'avancer dans le traitement de la violence entre les sociétés ou, à l'intérieur de chacune. Les populismes nationaux, les fanatismes internationaux en font la preuve.

Une herméneutique heuristique des cultures et de l'interculturel a déjà pour tâche d'indiquer la tension où ils sont l'un et l'autre entre réduction et construction de l'humain. Le mot « interculturel » est insuffisant et ambivalent. « Multiculturel » rivalise avec lui bien qu'il soit tout aussi ambivalent entre tolérance et bienveillance, d'un côté et, de l'autre, ségrégation, exploitation, apartheid et destruction. Une herméneutique de l'interculturel fait sa place au transculturel en dépit de sa propre ambiguïté. D'une part, il recouvre des passages culturels d'une société à l'autre et construit des passerelles. D'autre part, cette diffusion peut conduire à des unifications exclusives. Impossible de constituer une herméneutique de l'interculturel si l'on se cache la complexité du « *multi* » « *trans* » *interculturel*. Sous ses entrelacs historiques, les entrelacs anthropologiques peuvent apparaître à toute herméneutique attentive. Dans « le multi, trans, inter » – à quelque niveau, dans quelque époque et quelque pays qu'il soit – ce qui est en jeu, c'est le trio anthropologique de la séparation, de l'union, de l'échange. Le positionnement de chacun pouvant toujours être positif ou négatif.

Les deux « inter » - de l'interprétation et de l'interculturel - se refondent ensemble à travers leur référence à l'histoire et à l'anthropologie. Ce ressourcement conjoint qui intègre « diachronie, achronie, synchronie » permet de comprendre qu'une profonde tension antagoniste irréductible traverse pareillement l'interculturalité et l'herméneutique. Un premier exemple. Habermas (1987) très proche de Gadamer refuse la revalorisation du préjugé et pose une théorie critique des idéologies. Puis, sans se déjuger, il n'y insiste plus. À travers la distance de cette suspension, se fait jour la vérité antagoniste profonde de l'herméneutique et de l'interculturel. Nulle revalorisation des préjugés n'annule la nécessaire critique des idéologies. Aucune critique des idéologies si justifiée soit-elle ne peut réduire à néant des préjugés qui font partie des échanges interculturels conflictuels. Une herméneutique responsable n'a pas à jouer les préjugés contre la critique des idéologies ou l'inverse. Elle doit intégrer les deux. Ainsi, l'interculturel et l'herméneutique se refondent ensemble en n'éliminant pas le monde réel, donné, senti, perçu, vécu, éprouvé. Et pas davantage de la représentation qui court derrière en espérant prendre un peu d'avance. L'interculturel et l'herméneutique refondés gardent Gadamer et Habermas. Le premier pour une herméneutique de la confiance et le second pour une herméneutique du soupçon.

2. Entre confiance et soupçon, une herméneutique du sursaut contre le surplomb

L'herméneutique a toujours été plurielle et antagoniste mais davantage encore en pleine clarté depuis deux siècles. À mesure qu'elle s'étend et s'approfondit, elle reconnaît que les antagonismes ne sont pas seulement destructeurs mais constructeurs et régulateurs comme dans l'histoire humaine et dans la nature. L'histoire propre de l'herméneutique apparaît comme un précipité dans l'histoire humaine. La mémoire collective note les formations historiques successives et repère des répétitions d'orientations opposées. Le constat de la répétition des oppositions sous des formes nouvelles conduit l'analyse à passer de la diachronie à la synchronie. Dans ce passage, l'herméneutique relie l'histoire à l'anthropologie. La rencontre concrète des antagonismes a toujours occupé les acteurs humains, à la différence de leur rencontre abstraite qui commence à se faire jour. En ce sens, l'herméneutique se fait épistémologique, en un sens renouvelé, plus étendu. Le champ des interprétations comprend les sciences de la nature, les sciences humaines, l'art, la religion et s'étend même désormais à la politique et à l'économie. L'herméneutique en vient à se mettre elle-même en question à travers deux visions d'elle-même. L'une, fidéiste, que Ricœur nomme de confiance, l'autre critique puisque, selon les « maîtres du soupçon », à commencer par Nietzsche : « il n'y a pas de faits mais seulement des interprétations ». Marx a précédé. Freud a suivi mais aussi les structuralistes. Ceux de la linguistique, de la littérature, des arts, comme ceux de la mythologie, de la psychanalyse, des sciences humaines, de l'histoire et de la politique. Le soupçon nietzschéen, l'herméneutique nihiliste de Vattimo (1997, 1998) sont pour eux positifs même si d'autres les voient négativement. On pourrait penser à une sorte de laïcisation de la théologie négative. Il n'y a pas de connaissance véritable de Dieu, il n'y a que des interprétations. L'herméneutique du soupçon peut apparaître comme une extension sécularisée de la théologie négative. De l'être, on ne peut rien dire d'assuré. En effet, si l'homme est anthropologiquement herméneute, il produit des interprétations comme il vit. Or, ses domaines d'existence changent selon une multitude de dimensions. En même temps, l'être humain est mémoire(s) de l'ensemble croissant de ses changements. Les interprétations successives travaillent ensemble. Dès lors, une seconde caractéristique de l'herméneutique anthropologique se fait jour. Du fait de sa source antagoniste renouvelée, l'herméneutique est toujours en perspective sur l'infini. Cela seul peut la délivrer de toute croyance en une interprétation de surplomb. Elle remplace le surplomb en se faisant herméneutique du sursaut. Ainsi, chez Gadamer, avec une « vérité contre la méthode ». Chez Derrida, avec une déconstruction qui se retourne. Chez Ricœur (2013, 1969), avec la volonté de sortir sans réduction dommageable du conflit des interprétations. Chez Rorty (1990), avec le pari de l'herméneutique revigorant le pragmatisme. L'imbroglio se resserre encore dans le sursaut de Vattimo plaçant l'herméneutique « au-delà de l'interprétation ». Il veut ainsi lui éviter tout arrêt interprétatif, tout absolu ravageur, destructeur et meurtrier. Tous ces sursauts

doivent trouver leur sens dans une histoire de l'herméneutique toujours en cours. On demande souvent de définir d'abord ce dont on parle. Jouons ce jeu sérieux de la terminologie. L'herméneutique, en réflexivité ininterrompue sur sa mise en œuvre interprétative (ici ou là, ainsi ou autrement), devient mise en question de la technique, de la science, de la philosophie, de toute interprétation. Ainsi, d'ailleurs, la notion d'interprétation se révèle dans ses expressions multiples. Les mythologies, les cosmogonies et cosmologies requièrent des interprétations. Les divinations sont des interprétations. Les révélations appellent inévitablement l'interprétation. Par ailleurs, dans les domaines de la fréquentation immédiate ou médiatisée du monde alentour et des autres, les compréhensions, les explications sont aussi des interprétations. Les sursauts n'en ont pas fini de devoir se mesurer aux surplombs. On trouvera facilement la confirmation de cette ampleur, profondeur et complexité de l'interprétation en consultant *Les Notions philosophiques* (Auroux, 1990), dictionnaire de plus de 3000 pages. « Interprétation » bénéficie de sept rubriques en six pages : Épistémologie générale, Esthétique, Linguistique, Logique, Physique, Psychanalyse, Psychiatrie. « Herméneutique » devra suivre puisque ne relevant ici que d'une seule rubrique : « Philosophie générale », en toutefois déjà quatre pages ¹⁴.

3. Du conflit des interprétations à l'herméneutique ensembliste antagoniste

Multiplicité et unité interrogent l'herméneutique comme elles interrogent toute l'aventure humaine. Multiple, l'herméneutique l'est selon trois dimensions au moins : les moments de l'histoire, les espaces de la géographie et les domaines de l'expérience. Cette multiplicité était liée hier à la séparation, à l'isolement des pays. Aujourd'hui, s'y ajoute le relativisme de la culture actuelle. Cependant, sous le soleil de notre mondialité planétaire, écologique et cosmique, l'herméneutique cherche aussi l'unité de sa multiplicité. En témoigne l'opposition entre herméneutiques régionales et herméneutique générale. L'interculturalité fait face aux mêmes questions. Dans sa conception et sa pratique en vogue, elle est rabattue sur des situations qui relèvent d'un « après » les cultures acquises. L'herméneutique est aussi dans cette position. Les interprétations viennent après ce qui est à interpréter : paroles proférées, conduites effectuées, histoire passée, textes écrits souvent depuis longtemps. Quand ce rabattement sur l'après est exclusif, il entraîne une occultation du rôle moteur, créateur, de l'interprétation et de l'interculturalité. Elles ne sont pas seulement après, mais au cœur de la genèse permanente des cultures. L'interprétation est à l'œuvre dans la totalité du parcours de l'exercice humain. Pas de regard sur le monde, pas d'action qui s'engendre, de culture qui se constitue, d'identité qui se trouve, sans interprétation à l'œuvre en même temps. L'acteur humain ressent, agit, pense dans un mélange donné-construit de fait et d'interprétation en raison de son « intérité » poursuivie avec les autres, le monde et lui-même. Cette situation fondamentale nous oblige tant pour l'interculturalité que pour l'herméneutique à les vivre et à les penser historiques et

anthropologiques. Seul le lien entre géohistoire et anthropologie permet de ne pas référer l'herméneutique à sa seule histoire manifeste pluriséculaire et l'interculturalité à sa seule aventure actuelle. L'interculturalité et l'herméneutique anthropologiques ont en réalité la même histoire multimillénaire. Loin de tout mélanger ainsi, nous faisons le contraire, nous distinguons d'une part des expressions géohistoriques marquées par des temps, des lieux, des domaines et, d'autre part, l'exercice humain interculturel et interprétatif qui est la source de ces manifestations multiples et diverses. On ne s'étonnera donc pas de nous voir soucieux des mythes fondateurs (cf. 6), des divinations (cf. 7) et des révélations (cf. 9, 10). Comment une herméneutique générale pourrait-elle ne privilégier que certaines des formes singulières d'interprétation ? Elle doit les prendre toutes en charge et en compte. C'est tout l'exercice humain interculturel et interprétatif qui doit être étudié. Du fait de l'immensité et de la complexité de la tâche, la première question de l'herméneutique générale est celle de savoir comment elle pourrait avoir une chance de ne pas mettre cela en œuvre de travers dès le début. C'est là que se découvre encore mieux la prodigieuse fécondité résultant de l'association de l'interculturalité et de l'herméneutique. Seul ce vis-à-vis en acte et en réflexion peut découvrir sans arbitraire les véritables points d'ancrage. Ils concernent l'engendrement interprétatif-interculturel géohistorique des cultures ainsi que leur reprise interculturelle-interprétative qui constitue l'herméneutique générale dans sa rigueur, son étendue et sa profondeur. Ces points d'ancrage des évolutions générales sont au nombre de trois : - la régulation des actions (cf. 8, 15), - les dynamiques conflictuelles et d'arrangements des grandes activités humaines orientées : religion, politique, économie, information (cf. 5, 11, 15), - celle des grandes formes de sociétés successivement apparues mais qui demeurent contemporaines : tribales, royales-impériales, nationales, mondiales (cf. 5, 6, 15). Leur diachronie interculturelle se fait en opposition : des nouvelles aux précédentes ; mais toutes se maintiennent. Leurs oppositions poursuivies sont à l'origine de leurs changements et ceux-ci entraînent des hiérarchies différentes entre elles. On a ainsi une herméneutique ensembliste et antagoniste du comprendre et de l'expliquer comme chez Ricœur (1986) (cf.12). Elle est anthropo-cosmologique, appuyée sur la compréhension-explication de la néoténie (cf. 13). Elle conduit à une « éthique de l'interprétation » présentée, à sa façon par Vattimo (1991). Cela implique aussi la possibilité d'une éthique prospective comme avec la capacité humaine développée par Amartya Sen (1999) (cf. 14). L'herméneutique – rétrospective et prospective – devient pleinement cosmo-historique, à travers les antagonismes constructeurs des grandes activités et des formes de société, en lien à l'écologie et à la reprise d'une conquête de l'espace (cf. 15).

4. La diaspora juive et sa triple herméneutique

La Bible tient une place à part aux sources directes de l'herméneutique depuis plus de deux millénaires et encore aujourd'hui, avec les travaux de La

Cocque et Ricœur (1998). Après une période prophétique proche de la divination, les catastrophes politiques survenues dans la terre promise et acquise – face aux Egyptiens, Babyloniens, Assyriens, Hellènes et Romains – vont priver les Juifs de toute assise territoriale, politique et religieuse. Cela aurait pu les conduire à la disparition. Or, ils ont survécu en s’inventant sous la figure originale d’un peuple en diaspora. Ils n’ont pu y parvenir que dans la mesure où, en lieu et place de l’assise étatique manquante, ils ont produit une source d’unité non territoriale, d’ordre culturel. Celle-ci existait à travers le livre sacré, d’autant plus que celui-ci allait jouer le rôle d’une référence constamment reprise par eux et aussi traduite pour d’autres. Tout cela au long des siècles. D’ailleurs, les Juifs, en diasporas diverses, ont des destins contrastés dont certains positifs. Ainsi, quand Alexandre le Grand fonde Alexandrie, il accorde aux Juifs les mêmes droits qu’aux Grecs. Ce que les Ptolémée maintiendront. Les Juifs occupent deux des cinq quartiers de la ville. Le judaïsme alexandrin rayonne en Méditerranée, s’ouvre à la culture grecque tout en maintenant relativement ses croyances. Il opère des passages entre les deux cultures. Dans l’organisation interne de la communauté, il imite l’organisation politique grecque avec un Ethnarque assisté d’Archontes. Marc Debono et Didier de Robillard (2010), soucieux de trouver à l’herméneutique une origine qui se serait inscrite d’elle-même, remontent à la fondation du *Μουσείον* d’Alexandrie. En effet, il rassemblait déjà, en un même lieu, « des textes de la tradition grecque - dont le corpus homérique - et des savants pour les travailler... Entre les événements racontés et le moment de l’interprétation des textes, il y a presque un millénaire... ce qui permet d’imaginer la part d’altérité ». Un audacieux projet voit le jour et se réalise : la grande entreprise herméneutique de traduction de la Bible en grec, entre -301 et -150, par les Septante. Elle fait lien entre Juifs et Grecs. Ensuite avec les Romains devenus chrétiens, puisque la Septante traduite en latin constituera la Vulgate. Les traductions se poursuivront chez les différents peuples de langues romanes, germaniques, slaves. A plusieurs reprises, il faudra mener un long « travail de traduction, de médiation entre traditions culturelles pour les rendre mutuellement intelligibles sans les réduire les unes aux autres ». Cet ensemble de traductions s’est ainsi poursuivi sur plus de deux millénaires dans la diversité des lieux, des temps, des stratégies et des cultures. C’est déjà une large part de l’humanité en présence d’elle-même. Bien évidemment, l’interculturalité est omniprésente en étendue et en profondeur. L’herméneutique, conséquence du langage, est comme lui, bien marquée par sa caractéristique fondamentale que le philosophe italien Giorgio Agamben nomme le « *factum pluralitatis* », révélation de la pluralité présente au cœur de la « vie générique humaine » et des cultures variées qui s’y engendrent. Constant est ainsi – nous l’avons déjà vu – le rapport de l’herméneutique au *multi*, *trans*, *interculturel* des sociétés. Ce n’est pas à dire qu’il puisse y avoir là comme une recette ternaire que l’on pourrait appliquer. En effet, le *multi* signe la séparation ; il résiste au *trans* qui vise la réunion. L’*inter* prétend optimiser de lui-même les échanges mais doit, dans l’histoire, constater sa fréquente impuissance. Tous les Juifs n’étaient pas d’Alexandrie. Ailleurs, les échanges pouvaient être difficiles et menaçants. Dans ces pays, il leur fallait

d'autant plus sauvegarder leur existence à travers une identité à protéger, à conserver, à développer. Cela s'effectue, largement et continument, à travers leur référence devenue primordiale au Livre sacré. Ainsi, la *Torah* fait l'objet, aux 1^{er} et 2^e siècles, d'une reprise dans la *Michnah* (répétition). La *Michnah* fait l'objet de deux séries de commentaires dans les *Guemaras* (finitions) : celle de Jérusalem (3^e, 5^e siècles) et celle de Babylone qui produit huit fois plus de textes car elle se poursuit jusqu'au 7^e siècle. Plus de deux mille rabbins sont connus comme ayant contribué à ces deux *Guemaras*. On peut dire qu'ils ont ainsi constitué d'abord une première herméneutique ensembliste interne d'ordre sacré. Ensuite, une seconde herméneutique devra tenir compte des monothéismes chrétiens et musulmans qui ont suivi. Théoriquement et pratiquement, car les pouvoirs publics associés au christianisme et à l'islam ont aussi pris des mesures fort contrastées concernant les diasporas juives. De ce fait, les développements économiques, scientifiques, techniques ont pris beaucoup d'importance dans les destins des diasporas. Au delà, une troisième herméneutique doit prendre acte de l'hyper-événement de la Shoah, de la constitution de l'Etat d'Israël et des situations associées. Le peuple juif est à la fois en Etat (non sans contestation externe) et en diasporas, où il semble intégré. Cette troisième herméneutique est dans l'impossibilité de ne pas être hyper ensembliste car son champ interculturel et interprétatif ne concerne rien moins que la relation entre les évolutions générales de l'humanité et celle de telle filière civilisationnelle comme ici celle de la diaspora juive. L'herméneutique, aujourd'hui en genèse, ne plus ignorer la question de l'interprétation des écarts entre civilisations. L'exemple du destin de la filière juive doit être repris, approfondi. Il doit être accompagné de travaux semblables concernant d'autres filières telles que celles de la Chine et de l'Islam. Ou bien des travaux transversaux sur de grands thèmes tels que la relation « nomades, sédentaires », ou les formes de dégradation de l'autre, par exemple l'esclavage pluricontinental. On voit à quel niveau très élevé se situent l'interculturalité et l'herméneutique. Les actions et les interprétations doivent concerner la généralité du développement de l'humanité et la singularité de telle ou telle civilisation. Toutefois, cela ne sera possible qu'en bénéficiant des points d'ancrage et d'appui précédemment nommés et, au premier rang desquels : les grandes orientations des activités dont d'abord les religions et les politiques.

5. Des interprétations à l'aune du politique et du religieux

Une société semble avoir toujours besoin de la mise en œuvre de plusieurs grandes activités : économiques, politiques, religieuses, informationnelles. Un groupe humain, communauté ou société, existe d'autant plus que, sur un territoire clairement circonscrit aux yeux des autres, il peut réunir ses ressources économiques, son organisation et son unité politique et religieuse. A lire la Bible, il est clair que s'y manifeste un problème commun à toute l'humanité, à savoir la façon dont les activités politiques et les activités religieuses, peuvent et doivent ou non s'associer. Dans la Bible, les prophètes se font les porte-parole de Dieu et

critiquent les errements des pouvoirs politiques. On le sait, en Egypte, pouvoir religieux et pouvoir pharaonique ont eu l'occasion de s'associer et de se dissocier. Cet antagonisme s'est enchevêtré avec celui de deux modalités d'unification. L'une, celle du polythéisme, opérait par collections généralement hiérarchisées entre les dieux des vainqueurs et les dieux des vaincus. L'autre modalité a été l'invention du monothéisme. Il n'y avait qu'un seul Dieu véritable ayant vocation à être celui de tous les hommes. Le Soleil eut cette place un temps en Egypte ; et à Rome, après les cultes polythéistes ce fut « *Sol invictus* ». D'une part, le monothéisme rassemblait clairement vainqueurs et vaincus. D'autre part, pour un peuple dominant, ou croyant l'être, il était anticipateur d'une unité future de tous les peuples susceptibles de se rallier et même pacifiquement. La singularité juive d'un peuple en diaspora semble indiquer que la disparition des inscriptions territoriales politique et religieuse peut être compensée par une inscription religieuse immatérielle à partir du seul Livre sacré. Cas singulier parmi des centaines d'autres situations où acteurs du religieux et acteurs du politique bien territorialisés, ont cependant dû inventer chaque fois leur propre formule instable d'association-dissociation politico-religieuse ou théologico-politique. On pourrait se demander pourquoi cette formule, avec ses variantes, a cependant constitué la modalité alors dominante. Plusieurs réponses se présentent autour de l'idée de l'unité à constituer, à maintenir, à développer, à renforcer. Si les uns voient qu'ils peuvent dominer sans les autres, ils peuvent être désireux de le faire. Sinon, ils s'associent. Dans l'histoire humaine effective, de multiples variantes opposées ont existé. C'est ainsi que l'Europe a connu une Papauté chrétienne ayant le pouvoir spirituel d'excommunication des rois et des empereurs. Ceux-ci comme Henri IV d'Allemagne ont dû recourir aux moyens militaires pour rétablir leur pouvoir contre la papauté. Après la Réforme protestante, Henri VIII d'Angleterre, excommunié par la papauté pour son divorce, décrète que, désormais, il est le chef de l'Eglise catholique anglicane. Dans l'ensemble, la situation la plus fréquente sur la planète est plutôt celle d'une domination des acteurs du politique reconnus voire sacrés par les acteurs religieux. Il en ira différemment quand les acteurs de l'économie et ceux de l'information scientifique et technique s'associeront pour produire les sociétés nouvelles industrielles marchandes dites de la modernité. Ce sera le cas en Europe et dans les projections mondiales du monde anglo-saxon. Les acteurs de la politique et les acteurs des religions y seront dès lors contrôlés par les acteurs économiques. Toutefois, l'adhésion religieuse y reste toujours, en plus, la bienvenue. Tout cela diffère en Chine. En effet, à travers les bouleversements militaires extrêmes qui auraient dû l'anéantir, le pays a réussi à se maintenir cohérent dans une succession dynastique impériale dont les vainqueurs reconnaissent l'intérêt et dans laquelle ils s'inscrivent. La dynastie Yuan (1279-1366) d'origine mongole, fit cela. Et, pareillement plus tard, la dynastie Qing (1644-1912), d'origine mandchoue. Dans un autre ensemble de pays, ceux de l'Islam, la situation semble être celle d'un enchevêtrement complexe et mouvant du politique et du religieux, contrôlant des économies nationales, les unes en difficultés, les autres regorgeant de bénéfices. On le voit, une herméneutique des

civilisations est conduite à prendre en compte les dynamiques conflictuelles et d'arrangements des grandes activités humaines : religion, politique, économie, information. Ce fil rouge court à travers toutes les sociétés et tous les âges de l'histoire. Une herméneutique historique prospective s'interrogera sur l'avenir trop peu questionné de ces dynamiques.

6. La mythologie cosmo-religieuse fondatrice du communautaire tribal

Le fil rouge ci-dessus proposé pour une herméneutique de l'histoire, apparaît désormais bien visible « au fondement des sociétés ». Nous reprenons là le titre d'un ouvrage décisif de Maurice Godelier (2007). Sa trajectoire personnelle d'ethnologue et de penseur de l'ethnologie est singulièrement éclairante. De par sa formation, Godelier, au départ, accordait une priorité aux activités économiques dans la genèse de constitution et d'organisation des sociétés. Il ne manque pas cependant d'être attentif et de considérer la question comme encore ouverte. Il est évident que l'influence de la sociologie wébérienne se fait sentir du fait qu'elle a montré que les acteurs de l'économie avaient eux-mêmes bénéficié, à travers la Réforme protestante, d'une sorte de fondation religieuse. *A fortiori*, les premières sociétés humaines n'auraient jamais pu se constituer sans une fondation cosmo-religieuse de portée politique. La préhistoire paléolithique et néolithique est une longue période de découvertes originelles incertaines du monde et de ses effets. D'où, chez les humains, un mélange de confiance et d'inquiétude quant aux agents qui produisent réellement les événements : êtres inanimés, paysages de montagne et de cours d'eaux, plantes et animaux, ancêtres morts, esprits et dieux. Les humains ont besoin de pouvoir s'appuyer sur un environnement naturel et cosmique favorable. Ils ont besoin d'autres humains qui peuvent l'obtenir. La meilleure assurance serait de savoir que la société qu'ils constituent existe justement telle parce qu'elle a été fondée à partir de conditions cosmiques exceptionnellement favorables ; et que leur ancêtre en a été le bénéficiaire. Les humains ont d'autant plus besoin de vivre au sein d'une communauté protectrice pour y trouver aussi des intermédiaires « qualifiés » comme les *shamans* qui disposent de modes de communication spécifiques avec les êtres visibles ou invisibles. En effet, la communauté peut difficilement se penser comme assurée de se maintenir « sans l'intervention, au côté des hommes, d'entités normalement invisibles... esprits de la nature, divinités, tels soleil, lune, lieu de la pluie, serpents pythons gigantesques habitant le ciel ». La société ne se conçoit comme fondée que dans la mesure où elle relève d'un ordre cosmique qui la soutient en la dotant de pouvoirs et d'organisations.

Au plan ethnologique, Godelier est attentif aux travaux de Raymond Firth (1967). Celui-ci, en 1928, quatre ans après le passage sans impact du premier missionnaire chrétien, étudie la société de Tikopia, l'une des îles Salomon. Il publiera sept ouvrages montrant comment la genèse sociétale s'est constituée à partir du moment où les clans hostiles se sont réunis autour du clan des Kafika. Cette réunion a pu s'effectuer dans la mesure où ce clan pouvait revendiquer un

ancêtre exceptionnel connaisseur des principes et des règles. Assassiné, il arrive au ciel où le dieu suprême fait de lui un dieu avec autorité sur tous les autres dieux de l'Île. Il devient le *Te Ariki Kafika* auquel, et à ses descendants, sont désormais subordonnés les autres clans. Firth (1967 : 25) souligne « l'interpénétration du politique et du religieux... les chefs agissent avec les dieux ». Le *Te Ariki Kafika* décide ainsi de l'organisation de l'année. C'est lui qui ouvre et ferme le cycle des travaux agricoles et des campagnes de pêche. Grande est l'incertitude quant aux récoltes et intense l'anxiété qui en résulte. Il est clair pour tous les membres de cette société que la productivité dépend largement de la mise en œuvre des rituels par les chefs. Ce sont eux, en effet, qui peuvent obtenir la coopération des dieux dont ils descendent. Prolongeant Firth, M. Godelier (2007) découvre, en 1951, la tribu des Baruya et l'étudie entre 1967 et 1988. Dans leur mythe de fondation, les Baruya présente leur ancêtre comme s'élevant dans les airs et volant « le long d'une route rouge comme le feu, construite... par les hommes-esprits du temps du rêve... il reçoit d'eux le nom secret du Soleil ». Il reçoit aussi « pour le donner aux hommes rencontrés... le nom d'un insecte aux ailes rouges que les Baruya ne devront pas tuer ». L'ancêtre fonde la tribu au plan cosmique. Il lui donne les moyens de son unité et de son affirmation comme possédant légitimement le territoire qu'elle exploite. La tribu doit s'identifier, en se nommant pour les autres et pour elle-même, et en s'attribuant certaines caractéristiques distinctives. Elle doit assurer sa reproduction comme telle dans son espace-temps. C'est la raison pour laquelle l'ancêtre a enseigné l'initiation rituelle qui rappelle le fondement cosmique originel en le commémorant pour les nouvelles générations. L'ancêtre « a reçu du soleil les objets sacrés nécessaires à l'initiation des futurs guerriers et des futurs *shamans* ». C'est lui – et ensuite son représentant – qui attribue les fonctions à tenir dans le déroulement de l'initiation. C'est lui qui pose sur les têtes les insignes des grands guerriers, des *shamans*, les Grands Hommes. L'ancêtre n'est donc pas à la source de tous les membres de la société mais principalement du groupe qui est propriétaire des objets et des formules sacrés. La tribu vit et revit ce grand moment tous les trois ou quatre ans. La guerre est suspendue ou interdite. Les tribus voisines amies ou ennemies peuvent s'y rendre au cours de plusieurs semaines pendant lesquelles se déroulent les rites et les cérémonies. L'action principale réside dans la construction de la *Tsimia*, une grande maison cérémonielle dont l'ancêtre constitue symboliquement le poteau central. Il dit à tous qu'ils sont sous lui. Ils le reconnaissent en précisant qu'ils sont ses guerriers. Lui n'ira pas à la guerre pour ne pas être tué par les ennemis et pour rester au milieu d'eux.

Cette étude des Baruya présente, de façon exemplaire, une herméneutique sociétale au premier degré, à travers les mythes cosmiques de fondation. Au second degré, elle recèle une herméneutique du sens des grandes activités humaines. Après ses études sur les Baruya, Godelier constate qu'ils ne sont pas en mesure de s'unifier à partir de rapports familiaux ou de rapports économiques. Pour s'unifier, la société s'appuie sur une fondation remémorée au cours de laquelle un ancêtre est médiateur par rapport aux puissances cosmiques. L'appartenance à une même ethnie, la dépendance à l'égard d'une même langue et d'une même culture peuvent

caractériser un ensemble humain mais ne le fondent pas. Les rapports de parenté ne suffisent pas davantage ; ni les rapports économiques de production, de répartition et d'échange. Le politico-religieux tient le rôle fondateur, c'est dire qu'il porte l'unification crédible résistante. La société, ainsi fondée, reproduit cette fondation au cours de cérémonies périodiques, à partir de paroles et d'actes selon un rite solennel et sacré. Ce rite met en jeu la totalité hiérarchisée des membres. Deux dominations se reproduisent ainsi, celle singulière du groupe détenteur du sacré sur l'ensemble de la société qu'elle unifie, celle générale des hommes sur les femmes. A partir d'une société singulière, ainsi constituée, la guerre peut très bien avoir lieu avec d'autres sociétés, semblables par l'appartenance ethnique, la langue et la culture. Cela permet de conquérir une part du territoire des voisins après les avoir expulsés ou décimés. Les mythes fondateurs à l'origine des sociétés fondent la légitimité des gouvernants dans la mesure où ils détiennent des secrets qui les rendent compétents.

On trouvera partout des faits analogues. Compétence symbolique et compétence technique se voient constamment associées. Ainsi, en Chine, les mythes fondateurs évoquent Shennong « premier défricheur », parfois pensé comme un Dieu. Ou, encore, Héou-tsi surnommé « le Prince Millet ». De grands hommes inspirés peuvent tenir ce rôle, comme Yu le Grand, fondateur de la dynastie des Xia, la première (-2205). Il apporte les techniques d'assèchement des marais et d'irrigation des terres. Avec Yao et Shun, il est l'un des trois rois sages du confucianisme. Il est même divinisé comme Dieu gouverneur des eaux dans le Panthéon taoïste.

Nous avons déjà évoqué la séparation, voire l'opposition, entre herméneutique de la confiance et herméneutique du soupçon. Elles sont bien évidemment présentes dans une herméneutique des mythes fondateurs. Il sera toujours possible de les interpréter positivement dans leur souci d'unification d'un ensemble humain ou, de façon plus critique, en les regardant comme fondateur d'un pouvoir qui, hors de l'unité qu'il produit, peut toujours être, dans ses manifestations secondaires, considéré comme abusif.

7. Importance des divinations dans les royaumes et empires

L'herméneutique a deux raisons de ne pas jeter aux oubliettes la divination. Elle est relation à l'inquiétante étrangeté de certains contextes non maîtrisés de la vie d'alors. De plus, elle est une modalité prégnante de l'association du politique et du religieux. Avec des royaumes de diverses tailles puis des empires, l'unité sociétale est acquise. Se pose maintenant la question de l'avenir de cette unité et de ses représentants au pouvoir. D'où l'importance considérable que vont prendre les divinations. Certes, cela concerne tout groupe, toute famille, tout être humain. Cependant, les gouvernants ne vont pas manquer de soucis pour tant de menaces intérieures et extérieures qui les guettent. Par ailleurs, ils disposent d'importants moyens de rétribution pour des personnages supposés leur donner toutes les indications nécessaires sur l'avenir. Autour d'eux, devins et mages vont prospérer.

Nous verrons que par la suite, les critiques pourront être vives dans certains pays. Elles nous sont restées.

De ce fait, en 1990 encore, les 3000 pages des *Notions philosophiques* ne retiennent pas le terme « divination ». De même, le *Dictionnaire de philosophie* en 2004 ; le *Dictionnaire des concepts philosophiques* en 2006. Pareillement, *L'Encyclopédie des symboles* en 1996 et le *Dictionnaire des symboles* en 2008. Dans l'*Encyclopædia Universalis*, René Alleau (2009) lui consacre une dizaine de pages. Dans le *Dictionnaire culturel en langue française* (Rey : 2005) « Herméneutique » a 20 lignes ; « Interprétation » ½ page ; « Divination » 5 pages. Alain Rey mentionne la divination au III^e millénaire av J.-C. en Mésopotamie. Elle porte sur les déclarations inspirées. A Sumer, l'oniromancie interroge les songes prémonitoires. Peu après, une discipline nommée « l'extispicine » a déjà des experts et tout un corps de savoirs. Elle examine des entrailles d'animaux : foie, vésicule, poumons. Sa pratique archaïque est attestée lors de « prédictions relatives à Sargon D'Akkad (-2334, -2079) ». Autre technique divinatoire de cette époque : la lécanomancie (de « *lécano* », bol). Elle consiste en une lecture de ce qu'il advient des figures que forme l'huile dans un bol d'eau agitée. L'un des plus anciens devins connus, Kassim (-1793, -1750) pratique ces deux techniques. Il est l'astrologue et le conseiller occulte d'Hammourabi, roi de Babylone, dont le célèbre Code juridique éponyme est conservé au Louvre. Kassim, un sage aussi, aurait proposé de limiter le nombre des dieux, de mettre en majesté Marduk et d'adopter aussi l'akkadien comme langue unique.

Des techniques divinatoires intuitives sont présentes dans l'Égypte pharaonique à partir de Thoutmosis III et Hatshepsout, vers 1500 av J.-C. Plus tard, un exemple est resté célèbre, celui des visions prémonitoires de Nékaou II (-609, -594). Son père, en songe lui prédit la victoire sur Josias, roi de Juda. Il attaque et il est vainqueur. Une autre vision le prévient de sa défaite devant Nabuchodonosor et celle-ci se produit.

En Italie, la religion étrusque pratique la mantique, art divinatoire sollicitant l'inspiration divine. La prophétesse Vegoia (vers -900, -850) est célèbre pour une révélation écrite en quatre livres. Le premier traite de « la divination, art d'interpréter les signes manifestés par la volonté divine tels que foudre, tonnerre, orages de grêle, pluies de sable, de sauterelles, de sang, vols des oiseaux, tâches sur le foie des animaux de sacrifice ; ou encore, grondements telluriques, chutes d'aérolithes, naissances de monstres. » A l'origine, le roi est aussi le grand prêtre et interprète lui-même les signes. Ensuite, il délègue la fonction. Un devin étrusque, Astartes (-820, -740), est resté célèbre pour sa prédiction de la fondation de Rome.

En 500 av. J.-C., à la fin du règne de Tarquin le Superbe, devins et voyants deviennent très actifs à Rome. Tarquin avait pour mage attitré, Verronius qui interprétait les passages de comètes, les pluies rouges, les tornades.

En Grèce, lors du partage de l'Empire d'Alexandre, le devin et prêtre de Mardouk, Bérose (330, -260) apporte son concours aux rois de Macédoine. De même Aratus (-315, -240). On peut être alors, en même temps devin, sage et savant. Ainsi, Hipparque de Nicée (-190, -126), fondateur de la trigonométrie et

dont les travaux d'astronomie servirent jusqu'à Copernic. A la fin de sa vie, il souligne la distinction nécessaire entre les vérités de l'astronomie scientifique et les illusions de l'astrologie. Au II^e siècle av J.-C., Harkhébis, authentique savant, tirait pourtant sa renommée de ses horoscopes pour les grands concernant les mariages à venir, les drames amoureux ou conjugaux et les séparations.

Dans la Rome impériale, Thrasyllle l'Ancien (-50, +36), astrologue attiré de Tibère, se vit confier la charge d'interpréter chaque année les livres de la Sibylle de Cumès conservés au Capitole. Ces prédictions annuelles avaient, en effet, une énorme influence sur le peuple et le pouvoir impérial craignait toute monopolisation des interprétations par les prêtres. Dès les derniers siècles du premier millénaire, les critiques sont fréquentes concernant la divination et singulièrement l'astrologie. Ainsi, Eschyle dans le *Prométhée enchaîné* décrit de nombreux procédés divinatoires. Par ailleurs, il met dans la bouche d'Agamemnon la critique des oracles : « Ceux-ci pour moi sont tout prêts d'être un mal ». De son côté, Euripide parle de la vanité et des mensonges des devins. L.-V. Thomas (1975) le souligne : « en Grèce, la divination fut mise en cause voire refoulée par la *Polis* au niveau des pouvoirs publics, de l'administration de la justice et du savoir officiel (affrontements des « rationalités », opposition des philosophes) ». Parfois, il en fut de même à Rome où Cicéron suspecte toute prétention à prédire l'avenir. Les sociétés gréco-romaines, puis occidentales, vont plutôt continuer à combattre la divination en revalorisant certaines dimensions de la religion, de la technique et de la science. Quelle que soit l'importance des divinations dans les royaumes et les empires et quelle que soit celle des critiques judicieuses qui leur sont adressées, une herméneutique toujours entre soupçon et confiance doit encore prendre en compte une étonnante évolution en Chine. Elle est d'abord occupée d'une technique divinatoire qui semble arbitraire : la scapulomancie. Elle va vers une technique qui se raffine au long du temps : l'acchilémancie. Celle-ci utilise déjà les nombres et leur différenciation entre pair et impair. Elle engendre une logique d'évolution systématique puis la régulation antagoniste.

8. Une herméneutique « chinoise » : divination, logique et régulation antagonistes

Dans la recension qu'il fait de *Divination et rationalité* (Vernant, e. a., 1974), L. V. Thomas (1975) explicite le titre. Il note « l'universalité et la permanence du besoin impérieux qu'a l'homme de savoir, de comprendre, d'anticiper sur l'à-venir ». A l'encontre de nos présupposés hâtifs et faciles, il souligne que la divination « est sur le chemin qui conduit à la science et, aussi, que toute science, G. Bachelard l'a bien montré, comporte toujours une certaine part de divination spontanée (intuition) ou provoquée (expérience pour voir) ». La divination sur le chemin de la science ? Oui et Thomas précise : « Si l'on suit au cours du temps l'évolution des procédures de divination, on ne peut qu'être frappé par l'importance croissante qu'y prend la raison raisonnante et discursive ». La scapulomancie, déjà néolithique, étudiait le réseau de fissures produit par des

points de brûlures sur des os ou des carapaces de tortue. Elle n'était pas dépourvue « d'obscurité ou d'ambiguïté ». Pourtant, Alain Rey note que l'un des plus anciens signes divinatoires, symbole élémentaire des « craquelures verticales et horizontales provoquées par l'action du feu » sur les carapaces de tortue est justement constitué par « un trait vertical suivi aux 2/3 de sa hauteur d'un petit trait horizontal ». Et, c'est l'ancêtre des caractères chinois. On peut y voir la première bifurcation (verticale, horizontale) des fissures. Ce qui est aujourd'hui difficile à comprendre c'est que, l'acteur humain d'autrefois peut se trouver submergé par un réel proliférant et chaotique. De ce fait, il lui faudra bien poser d'abord un minimum d'organisation : par exemple « vertical, debout », « horizontal, couché ». S'il retrouve ces deux orientations dans les fissures, c'est légitimement qu'il peut les interpréter comme chacune porteuse d'un sens différent. Cela se poursuivra avec toutes les autres bifurcations présentes dans le réseau des fissures. Un véritable système s'élabore. Vandermeersch souligne qu'il ose parler de « la science de la divination et de ses progrès ». En effet, des procédures rationnelles sont mises en œuvre : « recherche systématique des signes, mise en archives des coïncidences, emploi quasi constant d'une logique binaire... puis élaboration rationnelle d'un code avec règles de consultation, d'interpellation, d'interprétation des réponses ». Sur ce chemin il y aura rencontre (découverte-invention) du nombre et de son miracle. Depuis, Piaget, entre autres, a clarifié cela. Entre les relations asymétriques qui ne retiennent que les différences (plus grand, plus petit ; plus lourd, plus léger) et les classes qui ne retiennent que les ressemblances (tous grands, tous blonds), le nombre, quant à lui, conjoint les opposés. Ordinal, il différencie le premier du second. Cardinal, il assimile kilo de plume et kilo de plomb. Leibniz, soucieux d'interpréter le miracle du savoir humain, disait : le monde et l'homme se correspondent car ce sont deux horloges que Dieu a mis à la même heure. En fait, l'homme pense le monde dans une organisation, la sienne, qui lui vient déjà du monde (innéisme). Et, de plus, il le fait dans une relation qu'il construit à mesure de son expérience entre son organisation et celle du monde (empirisme). Deux raisons pour qu'il en résulte non pas « la » vérité mais « de la » vérité. Cela suppose la possibilité de correspondances mais qui ne sont pas dans la nécessité d'être des adéquations. La divination ne dit pas le réel mais dit quelque chose d'un mixte de réel mondain et de réel humain. Ainsi, Vandermeersch montre l'achilléomancien opérant avec 50 tigarettes de la plante florale dite achillée. Elles sont soumises à des manipulations multiples. Celles-ci produisent des ensembles de 36, 32, 28 ou 24 tiges. Chaque ensemble, divisé par 4, donne les nombres 9 et 7, *Yang*, impairs ; 6 et 8, *Yin*, pairs. L'opération, répétée six fois produit « un hexagramme censé représenter la détermination cosmique des événements dans la situation donnée ». Le spécialiste n'interprète pas seulement l'hexagramme de façon simpliste, comme favorable ou défavorable, mais aussi selon une transformation toujours à l'œuvre et codée : « depuis 7, jeune *Yang*, jusqu'à 9, vieux *Yang* qui se transforme en 8, jeune *Yin*, lequel décroît jusqu'à 6, vieux *Yin*, lequel revient à 7, jeune *Yang* ».

Notre logique interprétative, de type grec occidental, pose la question de la vérité et soupçonne l'interprétation d'être arbitraire. Nous voulons une connaissance qui isole des êtres bien déterminés. Mais, en même temps, ce que l'on cherche à connaître, c'est comment tout se transforme au travers de correspondances en mouvement selon des lignes de force. Le mode de raisonnement chinois procède par « systématisation de correspondances empiriques de toutes sortes ». On le retrouve par exemple dans deux domaines bien connus. La découverte de la boussole se fonde sur « l'intuition géomantique des lignes de force du magnétisme terrestre ». De même l'acupuncture se fonde sur « la systématisation des correspondances entre les méridiens de la surface du corps et les organes profonds ». Vandermeersch le rappelle : Granet avait déjà vu cette logique des correspondances de la pensée chinoise. Il ajoute « à la différence de la raison philosophique, sortie de la raison théologique, la pensée chinoise n'a jamais recherché de causes premières, et même de causes tout court aux mouvements de l'univers. Pour elle, c'est dans le sens des choses que se trouve la raison des transformations des choses. De même que c'est le sens des hexagrammes du *Canon des mutations* de se transmuter les uns dans les autres. Voilà en quoi la raison divinatoire chinoise diverge radicalement de la raison théologique occidentale ». Elle cherche à poser une connaissance tournée vers l'agir, un constat d'interprétation-orientation centré sur le changement continu. De ce fait, les hexagrammes ne peuvent pas être clairs et distincts, univoques. Ils ne sont pas non plus équivoques. Ils suivent les constants retournements des contraires. François Jullien (2009a : 92-93) donne l'exemple de « la figure de l'Essor ». On pourrait s'étonner de sa composition. En effet, le Ciel, symbolisé par trois traits *yang*, se trouve en bas ; la Terre, symbolisée par trois traits *yin*, est au-dessus. Etant donné l'équilibration permanente du cours des choses, l'inversion de ce qui est établi indique déjà la dynamique de sa restauration future. Jullien écrit : « La propension du Ciel étant de monter, celle de la Terre de descendre...leurs facteurs se rencontrent...convergent et communiquent : la polarité joue à plein ». Il en résulte cette profusion de l'engendrement incessant des choses. Cette figure est nommée « avant » et c'est la dernière des 64 hexagrammes. Elle est précédée de la figure nommée « après » que Jullien décrit ainsi : « tous les traits sont à leur place (le Ciel en haut, la Terre en bas) ». Cet ordre, parfaitement adapté, donc déjà sclérosé est, de ce fait, appelé à se défaire.

On l'aura compris, la volonté de suivre « le cours des choses » et ses transformations continues, à travers la divination, a fait que l'attention s'est inévitablement portée sur les phénomènes plus marquants de retournement des orientations. Toutefois, ce qui se produit et se reproduit fréquemment dans le temps finit par révéler les synchronies constamment reprises. Dès lors, les opposés ne sont plus seulement séquentiels, ils existent en eux-mêmes, hors du temps, même s'ils y sont continuellement inclus. Ainsi du *yin* et du *yang*. Dès lors, après le classique du changement, nous pouvons comprendre un autre classique chinois, le *Zhong Yong*, sur lequel F. Jullien (1993) attirait déjà notre attention. Ce classique est attribué à Zisi, petit-fils de Confucius. Le premier terme, *Zhong*, évoque le

centre, la centralité. Mais pas un juste milieu définitif. Bien plutôt une centralité qui évolue sans cesse en fonction de nouveaux contextes : disons une régulation. Où placer le curseur ? Le second terme, *Yong*, regroupe deux sens : qui marche (efficace) et maintenue (régulière, à usage ordinaire). Jullien (1993 : 53) résume : « Le « centre » tel que l'ont compris les Chinois, demeure disponible à l'un comme à l'autre « extrême », les fait servir l'un en même temps que l'autre et les transcende tous les deux ». Ainsi, la régulation constructive suit le cours antagoniste des choses. Incroyable complicité entre l'homme et la nature ! On peut en voir les effets dans les différents arts – martiaux ou médicaux – d'accompagner des énergies naturelles plutôt que de s'y opposer.

La pensée occidentale, longtemps infidèle à Héraclite, a fini par retrouver la régulation adaptative. Ainsi, en physiologie, rappelons l'accommodation pupillaire. Ou encore, la régulation des battements cardiaques qu'accompagnent vasodilatation et vasoconstriction en fonction des modulations de l'activité et du repos. Citons aussi la marche antagoniste des quadrupèdes. La régulation antagoniste concerne tout le relationnel des vivants, et donc des hommes, au monde et entre eux. Ainsi, de la régulation « ouverture fermeture ». Au plan de l'anatomie du vivant, elle se découvre dans la pluralité des frontières. Le génome « mémoire de l'espèce et de la spécificité du soi », lieu de l'identité biologique, « représentant du tout dans chaque cellule » a droit à quatre protections successives : peau, enveloppe des organes, membranes des cellules puis du noyau ». La chirurgie des greffes nous a familiarisés avec la protection du système immunitaire. Toutefois, son étude récente montre qu'elle n'est pas exclusive d'une certaine ouverture. Au plan de la représentation et de la communication, la dialectique d'ouverture et de fermeture se retrouve dans le jeu des formulations plus « implicites » ou plus « explicites ». Toute cette régulation antagoniste que la vie a inventée dans ses déploiements, l'acteur humain commence à peine à l'inventer dans les siens. Les antagonismes du « cours des choses », non régulés, ne se résorbent pas, ils deviennent des implosions ou des explosions.

9. Plus d'un millénaire de révélations contre l'inhumain

La question des grandes Révélations « doctrinales » se présente comme une singularité historique. De Zoroastre à Mahomet, elle va du 7^e siècle avant J.-C. au 7^e siècle après. Et cela, aussi bien en Inde, Chine et Moyen-Orient. Avec les *Upanishad*, les prophètes juifs - Isaïe, Jérémie ; et aussi, Mahāvīra, Bouddha, Lao-Tseu, Confucius, Socrate ! Impressionné par une telle conjonction de révélations, le philosophe allemand, Karl Jaspers, a parlé d'un âge « axial » de l'humanité. Ces révélations se manifestent comme souci de « réparation » de la vie collective et individuelle dans les sociétés. Deux fourvoiements humains sont à l'origine de tous ces sursauts. D'un côté, l'histoire des royaumes et des empires est monstrueusement tragique. Les acteurs humains périssent en quantité dans des guerres, des travaux forcés, des catastrophes naturelles non évitées. D'autre part, les religions ne sont que rituels factices, sacrifices formels réservés aux seuls

puissants. Les Révélations vont dès lors se faire contre ces religions mondaines en collusion avec les pouvoirs publics. Elles sont religieuses, philosophiques, transpolitiques, parfois antireligieuses. Dans ces conditions d'importance des Révélations, on s'étonne de découvrir que dans leurs 3000 pages, *Les Notions philosophiques* (Auroux, 1990) ne consacre à la notion de révélation qu'une page ½ avec seulement deux domaines différents : la religion et l'esthétique. *Le Dictionnaire de philosophie*, en 2004, et le *Dictionnaire des concepts philosophiques* en 2006, lui consacrent moins de dix lignes. Enfin, la notion est totalement absente dans *L'Encyclopédie des symboles*, en 1996, et encore dans le *Dictionnaire des symboles* en 2008. Si, dans le *Dictionnaire culturel en langue française* (Rey, 2005), « révélation » ne bénéficie que d'une page ½, la notion en obtient cinq de Bernard Dupuy dans l'*Encyclopædia Universalis*.

Notre étude va se référer maintenant à quatre Révélations : hindouisme, mazdéisme, jaïnisme, taoïsme. Pour comprendre leur lien à l'interculturel politique et religieux et leur contribution à une herméneutique des renouveaux du sacré.

Le terme « hindou », d'origine musulmane, a été tardivement repris par l'Occident. L'hindouisme a pour source la conquête de l'Inde du nord par les Âryas, au 2^{ème} millénaire avant J.-C. Leur védisme, futur brahmanisme, se base sur les Vêda, des milliers de textes rituels accompagnant les sacrifices : gestes mis en œuvre, incantations, prières, hymnes et mélodies. On a un mélange de technique et de magie. Le but : sauvegarder l'ordre du monde, avec la complexe articulation de la transmigration des âmes et de l'organisation sociale. Dans la société de castes de l'hindouisme, les brahmanes, sacrificateurs, ont la première place. Ils ont leurs écrits, les *Brahmanas* (-1100, -800) dans lesquels le religieux concerne tout l'incertain des relations avec l'ensemble des forces naturelles divinisées. C'est seulement quand se forment les cours princières que la seconde caste, celle des guerriers, profite du temps de paix et s'adonne à une vie plus raffinée, orientée vers la connaissance, voire l'ascèse. Cela se renforce à partir de -700, autour de la rédaction des *Upanishad* (-700, -500). Ces centaines de légendes, récits et réflexions philosophiques, dépassent la dimension de trente bibles. Le *Mahābhārata* serait le fruit de l'écriture d'un sage sous la dictée du dieu Ganesh. Les *Upanishad* critiquent les liturgies védiques qui voulaient tout orienter à partir de sacrifices méticuleux. Et, surtout, bonne nouvelle, chaque être unique, séparé (*atman*) fait en même temps partie de l'Être (*Brahman*) à partir duquel il se porte, se soutient, se projette dans ses conduites. On voit la dignité qu'acquiert chaque être humain dès lors qu'il est à l'intérieur de l'Être et non à l'extérieur, obligé de solliciter la médiation des prêtres. Il n'est plus question d'obtenir des résultats par les violences sacrificielles védiques. Renoncement et dévouement au service des autres sont plus fondamentaux.

La question des guerres incessantes, fratricides, est au cœur du *Mahābhārata*. Les révélations produites s'accompagnent d'interprétations elles-mêmes symboliques qui ne sont pas explicitées. Les cousins, Pandava et Kaurava, deux clans de la tribu des Bhārata, se battent constamment. Arjuna doute de la validité de cette guerre familiale. Il consulte Krishna, son cocher, en fait un avatar

du dieu Vishnou. La *Bhagavad gītā* ou « Chant du Bienheureux » contient sa réponse. Chacun doit agir selon son dharma lié à l'ordre cosmique. Vu l'opposition radicale entre les deux clans, la guerre reprend, longue et violente. La paix ne revient qu'avec le bain de sang terminal qui épuise les deux armées. Quand, *in fine*, les Pandava montent au ciel, ils ont scandalisés d'y trouver leurs vaincus, les Kaurava. Les dieux expliquent que les Pandava et les Kaurava, ayant exprimé ce qu'ils portaient en eux, méritent également le paradis. Le réel comporte oppositions et destructions comme les guerres meurtrières et les catastrophes naturelles. A son retour, Krishna trouve la capitale de son pays engloutie par un déluge. De lui-même, il entre dans la catastrophe et choisit de mourir sous la flèche d'un chasseur, partageant ainsi un destin animal. En réalité, il est alors délivré, devenant le dieu Vishnou ! Comment accompagner les prodigieux déploiements contraires du réel ? L'hindouisme s'y est essayé. On a pu nommer l'Inde hindoue « le mandala des trente-trois millions de dieux ». L'hindouisme est moins « une » religion qu'une pluralité d'élaborations complexes à la fois religieuses – ritualistes et mystiques –, philosophiques et politiques, élaborées, de façon largement contradictoire, sur plus de trois millénaires.

Le mazdéisme, religion qui révère Ahura Mazda, existait bien avant Zoroastre (-7^e, -6^e s.). Celui-ci aurait peut être d'abord fait partie des prêtres sacrificateurs se déplaçant pour officier dans l'oligarchie. Pourtant, il en vint à rechercher le désert et la solitude méditative. Vers l'âge de trente ans, il a une extase qui devait se reproduire sept fois. Il se retrouve à l'écoute d'Ahura Mazda qui lui communique les hymnes destinés à « restaurer la Bonne Religion ». Il allait être pris au sérieux par le roi Vishtaspa et plusieurs de ses hauts dignitaires. Il se heurte cependant aux prêtres car son message, strictement monothéiste, néglige les divinités populaires consacrées. Il annonce un âge d'or où triomphe définitivement Ahura Mazda, l'unique. Ce renouveau du mazdéisme par Zoroastre ne fut pas sans effet dans les conduites de certains empereurs perses. Au premier rang desquels Cyrus le Grand (-580, -530) et Darius 1^{er} (-521, -486). Leurs conquêtes étaient vécues comme libérant les peuples de leurs tyrans étrangers ou même nationaux. La Bible n'oublie pas de mentionner que les Juifs, déportés à Babylone, furent ainsi libérés et retournèrent en Palestine.

Le jaïnisme naît en Inde de l'enseignement du Maître éveillé Rishabhanatha. Trois siècles plus tard, il atteint son sommet avec le 24^e Maître, Mahāvīra (-599, -527). Le calendrier jaïniste part de sa mort. Observons que Mahāvīra et Bouddha, relativement contemporains, ont eu des parcours de vie comparables. Ils quittent leur famille noble, ou même royale) avant trente ans pour chercher la vérité. Mahāvīra se soumet pendant une douzaine d'années à diverses privations et ascèses. Ils ont prêché dans la même région des vérités antireligieuses semblables. Pour eux, tous les êtres naturels sont interdépendants et doués de psychisme y compris les végétaux et les minéraux. Les jaïnistes ont créé des hôpitaux pour les animaux. Ils croient en la transmigration des âmes et en la délivrance finale. Les moines se consacrent à la recherche et à l'enseignement. Dans des jeûnes extrêmes, ils peuvent même mourir.

Lao-Tseu (-570, -490) aurait été scribe des Zhou. L'historien Sima Quia (-145, -86) pense que Confucius l'aurait rencontré. Un jour, Lao-Tseu décide de tourner le dos à cette société humaine devenue folle. Avant de passer la frontière, retardé par le gardien, il compose à tout hasard un livre où garder ses pensées. Le taoïsme est très critique en politique. « Plus il y a d'interdits, plus il a de pauvres ; plus il y a de lois, plus il y a de brigands et de voleurs ». Le sage choisit le non agir, rejoignant ainsi l'infinie patience de la Nature et de ses processus régulateurs. Telle est La « Voie » (« *Dao* »), point commun aux penseurs de la Chine, mais la manière de s'y référer varie. Pour Lao-Tseu, les humains doivent lâcher prise. La passivité est supérieure à l'activité, la faiblesse à la force, la douceur à la dureté. Il n'y a qu'à voir comment l'eau érode la pierre. De même, le plein est inutile sans le vide. On retrouve ici, de nouveau, le jeu des opposés à l'œuvre déjà dans la régulation de la nature.

Les Révélations constituent des réinterprétations profondes du sens complexe de la vie humaine en marge des pouvoirs traditionnellement institués, politiques ou religieux. Elles s'insurgent contre les souffrances monstrueuses et répétées des humains. Les unes sont prophétiques, proches des divinations, comme les messianismes. Les autres, au-delà de l'histoire cruelle et même de toute histoire terrestre, révèlent une destinée humaine qui maîtrise mal les antagonismes à l'œuvre dans le réel.

Ces révélations sont toujours d'une grande puissance relationnelle quant à l'accès qu'elles proposent au réel cosmique et humain. Au fil des temps, les changements historiques peuvent cependant les conduire à de nouvelles coopérations politiques où elles peuvent, à la fois, se développer en nombre de croyants, mais s'affaiblir, voire se pervertir et trahir leurs orientations premières. Les évolutions, entre autres, du christianisme, du bouddhisme ou du taoïsme le montrent. Une herméneutique des civilisations doit se poser la question du destin contrasté des révélations. Et cela, en liant les deux points de vue de l'histoire interculturelle et de l'anthropologie (cf. 13).

10. Démultiplication du sacré monothéiste ou non

Une herméneutique ouverte du sacré ne se réfère pas aux seuls faits, gestes et textes originaux de chaque révélation. Elle suit ce que chacune devient en elle-même et par rapport à telle ou telle autre révélation. L'un de ses développements les plus connus concerne l'enchaînement des trois monothéismes. Toutefois, aujourd'hui, l'herméneutique est conduite à s'interroger non seulement sur les autres révélations mais sur les autres activités humaines, politiques, économiques ou d'information. D'ailleurs, elles n'ont pas manqué de revendiquer, pour elles aussi, le sacré, chacune à sa manière. On est ainsi en présence d'une démultiplication des champs de l'herméneutique.

Dans son premier moment, chaque révélation consacre à elle-même, à sa logique de suprématie voire d'exclusivité. Le récit oral des événements se diffuse puis s'écrit. L'interprétation relie ces étapes. Quand survient une autre révélation

rivale, les deux révélations doivent interpréter leur ensemble. Ou bien la révélation nouvelle dédaigne voire exclut la précédente ou bien elle tente de l'intégrer pour en intégrer les croyants. Ainsi, du christianisme à l'égard du judaïsme. La révélation apportée par le Christ signale que les Ecritures l'annoncent. Elle s'inscrit dans la suite des reproches que les prophètes adressent au peuple juif et à ses gouvernants. A cette différence près, décisive, que la Révélation ne porte plus sur la Loi que les Juifs délaissaient et qu'il leur fallait retrouver. Elle porte sur le caractère irréductible de la pente humaine à la Faute. Une ère nouvelle commence. Dieu substitue la grâce à la Loi. La Loi, par sa rigueur, espérait pouvoir maintenir, chacun dans son unité, les peuples et les sociétés affrontés. Ces oppositions ne sont plus de mise. La foi nouvelle s'adresse à tous les humains et les rassemble, car c'est seulement ainsi qu'ils sont divins. Saint-Paul accentue cette herméneutique nouvelle spécifiquement chrétienne. Dieu se fait homme pour que les humains découvrent à travers son exemple qu'ils ont ce pouvoir divin, cette puissance d'être. Cela permet de comprendre la réinterprétation « laïque », faite Marcel Gauchet (2005, 1985), du christianisme comme « Religion de la sortie de la religion ».

Ce que l'herméneutique chrétienne tente pour le judaïsme, l'islam le tente pour le christianisme. Le problème originel de l'islam, c'est qu'il y a un décalage des formes de société entre des pays où des tribus sont encore à unir, alors qu'ailleurs des royaumes et des empires sont déjà là. Dans ces conditions, il faudra la révélation la plus englobante possible. Comment y parvenir autrement qu'en reprenant, étendant, approfondissant les révélations précédentes ? Sibony (1997, 1992,) le souligne : Pour Mahomet les trois révélations ont le même Dieu unique. La révélation qu'il porte reprend à la fois la première, juive, et la seconde, chrétienne, mais elle entend leur donner un sens plus pur et plus étendu. Il faut montrer Dieu tel qu'il est, radicalement au-dessus de toute personne, tout groupe, tout peuple. Dès lors, chaque vrai croyant d'aujourd'hui comme d'hier ne peut que se soumettre à ce Dieu. Il sera nommé musulman : soumis. Dès lors, les vrais croyants que sont : Abraham, Isaac, Jacob, sont *de facto* des musulmans. Le terme tend vers l'universel. A l'égard du christianisme, Mahomet reconnaît Jésus comme prophète de Dieu. Toutefois, les chrétiens n'auraient pas dû devenir des idolâtres en faisant du Christ, prophète, Dieu lui-même. Mahomet, prend soin, de médiatiser sa propre relation à la transcendance irréductible de Dieu, grâce à la médiation de l'Ange Gabriel.

Les révélations en dépit ou à cause de ces tentatives d'interprétation ensembliste biaisée, restent séparées voire opposées. Ce qui n'assure pas pour autant leur devenir paisible mais les conduit à ce grand moment critique, celui de la survenue d'un savoir qui n'est plus vérifié mais révélé. L'interculturalité, auparavant plus interne au conflit des révélations religieuses, concerne maintenant toutes les autres données culturelles des civilisations. Chaque grande révélation est alors travaillée par cette diversité et se diversifie au point d'engendrer des branches différentes, rivales voire hostiles. Le bouddhisme se différencie en écoles qui s'opposent d'abord sur des exigences spirituelles mais peuvent ensuite se composer

en niveaux dans un enseignement suivi. Tout cela diffère beaucoup selon les époques et les pays. Le christianisme est rattrapé par la séparation politique entre Rome et Byzance. On aura des chrétiens d'occident romains, catholiques (universels) et des chrétiens d'orient, byzantins, orthodoxes (droits). « Universels » et « droits », comment le seraient-ils si c'est eux seuls qui le disent ? Un millénaire et demi après sa naissance, le christianisme se divise à nouveau – selon la géographie politique – entre des catholiques, romanisés de l'Europe de l'ouest et du sud, et des protestants, hier non-romanisés de l'Europe du nord.

Il en ira de même pour le 3^e monothéisme. L'islam est soucieux d'unifier les hommes au-delà des tribus et des empires. Là encore, le projet butte sur les dissensions politiques (de pouvoir) relatives à la succession du prophète. Aujourd'hui, sunnites et chiites s'entretuent quotidiennement.

L'herméneutique du sacré est ainsi entraînée dans une série de rebondissements au cours desquels elle n'en finit pas de rencontrer des domaines religieux de plus en plus différents. D'abord, au-delà des trois monothéismes, elle rencontre d'autres religions qui n'ont pas choisi cette personnalisation. Le bouddhisme originel se pose moins la question des dieux qu'il ne tente de rassembler les humains comme êtres souffrants qui doivent comprendre la nature de leur souffrance pour y échapper. En Chine, la référence se fait au Cours des choses, évoluant selon ses lois. Ainsi, Ciel et Terre, saisons, vie des humains en générations sans fin. Cela va de soi, après leur mort aussi, de respecter et d'honorer les ancêtres auxquels ils doivent origine, élevage, éducation et tout ce qu'ils ont produit et transmis. Ces croyances sont toutes, elles aussi, fort enchevêtrées aux politiques. C'est le cas du confucianisme pour lequel l'empereur est le Fils du Ciel. Il peut le rester en suivant la Voie du cours des choses et non ses seuls désirs personnels. S'il abandonne la « Voie », cela entraînera sa perte et celle de l'empire.

Mais l'herméneutique du sacré ne peut pas se contenter de dépasser les monothéismes vers d'autres religions, il lui faut aller plus loin vers les positions agnostiques voire athées. L'herméneutique du sacré a désormais en charge un immense ensemble d'expressions spirituelles. Le cercle herméneutique est là mais si les parties ne manquent pas, le tout n'en trouve pas pour autant de sens. C'est là que le troisième moment herméneutique redécouvre le mystère des antagonismes constructeurs. De plusieurs façons, avec plusieurs auteurs. Nous avons évoqué la formule de Gauchet (2005, 1985) qualifiant le christianisme de « religion de la sortie de la religion ». Elle a été reprise, travaillée et généralisée. Ainsi, avec André Tosel (2011) et Abdennour Bidar (2012). Le problème est posé comme une alternative. Soit, on participe à un match irréductible des religions entre elles et aussi des religions avec la science, la politique, l'économie, selon une herméneutique du soupçon. On risque un surplomb dans la violence. Soit, on travaille à ce que chaque religion, chaque activité s'approfondissent jusqu'à sortir de leurs limites, selon une herméneutique de la confiance. On risque un surplomb d'illusions. Chaque herméneutique seule allant à l'échec, force est d'accepter qu'au lieu de s'opposer, elles se composent.

Le problème a été aussi travaillé par le philosophe italien Giorgio Agamben (1997-2012), sous l'angle philosophique de la synchronie antagoniste du profane et du sacré. Son ample et profond travail fonde la sauvegarde d'un double mouvement : celui d'une profanation du sacré (lourde ou légère, insistante ou subtile) et celui d'une sacralisation du profane (patiente, inachevable, infinie). Dans le *Parménide* de Platon, il était demandé s'il y avait des idées des choses sales et laides. Et Baudelaire (2013, 1869) n'hésitait pas, dans *Spleen et Idéal*, à écrire le poème « Une charogne ».

L'herméneutique générale devrait pouvoir l'être du profane et du sacré, en laissant plutôt se faire ensemble dissonances et consonances pour un nouveau gai savoir.

Imaginons juste la première esquisse d'un tel gai savoir portant sur la trinité. Cela devrait commencer avec « les mystères » de D.-R. Dufour (1990) qui découvre le bégaiement unaire des maîtres (1999, 1988), la volonté de puissance de l'altérité binaire et l'intérité « Je, tu, il ou elle » du ternaire. Cela pourrait se poursuivre avec Abdennour Bidar (2012) soucieux de montrer un islam en mesure d'être aussi « religion de la sortie de la religion ». Pourtant, ni le dieu fait homme, ni le Dieu trinitaire des chrétiens n'est acceptable pour des musulmans ou des athées. Bidar a montré que l'homme *khalif* de Dieu ne le définit pas comme simple lieutenant mais comme héritier de Dieu, comme son fils. Il rappelle un autre passage du Coran, où Allah demande aux anges de se prosterner devant l'homme.

De son côté, Ricoeur manifeste son intérêt pour l'impasse de la nomination de Dieu. Celui-ci étant pleinement l'Être ne peut que nous être en même temps caché. De ce fait, il est aussi l'Autre et son Fils incarne cet Autre au point d'être homme. Il n'y a pas à choisir entre les deux natures du Christ. L'intérité de l'homme et de dieu est à la fois la question de l'homme et celle de Dieu. D'ailleurs, cet « entre » n'est rien moins que la troisième personne de la Trinité : le Saint-Esprit. L'analyse philosophique, de Derrida à Levinas, a beaucoup critiqué le primat de l'Être dans la pensée occidentale. L'autre a été mis en avant et l'éthique de l'autre comme philosophie première. De même, la mondialisation, l'écologie planétaire, la mondialité bio-cosmique ont mis en avant l'entre. François Jullien (2012 : 64), titulaire d'une chaire sur l'altérité, affirme dans sa leçon inaugurale : « Il n'y a plus tant à penser l'être, désormais, qu'à penser l'entre, et cela dans des champs si divers ».

11. Des interprétations à l'aune de l'économie et de l'information

Toute herméneutique est aux prises avec un problème premier. Les interprétations montrent des libertés humaines mais toujours inscrites dans un contexte d'espace et de temps. Les interprétations ne sont pas arbitraires, mais telles qu'elles conviennent à telles libertés et tels contextes. Dès que perçues comme convenant à tel engendrement vital, elles sont jugées convenables. Reprises comme des marqueurs identitaires, elles deviennent vite convenues. De ponctuelles, partielles, limitées, provisoires qu'elles étaient à l'origine, les

interprétations deviennent des signes, des affichages, des litanies, des matraquages. Dès qu'un nouvel ensemble d'interprétations veut se faire jour, il s'oppose au précédent. On entre dans le « conflit des interprétations ». Dès lors, subjectivité du rapport à soi et à l'autre se mêle à l'objectivité du rapport au monde. Il n'y a plus qu'à tenter de démêler et beaucoup y renoncent. C'est tout à fait le cas en ce qui concerne la dénomination des grandes époques de l'histoire. Evoquer l'Antiquité, le Moyen-âge et les Temps modernes ne peut en aucun cas constituer une histoire scientifique. D'abord, et Jack Goody (2010) l'a montré, cette répartition ternaire prend son sens dans la volonté qu'a l'Europe d'affirmer qu'elle détient la modernité puisqu'elle l'a inventée. Certes, il y a une part de vrai, mais cette vérité se corrompt dès qu'on en tire du général et du systématique par besoin identitaire. Une histoire globale planétaire, qui ne se limite pas à l'Europe, est obligée de prendre en compte d'autres périodisations. Désormais, la critique d'un affichage excessif de la modernité n'est plus à faire. Elle est acquise à partir de bien des travaux. Citons seulement Michel Foucault, Bruno Latour et, récemment encore, Rémi Brague (2014). Cet affichage s'est largement structuré autour d'une opposition abusivement durcie : celle de la nature et de la culture. Philippe Descola s'en est vigoureusement pris à cette simplification et, récemment encore, Michel Blay (2013). On ne tirera pas, des observations précédentes, la conclusion naïve selon laquelle toutes les interprétations sont des erreurs. Bien au contraire, elles sont toujours un mélange d'erreurs et de vérités. Et c'est ainsi qu'on n'en a jamais fini d'interpréter et de réinterpréter les interprétations. D'abord, pour chacune, il faut comprendre origine, prétention, déclin. Cela reste très insuffisant si l'on n'est pas en mesure d'intégrer les interprétations dans une profonde et vaste interprétation d'ensemble. C'est en ce sens que toute herméneutique ne peut être qu'ensembliste, vouée au cercle herméneutique. Cela non en un sens de collection, de collation, mais de redéfinition, de restructuration et d'articulation. C'est, par exemple, pour l'histoire, l'étendre à la planète entière et découvrir, sous l'étiquetage des périodisations, les dynamiques à l'œuvre. Nous définissons ainsi la tâche d'une herméneutique historique dans laquelle nous sommes engagés (Demorgon, 2002). Dès lors, dans quelque pays que ce soit, constatons que sont à l'œuvre des activités économiques, religieuses, politiques et d'information. Elles le sont dans un système conflictuel et d'arrangement qui se modifie constamment. Une périodisation globale doit être faite par une herméneutique de l'histoire attentive à la complexité des évolutions générales. Elle pourra trouver une première grande période qui tourne autour d'interprétations à l'aune de la religion et de la politique (cf. ci-avant 5./). Ensuite, une seconde grande période – dont nous traitons maintenant – et qui tourne autour d'interprétations à l'aune de l'économie et de l'information. Cette grande coupure ne doit pas être prise d'une façon diachronique tranchée, avec une date. Elle est tout autant à comprendre de façon synchronique antagoniste, c'est-à-dire comme un système conflictuel et d'arrangement entre les quatre activités. Ce système est toujours à l'œuvre mais il a produit dans deux périodes de l'histoire deux grands équilibres opposés. Le premier équilibre s'est tendanciellement centré sur un primat du politique et du

religieux en association-dissociation. Le second équilibre s'est centré sur le primat inverse de l'association-dissociation de l'économie et de l'information. Prière donc de ne pas reconduire des essentialisations commodes mais réductrices ou des fétichismes identitaires appauvrissant. Il n'y a pas la religion, la politique, l'économie, l'information. Ce ne sont là que manières de parler pour cibler des contextes qui doivent être en même temps rapprochés et différenciés. De même, en même temps, séparés et unifiés. Il faut surtout les observer dans leurs incessantes mutations et discontinuités, dès que leur continuité est exagérément perçue. Enfin, sous ces entités générales des quatre activités, qu'il faut encore détailler, on retrouve toujours les acteurs multiples, hiérarchisés et leurs actions innombrables, variées, oscillantes et fluctuantes. C'est dans ces conditions qu'une herméneutique rétrospective et prospective de l'histoire pose trois grands âges sans qu'il s'agisse d'une philosophie de surplomb. D'autant que le troisième reste suspendu aux implications actuelles et futures de l'ensemble des humains. Par contre, les deux premiers doivent être perçus et conçus. D'abord, les acteurs religieux et politiques contrôlent les acteurs de l'économie et de l'information. Ensuite, les acteurs de l'économie et de l'information contrôlent les acteurs de la religion et de la politique. C'est dans cet âge second que nous vivons, en une période où ce deuxième équilibre hiérarchique peine à s'installer sur la planète entière, tant le premier équilibre résiste encore. Il devrait être clair qu'il n'y aura pas de victoire totale d'un équilibre et de défaite totale de l'autre. Le troisième âge sera celui de leur équilibration supérieure ou ne sera pas. Hier, ce conflit fut à la source des catastrophes humaines monstrueuses de la première moitié du vingtième siècle. Aujourd'hui, se poursuivent les catastrophes, semble-t-il disséminées : guerres civiles sans fin et terrorismes passe-frontières, sur la planète entière. Une herméneutique prospective de l'histoire devrait prendre en compte les réussites et les échecs des deux équilibres précédents et les mettre en perspective avec les soucis nouveaux de l'écologie, de la conquête spatiale, des biotechnologies, etc. Entre optimisme et pessimisme, elle peut rencontrer l'herméneutique singulière du « catastrophisme éclairé » de J.-P. Dupuy (2004).

Pour le moment, revenons à la compréhension des sources et de la genèse des interprétations à l'aune de l'économie et de l'information. Nous en étions resté aux Révélations, sources de la filière interprétative constituant l'herméneutique du sacré. Celle-ci, dans chaque révélation, se pose, se développe en elle-même pour ceux qui la croient mais elle va le faire aussi pour tout autre humain différent dès qu'elle veut se faire connaître de lui en se transposant dans sa langue. Il y aura, dès lors, une double herméneutique du sacré, l'une à usage interne, l'autre à usage externe. On le voit, l'interlinguistique et l'interculturel ouvrent l'herméneutique du sacré en direction d'une herméneutique profane. En effet, l'autre qui reçoit dans sa langue une croyance étrangère peut s'y rallier mais aussi la considérer avec sa distance propre comme une donnée culturelle externe. L'herméneutique juridique était aussi, depuis longtemps, une source régulière d'interprétation profane. Les choses allaient changer plus encore, à partir du moment où, singulièrement en Europe, les acteurs associés de l'information et de l'économie, allaient prendre leur

distance avec les acteurs dominants du religieux ; cela, pas seulement en se rangeant du côté des acteurs du politique, mais en les tenant également à distance, au nom d'une « révélation », maintenant doublement profane : celle des intérêts économiques et celle de leur soutien scientifique et technique. Dès que s'associent les acteurs de l'économie et l'information pour contenir les règnes « théologico-politiques » puis « politico-religieux », l'herméneutique d'un catholicisme encore prégnant doit se défendre devant la montée des herméneutiques d'inspiration scientifique et technique. Le résultat n'en fut pas une défaite. Il y eut plutôt comme un renforcement des perspectives et des moyens de l'herméneutique sacrée. Ainsi, l'exégèse médiévale allait proposer la doctrine du quadruple sens de l'Écriture (Origène, saint Grégoire, Cassien). De Lubach (1959-1964) lui a consacré une étude détaillée. L'interprétation de la Bible devait distinguer un sens littéral mais aussi un sens allégorique auquel les Stoïciens se référaient déjà quand ils le mettaient au service de la compréhension des mythes. L'interprétation devait dégager encore un sens métaphysique ou mystique concernant la réalité et l'existence de l'humain dans l'Être. S'y ajoutait encore un sens éthique pour lequel les religions manifestent toujours leur souci. Dans la lignée d'une herméneutique des trois monothéismes dont chacun se voulait d'interprétation ensembliste mais à son bénéfice, une herméneutique ensembliste interne au catholicisme se renforçait encore. Elle allait toutefois se voir mise en question par l'apparition des protestantismes. Luther déjà combat les quatre perspectives de l'interprétation au bénéfice d'une interprétation resserrée sur le texte qui se suffit en lui-même. Du coup, on n'a pas besoin de la tradition. Le sens littéral adéquatement interprété renferme déjà une interprétation spirituelle. A l'opposé, côté catholique, le Concile de Trente redit la nécessité du recours à la tradition : « tout passage biblique doit être compris dans le contexte du tout que forment les Saintes Écritures. Cela fonde le cercle herméneutique : le tout ne peut être compris que par ses parties et vice versa ». Ce cercle s'étend davantage et, d'abord, à l'ensemble constitué, non seulement par l'information sacrée mais aussi par l'information profane tout entière : économique, scientifique et technique. Nous ne reprendrons pas ici l'exposé des voies d'accès des sociétés à la forme de la nation dite moderne. A partir du 11^e siècle, les marchands internationaux des mers européennes, Baltique et Méditerranée, seront bientôt à même d'échapper aux pouvoirs politiques en place. Au sud, Venise se rend indépendante de l'Empire byzantin. Au nord, la Ligue hanséatique s'impose dans la politique du Danemark. L'impérialisme spirituel du catholicisme ne cesse de s'affaiblir dans son opposition au souverain du Saint Empire romain germanique. Et cela, dans ses dévoiements économiques et de mœurs, comme dans son opposition sectaire au nouveau développement de la science. L'univers des interprétations, à l'aune de l'économie et de l'information, se renforce d'autant plus que, comme Max Weber l'a bien montré, l'économie parvient à trouver une forme de sacralisation dans les perspectives du protestantisme. La science elle aussi se sacralise. D'une part, elle s'associe aux réussites économiques. D'autre part, les politiques des républiques et des démocraties vont s'attribuer son aura d'objectivité et de neutralité. Comme le

montre Guillaume Carnino (2015) la science va devenir « la nouvelle religion de l'âge industriel ». Certes, l'économie, dès les débuts du 20^e siècle, donne déjà l'impression qu'elle aussi peut échouer. Cependant, après les monstruosité des conflits politiques des deux Guerres mondiales, l'économie va apparaître en gloire avec une aura exceptionnelle incontestable. Cela, quand la concurrence économique exacerbée dans la Triade (Etats-Unis, Europe et Japon) aura fait la preuve de sa puissance, puisque l'U.R.S.S. s'effondre sans guerre et que la Chine change.

12. Une herméneutique ensembliste antagoniste du comprendre et de l'expliquer

Nous devons à Paul Ricœur une exceptionnelle synthèse qui fonde l'herméneutique ensembliste actuelle. Elle s'appuie sur trois théories : du texte, de l'action et de l'histoire (Ricœur, 1986 : 179-203). Ces trois domaines s'unifient autour de ce qui les traverse : temps et récit. Certes, manifeste dans le texte, le récit est déjà immanent à l'action. Dans l'histoire, le récit est immanent aux conduites en train d'avoir lieu et, quand elles sont passées, les transcende dans une interprétation qui doit toujours être à la fois compréhension, explication. C'est la raison pour laquelle Ricœur (1986 : 83-111) situe « la tâche de l'herméneutique : en venant de Schleiermacher et de Dilthey ».

De Schleiermacher (1768-1834), dans la mesure où celui-ci est à la recherche d'un dépassement des « herméneutiques spéciales » vers une « herméneutique comme art du comprendre qui n'existe pas encore sous une forme générale ». L'herméneutique ne pose pas seulement des interprétations après (comme on traite encore aujourd'hui l'interculturel), mais des interprétations coextensives à toute entreprise dans son entier « dès ses premiers commencements ».

Ricœur se situe aussi « en venant de Dilthey » (1833-1911) qui remet en valeur l'opposition faite par l'historien Droysen (1808-1884) entre expliquer et comprendre. Mais Dilthey souhaite aussi prolonger Kant, en proposant une « critique de la raison historique ». Enfin, il ouvre l'herméneutique à tout le domaine de l'existence humaine, et même de la vie. Il annonce ainsi le « tournant existentiel » de l'herméneutique, selon Heidegger.

Si l'on veut bien comprendre la précieuse synthèse qui réunit le texte, l'action et l'histoire autour des notions de temps et de récit, il faut dire un mot de l'ordre dans lequel Ricœur en traite. C'est d'abord à propos du texte qu'il montre comment s'y trouve à l'œuvre la dialectique de la compréhension et de l'explication. S'il commence par le texte, c'est en référence à l'histoire manifeste de l'herméneutique. Le texte, et même le plus souvent le texte sacré, a bien été la première source de constitution organisée d'une herméneutique. Cependant, Ricœur le souligne : « rien n'est plus intéressant que le jeu de renvoi entre texte, action et histoire ». Observation décisive qui nous permet de ne pas essentialiser l'ordre d'exposition choisi. Pour nous, ici, préoccupé de l'interculturel comme

moteur de l'histoire, l'ordre serait plutôt : action, histoire, texte. « Au commencement était l'action » disait pertinemment Goethe. Ajoutons : et l'interaction avec le monde, les autres ou soi-même.

Après celle du texte, Ricœur pose la théorie de l'action comme de nouveau tributaire d'une dialectique de la compréhension et de l'explication. En effet, d'un côté, l'action repose sur la motivation. Nous revendiquons la liberté pour nos actes. Mais l'illusion est toujours possible, la psychanalyse y insiste. D'un autre côté, l'action repose sur la causalité mais alors, en enchaînant les causes, nous allons vite nous voir priver de liberté et donc d'existence vraiment humaine. Or, l'homme appartient au régime de la motivation et la compréhension lui convient ; mais aussi au régime de la causalité et c'est l'explication qui s'impose. Il n'y a pas deux méthodes, il n'y en a qu'une qui doit relier le monde compris et le monde expliqué. Autre démonstration. On a, d'un côté, la source intérieure qui engendre l'action et, de l'autre, le contexte d'extériorité dans lequel l'humain doit s'insérer. « Quelle doit être la nature du monde pour que l'homme puisse y introduire des changements ? De quelle nature doit être l'action pour être lue en termes de changement du monde ? » Nous sommes là en présence d'une interférence entre deux données. Là encore, un lien doit être effectué. Nous disposons d'une compétence d'intervention dans le cours des choses mais dans la seule mesure où « nous suivons l'articulation des systèmes naturels ». Action humaine et causalité physique sont entrelacées « dans cette expérience tout à fait primitive de l'intervention d'un agent dans le cours des choses ». Il est dès lors illusoire de croire pouvoir installer un primat que ce soit celui du déterminisme ou celui de la liberté de l'acteur.

Le problème rebondit dans la théorie de l'histoire. Paul Ricœur se réfère à Collingwood (1956). En effet, l'histoire se propose d'appréhender des « événements qui ont un dedans et un dehors – un dehors en ce qu'ils arrivent dans le monde ; un dedans en ce qu'ils expriment des pensées au sens le plus large du mot...L'action est l'unité de ce dedans et de ce dehors ». Ensuite, l'histoire consiste à repenser le passé à travers la pensée présente de l'historien. D'un côté, l'histoire, comme y insiste Carl Hempel (1949), cherche à se constituer comme « connaissance objective des faits de la nature ». En dépit de ce projet, elle n'est pas possible « sans auto-implication de l'historien et de sa subjectivité ». On a bien un niveau de l'histoire où elle est en acte et un autre quand l'historien la pense et l'écrit. Du fait de ces deux niveaux, on ne peut délaissier ni le recours à la compréhension ni le recours à l'explication. La compréhension requiert la capacité de suivre une histoire. « Pour comprendre une succession d'actions, de pensées, de sentiments » présentant une certaine direction mais aussi des surprises (coïncidence, reconnaissance, révélation, etc.) [...] le lecteur n'adresse pas son intérêt aux lois prétendument sous-jacentes mais à la tournure prise par cette histoire singulière ». C'est ainsi en s'appuyant sur l'élément narratif que la compréhension relance constamment le désir et la nécessité de l'explication.

Dans les trois théories du texte, de l'action et de l'histoire, l'interprétation requiert le moment de la compréhension. Il « précède, accompagne, clôture et ainsi

enveloppe l'explication. En retour, l'explication développe analytiquement la compréhension ».

En conclusion, Ricœur souhaite encore préciser que s'il en est ainsi, c'est parce qu'il y a inévitablement en même temps continuité et discontinuité entre le monde qui nous est donné et auquel on se donne et la représentation que nous pouvons nous en faire. Cette représentation n'est jamais seulement de l'ordre cognitif mais toujours en même temps pragmatique, poétique, éthique. « Si la philosophie se soucie du comprendre, c'est parce qu'il témoigne au cœur de l'épistémologie, d'une appartenance de notre être à l'être qui précède toute mise en objet, toute opposition d'un objet à un sujet ». Si le mot compréhension a une telle densité, c'est parce qu'il « constitue l'indice...proprement véridatif de la relation ontologique d'appartenance de notre être aux êtres et à l'être ». En ce sens, est maintenu le rapport « complexe et paradoxal entre sciences humaines et sciences de la nature ».

L'ensemble de ces trois théories de l'action et de l'histoire, qui toutes mettent en œuvre la dialectique de la compréhension et de l'explication, montre que Ricœur n'est pas seulement soucieux de relier sciences de la nature et sciences de l'homme. Bien davantage, c'est une « anthropologie philosophique » qu'il veut constituer. Pour cela, il lui faut relier aussi l'ensemble des domaines de la connaissance et l'ensemble des domaines de l'action. C'est par là qu'il peut retrouver le donné fondamental toujours à interpréter : celui de la relation des hommes au monde, des hommes entre eux, comme de chacun à lui-même et à son monde intérieur et extérieur. Les humains se donnent au monde et se donnent un monde. Le monde aussi se donne à eux et ils se le redonnent en récits entre eux. Récits exceptionnels, puisque actions et interactions sont produites dans un espace-temps singulier toujours unique. Lamartine – politique, historien, poète – le dit : « Aimez ce que jamais on ne verra deux fois ». C'est dans toute l'histoire que changements et disparitions, reprises et apparitions se mêlent. Particularités et généralités y sont données au plan de la compréhension puis sont construites avec l'explication. L'acteur humain ne peut renoncer à la relation originelle, immédiate et directe au monde. Et pas davantage à la relation médiante que l'univers des représentations échangées met en place. L'interprétation ne peut se détourner d'un « pur » donné « présent », « présenté ». Mais pas non plus d'un « construit » sans cesse repris, un « re-présenté ». C'est entre eux-mêmes, dans leur intérité, que les hommes sont au monde. Sinon, ils ne sont que de simples parties du monde, de simples parties de l'histoire.

Ainsi, sous l'opposition qui pourrait paraître byzantine entre la compréhension et l'explication, c'est toute la question de l'écart que l'herméneutique doit franchir en elle-même pour fonder une interprétation judicieuse de l'homme au monde et des humains entre eux. Dès lors, l'herméneutique doit se constituer générale, et même ensablée, parce qu'elle s'inscrit dans un monde qui est déjà lui-même un ensemble. Il est celui d'une intérité complexe, cosmique, vitale, interhumaine, intrapersonnelle. Compréhension, explication : l'interprétation n'en aura jamais fini de les réunir.

Ces deux perspectives relèvent d'une « séparation-réunion » irréductible entre un monde seulement « donné à... » et un monde « représenté pour... ».

Ce qui est encore en jeu, c'est de quel point de vue anthropologique se fait la mise en interprétation par l'humain de lui-même au monde. Nous allons le voir (cf. 13), la fondation anthropologique liée à la néoténie n'est pas une structure imposée (on peut l'ignorer), mais proposée : on peut la choisir. Encore faut-il comprendre l'exceptionnalité de ce fondement pour y répondre ! Cette compréhension ou non, peut apparaître comme une version laïque de la grâce. En fait, elle précède la version religieuse instituée mais pas la religiosité inscrite anthropologiquement ! L'herméneutique doit retrouver la problématique du choix kierkegaardien, le tournant de l'oubli de l'être heideggérien et, nous allons le voir, la situation cosmique et vitale de l'acteur humain. En effet, faute de comprendre cette situation, l'herméneutique peut rapidement se dévoyer dans un fantasme de l'absolu de l'être. L'herméneutique heideggérienne a judicieusement posé la question de la destruction des illusions tout en y cédant elle-même dans un moment de l'histoire. Seule la dialectique maintenue entre l'herméneutique de la confiance et l'herméneutique du soupçon a quelques chances de nous éviter ces fourvoiements dans les absolus.

13. L'anthropologie herméneutique. L'homme indéfini. L'absolu. L'infini

On l'aura compris, l'effort de Ricœur, pour constituer une herméneutique ensembliste du comprendre et de l'expliquer, a pour sens profond d'éviter à l'être humain une cassure tragique et préjudiciable à tout son devenir. Comment accepter qu'il puisse y avoir, au nom d'une exigence de la connaissance rationnelle, une négation de l'Être quel que soit le nom qu'on lui donne : nature, dieu, cours des choses, cosmos ? La raison de cette cassure réside sans doute dans la difficulté d'établir une reliance entre le donné des phénomènes et le construit de leur représentation. Difficile de supporter, de vivre, d'animer cet écart. Pour les uns, la réalité du monde appelle une croyance sans réticence. Ils lui donnent un visage qui, selon eux, doit s'imposer à tous. D'autres dépitent en cela une source d'intolérance, de violence et de barbarie. En effet, selon eux, c'est ce qui arrive aux humains abandonnant une raison critique indispensable pour mettre en évidence l'illusion des croyances dogmatiques. La somme de Saint-Thomas d'Aquin, les Pensées de Pascal, la Critique de la raison pure de Kant sont des étapes mémorables de cet effort ensembliste qui ne veut perdre ni le monde, ni la possibilité pour l'homme de le connaître et de le reconnaître, de s'y attacher, de le vivre et de le penser.

La question qui reste ouverte, c'est qu'une grande partie de l'humanité ne parvient pas à surmonter cette cassure. Elle se rouvre continuellement. Entendons-nous bien, l'opposition situationnelle qui se manifeste dans cette cassure est comme telle irréductible. Mais alors elle définit seulement la condition même de l'humain dans la nature biocosmique. Cela requiert une herméneutique

anthropologique. Où la trouver ? Nous connaissons l'injonction fondamentale de la pensée grecque : « Connais-toi toi même et tu connaîtras l'univers et les dieux ». Pour que l'homme puisse se connaître, la mythologie lui avait déjà donné quelques clés. Le fameux mythe d'Epiméthée et Prométhée présentait l'être humain comme raté par son créateur Epiméthée, l'étourdi. Il ne lui avait donné aucun des moyens extraordinaires dont bénéficiaient les autres règnes. Voyant cela, son frère Prométhée vole aux dieux le feu et le donne aux hommes. Grâce à cet exceptionnel moyen externe, l'acteur humain va pouvoir devenir l'être supérieur de la nature. Reste qu'il lui faudra constamment inventer la communauté qui se réunit autour du feu, la possibilité grâce à lui de produire les instruments dont les armes nécessaires à sa vie au milieu des dangers.

Comme toujours, le mythe dit tout en cachant tout. La connaissance scientifique met un nom – la *néoténie* – et avec lui des explications. L'homme est un néotène, c'est-à-dire quelqu'un qui demeure pour toujours dans une sorte d'état de jeunesse. Cela signifie qu'il n'est jamais déterminé une fois pour toutes mais qu'il doit, au contraire, se programmer lui-même, individuellement et collectivement ; se déprogrammer et se reprogrammer quand ses contextes changent. L'acteur humain est certes alors un être indéfini. Non pour se définir lui-même définitivement mais pour se maintenir être des possibles. Cette condition anthropologique lui permet d'accéder, à mesure, à tout horizon du réel. Il l'a prouvé en se déployant sur toutes les terres et les mers sur la planète entière. En faisant science de tout ce qu'il rencontre ou même de ce qu'il perçoit loin de lui comme le Ciel et ses astres. Aujourd'hui, il en esquisse la rencontre effective. Ainsi de la Terre à la Lune. En ce sens, l'anthropologie herméneutique fait le constat d'un humain potentiellement en prise avec tout, d'un humain au diapason de l'infini. On notera qu'avant même les perspectives de l'herméneutique générale de Schleiermacher, F. Ast (1808) souligne déjà que la règle du cercle herméneutique contient son extension infinie. Ainsi, l'anthropologie herméneutique ne coupe pas les acteurs humains de leur milieu proche mais les montre en continuelle possibilité de l'outrepasser. L'infini du monde est à leur portée mais ce sont eux qui décident ce qui doit être leur affaire. Cette possible vocation à l'infini...les uns peuvent s'en détourner et pas les autres. Une herméneutique anthropologique s'interroge sur le sens que peuvent prendre les acteurs humains ensemble ou désassemblés.

Cette condition de l'humain présente un premier visage possible : celle d'un être qui n'est rien puisqu'il a constamment à devenir. Alors, pour arrêter cette condition de Sisyphe, il peut souhaiter devenir ceci ou cela mais pleinement et une fois pour toutes. Sartre aurait dit que l'humain, fatigué d'être sans fin « pour-soi », veut être « en-soi ». Il cherche l'absolu auquel se vouer. Car, pour aller vers leurs possibles, les acteurs humains doivent mettre en œuvre une dynamique d'échanges étendus et approfondis entre eux et avec le monde. Comme ils croient que cela n'est pas réaliste, ils y renoncent et se précipitent vers l'Absolu. Or, les Absolus qu'ils soient religieux, politiques, économiques ou informationnels sont comme des arrêts sur image : une fascination pour quelque chose qui, une fois pour toutes, pourrait valoir en lieu et place de ce devenir inconditionné auquel on a renoncé.

Sibony (1997 : 321) écrit que la révélation se pervertit dès qu'elle conduit à « l'effort de sacraliser ce qui échappe, pour le fixer, et nourrir un moi idéalisé plutôt qu'un désir ». C'est le cas pour ceux qui « souffrent d'un manque d'appui originel...et cherchent une origine enfin solide » (l'en-soi sartrien). Cet absolu s'engendre comme croyance naïve en un comblement définitif du manque. « Nihilisme, exaspération narcissique, logique du simple plaisir, de l'autoréférence, tout cela est intenable, sauf à y sacrifier le corps des autres [...] ça frôle la mort et d'aucuns cherchent à la toucher pour qu'elle leur donne un peu de vie ». Ainsi, l'absolu devient meurtrier. Les exemples sont innombrables. Dans ses *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, Hegel (1963 : 303 et s.) décrit les croisés avides de posséder le « Bien suprême », de satisfaire leur « besoin religieux » - au prix d'innombrables massacres et de terribles pertes. A partir de cet absolu catastrophique, Hegel le souligne : « L'idée immense de l'union du fini et de l'infini, nous la voyons qui devient ainsi cette absurdité : on a cherché l'infini comme ceci, dans un objet extérieur, tout à fait particulier ». Sibony (1997 : 323) pense aussi que l'absolu doit être évité. Pour cela, il montre l'autre visage possible de la condition humaine. « L'origine-en-manque » est la source de la dynamique de l'existence. L'acteur humain est en présence de la possibilité d'une suite ininterrompue de découvertes, d'explorations, d'inventions. Une herméneutique anthropologique est indispensable pour faire accéder l'humain comme être des possibles à son implication consciente dans le devenir dont il explore l'origine mais dont il ignore la suite. Une suite elle-même en jeu comme il est lui-même en jeu en elle.

De son côté, Giorgio Agamben précise : « Il n'existe aucune essence, aucune vocation historique spirituelle, aucun destin biologique que l'homme devrait conquérir ou réaliser [...] Cela ne signifie pas toutefois que l'homme ne soit pas ou ne doit pas être quelque chose [...] mais ce quelque chose n'est pas une essence ni même proprement une chose : il est le simple fait de sa propre existence comme possibilité ou puissance ». Dès lors, on peut comprendre pourquoi Jean Greisch (2007), qui lit et relit Ricœur, le décrit comme « philosophe sans absolu ». Ricœur (1991) développe cette position à partir de la pensée d'Eric Weil (1967) dans un texte qu'il intitule « De l'Absolu à la Sagesse par l'Action ». Toutes interprétations supposent la rencontre permanente de libertés et de déterminants qui sont celles et ceux des hommes entre eux et avec le monde. Elles sont inséparables de l'ensemble des procédures spontanées ou instituées collectivement mises en œuvre dans l'histoire (cf. 14 et 15).

14. Une herméneutique éthique de la capabilité infinie

La question de la capabilité humaine apparaît comme un exemple précieux d'une herméneutique théorique et concrète. De plus, elle relie les quatre grandes activités et l'éthique. Il existe déjà une herméneutique des capacités humaines. Elle ne peut manquer d'être sensible à des jeux historiques séculairement répétés y compris violemment entre des capacités humaines fortement opposées. Ainsi, sur

des millénaires, les capacités des nomades et des sédentaires. Cette herméneutique a certainement pour premier maître Ibn Khaldûn. Il a tenté une interprétation rigoureuse du phénomène. La vie pastorale nomade avec ses manœuvres en fratries, avec son lien quotidien aux chevaux apprivoisés à cet effet, lui apparaît comme source de mobilisation énergétique soudaine et intense. A l'opposé, la vie paysanne sédentaire, d'agriculture et d'élevage, relève plus d'une mobilisation en extension et en régularité de conduites patientes éprouvées. Les formes sociétales qui en résultent – tribales d'un côté, royales-impériales de l'autre – ont, de façon répétitive au cours de l'histoire, conduit leurs acteurs à des affrontements violents et meurtriers. Avec une suite d'une régularité non moins étonnante : les nomades vainqueurs s'installent dans les structures et les modalités de la vie sédentaire. Ibn Khaldûn avait même observé que les acteurs nomades vainqueurs passaient d'un mode vie à l'autre en trois générations. Le cycle d'affrontement recommençait alors entre d'autres envahisseurs nomades en exacerbation énergétique actuelle et les sédentaires qui pouvaient être aussi d'anciens nomades établis. Ibn Khaldûn avait étudié cela pour l'Islam. Or, l'histoire de la Chine sur trois millénaires devrait être interprétée de façon voisine. On y est en présence d'une séquence : opposition guerrière violente puis conversion des nomades vainqueurs à la vie sédentaire, y compris, périodiquement, pour les militaires. On va ainsi d'une différenciation et d'une opposition très violente à une sorte d'homogénéisation, au moins partielle.

Le terme de capacité différente entre nomades et sédentaires renvoie à l'idée de ce qu'ils peuvent faire réellement les uns et les autres, parce que c'est cela qu'ils pratiquent quotidiennement. Les humains veulent certes accroître leurs capacités mais le plus souvent ce sont celles qu'ils possèdent déjà. Ils y parviennent en partie, par exemple dans les sports. Par ailleurs, ils peuvent rêver de détenir des capacités qu'ils n'ont pas mais que le monde animal met puissamment en évidence. Pour leurs capacités supérieures, les animaux ont été divinisés. Même le crocodile a eu, en Egypte, ses temples. Les islamistes radicaux d'aujourd'hui ne savent pas que leur iconoclasme, en Afghanistan, en Irak, en Afrique n'en aura jamais fini car il leur faudra détruire la quasi-totalité des civilisations antiques dont déjà toute l'égyptienne.

Reste qu'il existe encore une toute autre vision de la question des capacités. Les acteurs humains ne connaissent pas toutes leurs capacités puisqu'ils les découvrent et les inventent en même temps que leurs savoirs et leurs techniques. Par contre, ce qu'ils savent tous, c'est qu'une très large part des humains n'accède qu'à une toute petite partie des capacités et même de celles qu'ils possèdent déjà pourtant. Le problème inaperçu, c'est que le déploiement des capacités inconnues ne peut pas être sans rapport avec le développement freiné, enrayé, tari, des capacités connues. Ce problème a désormais reçu un nom, celui de « *capabilité* » (*capability*), dans l'œuvre du Prix Nobel d'Economie, Amartya Sen (1999). En son sens le plus profond, la capabilité définit une donnée mal connue qu'il faut explorer. Elle consisterait à découvrir ce que pourraient faire les acteurs humains s'ils n'étaient pas entravés en si grand nombre. Amartya Sen y voit le « *Droit de l'Homme* » le plus fondamental, qui résume tous les autres et dénonce l'injustice

des esclavages, des servages, des salariats prolétariés. La capabilité, dans les propres termes d'Amartya Sen, c'est « le droit de recevoir la quantité de puissance d'agir dont chacun a besoin pour devenir l'auteur de sa vie ». La capabilité de l'espèce humaine est ainsi le produit du libre exercice par les acteurs humains de l'ensemble de leurs moyens. Faute d'y parvenir, les sociétés demeurent (in)humaines et, en même temps, n'atteignent pas leur pleine fécondité.

Pour être proche des réalités concrètes qui nuisent au développement de la capabilité humaine, Amartya Sen définit plusieurs indicateurs du développement humain. A partir d'eux, on peut poser en toute clarté la contre-productivité des conduites inhumaines dont les finalités barrent le développement d'un si grand nombre d'humains. On le sait, les indicateurs économiques décrivent une richesse brute dont ils poursuivent la comptabilité sous le nom de croissance. Or, cette croissance n'est pas référée dans une prospective rigoureuse à ce qu'elle serait si le sous-développement humain diminuait. Les économistes classiques calculent facilement les dépenses que les Etats et les entreprises ne veulent pas faire pour venir à bout de ce sous-développement ou du moins le réduire. Par contre, ils ne calculent pas les bénéfices qui pourraient en être tirés à mesure que l'on réduirait ce sous-développement. Le cumul de la richesse brute immédiate ne cesse de s'imposer au détriment des perspectives de richesse potentielle liée au développement humain. Il n'y a aucune perspective d'équilibration pensée, imaginée entre ces deux sources de richesse. La supériorité que s'attribuent les acteurs humains au sommet de la richesse a pour critères leurs possessions brutes de biens, leurs possibilités d'utiliser librement les autres et la traduction financière croissante de leurs placements et de leurs investissements. Il n'y a pas de place dans ces critères pour le souci d'une croissance du potentiel humain que recèle toute l'humanité. Il y a pourtant un lien direct non pensé entre richesse brute et richesse du développement des humains. En effet, c'est toujours sur la base d'un développement des potentiels de certains acteurs humains que s'est constituée la richesse brute. Rien d'étonnant dans ces conditions que l'Observatoire des inégalités souligne, qu'actuellement, seulement 1% des acteurs humains détient plus de 46% du patrimoine mondial.

À la sortie de la Deuxième Guerre mondiale, les États-Unis ont financé le Plan Marshall pour empêcher l'Europe de tomber sous la domination soviétique. Depuis, aucun Plan Marshall n'a été mis en place pour empêcher de nombreux pays de sombrer dans la misère et les guerres. Et, leurs ressortissants fuyant leur pays vers l'Europe, de mourir en Méditerranée dans des conditions en elles-mêmes, déjà criminelles.

De plus, l'absolu de l'argent contribue à nous faire croire que c'est toujours l'absolu qui est vérité. Dès lors, peu importe qu'il soit religieux, politique, économique ou d'information, l'acteur humain en vient à penser qu'il n'y a pas d'échappatoire. Il faut un Absolu. Autant le trouver et nous y tenir car il sera notre force contre les absolus des autres. Cette vision en impasse du destin des humains montre bien que la néoténie – base anthropologique de la capabilité – est un secret en pleine lumière que nous continuons à ne pas découvrir. En effet, la néoténie

structure la condition humaine comme appelée à une découverte et à une connaissance infinie. Comment la vraie richesse pourrait-elle être ailleurs que dans la capabilité en devenir de l'ensemble des humains aux prises avec l'infini du cosmos ? Dès que cette capabilité se déploie chez des acteurs humains, ils en tirent des trésors exceptionnels de compréhension du monde, de connaissance scientifique et d'invention technique. Et cela dans tous les domaines de l'exploitation des transports, des communications, des soins et des thérapies. Ces trésors se constituent comme de véritables magies qui font apparaître les ressources infinies du cosmos. Arthur C. Clarke (2000, 1976), penseur de la science-fiction, a fini par dire, non sans humour : « Quand un savant distingué mais vieillissant estime que quelque chose est possible, il a presque certainement raison ; mais, lorsqu'il déclare que quelque chose est impossible, il a très probablement tort. » Clarke complète : « La seule façon de découvrir les limites du possible, c'est de s'aventurer un peu au-delà, dans l'impossible ». Quand l'un de ses lecteurs en fait une seconde loi, Clarke en propose une troisième : « Toute technologie suffisamment avancée est indiscernable de la magie ». Gregory Benford en énonce le corollaire : « N'importe quelle technologie discernable de la magie est insuffisamment avancée. » Les humains, découvreurs de l'univers et de ses lois, telle est leur destinée et leur vraie richesse.

Le système des relations en société est constamment accélérateur ou frein des connaissances scientifiques et des inventions techniques. Le fonctionnement d'une machine à partir de la vapeur était, il y a plus de 2000 ans, déjà présent dans un jeu qu'on appelait « l'éolipile ». Pourtant, la révolution industrielle qui était là en puissance n'est arrivée que dix-sept siècles après. L'humain n'est pas l'être de l'absolu – y compris celui de l'argent – dans lequel il s'enferme et se paralyse, mais l'être de l'infini. Un infini offert sans contrainte, autre que celle d'une liberté impliquée de le choisir ou non, individuellement et collectivement.

15. L'herméneutique historique antagoniste des sursauts interculturels

☞ Tout au long de cette recherche sur la constitution contrastée de l'herméneutique ensembliste, il est apparu que celle-ci rencontrait de nombreuses oppositions-compositions. Toutefois, le mot « composition » ne doit pas induire en erreur. Il ne faudrait pas le confondre avec un esprit de synthèse qui, avec une logique de surplomb, croit toujours qu'elle est en mesure de résoudre les problèmes. Les compositions sont bien plutôt des compromis dictés par les circonstances, des arrangements instables qui vont poursuivre leur évolution. Dans ces conditions, l'herméneutique fait plutôt fond sur une logique de sursaut que nous avons vue à l'œuvre dans l'étude des mythes fondateurs, des divinations et des révélations. La connaissance de cette suite n'est pas facile, pourtant, elle est nécessaire. De même que l'homme est anthropologiquement herméneute – dans la mesure où l'interprétation est coextensive à son existence – l'homme est historiquement herméneute dans la mesure où, biologiquement, il s'inscrit dans le temps des générations et politiquement souvent dans celui des dynasties royales ou

impériales. Bref, il est histoire et l'interprétation de l'histoire lui importe. Déjà comme acteur directement influent dans une société. Par la suite, comme humain qui pense et se pense lui-même comme une question qui est aussi biocosmique. Dès lors, l'herméneutique doit prendre en compte le sens possible d'un vis-à-vis ou d'une complicité de l'histoire et de l'anthropologie. Cela seul peut lui permettre de devenir pleinement ensembliste. Non qu'elle en tire déjà des solutions. Par contre, elle en tire des bases organisées de recherche du sens. Ces bases ont été produites au travers d'incessants échanges interculturels.

☞ Les événements discontinus et continus, une fois réfléchis et analysés, ont laissé voir certaines répétitions constitutives de trois grandes synchronies. D'abord, celle des conduites de tous les acteurs à tous les niveaux et dans tous les domaines. Ces conduites supportent et animent les grandes orientations d'activités : religion, politique, économie, information. Ce sont celles-ci qui, à travers leurs conflits et arrangements, produisent des formes différentes de société : tribus, empires, nations, mondes. Ces trois grandes synchronies ont acquis une certaine consistance et sont perçues non seulement par les historiens mais par le grand public. L'herméneutique historique interroge le devenir à partir d'elles. Elles nous permettent d'échapper à la fascination des absolus. Par contre, elles facilitent grandement la possibilité de mieux comprendre à partir d'elles ce qui s'est tramé hier, se trame aujourd'hui et, aussi ce qu'elles portent de réponses et de questions sur l'avenir.

☞ Qu'en est-il des conduites ? Une conduite, c'est une dynamique d'opposés (deux ou plus) à choisir ou à réguler en fonction des situations. C'est d'abord un acte simple (avancer, reculer ; s'ouvrir, se fermer) ou complexe (plus de liberté ou d'autorité, de tradition ou de novation, d'égalité ou d'inégalité). Ces conduites organisées sont des donnés-construits anthropologiques et historiques, stratégiques et culturels. Elles auront du commun entre elles tout en variant selon lieux et temps. On fait judicieusement l'objection de savoir si les orientations de conduites ont une validité anthropologique qui dépasse les changements historiques. C'est le cas dans la mesure où le dialogue de l'histoire et de l'anthropologie le montre. Prenons l'exemple de conduites qui s'opposent entre autorité et liberté. On a noté l'absence du mot liberté dans certaines cultures mais l'anthropologue britannique J. Goody (2010) observe, sur le terrain, que l'absence du mot ne signifie pas l'absence du fait. Si l'organisation binaire – voire ternaire, quaternaire – des conduites finit par devenir à ce point consciente, c'est qu'elle est présente dans toutes les grandes activités. Ainsi, « autorité, liberté » est à l'œuvre dans l'ordre du politique : « dictature, démocratie » ; dans l'ordre de l'économique : « protectionnisme, libre-échange » ; dans l'ordre du familial : majorité légale des enfants ou dépendance à vie ; dans l'ordre du religieux et de l'informationnel : vérité révélée, vérité démontrée et, conséquemment, fidélité ou liberté de conscience, d'expression, de culte. Ainsi, le premier niveau d'organisation antagoniste, synchronique, celui de la régulation des conduites supporte et anime les dynamiques des grandes activités : politique, religion, économie, information, famille, etc.

☞ La conception et la perception de l'existence prégnante de telle ou telle grande activité suit sa montée en puissance dans l'histoire. Cette montée en puissance résulte des investissements multiples, diversement poursuivis des acteurs à tous niveaux : personnes, groupes, sociétés. La conscience de l'*homo religiosus* est apparue très tôt. On a trouvé des sépultures manifestes remontant à 100 000 ans. Celle de l'homme, « animal politique » d'Aristote, a suivi. L'*homo œconomicus* est plus récent. Enfin, la métaphore est claire et connue : la chouette – l'oiseau de Minerve, déesse de l'intelligence – ne s'éveille qu'à la fin du jour. On trouve, dès l'histoire, déjà écrite, forts actifs les grands acteurs des religions et des politiques rassembleuses, unificatrices. Ils se sont associés pour contrôler les acteurs de l'économie et de l'information. D'où, après les tribus, la centralité autoritaire dominante des royaumes et empires. Cette association, traversant de nombreuses crises, les acteurs de l'économie et de l'information allaient en s'associant parvenir à renverser le contrôle subi et même à le retourner en leur faveur. D'où leur capacité à inventer une autre centralité dominante, celle des nations autour d'une orientation plus individualiste et plus impliquée des populations. Cette organisation souvent dite moderne mais surtout nationale est aujourd'hui entamée dans les sociétés de la mondialisation économique informationnelle. En effet, les acteurs du calcul financier installent une unité de stricte rentabilité.

☞ Nous venons de voir que le second niveau d'organisation antagoniste synchronique, celui des grandes activités, est à l'origine du troisième niveau, celui des formes de société. Celles-ci données construites ainsi, se succèdent sans disparaître : tribale, royale, nationale, mondiale. Ces quatre formes décisives s'enchevêtrent selon temps et lieux pour composer les sociétés singulières complexes. En coexistant, ces grandes formes de société deviennent antagonistes dans les deux sens déjà précisés. D'une part, celui des antagonismes effectivement mis en œuvre dans les rivalités commerciales ou guerrières. D'autre part, celui des compositions qui cherchent à réguler, à pondérer le tribal et le royal, le national et le mondial.

☞ Une herméneutique historique antagoniste a désormais la possibilité de cesser d'employer les mots interculturel, interculturalité comme des mots magiques. Elle ne risque pas non plus de retomber dans le surplomb d'un sens général de l'histoire. Par contre, elle ne laisse pas les acteurs humains démunis, quant à leur connaissance descriptive-comparative, compréhensive-explicative de l'histoire. Et pas davantage quant à l'action dialogique-implicative qu'ils peuvent y inventer. En effet, ce sont eux, les acteurs, qui régulent leurs conduites, eux qui s'investissent ainsi ou autrement dans le jeu des grandes activités, eux qui adhèrent plus ou moins à la forme de leur société. Certes, ils ne sont qu'eux-mêmes mais cette connaissance, ils peuvent ainsi mieux la suivre et la partager. De même leur action. Une herméneutique historique, ensembliste, antagoniste n'a pas à se trouver des *Merlin l'enchanteur* ou des *Cassandra*. Par contre, elle est en droit d'observer que l'homme historique reste relativement bégayant. Il parle tantôt le théologico-politique, tantôt le politico-religieux. Tantôt, il voit qu'à leur tour, l'économie et

l'information se mêlent entre elles comme aux deux précédentes. Il est cependant clair que l'économie financière domine par rapport à une économie de la « capacité ». Ou encore l'information du spectacle médiatique l'emporte sur une information de la destinée humaine.

☞ Sur les bases de ces analyses rétrospectives étendues et approfondies, l'herméneutique historique, ensembliste, antagoniste se fait interrogation prospective. Serait-il possible que cet homme toujours encore bégayant, certes d'une façon renouvelée, puisse progressivement parvenir à parler mieux en même temps : religion, politique, économie et information ? Quels cailloux – expérientiels, conceptuels, spirituels – tel Démosthène, devrait-il prendre dans ses mains, mettre dans sa bouche et dans sa tête pour y parvenir ? Pour l'herméneutique historique ensembliste, la question des deux antagonismes est limpide. Ou bien l'antagonisme se déploie dans un ensemble de conflits que personne ne maîtrise. On n'en est pas si loin quand on voit des parties entières de l'humanité actuelle se ranger derrière sa caricature économique, certaines autres parties se ranger derrière sa caricature politique, d'autres encore, derrière sa caricature religieuse. Peut-être l'herméneutique rétrospective doit reprendre et poursuivre son travail pour interpréter et réinterpréter sans cesse ces conflits de sens qui se nomment économie, politique, religion et information. Ou qui se nomment : tribu, royaume, empire, nation et société-monde.

Références bibliographiques

- Agamben, Giorgio. *Homo Sacer* 8 volumes. Paris : Seuil, Vrin, Payot, 1997-2012.
- Alleau, René. « Divination », *Encyclopaedia Universalis*, 2009.
- Ast, Friedrich. *Les principaux fondamentaux de la grammaire, de l'herméneutique et de la critique*. Landshut, 1808, *Encyclopaedia Universalis*.
- Auroux, Silvain. (sous la dir.) *Dictionnaire des Notions philosophiques*. Paris : PUF, 1990.
- Bidar, Abdennour. *Comment sortir de la religion*. Paris : La découverte, 2012.
- Blay, Michel. *Dieu, la nature et l'homme. L'Originalité de l'Occident*. Paris : Colin, 2013.
- Brague, Rémi. *Modérément moderne*. Paris : Flammarion, 2014.
- . *Le propre de l'homme sur une légitimité menacée*. Paris : Flammarion, 2013.
- Sokal, Alan et Jean Bricmont. *Impostures intellectuelles*. Paris : O. Jacob, 1997.
- Carnino, Guillaume. *L'invention de la science. La nouvelle religion de l'âge industriel*. Paris : Seuil, 2015.
- Chevalier, Jean et Alain Gheerbrant. *Dictionnaire des symboles*. Paris : R. Laffont, 2008.
- Clarke, Arthur. *Profiles of the Future*. Phoenix : Orion, 2000, 1976.
- Collingwood Robin-George. *The Idea of History*. New York : Oxford Univ. Press, 1956.
- Debono, Marc et Didier de Robillard. « L'interculturel au risque de l'herméneutique : faire droit aux autres », Blanchet & Coste (dir.) *Regards critiques sur la notion d'interculturalité*. Paris : L'Harmattan, 2010.
- Demorgon, Jacques. « L'homme insuffisamment cognitif et pragmatique. Le fait et la valeur, le dire et le faire, le profane et le sacré », *La Francopolyphonie* 9. Chişinău : ULIM, 2014, vol.1. p. 15-46.

- . « Le défi sémiotique de l'interculturel mondial. Moyens et fins. Hominisation et humanisation ». *La Francopolyphonie* N8, Chisinau : ULIM, 2013, vol.1. p. 9-34.
- . « Critique de la raison interculturelle. Une nouvelle intelligibilité de l'histoire humaine. Trois grandes figures antagonistes de l'humain en genèse. Chisinau : ULIM, 2012, *La Francopolyphonie* N7, vol.1. p. 13-22.
- . *L'histoire interculturelle des sociétés. Pour une information monde*. Paris : Economica, 2002.
- Dufour, Dany-Robert. *Le bégaiement des maîtres*. Paris : Erès, F. Bourin, 1999, 1988.
- . *Les mystères de la trinité*. Paris : Gallimard, 1990.
- Dupuy, Jean-Pierre. *Pour un catastrophisme éclairé*. Paris : Seuil, 2004.
- Gadamer, Hans-Georg. *Vérité et méthode*. Paris : Seuil, 1996, 1960.
- Gauchet, Marcel. *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*. Paris : Gallimard, 2005.
- Godelier, Maurice. *Au fondement des sociétés*. Paris : Gallimard, 2007.
- Goody, Jack. *Le vol de l'histoire. Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde*. Paris : Gallimard, 2010.
- Greisch, Jean. « Ricœur Paul », *Encyclopædia Universalis*, 2007.
- Grondin, Jean. « Herméneutique ». In Auroux, *op. cit.* p. 1129-1134.
- . *L'herméneutique*. Paris : PUF, 2006.
- Habermas, Jürgen. *Logique des sciences sociales*. Paris : PUF, 1987.
- Jullien, François. *De l'Être au Vivre. Lexique euro-chinois de la pensée*. Paris : Gallimard, 2015.
- LaCocque, André et Paul Ricœur. *Penser la Bible*. Paris : Seuil, 1998.
- Latour, Bruno. *Nous n'avons jamais été modernes*. Paris : La découverte, 2005.
- Lubach, H. de. *Exégèse médiévale. Les quatre sens de l'Écriture*, 4 t. Paris : Aubier, 1950.
- Rorty, Richard. *L'homme spéculaire*. Paris : Seuil, 1990.
- Ricœur, Paul. *Le conflit des interprétations. Essais d'herméneutique*. Paris : Seuil, 2013.
- . *Écrits et conférences 2. Herméneutique*. Paris : Seuil, 2010.
- . *Lectures 1. Autour du politique*. Paris : Seuil, 1991.
- . *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*. Paris : Seuil, 1986.
- . *Cinq études herméneutiques*. Paris : Labor et Fides, 2013.
- Sen, Amartya. *Development as Freedom*. Oxford : Univ. Press, 1999.
- Sibony, Daniel. *Les trois monothéismes*. Paris : Seuil, 1997.
- Tosel, André. *Scénarios de la mondialisation culturelle t. I. Du retour du religieux*. Paris : Kimé, 2001.
- Thomas, Louis-Vincent. Sur « Vernant Jean-Pierre et.all. », *Divination et rationalité*. Archives de Sciences Sociales des Religions, *Persée* n° 40, 1975.
- Vandermeersch, Léon. *Origine et évolution de l'achilléomancie chinoise*. Académie des Inscriptions & Belles Lettres 134^e année, n°4, 1990, p. 949-963.
- Vattimo, Gianni. *Ethique de l'interprétation*. Paris : La découverte, 1991.
- . *Au-delà de l'interprétation. La signification de l'herméneutique pour la philosophie*. Louvain la Neuve : De Boeck, 1997.
- . *Espérer croire : Nihilisme et herméneutique dans la culture post-moderne*. Paris : Seuil, 1998.
- Vernant, Jean-Pierre et.all. *Divination et rationalité*. Paris : Seuil, 1974.
- Weil, Eric. *Logique de la philosophie*. Paris : Vrin, 1996.

Les assises herméneutiques du connaître. Une dialectométhodologie trialectique de la connaissance

Victor UNTILĂ

Université Libre Internationale de Moldova (ULIM)

Résumé

Le Logos, en tant que Langage+Raison est dans l'incapacité d'exprimer le *Réel* situé au-delà de l'intelligence. Il doit se contenter de le *re-présenter*, *l'indiquer*, *le signifier*, *l'interpréter* introduisant un nouvel ordre de fonctionnalité, celui de la transcendance du Réel – d'afficher le Réel par des signes et de comprendre ces signes comme représentant le Réel.

L'herméneutique, dans cet ordre d'idées, est l'art/technique de penser, de découvrir une connaissance dissimulée, celée derrière ces signes qui implique pour nous le fait de devoir *comprendre* et/ou *interpréter* dans l'intention de la (re)(con)quête du sens. L'accomplissement effectif de ces opérations cognitives se manifeste souvent sous diverses modalités méthodologiques, dans un perpétuel conflit des herméneutiques polyphoniques et tous azimuts.

Dépassant ce conflit des théories/écoles herméneutiques qui œuvrent à la reconstitution raisonnée et à la (re)découverte des formes revigorées de la *correspondance* entre les jugements du sujet et les états de l'objet, on atteste que l'herméneutique n'était pas l'apanage de la seule tradition théologique et/ou philologique, mais aussi d'un intérêt métaphysique dans le but de (re)trouver la vraie nature humaine. Ainsi, la (*pré*)*compréhension*, *l'interprétation* et surtout la *cognition* des manifestations du Logos humain exige une saisie des raisons profondes, des sources de jaillissement, ancrées dans la *nature ternaire* de l'homme – physique, biologique et psychique/spirituelle – suivant un *antagonisme adaptatif* (J. Demorgon) dynamique et immuable entre ces composantes.

Pour ce faire, nous voudrions (re)visiter la philosophie de *l'antagonisme contradictoire trialectique* de Stéphane Lupasco, surtout sa *dialectométhodologie cognitive*. Évitant l'écroulement des fondements épistémologiques et les limites de la connaissance, le philosophe français d'origine roumaine Stéphane Lupasco réussit, à notre avis, par sa *trialectique de l'antagonisme énergétique dynamique transfini* à orchestrer un supra modèle, un algorithme méthodologique qui s'inscrit dans les prétentions universalistes, mettant en exergue l'interdépendance des constituants ainsi que des mécanismes dynamiques de la connaissance et inspirant d'autres paradigmes : transdisciplinaire, systémique, complexe, synergique, holistique, intégral.

Mots-clés : *herméneutique, comprendre, interpréter, correspondance, cognition, nature ternaire de l'homme, antagonisme adaptatif, trialectique, dialectométhodologie cognitive, l'antagonisme énergétique dynamique transfini, paradigmes universalistes.*

Abstract

The Logos, as Langage+Reason is unable to express the *Real* situated beyond intelligence. There is necessary to be content to *represent*, to *indicate*, to *signify*, to *interpret* it introducing a new order of functionality, that of the transcendence of the Real – to display the Real by signs and understand these signs as representing the Real.

Hermeneutics, in this context, is the art / technique of thinking and discovering a hidden knowledge concealed behind these signs meaning for us the fact of having to understand

and / or interpret the intention of the (re)(con)search for meaning. The effective implementation of these cognitive operations is often manifested in various methodological modalities in a perpetual conflict of polyphonic hermeneutics and all directions.

Beyond this conflict of theories / hermeneutic schools working to reasoned reconstitution and (re)discovery of the reinvigorated forms of correspondence between the judgments of the subject and the states of the object, one can certify that hermeneutics was not the prerogative of the only theological and / or philological tradition but also of a metaphysical interest in order to (re)discover the true human nature. Thus, the (pre)understanding, interpretation and especially the cognition of the human Logos manifestations requires an input of profound reasons, sources of gushing, rooted in the ternary nature of man – physical, biological and psychological / spiritual – following an adaptive antagonism (J. Demorgon) dynamic and immutable between these components.

To do this, we would like to (re)visit the philosophy of *contradictory trialectic antagonism* of Stéphane Lupasco, especially his *cognitive dialectomethodology*. Avoiding the collapse of the epistemological foundations and limits of knowledge, the Romanian-born French philosopher Stéphane Lupasco succeeds, in our opinion, by his *trialectics of transfinite dynamic energetic antagonism*, to orchestrate a supra model, a methodological algorithm that fits the universalist claims, highlighting the interdependence of the components, as well as the dynamic mechanisms of knowledge and inspiration from other paradigms: transdisciplinary, systemic, complex, synergistic, holistic, integral.

Keywords: *hermeneutics, understand, interpret, correspondence, cognition, ternary human nature, adaptive antagonism, trialectic, cognitive dialectomethodology, transfinite dynamic energetic antagonism, universalist paradigms.*

Il existe une raison trinitaire, susceptible d'actualisations multiples.

/D.R.Dufour/

La connaissance herméneutique

Quand on parle d'herméneutique au sens moderne du terme, celui qui est introduit par Schleiermacher il y va nécessairement de l'irréductibilité et du primat de l'interprétation, comme seule voie d'accès au sens, voire seule voie de construction du sens. En effet, *hermeneia* en grec signifie *interpréter*, partout où il y a du sens, mais aussi, et d'abord, *construire* des sens/connaissances. En conséquence, tout processus cognitif s'avère difficile à libérer de son double ancrage herméneutique, même triple, parce qu'il vise aussi les voies et les fondements existentielles du *logos* (raison+parole) humain.

Devenant forte et hégémonique, dénonçant la naïveté de tout savoir qui feindrait d'ignorer l'interprétation illimitée tous horizons et azimuts, l'herméneutique a manifesté un certain abandon de son art/technique de penser, de découvrir une connaissance dissimulée, savoir opératoire et technique. On est ainsi arrivé à la situation où, au XXe siècle, l'herméneutique avait, à de rares exceptions près, rompu tout lien avec une connaissance effective. Rappelons, dans cet ordre d'idées, la tentative de Schleiermacher de conférer à la connaissance une théorie propre, philosophiquement réfléchie, parce que la tâche d'une herméneutique est

non seulement de comprendre, mais de « comprendre la compréhension » et parce que herméneutique vient du comprendre et non l'inverse. La même idée était exprimée par Diltey, qui développa une herméneutique marqué par la psychologie expérimentale de son temps et la phénoménologie de Husserl, mais dont le projet allait cependant bien au-delà, engageant toute une philosophie de la vie, centrée sur l'analyse de la structure de l'expérience vitale (*Erlebnis*) s'assurant ainsi l'assomption que l'esprit se connaît dans ses manifestations. Pour honorer sa tâche épistémologique, considérait l'auteur cité, l'herméneutique doit passer du statut d'auxiliaire de la philologie à celui de fondement des sciences de l'esprit : « si la compréhension est fondamentale pour les sciences de l'esprit, alors l'analyse de la compréhension en termes de théorie de la connaissance, de logique et de méthodologie est une des tâches principales de la fondation des sciences de l'esprit » (Diltey 55-56).

Pour éviter les longues spéculations sur la définition et les classifications de l'herméneutique nous relevons l'importance de la saisie et de l'échelonnage du concept sur trois niveaux :

1. *Méthodologique* : un type de méthode dont le modèle est fourni par l'exégèse ou les formes variées de l'interprétation textuelle. Son but consisterait à faire apparaître un sens dont l'existence est présumée mais qui n'est pas immédiatement donné ;
2. *Épistémologique* : une réflexion portant sur les méthodes d'interprétation, qui leur fournit un fondement et qui recherche les principes d'une méthodologie du déchiffrement ;
3. *Philosophique* : un type de philosophie dans laquelle l'herméneutique trouve sa justification à partir d'une certaine conception de l'existence, de la conscience et de la raison.

L'histoire de l'herméneutique reste entretemps le devenir même de celle-ci et son accession à sa vérité. Les recherches des derniers temps attestent une vitalité et un rebondissement de l'herméneutique philosophique¹ dans l'effort de retrouver une « objectivité » pour sauver la dimension théorique de l'herméneutique avec :

- ☞ Günter Figal au croisement des inspirations analytique et nietwschéenne ;
- ☞ la philosophie de l'interprétation de Günter Abel avec son étagement des niveaux d'interprétation ;
- ☞ les grammaires de l'intelligence de Jean-Marc Ferry ;
- ☞ la réhabilitation de l'interprétation par Jean-Claude Passeron ;
- ☞ Danneberg, Bühler, Scholz avec la possibilité de passage sans syncrétisme entre différentes traditions de pensée ;
- ☞ Szondi, Bollack – dimension critique défendu par l'herméneutique philologique ;
- ☞ Ernst Tugendhat, Albrecht Wellmer, Charles Taylor, Richard Rorty ont continué l'herméneutique rationnelle dans le sillage de H. P. Grice à Quine ou Donald Davidson.

Ainsi, la raison philosophique relance l'importance herméneutique du processus cognitif en suivant les défis et les enjeux lancés encore par les prédécesseurs qui voyaient dans le comprendre un projet par excellence du Dasein² et de son ouverture à l'être.

Mais le mode rationnel d'exister de l'être humain implique un impératif de l'élucidation des voies par lesquelles on parvient à comprendre. Comprendre renvoie à l'accomplissement d'un mécanisme effectif d'opérations cognitives. Le processus de comprendre nécessite une activité d'orientation fondamentale, une forme d'intelligence et raison algorithmique qui pourrait anticiper et profiler une matrice des élaborations cognitives ultérieures. Cette matrice doit constituer une suite finie et non ambiguë d'opérations ou d'instructions permettant un acte cognitif complexe, cohérent, articulé et intégratif.

Les discussions herméneutiques actuelles sont loin d'être univoques et se situent entre des extrémismes : du scepticisme tendant à reconduire toute connaissance à une interprétation qui en vaut bien d'autre (le célèbre adage nietzschéen) à un réalisme sûr de (re)trouver sous les interprétations infinies « la vérité » des « faits ». Pourtant, ce débat herméneutique et/ou hermétique et réductionniste ne s'avère pas prospecteur tout de même et n'assure pas à la réflexion philosophique contemporaine et aux sciences de l'homme « la nécessité conceptuelle » (D. Davidson, D. C. Dennett), les fondements d'une dialectique revue de la connaissance herméneutique.

Pour ce faire, il est bien impérieux d'illustrer « le statut des principes généraux (ou métaprincipes), *particulièrement fondateurs* de la compréhension et de l'interprétation qui relèvent des tâches fondamentales d'une herméneutique générale » (Scholz 337-363). En plus, remarque l'auteur cité, le manque de clarté affectant le statut des principes se révèle dans une terminologie composite et flottante comme : « principes », « propositions fondamentales », « maximes », « sous-entendus », « présomptions », « présuppositions », « conditions transcendantales », « anticipations », « attentes », « préappréhension », « axiomes » etc. ainsi que de leur statut méthodologique, épistémologique et pragmatique ». Plaidant pour le concept de principe général de la « présomption » forte l'auteur cité explique que « les règles de présomption remplacent les stratégies arbitraires ou *ad hoc* par des anticipations rationnelles ou des jugements anticipateurs » (*ibidem* : 350). Ces anticipations doivent, selon l'auteur cité, justifier une série de fondations et notamment : a) inductivo-probabilistes et empiriques ; b) normatifs et axiologiques ; c) estimation du caractère approprié ; d) considérations d'ordre procédural. Mettant en exergue le caractère indispensable de la présomption Olivier Scholz souligne aussi le rôle instrumental de son principe et ses fonctions : *heuristique, évaluative, de passage d'un niveau de compréhension à un autre*. Néanmoins, la quête d'un (méta)principe fondateur par O. Scholz s'avère *logico-procédural* et d'une dialectique gnoséologique *internaliste*, ne transcendant pas la nature complexe de l'être humain.

Rompant avec les tendances épistémologiques, en grande partie unidimensionnelles et/ou internalistes, l'herméneutique doit passer du *comprendre*,

comme mode de connaissance, au comprendre comme mode d'être pour pouvoir se munir d'un paradigme transdisciplinaire, systémique, complexe, ouvert et intégral en profilant l'être humain dans toutes les dimensions de l'étant.

Étant une manière d'être auprès de l'être fini, l'existence ne vient à la parole, au sens et à la réflexion qu'en partant de la condition trialectique (physique, biologique et psychique) de l'être humain et l'engagement décisif - comme aurait dit Heidegger - dans ce cercle pour procéder au dévoilement de la « circularité ontologique du comprendre » et des fondements d'une herméneutique du connaître. Comme suite la question de la validité et/ou vérité n'est plus la question de la méthode, mais celle d'une *dialectique de manifestation de l'être* pour un être dont l'existence consiste dans la compréhension de l'être.

Cette logique et prétention universaliste n'est plus alors une logique réductionniste métaphysique mais une logique transcendantale ; elle s'établit au niveau des conditions de l'objectivité d'une nature prétendant s'élever par une conscience correctrice de la mécompréhension à la compréhension et la connaissance en flattant sa joie et désir d'être. C'est pourquoi la philosophie reste une herméneutique, une lecture/interprétation du sens caché de l'Être dans le sens apparent de l'étant et l'homme *sapiens* reste un être dont l'être consiste à comprendre et connaître.

Une dialectométhodologie cognitive et les mécanismes dynamiques du connaître³

L'intérêt de Stéphane Lupasco envers la faculté *sapiens* des humains et des processus cognitifs émergeait encore de ses études universitaires et la fréquentation de divers cours et disciplines : physique, logique, biologie, épistémologie, histoire des sciences etc. pendant les années 20-30 du XX siècle. Rappelons à ce sujet l'importance de cette époque, époque de grands tournants épistémologiques et l'apparition de nouveaux paradigmes de la connaissance. Ainsi, déjà dans sa thèse de doctorat *Du devenir logique et de l'affectivité*, vol. I – *Le dualisme antagoniste et les exigences historiques de l'esprit*, vol. II – *Essai d'une nouvelle théorie de la connaissance*, Vrin, Paris, 1935, le philosophe profile une nouvelle théorie de la connaissance en postulant le caractère dualiste et contradictoire du logique et de l'existence en général. Cette théorie se manifeste comme un projet ample et d'une radicalité philosophique pertinente, distancié de la tradition, mais mûri par les découvertes scientifiques de son époque et les impératifs de la reconstruction cognitive.

Il n'y a rien de plus pratique qu'une bonne théorie. Cette allusion est faite par le savant J. Costagliola à la pensée lupascienne. En effet, après 1960, lorsque le philosophe définit déjà sa pensée de l'interprétation du monde, il se proposait de définir clairement et de formaliser sa méthodologie cognitive des systèmes d'énergie par une sistemologie axiomatique générale et méthodologie dialectique.

Ce projet d'envergure commence par la définition d'une systémologie générale ou d'une logique algébrique sur les systèmes énergétiques parue dans la

revue « Arguments » N24, 1961, reprise dans les annexes (appendice théorique) des ouvrages « L'énergie et la matière vivante », 1962 (1974 2^e édition), *L'énergie et la matière psychique* (1974) et *L'Univers psychique. La fin de la psychanalyse* (1979) où sa méthodologie cognitive est décrétée comme une *dialectométhodologie*.

C'était encore dans les conclusions de *Expérience microphysique et la pensée humaine* (1940) Lupasco annonçait l'esquisse d'un « nouveau discours sur la méthode ». C'était vraiment une nouvelle méthode grâce à l'impératif contradictoire et dualistique imposé désormais par l'expérience microphysique de l'époque et consisterait dans cet inlassable mouvement dialectique antagoniste des complémentarités contradictoires qu'il y a constant passage de la potentialité à l'actualisation et de l'actualisation à la potentialisation, respectives et réciproques, des forces systématisantes et structurantes d'attraction et de répulsion, d'homogénéisation et d'hétérogénéisation, lesquels constituent des principes dynamiques logiques par delà les éléments ou événements, les systèmes et les systèmes de systèmes, comme les structures et les structures de structures.

Le terme de virtualité est remplacé plus tard par celui de potentialité parce que la virtualité ne comportait obligatoirement l'actualisation tandis que la potentialité impliquait son actualisation (*Qu'est-ce qu'une structure*, 1971). Donc, le paradigme visait de lier ensemble le rationnel et l'irrationnel, l'identité et la non identité, l'invariant et le variant etc. par un rapport constitutif de complémentarité contradictoire avec la dualité des termes dynamiques sous un double aspect principal, chaque terme comportant le passage du potentiel à l'actuel et inversement quand un des termes agit sur l'autre.

La réforme fondamentale qui s'imposait dans ces conditions était celle de la logique. La logique générale ou formelle devait devenir une logique immanente des possibilités contradictoires, une logique de la complémentarité dynamique. Son fondement est le principe de contradiction ou le principe de l'antagonisme, mission réalisée dans *Logique et contradiction* (1947). Plus tard, en 1951, suivant la voie de la déduction le philosophe découvre les trois logiques dynamiques, qui sont à la base des trois matières-énergies. Comme suite, il réussit à formaliser cette logique dans *Le principe d'antagonisme et la logique de l'énergie - Prolégomènes à une science de la contradiction*, éd. Hermann, Coll. « Actualités scientifiques et industrielles », n° 1133, Paris, 1951 ; 2^e édition : Le Rocher, Coll. « L'esprit et la matière », Monaco, 1987, préface de Basarab Nicolescu. Ce qui suivit – *Les trois matières* (1960) et *Qu'est-ce qu'une structure ?* (1967) devait argumenter que la logique de l'énergie génère les trois matières, ainsi que systèmes de systèmes et structures de structures, concepts scientifiques nouveaux qui se hiérarchisent progressivement par l'antagonisme dynamique systématisant et structurant.

La dialectique de la connaissance et son mécanisme tripolaire

La dissection transversale neuropsychologique de la science classique démontre que le processus cognitif est arbitraire et non évolutif. Or, tout système

chez Lupasco est avant tout un système de dynamismes énergétiques antagonistes et contradictoires qui ne cessent jamais. L'homme, comme tout système biologique, est le siège d'un déséquilibre dialectique constant entre des synergies constitutives d'homogénéisation et d'hétérogénéisation, qui constituent « deux synergies en déséquilibre ou équilibre dissymétrique biologique » (*ibidem* : 200). Mais n'oublions pas que chez Lupasco l'être humain est sujet des trois matières-énergies : physique, biologique et psychique. Les actualisations minoritaires et pourtant très fortes des synergies homogénéisantes – qui relèvent des forces macrophysiques – sont aussi importantes que les actualisations majoritaires des synergies hétérogénéisantes biologiques sont freinées à mi-course dans l'état « T » de l'énergie neuropsychique. Ainsi, les doubles dialectiques alternantes d'actualisation et de potentialisation ; de l'hétérogénéisation et de l'homogénéisation statistiquement ni majoritaires, ni minoritaires de cet état « T » deviennent le siège de l'activité neuropsychique (cognitive) des êtres humains. Les sujets comme actualisations, et les objets comme potentialisations y appariassent, se forment et se déforment répondant aux nécessités adaptatives dialectiques sous le contrôle des synergies psychiques équi-antagonistes et contradictoires dans une interférence déséquilibrante constante des synergies physiques et biologiques. Dans ce sens le système neuropsychologique de l'homme atteint la plus haute complexité de l'échafaudage hiérarchique des systèmes. L'originalité de ce troisième système consiste non pas dans une homogénéisation ou hétérogénéisation prédominantes avec leurs déséquilibres respectifs mais dans un équilibre antagoniste et contradictoire. Ainsi, le système afférent perceptif génère systèmes de systèmes (visuel, auditif, olfactif, tactile) qui constituent un système de « consciences et inconsciences » de plus en plus complexes, qui, à leur tour, constituent ce qui s'appelle *connaissance*.

La même chose se passe avec le système afférent moteur. Consciences et inconsciences motrices génèrent des systèmes cognitifs et non cognitifs par l'actualisation de l'homogénéisation et la potentialisation de l'hétérogénéisation, constituant une connaissance et non connaissance actionnelle, praxéologique. Tout système cognitif-non cognitif, selon le philosophe, comporte des systèmes de systèmes, progressivement plus complexes qui s'actualisant potentialisent systèmes de systèmes antagonistes et contradictoires générant des sujets et des objets de la connaissance. Voilà pourquoi, selon Lupasco, tout mécanisme cognitif, lié à celui de non connaissance, comporte un sujet inconnu et connaissant et un objet connu. L'alternance rythmique qui ne s'arrête jamais des actualisations subjectivantes et opérationnelles ainsi que des potentialisations objectivantes qui s'opèrent par les mécanismes afférents perceptifs, de même que par les mécanismes moteurs et actionnels constitueront systèmes de systèmes. Entretemps, ces derniers, sous les attaques extérieures et intérieures du système vital s'orientent de plus en plus du déséquilibre biologique vers un équilibre psychique. Ce dernier implique une altération, une inhibition de ceux-ci et leur transformation s'opposant au neuropsychisme perceptif et celui actionnel générant des systèmes de systèmes purement psychiques. Le développement de ces systèmes dans le cadre de la

troisième matière psychique représente la spécificité et l'originalité du mécanisme énergétique antagoniste de la connaissance relevé par Lupasco comme « connaissance de l'inconnaissance et connaissance de la connaissance ». Soulignons que c'est l'état « T » = $\frac{1}{2} A$, $\frac{1}{2} P$ où $\frac{1}{2} A$ – la sémiactualisation est l'opérateur de la subconnaissance qui génère la sémi-potentialisation contradictoire - $\frac{1}{2} P$, c'est-à-dire la connaissance de la connaissance qui se présentera comme une connaissance nouvelle. Ainsi se forme le raisonnement en extension ou homogénéisant et le raisonnement en intension ou hétérogénéisant, partant du concept. Semi-actualisant l'intension du concept dans ses propriétés hétérogènes, individuelles, spécifiques on semi-potentialise l'extension du concept, son homogénéisation. Et à l'inverse, si on semi-actualise l'extension du concept – l'homogénéité on semi-potentialise son intension et on connaît les caractères hétérogènes individuels, spécifiques, nommés particuliers par rapport aux précédents, nommés généraux. Par exemple, dans l'activité scientifique la première opération qui domine est l'extension conceptuelle de données expérimentales. La connaissance dans ce cas est générale, provenant du système afférent de perception. Voilà pourquoi la logique classique de l'identité et de l'invariance des lois apparaît ici comme fondement nécessaire des connaissances. Dans l'activité praxéologique, l'application des connaissances, dans le domaine des technologies domine le système efférent et la connaissance ici sera celle de l'acte particulier. Dans l'activité esthétique, le jugement en extension homogénéisant et le jugement en intension hétérogénéisant se mêleront dans une complexité contradictoire et antagoniste dramatique. La connaissance – considère le philosophe – sera davantage celle de la *connaissance de la connaissance* et de la subconnaissance : « l'auteur d'une œuvre d'art ou littéraire sent sa subconscience, subconnaissance agir et sa conscience, sa connaissance s'illuminer ». (Lupasco, 1979 : 166).

Ainsi, selon le philosophe, l'actualisation de l'énergie physique et biologique, ainsi que de la semi-actualisation neuropsychique sont les causes de l'inconnaissance et sous-connaissance, comme sa semi-actualisation neuropsychique, sont les causes en tant qu'inconnaissance ou subconnaissance, tandis que la connaissance est l'effet de la potentialisation ou semi-potentialisation. Telle est la dialectique lupascienne du connaître et de l'inconnaître.

Le problème capital de toute gnoséologie – *la connaissance de la connaissance* trouve une solution dans le contexte de la conception dialectique-énergétiste de Stéphane Lupasco. Les gnoséologies construites dans la perspective des métaphysiques qui peuvent être caractérisés comme des monismes universels ou des parallélismes rigoureux des deux univers empêchent par leur propre contenu la connaissance profonde du processus cognitif. Selon Lupasco, la connaissance du processus cognitif (connaissance de la connaissance) est une conséquence naturelle de la constitution de la cognition, radiographiée d'une manière explicite dans ses ouvrages.

En même temps, Lupasco est obligé dans ses ouvrages à situer sa gnoséologie par rapport aux divers sens attribués au phénomène de la connaissance

par les différentes philosophies. Dans cet ordre d'idées, celles dernières – affirme le philosophe, sont unidimensionnelles et reflètent seulement un aspect de sa conception sur la cognition qui, à son tour, ne prétend pas réaliser une conciliation de différentes doctrines/métaphysiques, que ce soit le réalisme vulgaire ou platonicien, le criticisme kantien, la pensée idéaliste allemande (Fichte, Schelling, Hegel), le subjectivisme de Schopenhauer ou le pragmatisme. Lupasco est constamment préoccupé à souligner chaque fois deux moments importants de sa théorie : 1) tous les aspects visant la connaissance, relevés par d'autres philosophies d'une manière absolutisante, se retrouvent dans sa propre théorie ; 2) sa dialectométhodologie cognitive implique la possibilité et le sens des théories/doctrines respectives.

Toutes les révolutions scientifiques imposaient dans la philosophie de la connaissance des déterminismes universels servant de modèle dans les efforts de la connaissance *toto genere*. Mais quelque soient les débats autour du concept de cognition (connaissance de la connaissance) de tous les temps : le statut des concepts, la valeur de la vérité, la validité des théories et des méthodes etc. soulignons l'intérêt magistral, la préoccupation constante de toute gnoséologie – la quête des paradigmes intégrales, unitaires, susceptibles d'englober la complexité de l'être au monde de l'homme et de ses manifestations. Les révolutions scientifiques du XX siècle : la mécanique quantique, les logiques modales etc., dont Lupasco a été témoin et promoteur, dictait la nécessité et l'engagement d'une *connaissance de la connaissance*, qui prendrait en compte les multiples dimensions du comprendre, la complexité³ du *Dasein et de son ouverture à l'être*.

La dualité sujet/objet apparaissait toujours comme quelque chose de nécessaire et inévitable. Connaître signifie être le siège d'une dualité dont les termes ne peuvent pas appartenir à des univers ni identiques, ni étrangers, mais à un univers de conflit existentiel qui, à son tour, définit l'un par rapport à l'autre. Durant l'opération cognitive le sujet s'ignore même si celui qui connaît et ce qui est connu ou peut être connu forment une même réalité. La fonction cognitive opère une extériorisation de l'objet connu et, corrélativement, une intériorisation du sujet connaissant. D'autre part, la connaissance opère une unification de ceux derniers par l'opération proprement dite de la connaissance. En conséquence, l'acte de connaissance réclame une dualité qui a comme résultat la transcendance de la dernière par refoulement réciproque des termes. Le sujet (le connaissant) est l'antagoniste de l'objet connu (cognoscible). L'objet qui est connu, et qui est contraire au sujet, se définit progressivement comme extérieur au sujet. Le connaissant (le sujet) ne connaît que ce qu'il refoule, c'est-à-dire virtualise. Connaître signifie refouler. Mais qu'est-ce qui peut être refoulé ? Ce qui peut être refoulé, selon Lupasco, ce n'est pas ce qui est identique ou étranger au système refoulant mais ce qui est contradictoire.

Tant la phénoménalité existentielle aussi bien que l'activité cognitive est conditionné par un antagonisme inhérent à leur nature. Ces deux dimensions se caractérisent par le phénomène susceptible de l'actualisation alternative des termes contradictoires de la dualité respective. Connaître, affirmait Lupasco, signifie se

situer sur le chemin entre l'actuel et le virtuel du principe de l'antagonisme en désirant et en réalisant sa suppression. Comme suite connaître signifie transcender. Cette transcendance se réalise à travers les deux dialectiques inverses : de l'homogénéisation entropique et de l'hétérogénéisation négentropique progressives, l'une systématisant les phénomènes énergétiques (macro)physiques, l'autre, les phénomènes énergétiques biologiques. Ce *déterminisme dialectique contradictionnel*⁴, selon le philosophe, est « maîtrisé » par le *déterminisme dialectique contradictoirel* cet état « T », du tiers inclus, comme $\frac{1}{2} A$ (actualisation) et $\frac{1}{2} P$ (potentialisation), où tous les degrés de tiers inclus sont possibles, allant vers A et vers P, et rejoignant ainsi l'une ou l'autre dialectique de la matière physique ou de la matière dite vivante ou biologique :

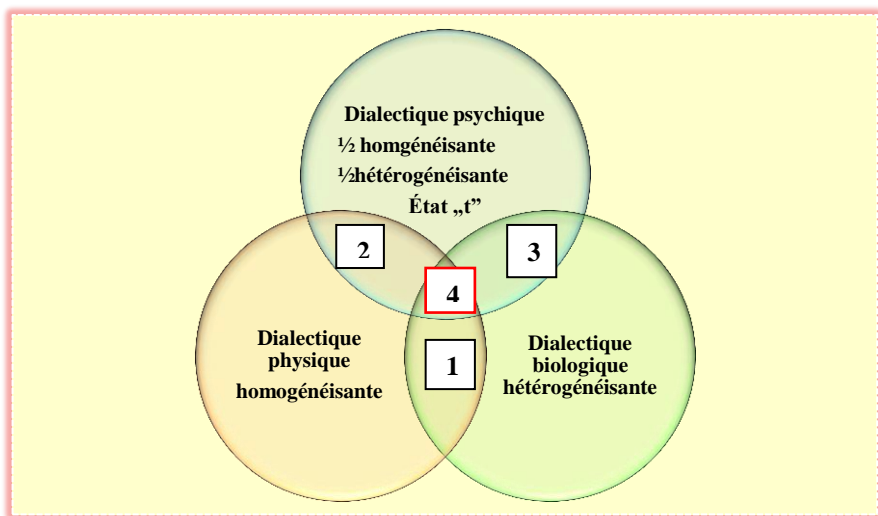


Fig. 1. Méthodologie dynamique tripolaire (trialectique) de connaissance du monde et d'action sur le monde :

Zone1 - *déterminisme dialectique contradictionnel* (antagonismes oppositifs dynamiques réciproques : actualisation/potentialisation ; potentialisation/actualisation).

Zones 2-3 : *déterminisme dialectique contradictoirel* (semi-homogénéisant ; semi-hétérogénéisant ; semi-actualisation/semi-potentialisation ; semi-potentialisation/semi-actualisation) ;

Zone 4 : zone de changement de Niveau(x) de Réalité(s) suite à une interconnexion des 3 dialectiques.

Conclusions

Professant une gnoséologie de dimension essentielle/existentielle, basée sur une ontologie à double intensité scientifique et philosophique, Stéphane Lupasco « produisait un imaginaire constitutif de la réalité qui mettait en coexistence des normes « internes » et « externes » sous l'angle de l'interaction ». (Chatué 14). La

raison, affirmait le philosophe, ne peut décider elle-même de ses avenues sans se soumettre constamment au réel et à sa logique propre de grande complexité (Lupasco, 1951 : 63), parce que toute démarche scientifique, selon lui, s'enracine dans l'être. Tout ceci sous-tend, selon Lupasco, une théorie des ortho-déductions qui sont des « suites convergentes d'implications » qui partent des trois implications de base (trois matières-énergies), une sorte de causalité dialectique reliante et sourcière, indispensable dans un frayage épistémologique de l'ontogenèse. Ainsi, la connaissance (le comprendre) n'est plus une activité du logos, censément externe aux phénomènes, mais « processus du réel lui-même, énergie agissante » (*ibidem* : 58). Tout cela nous permet de cerner d'une manière synoptique un portrait de Lupasco-herméneute de la connaissance en affirmant que :

☞ (néo)rationaliste (surrationaliste), promoteur de l'insurrection créatrice de la Raison du type contadictionnel/contradictoirel, Stéphane Lupasco institue une rationalité tripolaire, ouverte, fluide, complexe et dynamique, capable de profiler de nouvelles schématisations épistémiques tous azimuts ;

☞ marqué par la philosophie énergétiste et profilant une méthodologie insolite de fractals de l'énergie, le paradigme gnoséologique de Stéphane Lupasco suit une cohérence rationnelle conquise par l'expérience épistémologique fondatrice, diminuant considérablement la séparation entre les sciences et la philosophie et réussissant ainsi à remodeler et révolutionner les sciences en général et celles anthropologiques en particulier ;

☞ évitant l'écroulement des fondements épistémologiques et les limites de la connaissance, le philosophe français d'origine roumaine Stéphane Lupasco réussit par sa *trialectique de l'antagonisme énergétique dynamique transfini* à orchestrer un supra modèle, un algorithme méthodologique, un paradigme omnipotent de connaissance qui s'inscrit dans les prétentions universalistes, mettant en exergue une « matrice stylistique » se retrouvant dans d'autres théories de la connaissance : transdisciplinaire, systémique, complexe, dialogique, synergique, holistique, intégrale etc. ;

☞ la méthodologie dynamique tripolaire lupascienne de connaissance propose de construire sur l'incomplétude/la complémentarité opérant un changement de paradigme et accordant un sens opératoire au *multifactoriel*, *multidirectionnel* et *multiconditionnel* s'avérant un outil d'appréhension et d'orchestration de la complexité du monde.

☞ quelle que soit l'attitude envers la philosophie de S. Lupasco, il faudrait lui reconnaître trois distinctions obsessives pour l'histoire de la philosophie⁵ : 1) la relativisation de la distinction entre la matière et l'esprit ; 2) la reconsidération de la distinction sujet-objet ; 3) la reconsidération de la distinction entre formel et matériel.

Notes

- ¹ Thouard, Denis. *Herméneutique contemporaine. Comprendre, interpréter, connaître*. Paris : Vrin, 2011, p. 36.
- ² Dans l'usage du philosophe allemand Martin Heidegger, ce terme est devenu, avec son maître ouvrage *Être et Temps (Sein und Zeit)* un concept majeur au moyen duquel l'auteur cherche à distinguer la manière d'être spécifique de l'être humain, qui n'est pas celle des choses ordinaires. Ainsi, le *Dasein* est cet être particulier et paradoxal, qui est confronté à la possibilité constante de sa propre mort, en a conscience, vit en relation étroite avec ses semblables et qui, tout en étant enfermé dans sa solitude, est toujours « au monde », auprès des choses. Avec ce terme, Heidegger tente de rendre métaphysiquement compte des phénomènes complexes liés à l'analyse de la vie humaine dans son monde, de la vie dite facticielle (la vie réelle avec sa contingence), comme la dispersion, la temporalité, la perte et la reprise de soi, la finitude, et surtout la familiarité avec l'« être » et le « sens de l'être ». Voir : fr.wikipedia.org/wiki/Dasein.
- ³ Untilă, Victor. *Ștefan Lupășcu și filosofia contradictoriului – o radiografie a contradicției*. București: Editura Fundației România de Măine, 2015, p. 95-100.
- ⁴ Morin, Edgar. *La méthode. t.3. La connaissance de la connaissance*. Paris : Ed. Seuil, 1986, p. 83.
- ⁵ Lupasco, Stéphane. *L'Univers psychique. La fin de la psychanalyse*. Paris : Denoël/Gonthier, 1979, p. 180.
- ⁶ Noica, Constantin. „Cuvânt înainte”, *Ștefan Lupășcu. Logica dinamică a contradictoriului*. București : ed. Politică, 1982, p. 15.

Références bibliographiques

- Agamben, Giorgio. *La puissance de la pensée. Essais et conférences*. Paris : Payot, 2011. *Herméneutique contemporaine. Comprendre, interpréter, connaître*. (textes réunis par D. Thouard). Paris : Vrin, 2011.
- Avonyo, Emmanuel. *Paul Ricœur, vers une épistémologie de l'interprétation*. In: lacademie.files.wordpress.com/2009/12/vers-une...
- Bejan, Petru. *Hermeneutica prejudecăților*. Iași: Axis, 2004.
- Chatué, Jacques. *Épistémologie et transculturalité. Le paradigme de Lupasco*. t. 1. Paris : l'Harmattan, 2009.
- Coseriu, Eugen. *Istoria filozofiei limbajului. De la începuturi pâna la Rousseau*. București: Ed. Humanitas, Col. Academica, 2011.
- Dilthey, Wilhelm. « L'herméneutique et les sciences de l'esprit », *Herméneutique contemporaine. Comprendre, interpréter, connaître*. Paris : Vrin, 2011.
- Dufour, Dany-Robert. *Les mystères de la trinité*. Paris : Gallimard, 1991.
- Duthu, Henri. *Parcours ricordien. Fonder l'herméneutique*. In : www.initiationphilo.fr/articles.php?pg=118
- Fabietti, Ugo. *Antropologia culturale. L'esperienza e l'interpretazione*. Milano : Laterza, 2009.
- Ghils, Paul. *Le langage est-il logique ? De la raison universelle aux diversités culturelles*. Paris : L'Harmattan, Academia, 2012.

-
- Lupasco, Stéphane. *L'expérience microphysique et la pensée humaine*. Paris : P.U.F., 1941, 2ème édition : Paris : Le Rocher, Coll. « L'esprit et la matière », 1989.
- . *Logique et contradiction*. Paris : P.U.F., 1947.
- . *Le principe d'antagonisme et la logique de l'énergie - Prolégomènes à une science de la contradiction*. Coll. « Actualités scientifiques et industrielles », n° 1133, Paris, 1951 ; 2ème édition : Le Rocher, Coll. « L'esprit et la matière », Paris : 1987.
- . *Les trois matières*. Paris : Julliard, 1960 ; réédité en poche en 1970 dans la Collection 10/18 ; 2ème édition : Cohérence, Strasbourg, 1982.
- . *L'énergie et la matière vivante*. Paris : Julliard, 1962; 2ème édition : Julliard, Paris, 1974; 3ème édition : Le Rocher, Coll. « L'esprit et la matière », Paris, 1986.
- . *Qu'est-ce qu'une structure ?*. Paris : Christian Bourgois, 1971.
- . *L'énergie et la matière psychique*. Paris : Julliard, 1974 ; 2ème édition : Le Rocher, Coll. "L'esprit et la matière", Paris, 1987.
- . *Psychisme et sociologie*. Paris : Casterman, 1978.
- Mantzavinos, Chrysostomos. *Herméneutique naturaliste*. Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2012.
- Morin, Edgar. *Au-delà de l'humanisme, l'humain*. (2014) In : www.intelligence-complexite.org/fileadmin/docs/1502...
- Vallee, Marc-Antoine. *Gadamer et Ricœur : La conception herméneutique du langage*. Rennes : PU Rennes, 2013.
- Wissmann, Heinz. *Penser entre les langues*. Paris : Albin Michel, 2012.

**INTERCULTURALITÉ
ET DÉFIS HERMÉNEUTIQUES**

L'Alliance francophone, un espace de penser le monde ensemble

Elena PRUS

Université Libre Internationale de Moldova (ULIM)

Résumé

Avant de devenir fait historique, l'histoire est une conscience historique qu'on peut rechercher dans les signes culturels. Les signes culturels marquent d'une manière plus aigüe l'histoire quand le sens de l'histoire est brusqué et la révolte évolue vers l'explosion du sens commun. C'est ainsi qu'on peut accéder à la compréhension des sens de l'histoire événementielle et culturelle.

L'époque de la culture moderne est conçue comme culture du temps historique caractérisé par l'apparition de la conscience totale de la liberté. Sur le plan des idéaux, la France, ainsi que la Francophonie s'axent autour des valeurs des droits de l'Homme. Or, les attentats de Paris et leurs répliques ont montré que ce slogan révolutionnaire s'est vidé de sens et ne reflète plus l'état actuel des choses, qu'on s'éloigne de l'esprit des Lumières, laissant place aux préjugés et discriminations, à la crispation des rapports individuels et à la politisation des identités culturelles. Mais si une langue commune a le même tissu de références, étant une manière de penser le monde ensemble, cela ne signifie pas partager les mêmes convictions (H. Bourges). Il devient évident que les valeurs de l'Occident et de la Francophonie ne sont pas universelles (l'universalité étant plutôt un désidératif qu'une réalité), mais évoluent vers la communication de divers univers culturels (R. Fornet-Betancourt). L'histoire devient « Histoire stratifiée » correspondant aux « identités imbriquées » (L. Gervereau).

L'examen critique qui suit s'organise à différents niveaux : géopolitique, religieux, social, éthique. Le combat de la politique culturelle est dans la nécessité d'organiser les interactions entre les identités culturelles pour nourrir le „vivre ensemble” qui doit naître de cette formidable « hétérogénéité des libertés ». À l'heure de la mondialisation, l'identité se construit par rapport à son extérieur, dans des projets et des engagements à l'échelle locale, nationale, régionale et aussi - exigence nouvelle - à l'échelle planétaire. La nouvelle architecture d'appartenances multiples n'en supprime aucune, elle les articule de façon inédite, procédant d'une « intérité » humaine (J. Demorgon), dans un contexte postmoderne multiculturel où l'interprétation et la négociation perpétuelle des significations est particulièrement mise en valeur.

Mots-clés : *Alliance francophone, Francophonie, interculturel, appartenances multiples, attentats de Paris.*

Abstract

Before becoming a historical fact, the history could be defined as a historical consciousness which could be investigated in cultural signs. The cultural signs mark the history severely when the meaning of history is rushed and the revolt evolves to the explosion of the common sense. Thus, one could reach to an understanding of the meaning of the cultural and eventive history.

The era of modern culture is perceived as a culture of historical time characterized by the appearance of the total consciousness of freedom. Regarding the ideals, France, as well as Francophonie is focusing on the values of Human rights. Or, the attempts from Paris and

their replicas have showed that this revolutionary slogan is meaningless and didn't present the actual state of things, as we moved away from the spirit of the Age of Enlightenment, giving place to prejudice and discrimination, to the crossing of individual relationships and to the politicization of the cultural identities. But if a common language has the same woven references, being the way of thinking world together, which doesn't mean to share the same convictions (H. Bourges). It becomes evident that the western and francophone values are not universal (the universality being rather a desiderative than a reality), but they are evolving to communication between different cultural universes (R. Fornet-Betancourt). The history becomes a "layered history" corresponding to "imbricated identities" (L. Gervereau).

The critical examination has to be organized at different levels: geopolitical, religious, social, ethical. The fight of the cultural policy lies in the necessity to organize the interactions between cultural identities in order to nourish the "living together" which should be born of this fantastic "heterogeneity of freedom". In the epoch of globalization, the identity is built in relation with its outside, in projects and engagements at the local, national, regional levels and – the new requirement – at the planetary level. The new architecture of the multiple memberships doesn't eliminate any of them, it articulates them in a genuine way, proceeding to a human "interity" (J. Demorgon), in a multicultural postmodern context where the interpretation and perpetual negotiation of meanings are particularly foregrounded.

Keywords: *Francophone Alliance, Francophonie, intercultural, multiple memberships, attempts from Paris.*

À l'époque de la mondialisation, l'interdépendance entre les hommes, les sociétés et les espaces est devenue dynamique et croissante. Sur le plan structurel, le phénomène n'est en rien nouveau. Notre monde n'a pas cessé de se mondialiser parce que « la mondialisation n'est que l'une des formes les plus récentes d'intégration transnationale »¹. Et cela a l'effet de changer radicalement notre rapport au monde et surtout notre manière de vivre ensemble. À nous de décider si cela se fasse les uns avec les autres, les uns sans les autres ou les uns contre les autres. Ainsi, il s'avère que :

[...] nous vivons dans une étrange et périlleuse illusion. Celle de croire que la mondialisation, en favorisant la circulation des personnes, des biens et des cultures, produirait en soi une plus grande compréhension entre les individus, les collectivités humaines ou les États, car suscitant une curiosité propice au dialogue et une connaissance mutuelle nourrissant les solidarités. L'humanité n'a certes atteint une telle capacité d'échanges (Favey, 2008 : 66).

Dans le nouveau cadre politique et épistémologique de la mondialisation que nous nous proposons de suivre dans son évolution sociétale, il faut concevoir la francophonie comme un espace de la coopération et comme un débat interculturel. La francophonie permet la recherche commune de réponses aux problèmes que leur posent la mondialisation et le multiculturalisme. Tous ces faits ont imposé le sens

pluriel de la francophonie comme *francopolyphonie* (le terme appartient à Stélio Farandjis, ancien Secrétaire général du Haut Conseil de la Francophonie).

La journaliste libanaise Zeina El Tibi², militante de la francophonie va préciser d'une manière prophétique ce qui nous arrive aujourd'hui en affirmant qu'à la menace d'un « choc des civilisations » que certains prophétisent, à l'incompréhension et l'injustice qui nourrissent les fanatismes de toutes sortes, il faut répondre par le dialogue des cultures qui seul permettra la construction d'un monde plus serein. C'est, selon l'auteur cité, l'objet de la Francophonie internationale.

Face à la politique de la mondialisation, la Francophonie est une alternative à la dominance anglo-saxonne qui se propose de transcender la promotion d'une seule langue et promeut le respect de la diversité linguistique et culturelle. L'objectif de la Francophonie est de favoriser le multiculturalisme, sans imposer un modèle unique, dans une démarche d'accompagnement et de soutien. Pour appuyer ces thèses, on va faire appel à plusieurs grandes figures de la Francophonie qui ont livré leurs réflexions aux sujets d'actualité du troisième millénaire.

Ainsi, lors de l'Assemblée générale de l'Alliance Francophone, Hervé Bourges³ à ce moment président de l'Union Internationale de la Presse Francophone (UPF), a exposé le 17 mai 2003 sa conception de la francophonie dans les relations internationales. Plusieurs choses, dans son programme, nous paraissent fondamentales dans la perspective de leur évolution ultérieure: la référence à la dimension politique de la francophonie (qui était d'habitude moins déclarée), l'influence des médias et la référence au terrorisme mondial. Or, l'osmose étroite qu'elles constituent est d'une actualité ardente :

[...] jamais la dimension politique de la Francophonie n'avait été aussi sensible, à l'échelon international. Et jamais il n'était apparu avec autant de force que la puissance des médias devenait une des composantes structurantes des rapports internationaux. Ces deux constants conduisent à une même évidence: pour exister dans ce siècle qui s'ouvre sous le signe d'une lutte mondiale contre „le terrorisme”, tous nos pays ont besoin de renforcer leurs armes de rayonnement médiatique [...] la dimension politique de la Francophonie est une force pour chacun d'entre nous. Nous n'en avons pas suffisamment conscience et nous n'en faisons pas suffisamment usage. [...] Dans cette perspective, la Francophonie est une chance trop peu exploitée, un atout que nous ne savons pas suffisamment employer. Ce n'est pas seulement l'atout de la France: c'est aussi l'atout de l'Afrique francophone, c'est aussi l'atout de tous les pays qui ont notre langue en partage (6).

L'exposé qui suit de la déclaration d'Hervé Bourges nous paraît d'un réalisme profond, une vision basée sur la confiance dans la force de la diversité interne de la francophonie qui contient des choses vulnérables au niveau du consentement social.

Les langues, marqueur principal de la diversité culturelle, sont au cœur de

la relation à l'autre. Comme le souligne avec vigueur Dominique Wolton⁴ celles-ci constituent l'un des ingrédients de la cohabitation culturelle indispensable pour civiliser une mondialisation. Pouvoir et savoir communiquer implique de concevoir et d'entretenir une cohabitation souvent difficile dans les sociétés globalisées du XXI^e siècle :

Une langue commune, c'est aussi une manière de penser le monde ensemble. Cela ne signifie pas que nous ayons à partager les mêmes opinions ou nécessairement les mêmes convictions: mais cela signifie que nous pouvons nous comprendre, que nous formulons nos idées, notre vision du monde et de l'homme, dans un même espace de pensée et d'expression. Dans le même tissu de références, qu'elles soient présentes ou oubliées, avec les mêmes mots, donc dans le même esprit. Cet esprit que nous partageons, c'est aussi un corpus de valeurs communes. Ces valeurs sont les germes de nos engagements collectifs. Quelles que soient nos religions, nos appartenances politiques, nos racines généalogiques, nous sommes ensemble francophones, et ce lien est profond, puissant, durable, parce qu'il est au cœur de nos méthodes de pensée, à la racine de nos raisonnements. Nous pouvons bien nous dénigrer et nous combattre, nous ne cessons jamais de nous entendre. C'est cela précisément, en propres termes, l'alliance francophone (6).

Construite autour de la langue et la culture française, l'alliance francophone est un projet qui accueille la diversité et la différence, pour la réussite de la construction collective :

[...] il y a notre langue, qui n'est plus la langue pure du Val de Loire, mais la langue multiple, prolifique, rajeunie, que nous élaborons ensemble, forts de nos traditions, de nos héritages, de nos tempéraments respectifs. [...] La force de la Francophonie, c'est d'être plurielle et intégratrice. De ne pas procéder par assimilation mais de mettre une langue commune, le français, au service de cultures et d'esthétiques diverses (*ibidem* : 6).

Les langues dites universelles (le français y compris) peuvent servir de vecteur à la promotion et à la diffusion des identités culturelles particulières. La défense du pluralisme linguistique et culturel passera par la dynamisation des espaces culturels propres à chaque langue.

Dans ce monde complexe et multipolaire, la Francophonie nous propose une coopération dans l'esprit de la solidarité, du respect des identités, d'égalité dans les chances. La Francophonie s'est recommandée comme un ensemble fondé sur la justice, la liberté et le droit à la différence. La mission de la Francophonie est avant tout humaniste, elle est l'avocat du multilinguisme et du pluralisme. La francophonie permet de mieux se connaître, d'utiliser les formidables ressources d'un patrimoine partagé, développer une coopération concrète dans des domaines d'intérêt commun, tels que ceux touchant à la société du savoir et aux nouvelles

technologies, au plurilinguisme, à la culture et à l'économie.

Défendre et promouvoir le pluralisme et la diversité culturelle, linguistique et économique ne signifie pas défendre le passé avec des identités figées, c'est au contraire défendre l'ouverture, sans contraintes déterminantes. Dans une période incertaine, complexe et souvent perçue comme menaçante que nous vivons aujourd'hui « les risques existent certes de repli sur elles-mêmes d'identités fermées » (Favey, 2008 : 67).

À l'heure de la mondialisation, l'identité est une dimension refoulée : l'identité est réduite à sa dimension individuelle, présentée comme replis identitaire, crispation identitaire, nationalisme rétrograde. L'identité nationale se construit par rapport à son extérieur, dans des projets et des engagements à l'échelle locale, nationale, régionale et aussi – exigence nouvelle – à l'échelle planétaire. La nouvelle architecture d'appartenances multiples n'en supprime aucune, elle les articule de façon inédite. Mais il est dangereux de jouer avec l'identité nationale et d'instrumentaliser l'immigration comme une menace. Seules les pays totalitaires rendent l'amour de la patrie obligatoire – nous rappelle avec force Tzvetan Todorov dans *La peur des barbares*.

Jürgen Habermas⁵ qui soutient le principe de l'articulation entre liberté et culture, pose que les droits culturels se justifient à partir de la garantie de l'égalité des libertés éthiques pour tous. Pour le philosophe allemand, l'individu ne devient « une personne qu'en tant que membre social d'une communauté culturelle » (247). La communauté francophone est définie par l'officiel comme un formidable métissage entre langue et histoire, langue et mémoire, langue et héritage.

Pour assurer la paix et le développement dans le monde il faut que le siècle qui vient de commencer et les futurs soient ouverts au dialogue des cultures et des civilisations. Le dialogue ne se limite pas à une connaissance mutuelle des cultures, il doit être fait d'apports et d'emprunts réciproques, il doit réfléchir sur les meilleurs mécanismes susceptibles de favoriser les échanges et la coopération devenant une pratique quotidienne du multiculturalisme. Entendu comme idéologie de la mondialisation, le multiculturalisme propose de concilier le principe d'égalité à celui de droit à la différence. Dans son livre *Le multiculturalisme*, Patrick Savidan va concevoir la réflexion sur le sujet comme une perspective d'ensemble, portée par les dynamiques de l'égalité démocratique : « l'histoire longue et la distance critique nous montrent que les minorités ethnoculturelles nationales ont depuis longtemps été affrontées aux rigueurs de ces processus d'intégration transnationale » (76-77).

Dans les démocraties contemporaines, les demandes de reconnaissance identitaire correspondent à une demande d'intégration véritable, portant sur la renégociation de leur mode d'insertion dans le social, visant la modification des programmes scolaires pour prendre en compte les minorités, l'accès aux médias, les politiques linguistiques, etc. Ces mesures relevant des politiques de l'identité correspondraient davantage à une demande d'équité, d'égalité des opportunités et d'intégration politique plus complète (voir Young⁶).

Allant plus loin dans sa réflexion, Patrick Savidan admet que l'affirmation

identitaire peut être vectrice de progrès, lorsqu'elle se nourrit d'une adhésion aux valeurs de la démocratie : « dans leur immense majorité, les minorités nationales souhaitent non l'isolement, mais une intégration qui soit respectueuse de l'apport distinctif du groupe en question. En ce sens, la reconnaissance correspond à un enjeu vital pour nos démocraties » (78).

Comme suite, ce principe peut engendrer des changements qui permettront d'accéder à la reconnaissance institutionnelle de cette pluralité culturelle. Dans un esprit d'ouverture, la société démocratique et libérale admet une certaine tolérance à l'égard des minorités culturelles sur le territoire national. Mais en cas de ne pas répondre aux attentes légitimes de certains groupes minoritaires il sera difficile « d'empêcher, si les circonstances s'y prêtent, une politisation des identités culturelles et la crispation des rapports individuels qui peut en résulter » (*idem* : 87-88). Les minorités, de leur côté, ne sont pas respectueuses non plus : « le problème n'est épineux que lorsqu'une minorité possédant un important niveau d'autonomie tend à développer des pratiques qui ne respectent pas pleinement les libertés et les droits fondamentaux, ou souhaiterait explicitement bénéficier de certaines exemptions à cet égard » (*ibidem* : 107-108).

Dans la pratique, et surtout dans l'optique des attentats islamiques à Paris, de leurs répliques ailleurs de dernière heure, la reconnaissance de cette interpénétration du culturel et du politique va générer des difficultés particulières : « cette même intégration est naturellement plus délicate à réaliser pour un individu qui vient d'une société où les valeurs de l'individualisme moral sont moins présentes, voir contestées et les sociétés libérales restent elles-mêmes très imparfaites au regard des principes qu'elles affichent » (*ibidem*: 84, 105). Pour la diversité culturelle, le combat de la politique culturelle est dans la nécessité d'organiser les interactions entre les identités culturelles pour nourrir le *vivre ensemble* qui doit naître de cette formidable hétérogénéité des libertés.

Voilà le combat perpétuel, jamais gagné de la diversité culturelle, celui qui est si bien saisi par Alain Renaud⁷ quand il nous rappelle que la perspective de se choisir une ou des identités constitue aujourd'hui un objectif de nature quasi éthique susceptible de se trouver en quelque sorte inscrite dans les devoirs envers soi-même. Logique de l'émancipation des personnes, faite d'attachements et d'arrachements à ses cultures d'origine, faites, pour parler comme Glissant, de « créolisation du monde ». C'est ce combat culturel que la société civile a manqué en France, conclut Jean-Michel Lucas⁸. Paradoxe de la politique de la culture, quand il aurait fallu, pour faire société, privilégier une culture de la relation de personne à personne fondée sur une éthique de la dignité culturelle.

Le Manifeste de la Ligue de l'Enseignement, intitulé d'une manière suggestive *Faire société*, part du fait que l'invocation essentielle des grands principes républicains sert trop souvent de prétexte pour ignorer les transformations de notre société et préférer les certitudes d'un idéal théorique aux difficultés de sa traduction en objectifs politiques concrets. Reconnaisant qu'en France on ne parvient pas à dépasser la méfiance à l'égard de la diversité des composantes de la société, à faire refouler les préjugés liés à la question identitaire et l'exclusion. Plus

autonomes, les individus sont aussi plus fragilisés. On ne cesse de leur demander d'être toujours plus responsables, plus performants et plus transparents, ils risquent de se retrouver isolés et impuissants, tentés de se replier sur eux-mêmes ou menacés d'exclusion. Cette société du mépris, des humiliations et de brutalité des égoïsmes est porteuse de tous les dangers et nous la refusons.

Sur le plan des idéaux, la France, ainsi que la Francophonie, s'axe autour des valeurs de liberté, d'égalité et des valeurs des droits de l'Homme. Or, les attentats de Paris et d'autres pays occidentaux ont montré que pour certains ce slogan révolutionnaire s'est vidé de sens et ne reflète plus l'état actuel des choses, qu'on « s'éloigne de l'esprit des Lumières, en laissant prospérer les préjugés et les discriminations, en premier lieu contre les plus démunis » (*Le monde diplomatique*, février 2015). Hervé Bourges annonçait déjà ce péril : « les valeurs de la Francophonie sont celles de la philosophie des Lumières, elles associent une réelle confiance en l'humanité et la permanence d'un examen critique et attentif des faits, contre toutes les illusions faciles ou sécurisantes » (6).

Dans ce contexte, « les médias francophones ont pour tâche de défendre notre place et nos convictions communes » (*idem*). Yves Agnès⁹ ancien rédacteur en chef au Monde et président de l'APCP, signalait encore en 2011 que la profession de journaliste n'a jamais été capable de se doter d'un cadre déontologique clairement identifié, et les drames des caricaturistes parisiens liés aux désaveux du public de confession islamique d'aujourd'hui, croyons-nous, en est le prix fort : « pourtant, il ne peut y avoir de liberté de la presse sans que ne s'exerce en même temps la responsabilité des professionnels à l'égard des public auxquels ils s'adressent » (12).

La charte syndicale européenne et internationale adoptée à Munich en 1971 le dit fort bien : « La responsabilité des journalistes vis-à-vis du public prime sur toute autre responsabilité ».

Parlant de la formation professionnelle, Loïc Hervouet¹⁰ directeur d'une des écoles de journalisme les plus réputées, voit la justification majeure de la profession dans « l'explication du rôle social éminent confié au journalisme : conforter le citoyen, permettre l'usage de la démocratie. D'où vient, dès lors, le sentiment que ces bonnes dispositions se diluent vite ». La crise actuelle des certains médias en France vient, à notre avis, du fait que la prise de conscience du rôle social du journaliste est parfois négligée :

[...] c'est au nom du public, du citoyen, que le journaliste acquiert sa légitimité. Que sa liberté n'est pas un fin en soi, mais s'arrête où commence celle du citoyen, que cette liberté justement revendiquée ne se justifie que bien employée, que mise en œuvre avec compétence, vigilance, conscience, responsabilité, conviction, rigueur personnelle, et même, osons-le mot, avec courage (11).

Ce programme actuel permettrait une confrontation plus responsable avec la réalité et la construction « des réseaux de vraie solidarité (et non de complicité)

confraternelle » (*idem*).

L'actuelle crise de confiance qui s'est installée envers les médias, les journalistes et les citoyens doit procéder à une articulation forte entre médias et démocratie mais qui n'oublie pas d'accorder une place importante au citoyen. À l'époque de la mondialisation un fossé s'est creusé, comme le signalaient Éric Favéy et Christine Menzaghi¹¹, entre les médias et le public : « Les uns et les autres n'existent qu'en termes d'audience, de parts de marché, rarement comme des citoyens » (9). Le public existe plutôt comme cible-marketing que public-citoyen. Puisque les voix affirmant la nécessité d'une charte de déontologie étaient nombreuses, dans le cadre des Assises internationales du journalisme, à Strasbourg en novembre 2010, une démarche inédite a permis une confrontation autour de la mise en place d'un dispositif déontologique entre les représentants des fédérations d'éditeurs, des syndicats de journalistes, de médiateurs issus de l'audiovisuel et des citoyens. Ce combat pour la qualité de l'information est très important puisque « la qualité de notre démocratie même est en jeu » (*idem*).

Roland Cayrol¹², auteur de *Médias et démocratie*, est encore plus catégorique. Partant du fait que la fonction traditionnelle du journal est une fonction d'analyse et non seulement de l'information, il va signaler dans une interview:

[...] dans notre démocratie, les médias jouent un rôle plus important que jamais, nous avons de moins en moins de confiance dans les grandes institutions de référence, partis, syndicats, Églises. [...] Il faut obtenir que la participation citoyenne se mêle de l'information, qui est un bien commun. Les médias sont très importants pour la démocratie pour les laisser aux seuls journalistes ! Nous sommes de plus en plus autonomes dans la construction de notre jugement. Désidéologisation et zapping vont aussi de pair. Tout cela fait que notre information dépend de plus en plus de l'information de masse: la seule chose qui joue le rôle de lien commun, ce sont les grands médias, autour de 20 heures: leur responsabilité est donc considérable (10).

Quant aux médias roumains qui ont lien avec la Francophonie, nous avons suivi récemment les réactions de solidarité et les analyses des derniers événements qui ont choqué la mappemonde. Ainsi, selon Matéi Visniec, journaliste à *Radio France International*, écrivain d'origine roumaine établi en France de presque 30 ans, déclarait dans ses interview pour *Le Monde* et *Știrile ProTV* que dans un pays où le siècle des Lumières a libéré des énergies naissant l'esprit critique, même l'attentat contre la presse est un défi. La France signifie par excellence liberté de la presse. Ici sont nés l'irrévérence, l'insolence, le droit à l'humour, la critique, la dérision. Les journalistes tués étaient des vrais artistes de l'esprit critique et voilà qu'on vit un moment d'offensive d'une nouvelle forme de fascisme, c'est l'islamo-fascisme qui vient avec une nouvelle idéologie qui a pris en otage une religion. La vérité est que la machine d'intégration s'est bloquée. Dans le contexte des guerres dans l'Afrique du Nord, les choses se sont radicalisées, la France découvre avec

stupeur que l'endoctrinement se fait dans les prisons où les délinquants en sortant sont prêts à faire le Jihad. Ce sont des phénomènes qui n'ont pas été suffisamment analysés et c'est le moment de le faire puisqu'il existe un foyer d'intoxication islamo-fasciste à l'intérieur de l'Europe. C'est le moment que l'Occident et l'Europe renoncent à une autre forme de dictature qui s'est imposée les dernières années : la dictature de la politique correcte. Le fait que les institutions françaises n'ont pas réussi de transformer les enfants nés en France en citoyens de la République est un problème profond, troublant, qui doit être traité sans ménagements - concluait le journaliste.

Dans son interview pour *Radio France International* et autres médias, l'écrivain et philosophe Andrei Pleșu, ancien Ministre de la Culture et des Affaires Étrangères, affirme que les horreurs de Paris remettent en question les problèmes visant le multiculturalisme et la migration. Dans une perspective du « mainstream corect », les intellectuels discutent et combinent deux thèses axiales qui, comme le souligne Andrei Pleșu, ne doivent pas être mêlées : le crime et la liberté de l'expression. Tout crime, continue le philosophe roumain, (et surtout celui légitimé par la religion) est odieux et inadmissible. Les malfaiteurs ne sont pas dans l'esprit du texte sacre, il s'agit d'une interprétation superficielle de l'islam. Quant à la question de la liberté, elle est complexe puisque être libre signifie *choisir*. Mais la liberté de choisir laisse place aussi pour un choix erroné, ainsi, la liberté serait aussi un piège. Le concept de la liberté d'expression doit constituer un sujet de réflexion et de pratique permanente pour tous ceux qui se manifestent dans l'espace public. Il n'existe, souligne-t-il, dans aucune législation démocratique, d'aucun pays civilisé, de liberté d'expression sans limites raisonnables et responsabilités morales, il n'existe de liberté dans un sens absolu. Au-delà du pathos des épisodes tragiques de Paris, il faut reconnaître que nous vivons dans un monde où certains acceptent plus que les autres les règles de la déontologie des journalistes.

Le fondateur de la revue roumaine d'humour *Academia Cațavencu*, Ioan T. Morar, qui habite depuis quelques années à Paris, a écrit sur son blog personnel que les journalistes de la publication *Charlie Hebdo* ne l'ont pas fait rire et qu'ils n'avaient pas la bienveillance de l'humour. Néanmoins, il considère que l'attaque terroriste de Paris est le plus grand attentat à l'adresse de la presse et de la liberté de l'expression qui n'ait jamais eu lieu en France.

Toujours dans la même revue, le journaliste Patrick André de Hillerin déclarait que les journalistes ont l'obligation d'écrire à propos des choses inconvenables : « en tant que journalistes de la satire, nous avons le droit de choisir la modalité stylistique appropriée. Et les 12 cadavres de et d'à côté de la rédaction démontrent que, pour les hommes dédiés, la limite de l'expression est la mort ».

À la suite des attentats qui ont fait vingt morts début janvier à Paris, plus de quatre millions de personnes ont marché sereinement dans les rues de France au nom de la liberté. Inédits l'un comme l'autre, ces événements ont eu des échos profonds parmi les francophones de partout. Ainsi, Humberto de Oliveira, coordinateur du Centre d'Études en Littératures et Cultures franco-américaines de l'Université Estadual de Feira de Santana (Brésil) lançait le suivant

l'appel d'une troublante solidarité :

Cher/chère collègue français(e), du Brésil où je suis en ce moment, je vous accompagne, je vous suis dans cette manifestation grandiose, je suis parmi vous qui marchez dans les rues et les places de Paris, je manifeste avec vous, pour vous, pour vous tous et pour nous tous aussi. Nous, les francophiles du monde entier [...], nous crions à l'unisson Liberté, égalité, fraternité! Car nous avons hérité de la Révolution française l'idéal le plus noble de l'humanisme, cette utopie concrète à créer ensemble. C'est pour cela que nous exigeons qu'on nous rende à nouveau et pour toujours la croyance en la démocratie réelle. [...] C'est la France métissée qui offre l'hospitalité aux errants, à tous ceux qui fuient la terreur, l'ignorance, l'intransigeance, car la France c'est la terre d'accueil qui garde en son territoire et surtout dans les rues de sa capitale, ceux qui, forcés à errer, rêvent de trouver un nouvel espace où la reconstruction de nouvelles identités devienne une réelle possibilité. C'est pour cela que je marche avec vous, je serai toujours prêt à marcher avec vous, cher/chère collègue français(e), francophone, francophile : pour cette terre, l'espace de liberté, de fraternité et d'égalité, je marche avec vous, Français de France, francophones et francophiles du monde entier. Vive la France !

Parmi ceux qui marchent à côté sont aussi les francophones roumains. La francophonie est l'application du multiculturalisme fonctionnel pour la participation à la synergie de visions et d'actions. Les idées-forces françaises nous ont unis il y a 25 ans à travers le modèle français. La France a été pour nous un système de référence qui a toujours exercé une sorte d'attraction fascinante. Dans cette partie du monde en pleine transformation la francophonie reste un repère des valeurs. La sensibilité francophone roumaine est riche en réflexion, pratique et expériences de terrain. Les milieux universitaires et scolaires sont des francophones fidèles. Dans l'élite francophone roumaine, madame Sanda-Maria Ardeleanu fait une figure à part au niveau de la francophonie parlementaire internationale et nationale. Madame la députée est une voix passionnée de la francité faite d'esprit de méthode et d'organisation. Elle est porteuse d'un discours politique à moyens d'ambitions, des attentes et des espoirs qu'il suscite. Son militantisme linguistique et culturel se traduit dans un discours clair, vigoureux et surtout fédérateur. La musique humaniste de la francophonie se fait entendre et démontre sa nécessité épistémologique dans tous les livres du professeur Sanda-Maria Ardeleanu. Publier, traduire, faire connaître, diffuser et valoriser – ainsi affirme-t-elle l'idéal francophone. Les approches plurielles de l'imaginaire francophone sont un apport substantiel dans l'euristique sociolinguistique actuelle. Son engagement en faveur de la francophonie a toujours gardé une foi sans faille en la liberté.

Pour tout ceci madame Sanda-Maria Ardeleanu est devenue un représentant exemplaire de la langue française, faisant écho à ceux qui ont la conviction que le français est le véhicule d'une certaine façon de liberté, d'une certaine façon d'appréhender le monde.

Notes

- ¹ Savidan, Patrick. *Le multiculturalisme*. Paris : P.U.F., 2009, p. 76-77.
- ² El Tibi, Zeina. *La Francophonie et le dialogue des cultures*. Paris : L'Âge d'Homme, 2002.
- ³ Bourges, Hervé. « La Francophonie est notre atout commun », *La gazette de la presse francophone*, mai-juin, 2003.
- ⁴ Wolton, Dominique. *Demain la francophonie*. Paris : Flammarion, 2006.
- ⁵ Habermas, Jürgen. *Entre naturalisme et religion. Les défis de la démocratie*. Paris : Gallimard, 2008.
- ⁶ Young, Iris-Marion. *Inclusion and Democracy*. Oxford: Univ. Press, Oxford, 2000, p. 107.
- ⁷ Renaut, Alain. *Un humanisme de la diversité*. Paris : Flammarion, 2009.
- ⁸ Lucas, Jean- Michel. « Croire encore en l'éthique de la dignité », *Les idées en mouvement*, no. 186, 2011, p. 12.
- ⁹ Agnès, Yves. « Pas de liberté sans responsabilité ! », *Les idées en mouvement*, no. 185, 2011, p. 12.
- ¹⁰ Hervouet, Loïc, « Former les artisans de la démocratie », *Les idées en mouvement*, no. 167, 2009.
- ¹¹ Favey, Eric et Menzaghi, Christiane. « Medias et public. La réconciliation nécessaire », *Les idées en mouvement*, no. 185, 2011.
- ¹² Cayrol, Roland. (en interview avec Joël Roman), « Il faut obtenir que la participation citoyenne se mêle de l'information », *Les idées en mouvement*, no. 167, 2009.

Références bibliographiques

- Favey, Eric. « Des langues pour faire l'apprentissage de l'autre », *Diasporiques. Cultures en mouvement*, no. 4, 2008.
- Habermas, Jürgen. *Entre naturalisme et religion. Les défis de la démocratie*. Paris : Gallimard, 2008.
- Hervouet, Loïc. « Former les artisans de la démocratie », *Les idées en mouvement*, nr. 167, 2009.
- Lucas, Jean- Michel. « Croire encore en l'éthique de la dignité », *Les idées en mouvement*, nr. 186, 2011.
- Renaut, Alain. *Un humanisme de la diversité*. Paris : Flammarion, 2009.
- Savidan, Patrick. *Le multiculturalisme*. Paris : P.U.F., 2009.
- Todorov, Tzvetan. *La peur des barbares*. Paris : Robert Laffont, 2008.
- Wolton, Dominique. *Demain la francophonie*. Paris : Flammarion, 2006.
- Young, Iris-Marion. *Inclusion and Democracy*. Oxford: Oxford University Press, 2000.

L'interculturel et la constance ininterrompue de l'identité nationale dans le contexte de la mondialisation

Ana BONDARENCO

Université d'État de Moldova

Résumé

La relation entre l'interculturel et l'identité nationale est conçue comme problème du Moi, du soi-même et du soi-même de l'Autre, de la rencontre de deux ou plusieurs cultures différentes dans le même espace social, de l'acceptation ou de l'inacceptation de l'Autre. C'est pourquoi, nous nous sommes fixé pour objectif d'examiner cette relation, son impact sur l'identité d'accueil, d'une part, et sur l'identité de l'émigré, d'autre part, en nous appuyant sur le rôle du temps dans l'interaction entre la constance et la variabilité de l'identité, sur la dimension quantitative et qualitative de l'entité analysée.

La complexité de l'identité réside dans plusieurs facteurs, dont l'un serait celui de persistance de la constance et de la variabilité dans sa structure. C'est le temps qui démontre, avant tout, la continuité de la permanence dans le temps de la constance et la coexistence des deux composantes, invariable et variable, de l'identité. Les deux caractéristiques de l'identité, celle de l'invariabilité et celle de la variabilité se rapportent aussi à la dimension quantitative et qualitative de l'identité.

La mondialisation porte atteinte à l'identité personnelle aussi bien qu'à celle nationale, en apportant des changements aux deux dimensions de l'identité. Elle est parvenue à effacer, voire à déloger nombre de valeurs pratiquées et enracinées en nous, elle a transformé la valeur suprême de l'identité personnelle, celle de l'humain, en installant des pratiques, des propriétés, dans notre Moi, incompatibles avec le genre humain. Elle a modifié notre manière d'agir, d'interagir et de réagir.

Mots-cles : *identité nationale, acceptation de l'autre, identité de l'émigré, le temps, variabilité / invariabilité.*

Abstract

The relationship between the intercultural and the national identity is conceived as an issue of Ego, the self and the self of the Other, of the meeting of two or more cultures in the same social space, the acceptance or non-acceptance of the Other. Therefore, we set a goal to examine this relationship, its impact on the host identity on the one hand, and on the identity of the migrant, on the other hand, we highlight the role of time in the interaction between the constancy and variability of identity, on the quantitative and qualitative dimension of the analyzed entity.

The complexity of identity lies in several factors, one of which would be that of persistence of constancy and variability in its structure. It is the time that shows above all the continuity of permanence in time of constancy and coexistence of two components, variable and invariable, of the identity. The two features of identity, that of the constancy and that of the variability, also relate to the quantitative and qualitative dimension of identity.

Globalization affects personal identity as well as the national identity by making changes to the two dimensions of identity. It came to erase or even to dislodge a number of values practiced and rooted in us, it has transformed the supreme value of personal identity, that of

the human, installing practices, properties in our Ego incompatible with mankind. It has changed the way we act, interact and react.

Keywords: *national identity, acceptance of the other, identity of the migrant, time, variability / invariability.*

L’interculturel et l’identité nationale, problème pluridisciplinaire

La relation entre l’interculturel et l’identité nationale, c’est le problème du Moi, du soi-même, de la rencontre de deux ou plusieurs cultures différentes dans le même espace social, de l’acceptation ou de l’inacceptation de l’Autre. C’est pourquoi, nous nous sommes fixé pour objectif d’examiner cette relation, son impact sur l’identité d’accueil, d’une part, et sur l’identité de l’émigré, d’autre part, en nous appuyant sur le rôle du temps dans l’interaction entre la constance et la variabilité de l’identité, sur la dimension quantitative et qualitative de l’entité analysée.

Le phénomène de l’interculturel suscite l’intérêt des sociologues, des ethnologues, des philosophes, des anthropologues, des psychologues, des linguistes et certainement des didacticiens. Il a transcendé le domaine ethnographique, anthropologique, social pour se transformer en problème politique dans un nombre considérable de pays, dont le dernier pour les Européens, est l’Ukraine.

L’identité nationale se présente, dans la vision des sociologues, comme une construction sociale de caractère idéologique et culturel, bâtie durant l’histoire d’une communauté sociale, et permettant à tout individu de répondre à la question « Qui suis-je en qualité de citoyen appartenant à une communauté nationale ? » L’identité nationale reste l’entité fondamentale sur laquelle s’appuient l’existence et les formes de manifestation de l’être humain; elle est en outre le pilier sur lequel se tient la nation et s’avère être un outil politique de premier ordre. Aujourd’hui, la dimension politique de l’identité nationale s’affirme d’une manière évidente, incontestable.

L’entité qu’on analyse constitue un ensemble de relations, celles-ci révélant les rapports avec l’Autre en tant que semblable, et la relation du moi avec l’Autre, ces deux relations différant l’une de l’autre.

L’analyse de l’identité conduit à aborder le problème du rapport entre le semblable et le différent. Dans les études philosophiques on examine surtout l’identité personnelle, dans les études sociologiques on attache, entre autres, une grande importance à la dimension nationale de l’identité. En règle générale, on distingue les types suivants d’identité:

- l’identité comme relation d’un être à lui-même dans différents délais de temps : identité numérique, le fait d’être Un, le même dans le sens d’unique et à la fois pluriel dans des délais de temps différents, ceci impliquant la persistance des deux dimensions, quantitative et qualitative, dans la structure de l’identité;
- l’identité considérée comme l’ensemble des traits de caractère d’un sujet déterminant son devenir personnel : identité personnelle;

- L'identité conçue comme composée de « l'un » et du « plusieurs » à la fois, voire tous, dans le même espace et dans différents temps. Elle se conçoit alors comme l'ensemble des comportements, dans la pratique des us et de coutumes, qui sont communs à tous les individus appartenant à une nationalité, donc des comportements qui se ressemblent malgré quelques variations : identité nationale.
- on parle également d'identité pour désigner l'appartenance de plusieurs êtres à une même espèce : identité spécifique.

L'interculturel et l'identité nationale dans le même espace social, les interrogations que suscite leur co-existence

Vu la nature complexe de la catégorie de l'identité, y compris de l'identité nationale, vu les problèmes qui se posent lorsqu'une identité nationale interagit avec une autre identité nationale, celle d'un émigré, nous nous sommes interrogés sur les problèmes suivants :

- Que se passe-t-il, en effet, lorsque deux ou plusieurs cultures se rencontrent, du fait qu'un émigré porteur de sa culture d'origine se voit contraint de s'adapter à un contexte social nouveau dans lequel il intégrera, ou non, sa culture d'origine ? Le plus souvent, mais pas toujours, il vit, en s'alimentant des deux cultures, ce qui peut l'amener en pratiquant la culture de la terre d'accueil à perdre progressivement la sienne, même s'il la préserve au fond de sa conscience et si la mémoire de son corps même garde trace des *habitus* de sa culture d'origine.
- S'il préserve certains indices de sa culture d'origine, quelle est la nature de la situation sociale et des contacts humains qui déterminent l'émergence des signes identificatoires de son identité nationale d'origine ?
- Quel est le critère déterminant de l'acquisition des nouvelles pratiques culturelles, ou la préservation de son identité nationale ? Ce critère est-il déterminé par le seul processus rationnel d'adaptation, ou est-il conditionné par des réactions essentiellement psychologiques ?
- Quels peuvent être, au niveau des codes langagiers et autres, les effets perlocutoires des nouvelles pratiques langagières, sociales et culturelles sur la personnalité de l'immigré ? Quels effets la relation entre l'autochtone et l'émigré a-t-elle dans la pratique pour l'un comme pour l'autre ?
- Quel est le contenu de la compétence pluriculturelle qu'on devrait construire chez le public migrant, et chez les élèves, qu'ils soient migrants ou autochtones ?

Le fondement théorique de l'étude

Cette matière à réflexion a conditionné notre besoin de nous référer à des points de vue différents exprimés par certains penseurs sur le sujet:

- de Friedrich Ludwig Gottlob Frege, sur la nature transcendante *du même*, sur une relative indétermination de l'identité. Frege, avant tout mathématicien, s'est

intéressé à la philosophie du langage (*Über Sinn und Bedeutung*, 1892). Sa démarche lui a permis d'affirmer que la représentation est une unité mentale subjective et individuelle, alors que le sens peut être la propriété commune à plusieurs sujets (base de la possibilité de communiquer et du transfert des données culturelles).

- à la conception empirique de D. Hume, à ses idées sur la relation entre identité et temps, sur la constance dans le temps du soi-même en dépit des différences du temps, sur l'interaction entre unicité et pluralité. Philosophe et spécialiste du droit, Hume, sans être mathématicien, était cependant marqué par les mathématiques: il considère deux grandes catégories de relations, les relations dépendant uniquement de la comparaison entre les idées, et les relations dépendant de la confrontation avec l'expérience ;
- à la vision d'Edgar Morin, sociologue spécialiste de la complexité, qui applique aussi le principe de l'invariabilité et de sa persistance à travers le temps, et ce malgré les changements, la variabilité. Il développe l'idée de la constance dans le temps du soi-même, mais aussi celle des unités physiques, géologiques, biologiques, permettant à l'homme de continuer à vivre sur la terre ;
- à Paul Ricoeur et les idées qu'il exprima sur l'identité personnelle, sur la permanence du soi-même dans le temps, sur le concept d'identité narrative. L'homme reconnaît le sens de la vie dans l'emploi des métaphores en poésie, dans l'emploi symboliques des images et des significations habituelles, usuelles qui éclairent son existence ;
- à Emmanuel Kant dont les idées sur la notion de "personne, sur le pouvoir de l'être humain de posséder le Je dans sa représentation ont constitué une base sur laquelle nous avons appuyé notre réflexion (14). Cette idée de Kant est en quelque sorte une réponse à l'idée de Frege, qui affirmait l'indétermination de l'identité.

Les idées de Hume sur l'identité personnelle ont permis à P. Ricoeur de fonder la théorie de la mêmété, de l'ipsité et de l'altérité.

Dans l'interprétation de l'interculturel, nous nous référons aux deux conceptions de la culture définies par P. Bourdieu, la conception « savante » et la conception « anthropologique ». La culture « savante » est représentée par les valeurs créées par des scientifiques, écrivains, peintres, musiciens, architectes, etc., la deuxième conception, anthropologique, comporte l'ensemble des pratiques sociales, des manières de vivre d'une société, l'ensemble des us et des coutumes (théorie de l'*habitus*).

Selon Serge Regoud :

La deuxième conception ne paraît guère poser de problèmes spécifiques en termes d'articulation entre culture et politique: l'ensemble des « us et coutumes » d'une société, façonnée par l'histoire, le territoire, langue, la religion [...] participe génériquement, de la culture de ladite société, qui peut, indifféremment, manifester ou non des signes démocratiques. La culture n'y paraît guère dissociable de l'identité « politique » des groupes concernés (29).

Dans ce cadre d'idées, R. Gevaert, didacticien belge, démontre, sur l'exemple des supports didactiques, la dépendance du système éducationnel des pays de l'UE de la politique culturelle des institutions de l'UE. L'auteur constate le processus de la transformation des diverses politiques industrielles, agricoles et monétaires des états de l'UE en politiques communes, celles-ci ayant soumis les objectifs nationaux à des directives communes européennes. Les systèmes juridiques nationaux des pays, les divers droits pénaux, civils, commerciaux, et financiers nationaux, selon le didacticien, à leur tour se conforment au droit européen (29).

Dans la vision de R. Gevaert, les politiques de la culture et de l'enseignement secondaire des institutions de l'UE subissent l'unification européenne. Les tentatives d'unification, voire des supports didactiques, auraient dû être mises en place par la fabrication des manuels européens communs d'histoire et de géographie (*ibidem*). Dans les conditions de l'unification de l'enseignement de l'histoire, au niveau du secondaire des pays de l'UE, quelle formation pourrait recevoir les élèves, les collégiens, les lycéens sur les histoires de leurs pays respectifs et sur leurs relations avec les autres histoires, et, par suite, quelle formation donnerait-on aux futurs citoyens de chaque pays en même temps qu'aux citoyens européens ?

La catégorie de l'identité, sa définition

Dans les travaux des philosophes, des sociologues, l'identité est qualifiée comme étant une entité plus abstraite que celles des oppositions catégorielles: « [...] sa généralité et son abstraction sont encore plus élevées que celles des oppositions catégorielles » (Encyclopædia Universalis : 754). À côté du concept d'*identité, du moi, du même*, se caractérisant par leur abstraction, on pourrait situer les notions de *temps, d'événement, d'action, d'entité*, qui se caractérisent aussi par un haut degré de généralité, quoiqu'on ait une représentation mentale sur ces entités.

Les difficultés de la définition de l'identité et son rapport à l'interculturel s'expliquent par sa complexité, dont un des motifs serait celui de l'ensemble des rapports que suppose cette entité :

- le rapport de l'unique, du Moi à soi-même dans différentes situations et à des moments différents, la différence d'espace et de temps générant d'autres Moi ou des Alter Ego ;
- le rapport de la **structure profonde** du Moi, à la structure profonde du Moi d'autres individus représentant la même identité nationale;
- le rapport entre le Moi, tout ce qui constitue sa nature individuelle et le socioculturel de la communauté sociale dont fait partie le Moi, d'une part, et le culturel d'un Autre, d'un émigré, d'autre part;
- le rapport de l'unique au culturel d'un ensemble d'individus pratiquant et représentant des cultures différentes.

Parmi les facteurs qui déterminent cet ensemble de corrélations, dont la liste n'est pas fermée, celui du temps et de l'espace a une importance évidente pour l'explicitation du contenu et de la complexité de l'identité, les catégories citées déterminant la préservation ou l'effacement de l'identité nationale à travers le temps.

Selon G. Frege, le *même* appartient à des transcendants. Cette spécificité du caractère transcendantal de l'identité suppose l'intervention des facteurs extérieurs qui pourraient l'expliquer. L'espace, le temps interviennent et, selon la vision des philosophes, des sociologues il y a une difficulté intrinsèque à saisir l'identité, sur les plans les plus divers - logique et métaphysique, psychologique, anthropologique. Selon G. Frege la difficulté de saisir l'identité à différents niveaux s'explique de la façon suivante : puisque toute définition est une identité, l'identité elle-même ne saurait être définie.

Le caractère indéfinissable de l'identité fait penser à l'existence d'une série de concepts qui ne se prêtent pas à être définis, comme par exemple : *le temps, l'action, l'événement, la chose*, etc. Dans cette optique, J. Austin écrit que les lexèmes *même, réel* ou *entité* sont des mots dont l'usage négatif est plus facilement repérable que leur emploi directement assertif (3). La difficulté pour définir de telles entités s'explique parce qu'on ne trouve pas d'équivalent linguistique pour expliciter leur contenu sémantique.

La définition, étant une identité, comporte assez souvent une ambiguïté, bien que le lexicologue, en construisant une définition, prenne en compte les compétences linguistiques des destinataires. Il recourt à un signifiant synonymique, dont la signification devrait être connue. En se substituant au lexème de départ, il actualise la plupart des propriétés inhérentes à l'entité de départ, celles-ci assurant l'explicitation du contenu conceptuel d'une entité.

Néanmoins, dans nombre de cas, le lexicologue ne trouve pas de substitut lexical du nom à définir et il recourt alors à d'autres outils, tours linguistiques, voire à d'autres signes sémiotiques, par exemple, à des signes iconiques.

P. Ricœur définit, *l'action* comme *ce qui fait arriver* et *l'événement* comme *ce qui arrive* (20). L'auteur ne dispose pas d'un autre lexème, comportant dans sa structure sémantique les propriétés de l'action, ce qui l'oblige à employer le tour pronominal *ce qui*. La signification de cet explicatif devrait être identique à celle du nom « action » ou « événement », mais elle est vidée de sa signification. Suite à ceci, la valeur sémantique indéterminée de ce tour ne répond pas à l'attente du destinataire.

Les entités citées sont à tel point connues pour chacun de nous, que leur explicitation serait redondante. À notre avis, c'est le caractère existentiel de l'identité qui enlève le besoin de la définir au moyen des outils linguistiques.

À part ceci, la difficulté de définir l'identité ou d'autres notions de ce genre a pour motif le fait qu'elles sont des évidences, et suite à ce caractère, elles ne se prêtent pas à la définition. Elles n'ont pas besoin d'être définies parce qu'elles se soumettent à l'ensemble des phénomènes de notre perception, et plus particulièrement la perception visuelle, celle-ci démontrant le caractère réel de

l'objet perçu par un sujet conscient, et non pas par un sujet rêvant [...]. Nos perceptions, nos représentations psychiques, nos sensations ont pour appui des évidences existentielles.

Serait-ce pour cette raison que Saint Augustin, en réfléchissant sur la catégorie du temps, avait témoigné au lecteur : « Qu'est-ce donc le temps ? Si personne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais pas » (264).

Le temps, générateur des différences et marqueur de la constance dans la structure de l'identité, leur coexistence et leur importance pour la continuité de l'identité

Comme l'observation d'un objet ou d'un individu humain, afin d'identifier leur caractère particulier, livre un produit, une impression, une image chaque fois différente par rapport à l'image antérieure, D. Hume considère que cette différence devrait générer une diversité et pas une identité. Par l'affirmation *chaque fois* on a en vue l'importance de l'intervention du temps, des différences de temps dans la perception de l'objet et de la production d'une image similaire et pas identique. En s'interrogeant sur l'existence du Moi, derrière l'unité et l'unicité, le philosophe affirme : « [...] l'illusion de l'identité est engendrée par le temps » (13). Par cette assertion le philosophe explicite le motif pour lequel il est difficile de définir l'identité, c'est le temps qui crée une illusion sur l'identité, qui en crée donc une idée peu claire en produisant des variations dans cette identité même. C'est pourquoi, selon Hume « [...] il nous faudra nous demander ce qui nous fait attribuer aux objets l'unité qualitative de leurs déterminations et une existence continue dans le temps » (13). Selon le philosophe, l'attribution à un ensemble d'objets de la propriété d'unité qualitative, demande que soit déterminée la nature des facteurs qui pourraient l'expliquer, et définir les modalités d'action des facteurs assurant sa continuité.

Nous considérons que l'on construit une unité qualitative de l'identité par la complémentarité ou par la conjugaison de ce qu'il y a de particulier, de singulier dans l'individu avec ce qu'il y a de commun au niveau socioculturel pour les membres d'une communauté sociale : les us et les coutumes qu'on pratique, qu'on respecte, les normes de comportement, la manière de faire, de dire et d'être de tous ceux qui constituent une unité qualitative ou une unité nationale.

En même temps, Hume trouve qu'en dépit des différences dues au temps, l'objet demeure le même : « Dire d'un objet qu'il est identique à soi signifie qu'un objet existant à un moment demeure le même à un autre moment » (13). Cette idée permet d'insister sur l'inchangeabilité relative de l'objet, sur la préservation de ce qui constitue son essence, l'essence de l'unité qualitative d'une personne, de son caractère, de ses traits physiques, psychologiques, psychiques, des valeurs morales formées et de celles acquises à travers le temps dans le même espace social. Malgré l'écoulement du temps, l'être humain devrait demeurer le même, préserver le fondement moral, culturel, qui constitue le critère de son existence et de sa

continuité. Demeurer le même malgré les différences liées à l'action du temps reste le facteur déterminant de l'unité dans l'identité.

La condition de la durabilité du soi-même est désignée par Hume par le terme de *constance*, envisagée comme ressemblance :

Cela est dû à la constance et à la cohérence des perceptions. *La constance*, c'est-à-dire, *la ressemblance des impressions relatives* à un certain objet en des moments différents, nous amène à imaginer que cette ressemblance s'enracine dans une seule et même chose, et représente une véritable identité; et la cohérence des impressions, pour sa part, fait que nous nous autorisons à remplir, par des perceptions non effectivement perçues, les intervalles dans l'observation d'un objet et à déclarer cet objet comme doté d'une existence continue (13).

La différence liée à l'enchaînement des séquences temporelles, durant l'existence de l'objet, ne devrait pas apporter des modifications de fond à l'identité, particulièrement à l'unicité de la personne. Elle ne devrait pas avoir de pouvoir sur le « continu » de l'existence de l'identité de l'objet, car, dans le cas contraire, l'objet ne serait pas identifiable. C'est la constance qui assure l'existence continue de l'objet.

Ce qui ne veut pas dire que le philosophe ne reconnaisse pas les changements qui interviennent avec le temps dans notre identité. Il parle alors de *la ressemblance des impressions relatives à un certain objet*. L'objet change, mais ces changements ne portent pas atteinte à la constance du fondement de l'identité, y compris du Moi, de notre *mêmeté*.

Néanmoins, l'idée que la ressemblance, *s'enracine dans une seule et même chose* crée l'illusion d'une véritable identité, selon Hume. L'illusion de la véritable identité est motivée par la différence qui existe entre les images, les impressions qu'on se fait sur une chose dans les différents moments de sa perception. La faculté psychique de l'individu, notre perception ne produit pas chaque fois la même image de la chose ; elle enregistre les propriétés identiques, donc déjà remarquées antérieurement, auxquelles s'ajoutent des différences nées dans l'instant du présent. D'où les différences entre les images construites à l'instant « *t* » et celles construites à l'instant « *u* ». La persistance des différences démontre l'aptitude de notre cerveau à découvrir du nouveau chaque fois qu'il considère et reconsidère la structure interne du même objet.

La ressemblance relative entre les images laissées par le même objet, en reproduisant l'image formée, produit chaque fois quelque chose qui est à la fois identique et différent par rapport à l'image antérieure. En revanche, si à la place du cerveau humain nous mettons en action une intelligence artificielle, celle-ci reproduit l'objet dans son intégrité en présentant chaque fois une image identique de cet objet, qu'elle ne fait que copier, ce qui n'est pas un défaut en soi car sur le plan technologique nous avons souvent besoin d'objets absolument identiques. Ainsi, l'intelligence humaine se distingue de l'intelligence artificielle par sa faculté de découvrir et de produire dans l'objet.

Le problème de l'identité ou de la ressemblance existant dans une seule et même chose a fait l'objet d'études de la romaniste russe N. Aroutionova. En analysant les principes de la constitution de la signification identificatoire, les types des situations de l'identification, et les spécificités logico-sémantiques de la phrase simple assertant l'identité (SN1 copule être SN2), la linguiste s'interroge sur l'identité ou la ressemblance de ce que l'on désigne par la même chose (1, 2).

La ressemblance des impressions relatives à un objet, l'illusion d'une véritable identité, affirmation de Hume, ne permettent pas de conclure que la constance des propriétés ne perdure pas, bien au contraire, car la constance et la différence coexistent, se rejettent en même temps elles s'appellent, se fusionnent dans un tout formant une unicité. Hume écrit à ce sujet: « L'identité se rapporte, en effet, à l'existence dans le temps et à la variation (comment déterminer une permanence à travers et malgré le changement ?) et elle présuppose aussi l'unité qualitative: le même s'oppose au différent... » (13). Par cette affirmation, l'auteur soutient l'idée de l'unité qualitative de l'identité malgré la variation, les variations s'ajoutant à l'unité du *même*.

Nombreux sont les philosophes qui constatent le rôle du temps dans les changements qu'il apporte à la structure interne de l'objet. La construction d'une impression, d'une image sur l'objet, l'identification de ce qu'il y a d'identique et de différent dans le même individu humain, rapporté à un autre, lui semblable, se fait dans des délais de temps différents. Bergson aborda la question de l'un et du multiple à partir de la définition du *nombre* dans le chapitre III de *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*, chapitre où il traite *De la multiplicité des états de conscience - L'idée de durée*.¹

Pour P. Ricœur, qui avait lu *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*², n'hésita pas à aborder le problème de l'identité, qui ne peut être expliquée que par le seul prisme de la catégorie du temps : « ... une problématique entière, à savoir celle de l'identité nationale qui ne peut précisément s'articuler que dans la dimension temporelle de l'existence humaine » (138).

En examinant l'identité personnelle, P. Ricœur définit la notion de caractère et souligne la permanence dans le temps et la continuité ininterrompue des traits distinctifs de l'individu humain : « J'entends ici par caractère l'ensemble des marques distinctives qui permettent de réidentifier un individu humain comme étant le même. Par les traits descriptifs [...], il cumule l'identité numérique et qualitative, la continuité ininterrompue et la permanence dans le temps. C'est parce qu'il désigne de façon emblématique la *mêmeté* de la personne » (144).

La détermination de l'identité d'une personne s'effectuant au moyen de l'identification et de la réidentification du même, suppose la reconnaissance de la même chose deux fois, « n fois », expression de Ricœur. Le syntagme « deux fois, n fois » explicite la dimension quantitative de l'identité, le rôle du temps dans son explicitation et surtout son importance pour la réidentification, d'un individu comme étant le même. La reconnaissance du même est déterminée par *sa permanence ou sa constance dans le temps*.

Dans ce cadre d'idées, P. Ricœur considère que « le problème de l'identité personnelle constitue à (ses yeux) le lieu privilégié de la confrontation entre les deux usages majeurs du concept d'identité ... d'un côté identité comme mêmeté, [...] de l'autre l'identité comme ipsité.... », cette dernière n'étant pas la même » (140) en soulignant que c'est avec la question de la permanence dans le temps que la confrontation entre nos deux versions de l'identité fait pour la première fois véritablement problème. Selon le philosophe, les implications temporelles apportent de la clarté entre la mêmeté et l'ipsité, mais il ne faut pas oublier qu'il considère le problème du temps comme une aporie.

Le Temps ne serait pas Temps, s'il n'y avait d'unité du Moi, de l'objet sur lequel il exerce son influence et le modifie. L'interaction entre le Moi et le Temps s'exprime par ce fait que le moi porte en lui et avec lui le temps, avant tout le Présent et le Passé. C'est la loi naturelle qui régit le rapport entre le nouveau et l'ancien dans l'unité.

Le temps s'avère le facteur modificateur de l'identité en générant des variations, des versions de l'unique, de l'unicité. C'est ici qu'intervient le numérique de l'identité : variantes du moi-même, suite aux changements apportés par le temps. Le pluriel du nom « variantes » n'est autre chose que les différences persistant dans l'identité, toutes les deux, se trouvant en relation de co-existence et de confrontation. Ce serait pour cette raison que P. Ricœur affirme : « La mêmeté est un concept de relation et une relation des relations » (140).

Le moi, sa structure, le soi-meme, et son importance pour l'identification de l'individu humain

La complexité de la détermination de l'identité est conditionnée, d'une part, par la coexistence de l'identique et des différences dans la structure de cette entité, d'autre part, par le fait que l'identité comporte un ensemble de propriétés qui caractérisent uniquement une personne ou un objet et des caractéristiques culturelles uniques, propres à une seule communauté sociale à laquelle l'individu appartient. Ces dernières rendent l'individu ou les membres d'un Tout, aux yeux de celui qui les observe, différent par rapport à une autre société. Par conséquent, dans la structure de l'unité qualitative du Moi il y a deux composantes fondamentales :

- celle de l'unicité de l'objet, dans le sens d'être unique, singulier, particulier, individuel ;
- celle qui se rapporte aux propriétés qui viennent dans le temps et dans l'espace, ou celles que l'individu s'approprie à travers le temps.

La dernière est un acquis intellectuel, culturel de l'être humain, la première tient des traits distinctifs d'un individu au niveau physique, psychologique, intellectuel. Ils constituent la « structure profonde » de l'unité qualitative du Moi. L'unicité de l'unité qualitative sert de fondement pour incorporer de nouvelles propriétés, de nouvelles pratiques culturelles du pays d'accueil d'un émigré. Prises ensemble, elles assurent la continuité de l'être humain, de son identité nationale et la coexistence des différences culturelles.

Quant à l'interculturel de l'émigré, il doit ajouter à sa « structure profonde » et à sa culture d'origine des différences qui, dans nombre de cas, ne s'accordent pas avec ses pratiques culturelles, avec ses habitudes et ses stéréotypes de vie. On pourrait citer en qualité d'exemple, la situation des Syriens émigrés dans un pays de l'Occident, dont le psychologique et le psychique demandent qu'ils pratiquent ce qui est enraciné en eux, leur religion, leurs traditions, etc. Ils devraient abandonner ce qui est sien, ce qui constitue le soi-même et se former à d'autres modes de vie, modes de faire, d'être, de maîtriser un autre moyen de communication, en fin de compte, ils doivent accepter le particulier de l'individuel culturel de la terre d'accueil.

Au nom de l'intégration sociale, la majorité des émigrés s'approprient ce qu'il y a de propre au niveau culturel aux autochtones. Les Européens s'adaptent et acceptent l'apprentissage et la pratique au quotidien de la culture des autochtones, quant aux émigrés musulmans, côtoyant le culturel du contexte social d'accueil, ils continuent à pratiquer et à préserver l'unité qualitative de leur identité, leur soi-même.

Les représentants du monde arabe, pratiquant la religion musulmane, préservent leur soi-même en toute circonstance. À titre d'exemple, on pourrait citer le port du foulard dans le contexte français par les femmes musulmanes dans des lieux publics, voire à l'école. Certains étudiants arabes, faisant leurs études dans des universités françaises, pratiquent parfois les cinq prières en profitant de tout espace libre dans les locaux d'une université ou du campus universitaire.

Installés en Moldavie, les hommes musulmans, mariés à des femmes moldaves, les obligent à se convertir à l'Islam, à porter le foulard et tout le vestimentaire que portent les femmes musulmanes.

Les derniers événements tragiques, barbares, produits à Paris par des islamistes fondamentalistes, démontrent d'une manière manifeste la cruauté à laquelle les islamistes sont aptes à agir au nom de leurs normes religieuses. Un petit nombre de musulmans cependant, installés sur une terre étrangère, s'approprient la culture de la terre d'accueil dans son intégrité.

L'attitude du Moi d'accueil est aussi différente, mais s'agissant de la France, le peuple français dans la majorité des cas n'a pas rejeté la culture des émigrés, et l'a même tolérée, et acceptée. Néanmoins, la radicalisation des Français d'origine musulmane et leur intégration dans des formations djihadistes posent au niveau international nombre de problèmes de différents genres, et tout particulièrement le problème de l'éducation.

Néanmoins, la culture de l'émigré, représentant aussi une unicité et une unité culturelles par rapport à l'identité de la terre d'accueil, est soumise aux changements. Chez certains émigrés, elle se perd au cours des années, mais chez les personnes âgées, la culture d'origine est préservée, elle perdure, quel que soit le contexte social, le milieu social.

La cohabitation de deux ou plusieurs cultures dans tous les contextes sociaux, y compris dans celui de la Moldavie, permet de faire une comparaison entre le soi-même et le social du sien et le soi-même de l'autre, de prendre

conscience de la valeur, de l'intérêt que présentent l'interculturel, le social de l'Autre, y compris avec ses traditions économiques, politiques et religieuses. C'est une source de connaissances et d'enrichissement des représentants des deux cultures.

Les spécificités citées du Moi, de la structure de son unité qualitative, se présentent comme une espèce d'habitat qui comporte le particulier inné ou ce qui avait été génétiquement transmis, les valeurs formées et l'acquis. L'inné est envisagé comme invariable, l'acquis comme variable. La dernière composante du Moi implique des délais de temps pour que l'émigré intègre des pratiques sociales, des comportements différents, etc. Le social, en tant que constituant de l'unité qualitative, rapporte l'individu aux autres, à ses semblables, partageant le même territoire, la même langue, les mêmes habitudes vestimentaires, identiques dans leurs grandes lignes. L'unité qualitative de l'identité, en quelque sorte constante, rend l'être humain individuel. L'individuel, l'unique joint au social, au commun constituerait une autre unité qualitative, celle de l'identité nationale, du moins culturelle.

Le Moi, c'est l'unique, le même, il reste relativement interchangeable à certains niveaux même, à travers le Temps et en dépit du temps. S'il n'y avait que de l'unique dans son genre parmi les uniques d'une espèce, il n'y aurait pas d'opérations psychiques, telles que : catégorisation, classification, identification, individualisation, généralisation, caractérisation, etc. Ces opérations psychiques seraient irréalisables, parce que le monde serait homogène. L'individu, le monde ne ressentiraient pas le besoin d'identifier, de déterminer, de porter un jugement de valeur sur un sujet, puisque celui-ci serait automatiquement identique à l'autre. En suite de quoi l'existence et la continuité du monde ont besoin des différences. C'est grâce à l'existence des différences qu'on reconnaît l'autre, qu'on l'identifie autre, différent du moi-même et des autres.

Le célèbre « cogito ergo sum » (Je pense, donc je suis.) de Descartes lui permet d'assurer qu'il énonce une indiscutable vérité : « pour penser, il faut être »³. Ce faisant, alors qu'il tenait à affirmer la priorité de l'âme sur le corps, il affirme en même temps une conception existentielle du moi qui lui est très personnelle, très singulière, mais en même temps évidente au point qu'elle fut sans cesse citée dans les siècles qui suivirent. Cette remarque personnelle, individuelle, fut ainsi reconnue par un très grand nombre et finit par être considérée comme relevant de la pensée et de la culture universelle.

L'existence de l'Un dans un Tout et d'un Tout dans l'Un, de l'unicité et des différences dans une unité

En réfléchissant sur la coexistence de l'identique et des différences dans la même unité, celle-ci localisée dans le même espace et située dans le même temps social, N. Dittmar s'interroge : - Comment les ressemblances et les différences sont-elles possibles dans un même espace-temps, dans la co-présence de l'humanité à elle-même? Cette interrogation de Dittmar est suivie d'une autre : « -

Comment faire pour que le Tout soit un et que chaque être soit un en soi-même ?, - Comment préserver son identité sans rejeter celle des autres? Comment penser les différences culturelles et l'unité du genre humain selon une logique inédite, la logique interculturelle? » (7).

L'expression du philosophe *faire que le Tout soit un* suppose l'identification de la condition qui assure l'unité d'un Tout, d'une communauté sociale dans un contexte mondialisé où tout contexte social se caractérise par une diversité d'identités nationales. Le Tout est conçu comme unité discontinue, formé d'éléments structuraux, elle traduit le côté quantitatif de l'identité, l'unicité relève plutôt du côté qualitatif de cette entité.

La deuxième partie de l'interrogation de N. Dittmar *que chaque être soit un* implique le concept d'unicité, chaque être restant soi-même, préservant ce qui le rend singulier, individuel dans son genre et à la fois événementiel. L'unicité, se présentant comme notion caractérisée par sa continuité dans le temps, rapportée à l'identité nationale, désigne ce qui marque une nationalité et la distingue des autres nationalités.

Pour répondre à l'interrogation de N. Dittmar *que chaque être soit un en soi-même* nous nous sommes référé à E. Morin, qui s'est penché sur le problème de la préservation du soi-même, côtoyé par des différences. En constatant la crise des concepts clos et des explications mécaniques, linéaires, strictement déterministes, E. Morin écrit: « Nous commençons à comprendre l'insuffisance des conceptions réductrices qui noient le tout dans les parties qui le constituent ou qui noient les parties dans le tout qui les englobe. Nous devons considérer l'un dans le multiple et le multiple dans l'un, sans que l'un absorbe le multiple et que le multiple absorbe l'un. Nous devons concevoir l'association complexe, qui est faite non seulement de complémentarités, mais aussi de concurrences et d'antagonismes, et comprendre que tout phénomène en devenir requiert, pour sa compréhension, l'association complexe de l'ordre, du désordre et de l'organisation » (26).

Par ces idées, ce grand penseur contemporain explicite la dépendance de l'un au multiple et réciproquement, l'existence de l'un dans le multiple et celle du multiple dans l'un. C'est une structure complexe qui concerne *l'un* et le *multiple* pris individuellement, mais aussi pris dans leur coexistence dont on ne peut les dissocier. L'un, comme entité continue, est envisagé en même temps comme multiple, comme entité discontinue, les deux constituant une unité. Il est impossible de concevoir ou de penser l'objet „être humain” uniquement comme une unicité, il faut que cette dernière existe aussi sous la forme d'unité. Autre processus décrit : l'existence de deux types de rapport qui se forment entre l'un et le multiple, celui de complémentarité et de contradiction, loi générale de l'évolution, quel que soit le phénomène ou l'entité. Morin crée alors le concept de *matrice*, c'est-à-dire d'une unité entendue à la fois comme unité physique, géologique, biologique et humaine qui devrait permettre à l'homme de continuer à habiter la terre. On rejoint alors les problèmes de l'écologie, et le philosophe n'hésite pas à rénover, ou réactualiser le concept même de science, car il estime que

dans la société contemporaine la science dépourvue de réflexivité et une philosophie purement spéculative sont devenues très insuffisantes.

Bien en amont du philosophe contemporain qu'est E. Morin, au XIX^e siècle, Hegel avait défini le rapport dialectique existant entre l'identité et la différence. Il définit l'identité de la chose par le biais de son existence, plus précisément « l'existence de la chose est conçue comme condition de son identité » (217). Rappelons simplement que pour Hegel l'Idée et l'Esprit sont suprapersonnels.

Dans cet ensemble d'idées, Marx et Engels considèrent que l'identité n'existe que par la différence, cette dernière, à son tour, existant dans l'identité. Ces deux caractéristiques de l'identité sont qualifiées comme condition de l'évolution. Le rapport de complémentarité, existant entre l'identité et la différence, est confirmé dans la citation des auteurs: « *Тождество с собой уже с самого начала имеет своим необходимым дополнением отличие от всего другого* » / L'identité, dès son début, a en qualité de complément obligatoire, la différence (529). Par conséquent, la complexité de l'identité s'explique par le fait que, dans la structure d'une identité, d'une substance, il y a un Un, partie invariable et une différence, partie variable. La partie variable vient avec l'écoulement du temps, elle sert de fondement sur lequel se tient un tout. Ce dernier est nécessaire pour construire une unité et préserver une unicité, pour les tenir, les porter dans le corps de la substance et présenter son intégrité. Cette partie invariable, constituant le substrat de l'entité, de la chose ou de l'être humain, fait exister l'identité à travers les différences. La variabilité et l'invariabilité d'une substance sont en rapport de complémentarité et d'antagonisme, elles se complètent et s'opposent en même temps. Cette condition se présente comme facteur déterminant et prioritaire de l'existence de la substance. Les différences, existant dans la structure de l'identité, servent de signe à l'évolution de l'unité, signe de son renouvellement, car sans ce facteur elle ne répondrait pas à la condition de son utilité.

Dimension quantitative et dimension qualificative dans la structure de l'identité

À l'époque de la mondialisation l'identité nationale et l'identité personnelle, leur unicité et leur unité ont subi des modifications profondes. Ce phénomène a apporté des modes d'agir, de dire, en un mot de vivre, inconnus jusque là pour tous les contextes sociaux du monde. Les modifications, apportées dans tous les secteurs sociaux, ont généré un autre Moi à côté du Moi de fond. L'individu a perdu son Moi d'autrefois, il s'est soumis aux tendances uniformisantes de la mondialisation.

Les bas instincts de la nature humaine, n'ayant pas rencontré d'obstacles sur leur chemin, ont émergé, pour se déchaîner et commettre, dans différents coins du monde, des actes incompatibles avec les formes de manifestation de l'être humain. Un des motifs de ce déclin de l'humain n'est-il pas la pratique d'une liberté illimitée, non-bornée, alors que toute liberté a une frontière.

Il faut donc examiner les modifications qui se produisent dans l'identité, en considérant ses deux dimensions, *la dimension « quantitative », la dimension « qualitative » et leur continuité ininterrompue.*

Il ne s'agit pas de la dépersonnalisation du Moi, mais de la déconstruction de la continuité dans le soi-même et de la construction d'un Moi assez souvent inacceptable, un Moi moderne qui ne pourra pas assurer la continuité ininterrompue de l'humain dans l'humain. La coexistence des dernières caractéristiques numériques de l'identité est envisagée comme deux formes de manifestation de la dimension quantitative de l'identité.

Citons de nouveau Hume, qui constate les deux formes d'existence du même objet ou du même être humain, sous la forme du *nombre*, au sens de la catégorie grammaticale dans laquelle le singulier et le pluriel s'opposent. Le nombre est constitué nécessairement de l'un et du multiple qui constituent son unité.

P. Ricoeur distingue aussi dans la structure de l'identité personnelle la composante quantitative et la composante qualitative, cette dernière conçue comme ressemblance extrême : « Ces deux composantes de l'identité sont irréductibles l'une à l'autre, comme chez Kant les catégories de quantité et de qualité ; elles ne sont point autant étrangères l'une à l'autre ; c'est précisément dans la mesure où le temps est impliqué dans la suite des occurrences de la même chose que la réidentification du même peut susciter l'hésitation, le doute, la contestation » (143). Il s'agit de l'identification d'une personne où les deux composantes de l'identité ne se résument pas l'une à l'autre, car chacune a son rôle, la quantité et la qualité interagissant entre elles. Dans la suite des réflexions du penseur, nous trouvons l'idée de la faiblesse de ce critère lorsqu'il s'agit *d'une grande distance dans le temps* dans l'identification et la réidentification de la même personne. Dans cette situation, selon P. Ricoeur, on devrait faire appel « ... à la troisième composante de la notion d'identité, à savoir la continuité ininterrompue entre le premier et le deuxième stade de ce que nous tenons pour le même individu » (143).

Par suite, ce qui permet d'identifier et réidentifier la même personne à des étapes différentes de sa vie, c'est la continuité ininterrompue dans le temps de ce que constitue son soi-même, son unicité, son individuel comme personne et son singulier au niveau national. L'unicité assure la persistance du singulier dans notre Moi et sa reconnaissance par l'Autre grâce à ce qui perdure dans l'individu au cours du temps. Comme, nous l'avons déjà constaté, même le Temps n'a pas de force sur la continuité du même en nous, dans une identité nationale ou sur la constance, la permanence dans le temps du soi-même. Les deux composantes de l'identité et leur rôle dans la construction de cette entité :

Structure de l'identité :

Composante quantitative ↔ Composante qualitative
Discontinuité ↔ Continuité
Unité ↔ Unicité

Constance et continuité dans le temps de l'identité

Lorsqu'il s'agit de l'identification d'une personne on identifie, certainement, la préservation des traits qui tiennent de son caractère, de sa nature humaine, de son comportement, etc. Au moment où il est question de l'identification de l'identité nationale d'un émigré ou d'un groupe d'émigrés, le problème se complexifie, car on doit définir l'ensemble des critères et des facteurs qui doivent participer à cette opération : à part les propriétés qui marquent l'individualité d'une personne, on identifie chez l'émigré ses formes de manifestation au quotidien dans un milieu social étranger, dans des situations particulières, on analyse sa manière de pratiquer les constituants de fond de la culture du pays d'accueil, etc.

Par suite, ces deux composantes de l'identité sont chaque fois rapportées tantôt à l'Un, tantôt à un Tout ou à un groupe, à un collectif, à un « *Touts* », forme grammaticale empruntée à N. Dittmar : *L'Univers est envisagé comme un tout formé de tous*.

La dimension quantitative se résume au nombre de différents genres :

- à l'ensemble des spécificités du Moi comme individu humain, de l'individuel;
- à la différence des formes de manifestation, d'extériorisation de ce côté individuel, conditionnées par le spécifique de l'espace et du temps;
- à la différence des temps, des délais de temps dans lesquels l'individu ou les membres d'une société se manifestent;
- au nombre et à la pratique des constituants de la culture nationale, des valeurs culturelles et intellectuelles de la communauté sociale d'accueil;
- au caractère itératif de la pratique des valeurs culturelles, l'itératif à côté du psychologique constituant la condition de la construction d'une nouvelle nationalité.

La dimension ou l'unité qualitative de l'identité personnelle se résume, comme nous l'avons constaté plus haut, à l'unicité personnelle, à ce dont est doté un être humain et aux valeurs culturelles nationales transmises et apprises, pratiquées par le Moi, le long de sa vie. Quand on parle de l'identité nationale, on en vue la conjugaison de l'individuel et du social, situés dans le temps et les circonstances où se manifeste l'individu. C'est justement l'unité qualitative, continuant de persister dans le temps, qui permet de reconnaître, d'identifier dans un contexte social étranger celui qui est relativement similaire à nous, à moi, à vous, etc. Les premiers accents de l'interlocuteur géorgien entendus de loin dans le contexte moldave sont suffisants pour dire que c'est un Géorgien ou un Russe.

La multiplicité des circonstances et des temps différents, dans lesquels se trouve ou est situé notre Moi, génère des Moi différents sur le plan qualitatif. Ils nous habitent et ils émergent en fonction des spécificités spatiales et temporelles de l'unicité, l'individu en quelque sorte se démultipliant. Par suite, l'être qui était unique se présente comme une multitude de Moi, celle-ci déterminant la multiplicité de ce qui était unicité. La multiplicité des Moi fusionnant devient *unité*.

La présentation de la dimension quantitative démontre la difficulté de la délimiter de la catégorie de la qualité.

Mais la continuité de l'unicité se transforme en discontinuité, en plusieurs Moi ou Alter Ego. Dans ce cas, l'unicité s'approprie, ou on lui attribue, une nouvelle qualité, celle de la discontinuité. L'unicité, comportant en même temps la continuité et la discontinuité, construit l'unité de l'identité personnelle. La coexistence de la discontinuité et de la continuité, constituants numériques de l'identité personnelle, restent à la base de la construction d'une qualité nouvelle, celle de l'identité collective. Cette dernière a pour fondement de sa constitution l'identité des pratiques culturelles et les différences des unicités, la discontinuité et la continuité y persistant également.

Par conséquent, les deux dimensions, la qualitative et la quantitative de l'unicité personnelle, à leur tour, construisent à travers le temps l'unité collective de l'identité nationale. Il s'agit d'un ensemble d'individus, constituant une unité collective, possédant le Moi au pluriel et leur acquis culturel. Au début de sa construction, l'identité collective se caractérise par sa discontinuité, mais en se transformant en unicité nationale, elle se présente comme une unicité continue, l'unicité personnelle existant aussi comme continuité. Le temps, apportant des changements à sa structure, surtout de la part des facteurs uniformisants, la transforme en discontinuité.

L'espace identique, les temps vécus ensemble, la communication au moyen d'une seule langue, l'appropriation du social, de la même culture anthropologique, etc. ont leur importance déterminante pour que l'émigré ait le droit à une autre identité nationale. L'appropriation d'une nouvelle culture, du social, constitue l'acquisition d'une nouvelle qualité, qualité de nature sociale, nationale.

On doit la constitution d'une unité collective, d'une identité nationale non uniquement à l'appropriation du social, de la suture d'une communauté sociale, on la doit aussi à l'identité de l'espace et du temps vécus ensemble. Il s'en suit, que la construction d'une identité nationale a un parcours s'étalant dans le temps et se présentant comme un processus qui est régi par l'interaction entre la quantité et la qualité.

Dans ce cadre d'idées, on souhaite souligner que tant que l'émigré ne se sera pas approprié, par une pratique quotidienne, les valeurs, les stéréotypes de la vie au quotidien, les traditions du milieu social dans lequel il veut s'intégrer, jusqu'à ce que les valeurs de l'Autre soient devenues les siennes, il ne peut pas confirmer qu'il appartient à l'identité nationale d'accueil. Ceci ne veut pas dire que l'émigré soit obligé d'effacer le contenu des deux dimensions de son identité nationale, lorsqu'il émigre et est obligé de s'intégrer et de construire des relations humaines.

L'expérience démontre que malgré tout, en apprenant à être Autre, on préserve le soi-même et son identité d'origine.

La mondialisation porte atteinte à l'identité personnelle aussi bien qu'à celle nationale, en apportant des changements aux deux dimensions de l'identité. Elle est parvenue à effacer, voire à déloger nombre de valeurs pratiquées et enracinées en nous, elle a transformé la valeur suprême de l'identité personnelle, celle de

l'humain, en installant des pratiques, des propriétés, dans notre Moi, incompatibles avec le genre humain. Elle a modifié notre manière d'agir, d'interagir et de réagir.

Conclusion

Les philosophes, les sociologues se sont penchés sur deux types d'identité, identité personnelle et identité nationale. L'identité personnelle suppose une ressemblance d'un sujet à soi-même dans différents délais de temps, où l'identification d'un objet et son identité aux autres objets, jusqu'à la prise de conscience qu'elles font partie de la même classe d'objets.

La complexité de l'identité réside dans plusieurs facteurs, dont l'un serait celui de persistance de la constance et de la variabilité dans sa structure. C'est le temps qui démontre, avant tout, la continuité de la permanence dans le temps de la constance et la coexistence des deux composantes invariable et variable de l'identité. Les deux caractéristiques de l'identité, celle de l'invariabilité et celle de la variabilité se rapportent aussi à la dimension quantitative et qualitative de l'identité.

La mondialisation perturbe la structure des deux dimensions de l'identité, en infiltrant nombre de nouvelles pratiques culturelles incompatibles avec la culture d'origine et en modifiant, en premier lieu, la dimension quantitative et ensuite la dimension qualitative. L'espace national et le temps sont les facteurs déterminants dans la démonstration de la cohabitation de la constance et de la variabilité dans la structure de l'identité. Les différences sont importantes pour identifier l'un dans un Tout et un Tout parmi les *Touts*. Les dimensions quantitative et qualitative ont pour fonction la construction de l'identité, tandis que l'unicité et l'unité démontrent le spécifique fonctionnel de ces deux dimensions.

La constance, perdurant à travers les différences de temps, conditionne la durabilité et la continuité de l'identité, quelle que soit sa nature. Les différences de temps servent de critère de démonstration de la constance et par ceci de la continuité des identités personnelle et nationale. La constance dans l'identité personnelle se manifeste dans l'inchangeabilité relative du fond du soi-même, la constance de l'identité nationale se fait sentir par la pratique par un individu de tous les constituants de la culture à travers les temps.

Si constante que soit la constance, elle connaît toutefois des variations dues, avant tout, au spécifique de notre activité psychique dont les produits ne sont pas identiques, car chaque perception apporte quelque chose de nouveau qu'on n'avait pas remarqué antérieurement. L'antérieur est un repère temporel pour l'identification de l'identique, dans la mesure où, malgré sa nouveauté, s'y décèlent nécessairement des éléments de ressemblance qui sont finalement la preuve de l'antériorité constatée. Les différences ou l'illusion de l'identité sont alors conditionnées par la faculté de l'intelligence humaine à produire en reproduisant, tandis que l'intelligence artificielle en reproduisant l'objet, le reproduit toujours identique à lui-même dans sa structure.

Notes

¹ Bergson, Henri. « Œuvres ». Paris : Presses Universitaires de France, 1963, p.51-92.

² Ricoeur, fait figurer le nom de Bergson dans la bibliographie de son ouvrage *Temps et récit, tome 3 - Le temps raconté*, et cite *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*.

³ In « *Discours de la méthode* ».

Références bibliographiques

Арутюнова Н.Д. *Предложение и его смысл: Логико-семантические проблемы*. Москва : Наука, 1976.

--- . «Гожество или подобие?», *Проблемы структурной лингвистики*, Москва : Наука, 1983.

Austin, John Langshaw. « Truth », *Philosophical Papers*, Londres, 1961.

Bourdieu, Pierre. *La Distinction, critique sociale du jugement*. Paris : Éd. de Minuit, 1979.

Demoule, Jean-Paul. *Mais où sont passés les Indo-Européens ? Le mythe d'origine de l'Occident ?* Paris : Seuil, 2014.

Desclés Jean-Pierre. *Contre une pensée unique dans les sciences : Le problème des langues dans la diffusion de la science et de la technologie*, LaLIC- STIH, Univ. Paris- Sorbonne.

Dittmar, Nicolas. « Des enjeux philosophiques de l'interculturel », *Alterstice, Revue Internationale de la Recherche Interculturelle*, Vol.2, n. 2, 2012.

Encyclopædia Universalis, corpus 9, France S. A.1985.

Frege, Gottlob. « Rezension von E. Husserl : Philosophie der Arithmetik », *Zeitschr.f. Philos. u. philos. Kritik*, H.F., 103, 1894.

Gevaert R. « L'Enseignement du français dans l'Union Européenne, nouvelles réalités, nouveaux enjeux », 2-e Congrès européen de la FIPF, Prague 2011.

Гегель, Георг Вильгельм Фридрих. *Наука логики*. Москва: Мысль, 1970, Т. 1.

Hagège, Claude. « Identité nationale et langue française », *Le Monde*, avril/mai 2010.

Hume, David. *Traité de la nature humaine*, Traduction originale de Philippe Baranger, Paris :Fol 739, I, IV, sect. 2 et 6, 1999.

Kant, Emanuel. *Critique de la raison pure*. Paris : Flammarion, 2006, t. III, 137.

Marillaud, Pierre. *Culture(s) et civilisation(s)*. Paris, manuscrit, 2014.

Morin, Edgar. *Penser l'Europe*. Paris : Gallimard, 1987.

Parmentier, Florent. *Moldavie. Les atouts de la francophonie*. Paris : Éd. Non Lieu, 2010.

Rigoud, Serge. « La culture comme enjeu politique », *Francophonie et mondialisation. Cognition, communication et politique*. Paris : CHRS, Éditions Hermès, 40, 2004.

Ricoeur, Paul. *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II* . Paris : Seuil, 1986.

--- . *Soi-même comme un autre*. Paris : Éditions du Seuil, 1990.

Saint-Augustin. *Les Confessions*. Paris : Garnier- Flammarion, 1964.

Rocher, Guy. *La mondialisation : un phénomène pluriel*.

in papyrus.bib.umontreal.ca/jspui/handle/1866/89

Zaki, Laiïdi. *La Grande Perturbation ?* Paris : Flammarion, 2004.

Fiziologia gustului la români – de la Savarin la Bacalbașa

Mariana FLAIȘER

Universitatea de Medicină și Farmacie „Gr. T. Popa”, Iași, România

Résumé

Dans l'histoire de l'humanité, il y a eu des moments où l'attention excessive de l'individu pour lui-même, l'exacerbation de l'individualisme se traduisent par une préoccupation excessive pour les vêtements, la gastronomie, les lieux de résidence somptueux, etc. Il s'agit des époques marquées par des recherches en ce qui concerne des valeurs trouvées des zones touchées par l'artificialité, l'hédonisme, la décadence.

De *Cena Trimalchionis* jusqu'aux festins d'aujourd'hui, les préoccupations pour l'alimentation savoureuse, pour la préparation et pour l'apparence se rencontrent constamment dans les différents espaces culturels. Dans l'actualité, grâce à la circulation rapide de l'information, les recettes pour la préparation des diverses plates spécifiques à certains espaces culturels traversent les frontières, en s'universalisant.

Savarin a déclaré que «la gastronomie recherche les gens et les choses pour porter d'un pays à l'autre tout ce que mérite d'être connu et c'est ainsi qu'un festin bien préparé est un résumé du monde.» Une extrapolation des théories du goût et de l'histoire des aliments peut être rentable pour l'histoire des mots aussi parce que dans l'espace culturel roumain il y a eu des périodes où l'influence orientale ou française deviennent dominants et cela se reflète mieux dans le vocabulaire littéraire roumain. De nombreux néologismes d'origine française, dont certains viennent de la gastronomie, enrichissent la terminologie roumaine du domaine, mais aussi la langue roumaine littéraire en général.

Donc, nos commentaires, présentés dans ce document et fondés sur la recherche diachronique de l'influence française dans la culture roumaine, poursuivent l'identification et l'analyse des termes qui limitent la sphère sémantique.

Mots-clés : *gastronomie, néologisme, terminologie, Savarin, Cena, décadence.*

Abstract

In the history of humanity there have been moments when the excessive human attention given to himself and the exacerbation of individualism have been translated by an excessive concern for clothing, fine foods, sumptuous living spaces, etc. These are eras marked by searches of certain values in areas touched by artificiality, hedonism, decadence.

From *Cena Trimalchionis* to the nowadays feasts, the concern for tasty food, preparation and appearance is constantly met in different cultural spaces. Currently, due to the rapid circulation of information, the recipes for the preparation of various dishes specific to certain cultural spaces cross the borders, becoming universalized.

Savarin stated that “gastronomy researches people and things in order to bring from one country to another all that deserves to be known and, thus, a well-prepared feast is a summary of the world”. An extrapolation of the theories about the taste and the history of food may be profitable also for the history of words, because in the Romanian cultural space there were periods when the Oriental or French influence become dominant and this is reflected best in the vocabulary of the Romanian literary language. Many neologisms of French origin, some coming from the gastronomic area, enrich the Romanian terminology of the field, but also the Romanian literary language in general.

Thus, our comments from this paper, based on the diachronic research of the French influence on the Romanian culture, pursue the identification and analysis of certain terms that are within this semantic sphere.

Keywords: *gastronomy, neologism, terminology, Savarin, Cena, decadence*

S-ar putea crede că analiza, din perspectivă lingvistică, a textelor gastronomiei românești este un demers facil. În primul rând, materialul unei cărți de bucate este format dintr-o culegere de rețete structurate pe tipare arhicunoscute: ingrediente, cantități și mod de preparare. Ca o consecință a stereotipismelor de fond, s-ar putea concluziona că inventarul terminologic al textelor menționate nu ar prezenta prea multe aspecte lexicale inedite. Parcurgând enorma bibliografie a gastronomiei românești, dar și mai bogată listă de lucrări, de aceeași factură, din literatura universală, din antichitate până în zilele noastre, se poate conchide că subiectul ales pentru comunicarea de față este demn de o lucrare mai amplă¹. Astfel, comentarii privind gastronomia românească, ca parte integrantă a culturii naționale, se regăsesc de-a lungul timpului atât la unii literați cât și la filozofi, esteticieni, artiști care au știut să salveze, de la căderea în derizoriu, subiectul atât de delicat al textului artei culinare. Aserțiuni nebănuite au fost stabilite între arta culinară și alte arte sau științe. Relațiile care se pot stabili între gastronomie și muzică, pictură, teatru, literatură, istoria mentalităților, antropologie, fizică, chimie, etc. motivează următoarea afirmație a lui Brillat Savarin: „Gastronomia cercetează oamenii și lucrurile pentru a duce dintr-o țară în alta tot ce merită a fi cunoscut și așa se face că un ospăț bine rânduit este un rezumat al lumii”² (66).

Încântarea de a afla în jurul festinului cu mâncăruri, băuturi ametoare, dans, gustul „jocului”, i-a determinat pe artiști și filozofi să privească atent această „scenă” a vieții. Bogdan Ulmu, scriitor ieșean, care se autointitulează *Savarin al doilea*, afirmă că „lumea ospățului este un adevărat spectacol, o reprezentație teatrală”³. Ideea este preluată din literatura lumii. La Shakespeare sau Calderon, și nu numai, aflăm aceeași imagine a lumii ca teatru⁴. Prin urmare, cercetând spectacolul lumii, văzut de Huizinga ca un „intermezzo al vieții cotidiene”⁵, un fapt de cultură, putem recompune prin cercetarea gastronomiei românești atmosfera unor epoci trecute întregind, astfel, imaginea vieții noastre spirituale.

De pildă, apropierea dintre arta culinară și pictură se poate observa atât în culoarea și aspectul unor bucate prin care maestrul bucătarilor vor să încante și privirea nu doar gustul mesenilor, cât și în felul în care unii poeți sau prozatori pot înnobila, prin tehnici sinestezice, o banală rețetă de alivancă deturnând mesajul textului culinar spre reverie: „Bați albușurile până încep să-ți evoce omătul de pe piscul Ceahlăului sau « les neiges d’antan » când alivanca se rumenește ca o codană, înainte de a intra în horă răstorni în farfurie”⁶. Textul menționat aparține lui Al. O. Teodoreanu și nu este o apariție metaforică singulară. În mai toate scrierile sale, în cărțile de bucate se întâlnesc frecvent digresiuni literare, filozofice. Umorul, ironia, calambururile, între care unele au la origine cuvinte și expresii franțuzești, fac ca lectura „Gastronomicelor” să fie o plăcută călătorie în cultura

universală. Preluând citate din maeștrii celebri în arta culinară sau din scriitorii francezi preferați, Al. O. Teodoreanu interpretează, parafrazează, compară, amuzându-se într-un alt fel de text gastronomic, într-un alt fel de lume. „Meșterul Nignon scrie că Franța este « une nation soupière » (o națiune amatoare de supă)”, „noi suntem mămăligari și grataragii”⁷. „Au început să-ți placă dulciurile?”, n-a spus poetul: „de la douceur avant toute chose” (152). Titlurile romanelor proustiene ajung în cartea lui Teodoreanu *À l'ombre de jeunes filles en flirt*, sau *Du côté de chez Schwein*⁸ (*idem*: 75 - 76). În fața unor galantare strălucind de curățenie în care erau produse pescărești, autorul întreabă: „Mais où sont les mouches d'antan” parafrazând versul lui Fr. Villon „Mais où sont les neiges d'antan”. Expresia franceză „revenons à nos moutons” ajunge în versiunea lui Teodoreanu „Revenons à nos boissons” (*idem*: 21).

Înrudit cu Al. O. Teodoreanu prin pasiunea pentru „de re culinaria” dar și prin spirit, prin verva stilistică, Bogdan Ulmu care se vede, când un *Savarin al doilea*, când un *Păstorel al ultimului lustru al secolului* (39,64) folosește în cărțile sale arta dialogului. Teodoreanu dialoghează cu „prietenul Costache”, B. Ulmu cu *dracii bulimari sau gurmeți*. Dimensiunea dramatică a textului are rolul de a instaura, prin dialog, apropierea de cititor pe care autorii doresc să-l ducă spre spații culturale diverse printr-un demers peripatetic⁹. Cine citește cartea pictoriței Sanda Nițescu, *Un fir de mărar și cerul albastru*¹⁰ descoperă în paginile lucrării nostalgia târâmurilor românești ale copilăriei autoarei dar și imagini pline de culoare ale bucatelor preparate în dor de țară: „roșurile feliilor de pepene, verdele anumitor mese de prânz, imaginile fulgurante ale fragilor sălbatici asemenea unor picături de roșu viu cu parfum delicat și intens” (125). Dacă Sanda Nițescu poetizează textul memorialistic, alți scriitori reușesc să imprime textelor din cărțile de bucate valori stilistice deosebite cumulând metafore, comparații, epitete specifice poemelor sau prozei literare. În acest sens trebuie amintite descrierile oșpețelor din scrierile lui N. Filimon, Al. Odobescu, V. Alecsandri, M. Kogălniceanu, C. Hogaș, M. Sadoveanu, V. Voiculescu, N. Barbu și alții, pasaje care pun în lumină atât „măsura vechimii și a dramatismului bucătăriei românești, a tradițiilor sale rituale și sacre”¹¹, cât mai ales un registru terminologic al gastronomiei românești de o mare bogăție și varietate. Referitor la bucătăria românească, majoritatea cercetătorilor opinează că este eclectică. Radu Anton Roman scria în preambulul cărții menționate următoarele: „sub titlul emfatic și narcisist de « bucătărie românească » găsești mai toate felurile turcești, arabe, austriece, grecești, franceze, deseori evreiești, poloneze și chiar și altele și mai de aiurea”¹² (7). Dacă originalitatea mâncărilor românești este contestată, spiritul bucătăriei naționale se află în „materia primă” și „felul gătitului”, elemente inconfundabile, specifice neamului românesc, după cum afirmă Radu Anton Roman (*idem*: 8). Eclectismul care definește gastronomia românească este rezultatul contactului direct al românilor cu influențele culturale de vecinătate sau cu influențele unor nații care au ocupat vremelnice spațiile românești.

Așa cum se știe, la sfârșitul secolului al XIX-lea, românii renunță destul de repede la modul de viață oriental și se îndreaptă spre modelul cultural occidental, în

particular, cel francez¹³. Astfel, în paginile primei cărți de bucate de la noi¹⁴, terminologia referitoare la mâncăruri, vinuri și ustensile este arhaică, cu numeroase elemente lexicale grecești, turcești, italiene. Trebuie să menționăm că în tot acest inventar de termeni gastronomici aflăm și câteva neologisme de proveniență franceză, fapt care dovedește că faima bucătăriei franceze datează de secole, iar românii n-au rămas niciodată indiferenți la noutățile din modă, fie că facem referire la vestimentație, gastronomie, sau arhitectură.

În textele cărților de bucate din secolul al XIX-lea, în fragmentele referitoare la bucătăria românească din literatura vremii, termenii gastronomici sunt în majoritatea lor termeni românești, grecești și turcești. Neologismul francez începe să-și facă simțită prezența din ce în ce mai mult. În acest sens, V. Alecsandri nu pierde prilejul de a ironiza franțuzomania din casa Chiriței, când, prin vocea lui Bârzoii, se declară împotriva felurilor noi de mâncare și a numelor franțuzești ale acestora. Dintre neologismele de proveniență franceză utilizate de Kogălniceanu și Negruzzi în cartea de bucate „*Rețete cercate ...*”¹⁵ din 1841, menționăm: pui *au coton* (13), hulubi în *papiloturi* (*idem*: 16), *bulion* de pătlăgele, *zalatina* de portocale și alte feluri de *zalatine* (*idem*: 88, 89, 90), budincă de orez cu *șoto*, *blamanje*, *sufle* de orez și mere (*idem*: 113, 155, 158, 159), *consome*, *glas* (glazură) (*idem*: 168, 173)¹⁶, etc.

Factori multipli, lingvistici, sociali, economici, etc. au făcut ca terminologia gastronomiei românești să aibă în structură o clasă numeroasă de neologisme de proveniență franceză. Am menționat deja cauzele excesului de franțuzisme în gastronomia românească și în lume. Exagerările neologizante au fost întotdeauna ironizate și considerate o dovadă de snobism. Damian Stănoiu sau D. D. Pătrășcanu scriu cu sarcasm despre meniurile în franceză din restaurantele românești: „pommés de terre à la française, sauce divine” (adică cartofi franțuzești cu sos minunat), merlan à l’hôtelière”. După ce mi-am căpătat porția am gustat o bucățică concentrându-mă... Parcă-i scrumbie. Da, da, scrumbie de poloboc cu ceapă și oțet”¹⁷. Tendința de a epata și credința că neologisme de proveniență franceză în conversație, în unele scrieri, în meniurile restaurantelor sunt mai elegante decât cuvintele neaoșe românești sunt motive care contribuie la selectarea și folosirea acestor xenisme¹⁸.

Trebuie amintit că în cazul meniurilor scrise în franceză un factor important este cel economic. Un meniu cu bucate ale căror nume sunt scrise în franceză va costa cu mult mai mult decât același meniu dintr-un birt cu mâncăruri românești¹⁹.

În secolul XX, cărțile de bucate, atât cele redactate de maeștrii bucătari dar și cele scrise de câțiva literați cu preocupări de gastronomie: Al. O. Teodoreanu, C. Bacalbașa, B. Ulmu și alții devin din ce în ce mai numeroase. În textele de gastronomie, în general, prezența masivă al neologismelor de proveniență franceză este o realitate lexicală de necontestat. În inventarul bogat al termenilor francezi din terminologia gastronomiei românești se disting câteva grupări de elemente lexicale. În clasificarea acestora, operând cu criterii vizând gradul de adaptabilitate, forma, circulația și frecvența, putem distinge câteva categorii de termeni. Astfel, în

textele cărților de bucate românești o clasă importantă de cuvinte este aceea a termenilor franțuzești gastronomici neadaptați (franțuzisme) de tipul: *civet de lièvre, à l'étouffée, entrelardé, gâteau* (*idem*: 33, 70, 200, 174), *langue de chat, brochette, coniacuri trois étoiles, chef de cuisine, rotisseur* (*idem*: 152, 241, 310, 126), *ragout jardinière* (Bacalbașa, 1935: 218), *un petit vin de table* (Teodoreanu, 1977: 119), *coupage, pourriture noble, crème de tête* (*idem*: 183), *œuf mollet* (*idem*: 38), *court bouillon, grenouille* (*idem*: 32), *pot au feu* (Bacalbașa, 1935: 87), *fromage bleu, fondue, cordon bleu, consommé* (Ulmu, 1998: 94, 47, 45), etc.

Uneori neologismele franceze sunt traduse și, astfel, înregistrăm o clasă de termeni franțuzești glosați, ca în următoarele exemple: ficatul de gâscă (*foie gras*), zeamă de ceapă (*soupe à l'oignon*), prăjituri (*fours secs*) (Bacalbașa, 1935: 13, 67, 24, 88, 345).

În ansamblul termenilor gastronomici de proveniență franceză care circulă în terminologia românească se află și o grupare consistentă de termeni adaptați fonetic și încadrați morfologic, ca de exemplu: *omletă, antreu, ecler, flanc, brioșă, parfe, croasant, beșamel, savarină, șarlotă*, etc.²⁰. Din lucrările cercetate de noi am excerptat un număr de termeni neologici de proveniență franceză care au suferit modificări fonetice și au fost încadrați în sistemul morfologic românesc putând fi considerați ca termeni adaptați: iarbă *melanjată* (Ulmu, 2000: 32), varză *sotată* (Ulmu, 1998: 85), se adaugă *fromaj* (Ulmu, 1998: 53), *consome-uri* (*idem*: 46), cartofi *gratinați* (*idem*: 33), *escalopă* (Bacalbașa, 1913: 220), *badijonăm* rața cu miere și țuști la cuptor; o legumă a stârnit o *cherelă* (Ulmu, 2000: 18), *pamplaziruri* (Ulmu, 2000: 20), prăjitură *șatobrian* (Bacalbașa, 1935: 208), *hors d'oeuvrurile* (Teodoreanu, 1977: 20), *cupaj, a fezanda, a aroza, arozez, a flera, flerez, a gratina, gratinez, a javeliza, javelizare, a depluma, deplumez* (Păstorel, 1977: 342, 343), *a gratina, a regala* (*idem*: 343), *a pana* (Teodoreanu, 1973: 59).

În inventarul termenilor gastronomici românești există o clasă importantă de creații lexicale care au la bază un nume propriu. Sunt termeni perifrastici care denumesc preparate gastronomice create de bucătari renumiți sau preferate de personalități artistice, politice. De pildă: *salata Henri IV* (Bacalbașa, 1935: 84), friptură *Șatobrian* (*Chateaubriand*) (Bacalbașa, 1935: 220), *les poulets à la Villeroy, les chartreuses à la Mauconseil, les cailles à la Mirepoix* (Teodoreanu, 1977: 135), etc.

Pentru a întregi imaginea termenilor perifrastici care au în structură nume proprii, menționăm numele unor preparate culinare care sunt specifice unor regiuni sau unor localități din Franța. Astfel, adjectivele derivate cu sufixele *-ian(ă), -ez(ă)* îmbogățesc terminologia românenască a gastronomiei: țipar gătit *priemontez* (Bacalbașa, 1935: 180), tustlama *franceză*, prăjitură *pariziană*, salată *lyoneză* (Bacalbașa, 1935: 202, 356, 76), etc. Deși mai reduse numeric, derivatele substantivale se întâlnesc între termenii gastronomici românești care provin de la nume proprii: *bourgoneurile* roșii (vinuri roșii de Bourgogne) (Teodoreanu, 1977: 97). Foarte numeroși sunt termenii perifrastici care numesc soiurile de vin și care, în mod obligatoriu, poartă numele zonei viticole de proveniență: Bordeaux,

Malaga, Bourgogne, etc., vin de *Moselle*, de *Anjou*, vinuri *Barsac*, vinuri *Chablis*, vinuri albe *Château-Margaux*, vinuri albe *Mersault*, etc. (*idem*: 323-338).

Am subliniat în introducere (vezi supra) faptul că originalitatea mâncărilor românești este pusă sub semnul îndoielii. La o analiză a structurii etimologice a lexicului gastronomiei românești se confirmă această teorie a împrumuturilor. Vlad Macri, în cartea sa *Stufat ori Estouffade*, folosindu-se de date istorice și argumente etimologice, dovedește că *mămăliga* își are originea în *melica* latinilor sau *meliga* din italiană, *sarmalele* sunt preluate de la turci (Macri, 2008: 67-68), etc.

Astfel, terminologia din domeniul gastronomiei românești se conturează ca un corpus variat de cuvinte, atât din punctul de vedere al provenienței termenilor, cât și al formei lor. Între termenii domeniului gastronomic, elementele de proveniență franceză reprezintă o realitate semnificativă nu doar în spațiul lingvistic românesc dar și în alte culturi, dată fiind faima bucătăriei franceze în lume. Preluarea neologismelor din gastronomia franceză, atât în română, cât și în alte limbi, a fost și este o necesitate, o supunere la regulile artei, „ad legis arte”. Necesitatea împrumuturilor neologice, gradul de adaptabilitate, circulația neologismelor de proveniență franceză, și nu numai, sunt probleme pe care lingviștii le abordează fie din cauza exceselor în utilizarea acestor realități lexicale, fie datorită temerilor alterării fizionomiei limbii naționale. S-a făcut afirmația că „problema neologismelor”, indiferent de proveniența lor, aparține „politicii culturii”. Cercetătorul Cristinel Munteanu reiterează conceptul de *politică a culturii* pus în discuție, pentru prima dată la noi, de Ștefan Bârsănescu în lucrarea „*Politica culturii în România contemporană – studiu de pedagogie*”, 1937. Bârsănescu afirmă în această lucrare că „politica culturii înseamnă orice activitate de guvernare care tinde la organizarea pentru comunitate și indivizi a culturii – educație, a culturii – creație și a propagării culturii”²¹.

Prin urmare, problema normării neologismelor, a circulației, a utilității lor vizează politica culturii. Ori, neologismele din domeniul gastronomiei „scapă” de sub controlul politicii culturii, în primul rând, din cauza modei lingvistice, a tradiției și prestigiului gastronomiei franceze, a multor factori favorizanți. În condițiile fenomenului globalizării, se întrezărește pericolul uniformizării terminologiilor din diferite domenii, în cazul de față, din domeniul gastronomiei: „consumatorii, scrie Dunca Petru, nu mai pot stabili o legătură între mâncarea pe care o consumă și localizarea culturală imediată. Nu mai există o legătură între alimentație, bucătărie și sentimentul apartenenței culturale. Prezenta acestor mâncăruri globale: *pizza*, *curry*, *chilly*, *kebab*, *burger*, *paste* etc. a opțiunii alimentare zilnice la fenomenul general al delocalizării”²², sunt date care au ca finalitate, în particular, pierderea identității mâncărilor dintr-un spațiu etnic și, în general, a identității naționale.

În concluzie, terminologia românească din domeniul gastronomic este un inventar lexical interesant. Prezența numeroaselor cuvinte românești arhaice, a împrumuturilor din limba slavă sau din turcă și greacă, la care se adaugă în secolele XIX-XX neologismele de proveniență franceză, italiană, engleză asigură

corpusului terminologic de care ne ocupăm, un aspect divers și multicolor care îi conferă originalitate și atractivitate.

Note

- ¹ Există o teză de doctorat cu tema *Fascinația enogastronomică în literatura română*, a Izabelei Krizanoszki, Universitatea Baia Mare, 2009.
- ² Brillat Savarin, în *Fiziologia gustului*, Editura Meridiane, 1988, p. 64 prezintă pe larg relațiile dintre gastronomie, arte și științe.
- ³ Bogdan Ulmu, *Spectacol gastronomic sau Artă & Artă culinară*, Editura Casa Cărții de Știință, Cluj, 2000, p. 7.
- ⁴ Rosario Assunto scrie în acest sens: „acest teatru, această lume în lume, nici mai adevărată, nici mai falsă decât lumea reală, este ca un teatru în teatru...” (cf. Rosario Assunto, *Universul ca spectacol*, Editura Meridiane, București, 1983, p. 152).
- ⁵ J. Huizinga, *Homo Ludens*, Editura Univers, București, 1977, p. 43.
- ⁶ Al. O. Teodoreanu, *Gastronomie*, Editura pentru Turism, București, 1973, p. 30.
- ⁷ Al. O. Teodoreanu, *De re culinaria*, Editura Sport-Turism, București, 1977, p. 59.
- ⁸ Titlurile corecte ale romanelor lui Marcel Proust sunt: *À l'ombre de jeunes filles en fleurs* și *Du côté de chez Swann*.
- ⁹ Comentând scrierile gastronomice ale lui Al. O. Teodoreanu, George Munteanu sublinia: „O carte de bucate mai ales când e spiritual alcătuită este un prilej de cunoaștere a unui popor” (Teodoreanu, 1973, p. 201).
- ¹⁰ Sanda Nițescu, *Un fir de mărar și cerul albastru*, Editura Cartea Românească, București, 1997.
- ¹¹ Radu Anton Roman în *Bucate, vinuri și obiceiuri românești*, Editura Paideia, București, 1998, p. 9, îl citează aici pe Ion Ghinoiu cu lucrarea *Obiceiuri populare de peste an*.
- ¹² Părerii similare întâlnim la Vlad Macri, autorul cărții *Stufat ori estouffade sau există bucătărie românească*, Editura Humanitas, București, 2008. Autorul demonstrează cu argumente istorice și lingvistice că bucatele [considerate] neaoșe nu sunt decât „depuneri, aluviuni”, fie ale ocupației otomane, fie ale influențelor fanaro-grecești și franceze.
- ¹³ Puterea de adaptare a românilor, la contactul cu diferite influențe culturale este subliniată, printre alții, de C. Negruzzi și V. Alecsandri. Alecsandri notează: „Românul e ca ceara... primește foarte lesne toate întipăririle ce-i lasă vremea. Românii se fac turci cu turcii, francezi cu francezii, englezi cu englezii. Ei astăzi poartă frace strânte, ciripesc *bonjour* și *bonsoir* pentru că așa-i moda” (cf. V. Alecsandri, *Proza*, Editura pentru literatură, București, 1967, p. 68-69).
- ¹⁴ Este vorba de manuscrisul nr. 1120 / 1715 aflat la Biblioteca Academiei Române, care „se intitulează *Carte întru care să scriu mâncărurile de pește i raci, stridii, melci, legumi, erburi și alte mâncăruri de sec și de dulce dupre orânduiala lor*. Conține 64 de fișe scrise pe ambele fețe și are dimensiunile 20,5 x 15,5 cm. Manuscrisul este în alfabet chirilic”. Informațiile referitoare la mâncăruri sunt preluate din volumul *O lume într-o carte de bucate*, Editura Fundației Culturale Române, București, 1997, p. 83, Transcrierea

- textului, prefața și postfața de Ioana Constantinescu, cu un studiu introductiv de Matei Cazacu.
- ¹⁵ M. Kogălniceanu, C. Negruzzi, *Rețete cercate de bucate, prăjituri și alte trebi gospodărești*, Iași, 1841 (ediția din 1973, Editura Dacia, Cluj).
- ¹⁶ George Călinescu scrie referitor la rețetele din cartea de bucate a celor doi scriitori că: „vignetele și lista felurilor nu mai lasă îndoială că rețetele au fost scoase majoritatea dintr-o carte franceză contemporană” (cf. G. Călinescu, *Lumea*, nr. 17, 20 ianuarie 1941, p. 1).
- ¹⁷ Din *Album literar gastronomic*, București, 1982, p. 238.
- ¹⁸ Amintim și comentariile lui Sextil Pușcariu care abordând problema neologismelor în limba română găsea că eufonia cuvintelor străine și concepția unor vorbitori pentru care *mîgrenă*, *sursă*, *litiază* sună mai elegant decât durere de cap, izvor, piatră, sunt factori care au determinat folosirea neologismelor de proveniență franceză, nu doar în limbajele speciale (medical, juridic, etc.), ci și în limba comună (cf. Sextil Pușcariu, *Limba română, I, Privire generală*, București, 1940, p. 126).
- ¹⁹ Comic de situație și, mai ales, comic de limbaj în *Grand Hotel de Boulevard*, unde, la restaurant clientul găsește nota de plată încărcată din cauza franțuzismelor: „Ragout de filet et polenta... fromage blanc... sterlet froid sauce Remoulade... Mă rog, dacă e tucană, să-i zică... pentru ce m-ai servit până și la sucuteală ai pus sterlet. Pentru ce am plătit polenta și am mâncat mămăligă? Și ai crezut matale că noi n-am mai văzut așa brânză și castraveți cu oțet și untdelemn” (cf. Damian Stănoiu, *Grand Hotel de Boulevard*, în *Album literar gastronomic*, București, 1982, p. 292-293).
- ²⁰ Termenii menționați sunt analizați de Marius Sala care face fiecărui cuvânt o fișă completă privind originea, sensul, elementele lexicale derivate, circulația, etc. De pildă, pentru cuvântul *brioșă*, autorul notează: *brioșa* este tot un produs de patiserie, preparat prin coacere în forme mici, rotunde și ondulate a unui aluat. Are la origine fr. *brioche*, este un derivat de la *brier*, forma dialectată a lui *broyer* „a frământa o pastă cu un fel de sucitoare”, instrument denumit în franceză *brie*. Este înregistrat prima dată în DEX (cf. Marius Sala, *Aventurile unor cuvinte românești*, Editura Univers enciclopedic, București, 2006, vol. II, p. 45-46).
- ²¹ Cristinel Munteanu, *Problema neologismelor (ca împrumuturi) din perspectiva politicii culturii în Analele Universității „Dunărea de Jos” din Galați*, Fascicula XXIV, an III, nr. 2 (4), Editura Europlus, Galați, 2010, p. 364.
- ²² Dunca Petru, <http://archive.org.dunca>

Referințe bibliografice

- Alecsandri, Vasile. *Proză*. București: Editura pentru Literatură, 1967.
- Assunto, Rosario. *Universul ca spectacol*. București: Editura Meridiane, 1983.
- Bacalbașa, Constantin. *Dictatura gastronomică*. București: Editura Universul, 1935.
- Dunca, Petru. <http://archive.org.dunca>
- Huizinga, Johan, *Homo ludens*, Editura Univers, București, 1977
- Kogălniceanu, Mihail și Negruzzi, Costache. *Rețete cercate de bucate, prăjituri și alte trebi gospodărești*. Iași: (ediția din 1841Cluj), Editura Dacia, 1973.
- Macri, Vlad. *Stufat ori Estouffade de sau există bucătărie românească?* București: Editura Humanitas, 2008.

-
- Munteanu, Cristinel. *Problema neologismelor (ca împrumuturi) din perspectiva politicii culturii*. în *Analele Universității „Dunărea de Jos” din Galați*, Fascicula XXIV, an III, nr. 2 (4), Galați: Editura Europlus, 2010.
- Nițescu, Sandală. *Un fir de mărar și cerul albastru*. București: Cartea Românească, 1997.
- Pușcariu, Sextil. *Limba română. Privire generală I*. București: Minerva, (I ed.1940), II ed. 1976.
- Roman, Radu Anton. *Bucate, vinuri și obiceiuri românești*. București: Paideia, 1983.
- Sala, Marius. *Aventurile unor cuvinte românești*. București: Univers enciclopedic, vol. II, 2006.
- Savarin, Brillat. *Fiziologia gustului*. București: Meridiane, 1988.
- Teodoreanu, Alexandru-Osvald. *De re culinaria*. București: Sport-Turism, 1977.
- . *Gastronomice*. București: Editura pentru Turism, 1973.
- Ulmu, Bogdan. *Gastronomice... à la Păstorel*, Iași: Editura Institutul European, 1988.
- . „Spectacol gastronomic”, *Arta & Arta culinară*, Cluj: Casa Cărții de Știință, 2000.
- Album literar gastronomic*. București: Viața Românească, 1982.
- O lume într-o carte de bucate, Manuscris din epoca brâncovenească*. Transcrierea textului, prefața și postfața de Ioana Constantinescu, studiu introductiv de Matei Cazacu, București: Editura Fundației Culturale Române, 1997.
- Revista Lumea*, nr. 17, 20 ian. 1941.

**VALEURS LINGUISTIQUES CONVENTIONNELLES
ET LA SPONTANÉITÉ DE L'ESPRIT INTERPRÉTATIF**

Discourir – une activité langagière située entre Norme(s) et Art(s)

Sanda-Maria ARDELEANU

Université « Ștefan cel Mare », Suceava, Roumanie

Résumé

L'ancien dilemme *linguistique/langagier* paraît être décrite actuellement. Un dilemme disparaît, d'autres en surgissent comme le monde qui tourne, tourne [...]. Au fur et à mesure que je me penche, en tant que linguiste, chercheuse et praticienne à la fois, sur le « bon » fonctionnement du/des discours, je me rends compte que le discours doit être envisagé surtout comme une activité langagière, que les instruments de l'introspection linguistique deviennent insatisfaisants et que les limites et les contraintes normatives élaborées par l'Analyse du discours sont franchies avec succès par des réalités qui relèvent souvent de la créativité langagière, et même de l'art ou des arts, si l'on pense aussi au visuel, au gestuel [...] *Discourir* transforme le locuteur en un artiste du *mot*.

Mots-clés : *fonctionnement du/des discours, activité langagière, créativité langagière, le visuel, le gestuel, discourir.*

Abstract

Currently, the ancient dilemma *linguistique/language* seems to be solved and studied. An issue disappears; another arises as the world is changing continuously [...]. As a linguist, researcher and practitioner at the same time, leaning to the good functioning of the discourse(s), I realize that that the discourse should be considered mainly as a language activity, because the utensils of the linguistic introspection become unsatisfactory and because of the fact that the limits and the standard constraints elaborated by the Discourse Analysis are crossed successfully by the realities which raise often from the language creativity, as well as, from art or from the Arts, if one think visually or gesturally [...]. *Discoursing* transforms the speaker in an artist of *word*.

Keywords: *functioning of the discourse (s), language activity, language creativity, the visual, the gestural, discoursing.*

Du linguistique au langagier

Si l'on veut aujourd'hui trouver des raisons pour critiquer les dictionnaires en tant qu'instruments de travail dans les sciences du langage, il faut faire le petit effort de chercher *linguistique/langagier*, en couple ou séparément. Le fameux *Dictionnaire Culturel* sous la direction d'Alain Rey (2005) rappelle l'usage de *langagier/ère* comme synonyme de *bavard* (jusqu'au XVI^e siècle), et de *langage* (à partir du XX^e siècle), tout en indiquant faussement son usage courant en tant que *linguistique*. En plus, *langagier/ère* serait une personne « préoccupée des questions de langue », « spécialiste des problèmes de langage (distinct de *linguiste*) en englobant traducteurs, terminologues, pédagogues des langues » (2347).

Patrick Charaudeau et Dominique Maingueneau (2002) ne parlent que de *linguistique textuelle*, en tant que „discipline auxiliaire de l'analyse du discours”

(345-346), ignorant complètement l'existence des deux aspects, général et particulier, voire courant de la communication linguistique et langagière.

La linguistique comme discipline scientifique au XX^e siècle, manquant un tournant décisif dans l'histoire intellectuelle avec une influence énorme sur toutes les autres sciences humaines, source d'inspiration pour les méthodes et les outils de la recherche, est directement et également intéressée aux langues et au langage, d'ici les deux grands aspects, *langue* et *parole*, qui ne cessent de nous provoquer et inquiéter à la fois depuis Saussure jusqu'à ce moment. D'ailleurs, si nous voulons trouver les racines du couple *linguistique/langagier*, c'est toujours à notre « Bible » qu'on doit faire appel : le *Cours de linguistique générale* du père de la linguistique, Ferdinand de Saussure. Cela explique pourquoi Oswald Ducrot et Jean-Marie Schaeffer (1995) reconnaissent qu'en tant que discipline définitivement constituée, la linguistique supposerait qu'on considère *langue* ce que, en réalité, n'est que *parole*.

Les éléments conversationnels de la pragmatique ont facilité le rapprochement entre *linguistique* et *communication*, la première utilisant la deuxième en deux sens (Siouffi, 1999) : « le premier est à rattacher à la notion d'information et de transmission d'information, le second, est plus large et recouvre la description de tous les processus qui interviennent lorsque deux ou plusieurs personnes se trouvent dans une situation où elles communiquent en utilisant le langage verbal ». La communication possède des caractéristiques qui dépassent le simple « linguistique » et qui peuvent être de plusieurs ordres (comme, par exemple, l'*émotion*, l'*adéquation au contexte* institutionnel, professionnel, urbain, quotidien) : « [...] la langue comporte tout un catalogue de rapports interhumains, toute une panoplie de rôles que le locuteur peut se choisir pour lui-même et imposer au destinataire », disait Oswald Ducrot dans son fameux *Dire et ne pas dire* (1972). La langue est le lieu de rencontre des individus, et par là, la communication devient la fonction linguistique fondamentale, c'est admettre que la parole, c'est la parole pour autrui. C'est ce qui explique, d'une part, le rôle des théories de la communication dans le développement de la linguistique, d'autre part, le besoin de parvenir à des définitions plus fermes du *linguistique* qui s'ouvre à l'*usage* du langage.

À côté du syntagme de *changement linguistique* dû au fait que les langues changent, par *analogie*, *simplification* ou *complexification* (depuis Franz Bopp et August Schleicher au XIX^e siècle jusqu'à nos jours), vu la négation du singulier Norme et le rapport déterminant du fonctionnement de la langue/des langues à l'usage (Houdebine, 2002), tenant compte de la dynamique de la/des langue/s à tous les niveaux (du phonologique au discursif), *linguistique* s'est trouvé impérativement complété par « langagier », dans une « linguistique du locuteur » (Ardeleanu, 2007).

Discourir – entre créativité et besoins langagiers du locuteur

Il n'existe pas un français, une langue fixée, homogène, la même pour tous,

qui serait *le* français, le bon, le beau français, même si nombreux sont ceux qui tiennent à cette vision. Les études linguistiques, descriptives, objectives, nous montrent qu'elle n'est qu'une fiction qui a son importance, sa fonction.

Mais nos échanges, nos communications comme l'on dit aujourd'hui, manifestent tout autre chose : les linguistes dégagent, à partir des paroles des locuteurs, moins *une* langue qu'une diversité d'usages structurés avec des zones de convergences et de divergences. C'est-à-dire des comportements langagiers communs aux interlocuteurs, ou différents. Certains d'entre eux sont appelés périphériques parce qu'ils sont utilisés par un petit nombre de sujets. Il peut alors s'agir de traits archaïques, conservés du fait de l'âge du sujet ou de son appartenance géographique ou sociale (appartenance à une sous-communauté dont on a conservé l'identité – les traits identificatoires – cf. parler branché, langue comme reflet des conflits socio-économiques, comme marché langagier – négligeant le fait qu'une personne n'est pas strictement réductible à son appartenance groupale ou à son histoire sociale (socio-historique) »

Cette citation (Houdebine, 1997) nous plonge en plein Imaginaire linguistique pour qu'on se rende compte que *norme* et *usage* évoluent en même temps avec la dynamique de la Langue (Saussure), mais aussi pour nous rappeler de notre cher Eugène Coseriu qui est le premier à saisir (1967) un déplacement du sens même du mot *norme*, de l'ensemble des prescriptions (voire interdits) sur les façons de dire jusqu'aux *besoins langagiers* des locuteurs. De nos jours, la dynamique linguistique est fortement influencée par les contacts entre les langues, imposés par la *globalisation des échanges langagiers*. Le rôle régulateur de la Norme est beaucoup réduit allant jusqu'à la nécessité minimale de garder la cohérence des systèmes langagiers/linguistiques, condition *sine qua non* pour la survivance des langues. De la sorte, ce qui est réellement frappé d'interdit est ce qui nuit au sens du message (on ne saisit presque plus la différence entre *se rappeler d'un détail* et *se rappeler un détail*, *remercier à quelqu'un* au lieu du prescriptif *remercier quelqu'un*, *filmul care l-am văzut astăzi* remplaçant sans problèmes de « conscience linguistique » le normatif *filmul pe care l-am văzut astăzi*).

L'imaginaire linguistique analyse justement ces distorsions existant entre les dires ou attitudes des sujets parlants sur leurs propres réalisations langagières et celles des autres locuteurs par rapport à leurs propres productions recueillies et analysées par le linguiste (cf. Houdebine, 1983). Et comme « la langue n'est faite qu'en vue du discours » (Saussure), *discourir* signifie imposer la liberté absolue de l'individu parlant face aux contraintes socio-historiques et culturelles : « [...] un être humain est toujours libre de sa parole non sans risques certes parfois de sa vie même », disait dans une sincérité totale Anne-Marie Houdebine (1997), en formulant ces propos dont vous, mes frères et soeurs, ici, en Moldavie, vous êtes les témoins absolus.

Récemment (Ardeleanu, 2014), nous venons d'entamer une étude qui se propose d'illustrer les nombreuses facettes de l'imaginaire linguistique à partir d'un constat, suite au « dépouillement » du fonctionnement de l'*interview* en tant

que type de discours de la presse écrite et audio-visuelle. Le corpus d'étude s'est progressivement constitué d'un nombre d'échantillons qui se veulent représentatifs, extraits de 19 dialogues, dont 7 publiés dans la presse locale et nationale, 5 réalisés dans des studios des postes de la radio locale et 7 diffusés par des postes de la TV locale. L'homogénéité du corpus est assurée justement par le contexte discursif « local » dans la majorité des cas, même si les sujets débattus dépassent largement l'intérêt « autochtone ». La présence d'un interlocuteur « unique », le *linguiste*, assure la pertinence de l'analyse focalisée sur la langue du *journaliste* et la langue du *linguiste*, mais la présence d'autres intervenants (*invité, rédacteur, autre*), au total 22 locuteurs, ne fait que confirmer les résultats de l'étude.

Notre point de départ vise l'écart assez important, sinon surprenant, entre l'oralité langagière et le niveau écrit de cette même langue, dans notre cas le *roumain*, constat incontournable au moment de la transcription des discours oraux en vue de leur publication, mais aussi à la lecture des textes d'interviews préparés pour la presse écrite (journaux, quotidiens, revues de culture ou d'attitude).

La transcription des enregistrements audio-visuels a créé souvent, aux quatre membres de l'équipe de transcription, des « problèmes à résoudre » qui relèvent de la distance accrue, même quelquefois inattendue, entre l'aspect oral et l'aspect écrit du roumain courant d'aujourd'hui. On a pu constater, par exemple, que les phénomènes de dynamique langagière et de normativité prescriptive, face à la « normativité communicationnelle », se manifestent à tous les paliers de la langue, à savoir les niveaux lexical, morphosyntaxique et discursif, le contexte de production des discours sous forme d'interviews étant déterminant pour l'établissement de leur structure et de leur fonctionnement: studio TV/studio radio/réponse par écrit aux questions reçues; événements personnels/communautaires, locaux/nationaux/internationaux; positionnement de l'interlocuteur: professeur/parlementaire, au pouvoir ou en opposition; degré de « rapprochement » des locuteurs: premier dialogue/ancien étudiant /vieux amis/collègues de travail; intentionnalité discursive commune ou différente au niveau des locuteurs.

La recherche remet en discussion le rapport à la *norme* de la langue, *l'usage* « prestigieux », le besoin de revalider la *norme communicationnelle*, tout en essayant d'apporter un éclairage original sur les différentes « voix » en action lors du dialogue et leur conscience linguistique.

En paraphrasant La Bruyère qui disait que « le meilleur français est une idée », on pourrait aussi affirmer que le *bon roumain est une fiction*, tout comme l'est une fiction l'« idéal de langue », « parfaite » (?!), sans remarques basses ou ignobles, sans les gros mots, sans l'insulte ou le juron. Le *roumain des médias*, pareil à d'autres langues médiatiques, sinon la plupart d'entre elles, tue une fois de plus la naïveté de telles pensées.

Tant pour le journaliste que pour le linguiste, les paroles du roumain dans les médias risquent d'échapper même au rapport reconnu et privilégié non seulement avec les structures sociales mais encore avec les techniques d'analyse du discours (cf. Bonnot, 1995). L'individuation langagière s'estompe dans le contexte

discursif médiatique, le comportement linguistique du *journaliste*, du *linguiste*, du *spécialiste technocrate* enregistrant une tendance à l'uniformisation: le recours aux termes, paroles, syntagmes ou formules clichés ou stéréotypés, « dans le vent » („există potențial”, „suntem pe baricade”, „putere semnificativă”, „zonă binecuvântată”, „criză”, „conflict de interese”, „sistemul european”), l'interruption du discours de l'autre, la non-réponse à la question, au détriment de la cohésion et de la cohérence discursive etc.

Certes, notre étude prouve et témoigne d'un « transfert » de l'individuation discursive, et même, dirions-nous, de l'imaginaire linguistique d'un locuteur à l'autre dans les conditions de l'interview médiatique ou médiatisé, en contexte discursif des médias. Par exemple, la reprise des paroles du locuteur par l'interlocuteur et *vice-versa*, dans notre cas du journaliste au linguiste ou du linguiste au journaliste, peut créer l'effet « d'harmonie », d'« entente » au niveau de l'expression des idées.

L'examen des données linguistiques illustre, entre autres, une intensité particulière de l'insécurité linguistique. Ce phénomène est d'autant plus étrange que, dans notre corpus, il y a des échantillons de langue extraits des discours des professionnels dans la production des discours médiatiques. Selon nous, la difficulté de représenter une certaine réalité sociale, complexe et assez méconnue dans son substrat, le manque d'information, l'autocensure qui, à diverses raisons, continue à fonctionner chez certains locuteurs, la préoccupation excessive pour la *politically corectness* peuvent générer une attitude de « disconvenance » face à son propre discours ou face au discours de l'autre.

L'attitude du locuteur face aux problèmes liés au sujet débattu (du domaine économique, des relations internationales, politique, culturel, social) relève de sa subjectivité qui se manifeste dans des réactions verbales trahissant, en fait, l'attitude face à sa propre langue ou à la langue de l'autre. Le manque d'information surtout mène à la fragmentation discursive ainsi qu'à l'apparition d'une certaine insécurité par rapport à sa propre langue, à son propre discours. C'est pourquoi l'attitude métalinguistique des locuteurs s'exprime régulièrement s'en inscrivant déjà dans une « coutume langagière ».

Tout est art dans la langue, même le bavardage. En guise de conclusion

La *norme communicationnelle* a été introduite dans le tableau des *normes objectives* et *subjectives* de l'Imaginaire linguistique en 1983, lorsqu'elle fut décrite pour la première fois par Anne-Marie Houdebine. Si les *normes objectives* avaient été dégagées « par la description des productions des locuteurs aux niveaux linguistiques considérées par l'étude », si les *normes systémiques* s'étaient dégagées « à l'aide d'une étude clinique des productions d'un ou de deux idiolectes » et si les *normes statistiques* avaient été « mises au jour de la langue comme cooccurrence d'usages par des analyses d'enquêtes menées sur des groupes de locuteurs », avec le « repérage des comportements convergents, divergents et périphériques, l'analyse des variétés co-occurentes et le contrôle des *normes*

systémiques, les *normes communicationnelles* se sont dégagées suite à des « micro-descriptions, sur des échantillons de locuteurs homogénéisables socialement ». C'est alors qu'on a pu saisir un « rapport professionnel des locuteurs à la langue écrite ».

C'est exactement ce que nous avons pu constater, nous-mêmes, au niveau de notre corpus: le journaliste-moderateur, le rédacteur, un autre journaliste, se révèlent très prescriptifs, en présentant une constance d'attitudes, à la fois prescriptives et communicationnelles ou fonctionnelles. Ils font preuve d'un savoir métalinguistique qui les faisait apparaître dans leurs commentaires tantôt comme prescriptifs, tantôt comme fonctionnels. Tout se passe dans leur discours profondément contextualisé comme s'ils s'élevaient en utilisateurs d'un « roumain contemporain avancé » (formule proposée par Henri Frei dans le cas du « français avancé »). Ils utilisent donc ce qu'on peut appeler « le roumain en train de se faire » (*cf.* Houdebine) ou « le bon usage momentanément contemporain » (*cf.* Collignon).

On constate une attitude constamment prescriptive du journaliste face à la langue parlée, à ce « roumain contemporain avancé » créé par les médias et qui permet de nous rapporter à une norme communicationnelle. Le journaliste est déjà en train de produire une « langue roumaine orale fonctionnelle ou communicationnelle » qui valide l'attitude « communicationnelle » ou « fonctionnelle ». Ces attitudes relèvent, en fait, tant d'une évaluation des usages que d'une fiction sur la langue et la communication. Les commentaires des journalistes visent, tout comme ceux du linguiste, le soin et la volonté d'être compris par les auditeurs / téléspectateurs / lecteurs, de « communiquer » avec eux, d'instaurer dans la subjectivité et l'imaginaire linguistique une « prescriptivité de la compréhension » – s'assurer que le message passe correctement et que la forme discursive n'altère pas le sémantisme des paroles.

Notre analyse illustre et démontre cette diversité de la langue, à son intérieur même, ainsi que la mise en acte de la Langue (dans l'acception saussurienne) à travers les productions langagières des locuteurs, autrement dit à travers la Parole. Le sujet entre dans la langue avec ses propres représentations et attitudes et se heurte aux lois de cette langue, à sa structure, à son homogénéité. De cette rencontre, naît une langue vivante, où tout peut arriver y compris l'affrontement des règles, l'éparpillement et la déstructuration du discours, l'éclatement des structures tout comme dans le *bavardage* des *interviews* qui forment notre corpus d'étude.

La Langue témoigne d'une potentialité infinie des paroles, tout en jouant avec les paradigmes, les syntagmes, les dérivations, les métaphores, les écarts et les glissements de sens. Un même énoncé se trouve porteur de plusieurs sens, de connotations différentes dues au contexte discursif.

L'intérêt de telles études est de mettre au jour les différences de comportement langagier au niveau de deux catégories socio-professionnelles: *le linguiste*, apparemment le plus prescriptif, le plus « froid » dans la relation avec la langue, et *le journaliste*, incarnation de la créativité langagière, actant de

changement de la langue. Mais pour apporter du renouveau dans la langue, il faut la bien maîtriser, en savoir les règles, les lois, les tendances, les potentialités. Les représentations culturelles, politiques ou idéologiques, socio-psychologiques relèvent d'un imaginaire linguistique qu'on ne peut pas négliger dans ce genre d'investigations sur la langue. Finalement, c'est l'imaginaire linguistique des locuteurs qui porte le poids sur le devenir linguistique qui équivaut aux politiques linguistiques qui s'assument les interventions sur la langue.

Références bibliographiques

- Dictionnaire d'Analyse du discours*. (sous la direction de) Charaudeau, Patric et Maingueneau, Dominique. Paris : Seuil, 2002.
- Nouveau Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. (sous la direction de) Ducrot, Oswald et Schaeffer, Jean-Marie, Paris : Seuil, 1995.
- Dictionnaire culturel en langue française*. (sous la direction de) Rey, Alain. Paris : Le Robert, 2005.
- Ardeleanu, Sanda-Maria et all. « Pour une linguistique du locuteur ». *Perspectives discursives: concepts et corpus*, Iași: Casa Editorială Demiurg, 2007.
- . « L'Imaginaire linguistique des sujets parlants – source de diversité linguistique, langagière et culturelle ». *Omagiu lui C. Dimitriu la 80 de ani*, Suceava : Editura Universității „Ștefan cel Mare”, 2013, p. 37-44.
- Ardeleanu, Sanda-Maria. « La langue du journaliste et la langue du linguiste ». *ANADISS*, nr. 18, Suceava : Editura Universității „Ștefan cel Mare”, 2014, p. 13-20.
- Houdebine, Anne-Marie. « Sur les traces de l'Imaginaire linguistique ». *Parlers masculins, parlers féminins*. Paris : Delachaux & Niestlé, 1983.
- . *Dynamique et imaginaire linguistique. Des noms et des usages*. Paris : coll. Éducation, Langage et Société, Paris : l'Harmattan, 1999.
- L'Imaginaire linguistique*. (sous la direction de) Houdebine, Anne-Marie, coll. Langue & Parole, Paris : l'Harmattan, 2002.
- Siouffi, Gilles et Van, Raemdonck. *100 Fiches pour comprendre la linguistique*. Rosny : Bréal, 1999.

Les néologismes aux formes à rebours¹ et l'herméneutique en lexicographie

Ion MANOLI

Université Libre Internationale de Moldova (ULIM)

Résumé

Le lexique moderne français est flexible et bien vivant : radio, web, journaux, livres, conversation partout les néologismes font tâche d'huile. De nouveaux mots, formules, constructions, expressions phraséologiques forgées non seulement dans des centres scientifiques ou laboratoires de la technologie, ils apparaissent aussi dans les pages de belles-lettres, dans les textes médias, dans les conversations à la télévision ou à la radio. Il y arrive souvent d'entre ou de voir des vocables nouveaux d'après la forme et d'après le contenu ayant des structures à rebours. Ils choquent dès la première vue, ils étonnent l'ouïe : *brouchtouaille* (une espèce de mauvais ragoût) ; *fantasmagorille* (rêve de puissance) ; *tergivexer* – faire souffrir à force de ne dire ni oui ni non). Comment faut-il les fixer, les définir et les décrire lexicographiquement ? Aujourd'hui le néologisme à rebours batifole, hésitant sur ses bases, bousculé, il est au risque de se « compliquer ». Le lexicographe contemporain est dans un embarras devant ces créations le plus souvent bizarres, et alors il est construit de prendre position : reconnaître ou enterrer les créations à rebours. Dans le présent article nous proposons une solution « révolutionnaire » pour la lexicographie et le lexicographe : fixer et définir tout, même si de multiples facteurs interfèrent dans la décision à prendre. De la collecte des informations d'ordre étymologique, sémantique, morphologique, etc. la source lexicographique reste une œuvre d'interprétation individuelle à différents paramètres. Ceux-ci doivent être élucidés grâce aux méthodes objectives de recherche.

Mots-clés : *lexicographie, mot-valise, télescope, contamination, néologisme lexicale, néologisme sémantique, herméneutique lexicographique.*

Abstract

The modern French lexicon is flexible and alive: radio, web, newspapers, books, conversations neologisms appear everywhere. New words, formulas, structures, phraseological expressions forged not only in scientific centers or laboratories of technology, they also appear in the belles-lettres pages, media texts, in conversations on television or radio. Quite often it happens to enter or see new words that have backward structures according to their form and their content. They shock at first sight, they surprise hearing: *brouchtouaille* (a kind of bad ragout); *fantasmagorille* (power dream); *tergivexer* – to make someone suffer saying neither yes nor no. How should we fix define and describe them from lexicographical point of view? Today the backward neologism frolics, hesitating on its foundations; being pushed, it risks becoming “complicated”. The contemporary lexicographer is an embarrassment in front of these creations which are often bizarre, and then it is built to take a position: to recognize or bury backward creations. In this paper we propose a “revolutionary” solution for lexicography and lexicographer: set and define everything, even if multiple factors interfere in the decision-making process. From the collection of information of etymological, semantic, morphological nature, the

lexicographical source remains a work of individual interpretation with different parameters which must be solved through objective research methods.

Keywords: *lexicography, portmanteau, telescoping, contamination, lexical neologism, semantic neologism, lexicographical hermeneutics.*

*Une langue qui ne connaîtrait aucune forme de néologie
serait déjà une langue morte, et l'on ne saurait contester
que l'histoire de toutes nos langues n'est, en somme,
que l'histoire de leur néologie.*

Bernard Quemada, *Banque de mots*, №2, 1971

Qu'est-ce qu'un mot nouveau? Rien de plus simple à la première vue: un mot récemment paru qui est nouveau d'après la forme et d'après le contenu et qui n'est pas encore accepté par les sources lexicographiques académiques². Mais le sentiment de nouveauté d'un mot dépend de bien de facteurs linguistiques, dont l'âge et le milieu social sont des composantes importantes. Ce qui est simple et classique pour l'un peut être totalement nouveau pour l'autre. Un mot nouveau, par ailleurs, met toujours quelque temps pour s'affirmer (combien de temps personne ne sait). Il y a des mots nouveaux qui par leur structure sont tout à fait simples à les interpréter, à les décoder, à l'exéger.

Un mot d'actualité comme *clivant*, qui existait seulement comme participe présent, a fait son apparition comme adjectif vers 2000. Peu employé jusqu'en 2009, on voit son usage littéralement exploser en 2010-2012. Cette augmentation est forcément le reflet d'une évolution de la vie du mot, qui passe du statut de néologisme à celui du mot lexique français, qu'on le veuille ou non.

Clivant,e (adj.) Qui clive, qui divise. Cet adjectif, très à la mode, a ceci d'intéressant, c'est qu'il n'est pas encore répertorié dans les dictionnaires, les grands dictionnaires « officiels » (Larousse, Larousse universel, Robert, Nouveau Littré, Trésor de la langue française), bien qu'il le soit dans les dictionnaires en ligne, toujours à l'affût du nouveau. Il est particulièrement en vogue dans les milieux politiques, et a été notamment appliqué à *Nicolas Sarkozy* : « Jeudi soir dernier, dans l'ineffable *Paroles de Français*, notre président a été une nouvelle fois *clivant*, conformément à la vérité sarkosienne selon laquelle la haine des uns provoque l'amour des autres, pouvait-on lire le 16.02.2011 dans *Causeur magazine*. Mais il se dit aussi d'autres acteurs de la scène politique : « Personnage *clivant* à l'image du père, Marine le Pen est depuis le 16 janvier la présidente du Front national » (*Euronews*, 18.02.2011). Cet adjectif est donc entendu au sens de « qui divise », « qui ne fait pas l'unanimité ». L'antonyme pourrait être *consensuel*.

Le verbe *cliver* a à l'origine un terme de diamantaire qui signifiait « fendre ». Il a été emprunté au hollandais au XVIII^{ème} siècle, restant un terme savant dans le domaine de la minéralogie, puis de la biologie. La psychanalyse lui a donné une certaine noblesse en parlant du *moi clivé*. Jusqu'aux années 2000, le mot appartenait à la langue soutenue. Le participe présent du verbe était utilisé transitivement en biologie.

Si nous avons l'intention de préciser le contexte actuel du *clivant* comme adjectif, alors il faut signaler sa première apparition dans un texte de 19.05.2000 qui présente les conclusions d'une enquête sur l'alcoolisme des jeunes : « Il convient de souligner le caractère fortement *clivant* de la possession du permis de conduire, puisque 81% des titulaires de ce dernier fréquentent les discothèques contre 65% de non-conducteurs ». Jusqu'en 2006, le mot reste un terme spécialisé des instruits de sondage, mais son existence commence à être connue : « Et le kitsch est *clivant*, comme disent les sondeurs. Il range les gens dans les camps bien déterminés, tranchés, sans recouvrement possible » (Besson 2006).

L'année 2007 marque le tournant : le mot sort de son berceau originel, se reprend d'abord dans le milieu du design, gagne le terrain de la politique et bientôt les milieux à la mode, tout en gardant souvent des guillemets qui prouvent que l'on en ressent le caractère néologique.

« Soyez *clivant*. Faites parler de vous. À Paris, il vaut mieux que votre bistro se voie de loin... » (www.paris-bistro.com, janvier 2007). Au-delà de cette date, si le mot reste particulièrement en usage dans les coulisses de la politique, il reste le monopole de tous les milieux qui font l'actualité. Une consultation des occurrences sur Internet en mars 2012, à titre indicatif, montre un net démarrage de l'emploi de *clivant* adj. et un envol exponentiel à partir de 2011³. Il en existe des créations néologiques qui viennent dès leur naissance avec une valeur connotative neutre qui chemin faisant deviennent péjoratifs. Mais cette valeur ne ressort point directement de leur structure. Elle vient plutôt à la suite d'une explication faite par celui qui l'avait créée. C'est le cas de *droits-de-l'hommiste* qui date de 1989. André Pellet nous le présente dans un contexte informatif :

On dit que Frédéric Dard a inventé pas moins de 20 000 néologismes. On peut bien m'en pardonner un même si je n'ai pas l'outrecuidance de me comparer au père du célèbre San Antonio! Mais qu'est-ce que ce déjà presque fameux « droits de l'hommiste »? Bien que je ne sois pas sûr de pouvoir revendiquer la paternité exclusive de l'expression, je l'ai utilisée pour la première fois je crois sous une forme publiée lors d'un colloque organisé en 1989 par Hubert Thierry et Emmanuel Decaux à l'Arche de la Fraternité. Dans mon esprit, c'était assez neutre; il s'agissait seulement de qualifier l'état d'esprit des militants des droits de l'homme, pour lesquels je nourris la plus grande admiration tout en mettant en garde contre la confusion des genres : le droit d'une part, l'idéologie des droits de l'homme de l'autre. Depuis lors, l'expression a connu une certaine fortune. Elle a acquis en outre une nuance sans doute péjorative qui n'entrait pas dans mes intentions initiales (*Le Figaro*, 2012, p. 9).

Voici au moins un exemple : « Tous les droits-de-l'hommistes de la Création passent devant la porte de Saint-Ouen en disant : Mon Dieu, les pauvres puis s'en vont pour aller dîner en ville » (Nicolas Sarkozy, *Le Monde*, 24 oct. 2002).

Si la structure simple des néologismes créés à l'aide de l'affixation nous permet de nous faire vite une idée sur le sens et la valeur de l'unité récemment apparue, alors la structure à rebours des télescopes lexicaux, par exemple, nous posent des problèmes.

Bankster n.m. Bien sûr qu'il s'agit d'un mot-valise de banq(ue)+(gang)ster. C'est un mot créé par l'avocat américain Ferdinand Pécora à propos de la crise de 1929. Le mot a été repris et diffusé dans l'extrême droite dans les années 1930 par le journaliste belge Léon Degrelle, puis il a été employé notamment par Jean-Marie Le Pen en 2009. Aujourd'hui c'est un nom péjoratif donné aux banquiers auxquels pense-t-on, la crise financière a profité. La crise bancaire et financière sans précédent d'octobre 2008 a remis au goût du jour le mot *bankster*, traditionnellement employé par la droite depuis les années 1930. Le documentaire *L'Argent dette*, dans lequel le réalisateur canadien Paul Grignon réagissait à cette crise, traduit dans une quinzaine de langues et diffusé sur Internet, a largement contribué à populariser le mot et la mauvaise image du banquier qu'il en donne. (« Les mots de l'actualité », *Le Figaro*, 2012, p.7). Ce mot-valise s'approche d'après sa forme à celui du mot roumain *patrihoți*: de patri (ot, oți) +hoți, une création individuelle de D. Matcovschi (1939-2013).

On connaît des histoires des mots archaïques, des régionalismes et dialectismes, des mots argotiques et ceux des domaines techniques ou humanitaires. L'histoire des mots nouveaux construits à rebours où l'on gardait la plus extrême rigueur se rencontre moins. Une source excellente à ce chapitre est peut-être celle de Daniel Brandy sous un titre coloris *Motamorphoses*: À chaque mot son histoire. Dans une langue élégante et un peu drôle l'auteur y relève un véritable défi : rendre à la fois accessible et objective l'histoire des mots difficile à lexicographier en gardant les paramètres lexicographiques les plus importants : l'origine (les origines), l'évolution, la structure et la définition la plus rigide.

Puis vient Alain Finkelkraut avec son petit dictionnaire illustré. Sous la forme d'un petit recueil de néologismes et de mots télescopiques (mots-valises) nous sommes en présence d'un nouveau dictionnaire et d'un nouveau genre. Autour de définitions hilarantes, farfelues et pourtant d'une logique sans faille, A. Finkelkraut joue avec les mots et nous fait partager son goût pour le mot à rebours, pour le mot de l'humour et de l'imagination à l'extrémité. C'est justement ces mots, ces créations néologiques qui constituent l'objet d'analyse que nous allons dévoiler plus loin.

Le terme le plus connu et le plus répandu qui désigne un amalgame lexical fantaisiste du type *nostalgerie*, n.f. *adette*, n.f. (de fa(cture)+dét(aillée)) – langage journalistique; *glocal*, e, adj. (de glo(bal)+(lo)cal, souvent francisé en GlobalLocal), c'est le mot-valise, qui date depuis le commencement du XX-ème siècle. Puis vient une dizaine de termes et de pseudo-termes comme mot-centaure, mot-gigogne, mot-tiroir, amalgames lexicaux. Ces unités n'ont paradoxalement pas beaucoup bénéficié du regard des linguistes. Plutôt les termes *télescopie*, *télescope*, *contamination lexicale* sont devenus plus chers et plus employés. Nous devons signaler que l'intérêt à l'égard de ce phénomène lexical le dernier temps s'accroît même si Galisson (1987) ou Sablayrolles (1997) soulignaient leur caractère éphémère. La collecte de données s'en trouve encore entravée bien que l'utilisation d'outils informatiques confère plus de facilité dans cette tâche. Le mot-valise mérite pourtant que l'on s'y intéresse, peut-être justement parce qu'elle

relève de l'extragrammatical, de l'extra-composition, de l'extra-définition lexicographique et surtout de l'extra-contextualité. En effet, cette matrice de création lexicale à rebours est particulièrement productive. Peut-on y admettre une influence de l'américain où cette formation est très productive et en vogue, nous ne le savons pas encore.

De nouvelles réalités apportent toujours de nouveaux mots, qui ne sont pas toujours facilement acceptés.

Afropéen - ne, adj. et n. Il s'agit d'une personne d'origine africaine qui est née et a grandi en Europe. Ce mot est issu d'une analogie avec le mot *Afro-Américain*, popularisé dans les *sixties*, qui désignait les Américains descendant généralement des anciens esclaves noirs, dont la figure emblématique fut sans aucun doute Angela Davis. L'emploi du mot qui se confirme en 2012-2013 (Le Figaro, p. 23-24).

Aboyer v. – Mot-valise : de ab(oyer) et (v)oyager - se plaindre du climat ou de la cuisine) peine a-t-on quitté le sol natal.

Agendarme n.m. – Mot-valise : de agen(da) et (gen)darme – carnet-gifleur où l'on fixe les choses à faire et devoirs à domicile et qui donne une claque, chaque fois qu'on n'est pas en règle. Dans les lycées pilotes, les agendarmes remplacent désormais les traditionnels cahiers de textes. Dans les lycées moldaves le rôle d'agendarme appartient à « l'agende de l'élève » (pop.zilnic ; russe : dnevnik).

Autobiographe n.m. Mot-valise : de autobio(graphie) et grave auteur qui emploie, pour écrire sa biographie, un ton grave, digne et solennel ;

Autoroute n.m. Mot-valise : de auto(route) et route - coutume française qui consiste à passer en famille, en voiture, et sur une route sans croisement, le mois le plus chaud de l'année ;

Banallégresse n.f. Mot-valise : de banal, banal(ité) et allégresse – il s'agit d'un plaisir intense qu'on tire parfois d'une aventure très ordinaire ;

Bidingue n. et adj. Mot-valise : de bourreau et (biro)cratie – espèce de violence exercée » avec un maximum d'efficacité et un minimum de sadisme ;

Cafardeux n.m. Mot-valise : de cafard et deux : couple qui s'ennuie ;

Cafartois n.m. Les mêmes, un an plus tard, avec un bébé ;

Caveaubulaire n.m. Mot-valise : de caveau et (voca)bulaire : dictionnaire, source lexicographie des mots hors usage.

Un cas à part de la néologie, en dyachronie, est celui où l'on se demande si des mots comme *avale-dru* n.m., *caquetoy* n.m., *dédormir* v., *alouvi*, *ie* adj. sont français. Puis viennent des expressions comme *Mettre les écureuils à pied*, *Être un médecin d'eau douce* qui posent des problèmes de l'actualisation, de la création, de la norme etc.

À notre avis, il s'agit d'un français d'hier, que l'on a oublié peu à peu, car comme toute langue vivante, le français « perd » et « gagne » des mots, des expressions, des proverbes au fil du temps. Alors nous avons des mots oubliés et des expressions oubliées « récemment », ré-employés, ré-actualisés, ré-modernisés.

Avale-dru n.m. – il s'agit d'un « terme populaire qui se dit d'un homme qui mange vite, dans la bouche de qui un morceau n'attend pas l'autre » (Dictionnaire de Trévoux). À ne pas confondre avec *un avale tout-cru* qui porte le signe familier et se dit d'un homme qui est arrogant, avide, présomptueux.

Caqueto n.m. « Lieu où les femmes s'assemblent pour causer et pour babiller » (Le Roux); comme si l'on disait d'une façon néologique: *jacassoir*, *bavardoir*, sous le modèle de *parloir*.

Dédormir v. Chauffer. « Ne se dit que de l'eau qui est trop froide, qu'on approche du feu pour lui ôter sa crudité, ou fondre sa glace » (Furetière). Littré le fixe dans le sens « Cesser de dormir ».

Alouvi, ie adj. « Qui a une grande faim, telle que celle d'un loup, qui est difficile à rassasier » (Furetière).

Actuellement pour désigner « une grande faim » on emploie *une faim canine*, *une faim de loup*, *une faim vorace*, *avoir une de ces faims*, *avoir l'estomac dans les talons* et pop. *claquer du bec*, *avoir la dent*, *la crever*, *la sauter*.

Mettre les écurieux à pied – dans le sens de « couper les arbres » (Littré).

Être un médecin d'eau douce - « Il s'agit d'un malhabile médecin qui n'a pour remède que de l'eau douce » (Furetière).

Être une bibliothèque renversée – se dit d'un « homme savant, mais qui sait mal, dont les idées sont confuses » (Caillot).

On trouve l'expression « une bibliothèque renversée » dans le *Dictionnaire universel de la langue française*, XIV^{ème} édition, 1857, p.34 : « Homme d'une érudition confuse qui mêle tous ses souvenirs, toutes ses idées » avec des variantes au sigle ironiq. et fam.: *être une bibliothèque bleue*, *un recueil de contes populaires*.

Compter (il compte) les clous d'une porte – « pour dire il s'ennuie d'attendre à une porte, et il a le loisir d'en compter les clous » (Le Roux).

C'est une expression qu'on entend et on rencontre rarement, car l'usage actuel nous encourage à d'autres formules comme attendre longtemps, perdre son temps à attendre; fam. *poireauter* ou *poiroter*; *se morfondre*. Dans le fond phraséologique nous n'avons trouvé que *attendre le boiteux*, *attendre sous l'orme* ayant des nuances significatives.

Les néologismes à but stylistique ou tout simplement les créations individuelles sont presque toujours :

- des mots impossibles à prononcer du premier coup. Il faut parfois se donner de la peine à les prononcer ou à les écrire correctement d'un coup : *Vodkamarade* n.m., *sentimentir* (probablement de la même famille que *sentimenteur*);
- des mots « menteurs » *emperlificoter* (P. Guth); *embaraglouillé* (A. Gide);
- des mots « mal mariés » *emporchézé* (A. Artaud); *bricabracomanipulation*; *Kantgourou* (philosophe australien, professant la doctrine de l'idéalisme transcendantal);
- des variations « malicieuses » de la langue actuelle: *enfançonne* (H. de Montherlant); *eurêkater* (R. Queneau); *væucser*;

- des mots tout « naturels », loin de la bizarrerie linguistique: *dormasser* (de *dormir* sur le modèle de *rêvasser* (J.-K. Huysmans));
- des mots « surprenants » par leur homophonie qui exigent de la réflexion: *s'engrandeuiller* (J. Laforgue); *copurchic*; *épanouïsme* (L.-F.Céline) très proche d'après la forme de *puissantissime* qui est un superlatif de *puissant*.

L'emploi du suffixe *-issime* d'origine italienne est nettement burlesque ou ironique depuis la fin du XVIème siècle. Ici apparaît un autre néologisme sous une autre forme comme *crédissimo* n.m., *crédissime* (L.-F. Céline). *Crédo* reçoit l'expansion intensive et désigne un crédo fervent, une enthousiaste profession de foi (Rheims 156).

Les néologismes stylistiques constituent un groupe à part dans la gamme de la néologie. On ne pourrait jamais admettre la formule « des néologismes stylistiques haut de gamme » : c'est-à-dire les plus chers. Ils sont tous chers pour les auteurs qui viennent de les créer. Ils ont plusieurs buts et plusieurs fonctions, mais l'une reste indispensable, celle d'émouvoir uniquement. Une valeur émotive, affective ou expressive y est toujours présente. Ces néologismes ont toujours un contexte spécifique et un caractère tout différent de celui nominatif. On ne pose presque jamais le problème comment ce néologisme stylistique entrera-t-il dans un dictionnaire. À cette question, bien des gens répondront : C'est l'Académie qui va décider!

La réalité lexicographique est un peu différente. Dans chaque maison d'édition de dictionnaires, une ou plusieurs personnes sont préposées au dépouillement quotidien de la presse, des revues, des romans. Chaque mot nouveau, y compris le néologisme stylistique, est consigné dans une base de données, avec sa date d'apparition, son contexte et la source (journal, revue etc.) et ce, sur plusieurs années. Tous les ans, avant la nouvelle édition des *Petit Robert*, *Petit Larousse*, *Grand Robert*, *Grand Larousse*, une liste des néologismes est présentée sur laquelle on doit statuer. Chaque maison d'édition a ses propres modalités mais, en dernier ressort, c'est un vote qui décide de l'intégration des mots, tout au moins de ceux qui ne font pas l'unanimité. C'est donc un processus démocratique qui décide du sort des mots nouveaux. Alors un vaste matériel néologique reste comme base à créer d'autres études lexicographiques à la manière de M. Rheims, A. Finkielkraut, J.-L. Chifflet et d'autres. On voit qu'aujourd'hui les dictionnaires collent de très près à la réalité des emplois linguistiques, au moins dans un grand nombre de domaines, mais celui du mot sauvage du contexte belles-lettres reste à la périphérie lexicographique.

C'est encore Pierre Larousse qui offre une assez jolie synthèse à propos de la néologie : « C'est au lexicographe à observer, à suivre attentivement cette transformation [de la langue] et à dagguerrotypier, pour ainsi parler, cette physionomie au moment même où il écrit [...]. Un dictionnaire [...] ne doit ni suivre de trop loin ni ouvrir la marché : c'est un laquais qui porte les bagages de son maître en le suivant par derrière » (Pruvost 122).

Dans son *Journal* de 4 mai 1943, il y a plus de 70 ans, que Julien Green affirmait que la pensée vole et les mots vont à pied. Voilà tout le drame de l'écrivain. Le mot à rebours serait-il un mot qui marche un peu plus vite ?

Nous sommes à l'attente de l'apparition de l'ouvrage de Françoise Guerand ayant un titre incitant *Le dictionnaire, miroir du monde, mémoire des hommes, l'épreuve de l'école* préfacé par Alain Rey et Jean Pruvost, édition Honoré Champion. Ce serait une étude totalement inédite pour ceux qui se passionnent pour l'histoire de la langue, pour la synchronie et la diachronie dans le plan lexicographique. Peut-être que nous y trouverons des réponses aux micro-problèmes liés à la nature du mot à rebours.

À la fin de cet article nous allons attirer l'attention du lecteur au problème que le néologisme à rebours pose au traducteur. Aujourd'hui la plupart des traducteurs s'imaginent au minimum conserver une équivalence lexicographique, une correspondance sémantique avec le mot/le texte étranger fondé sur les définitions du dictionnaire. Dans le cas des néologismes à rebours (*vodkamarade* ; *voutoyer*, *vulnérable*, *voeuifs*) le traducteur est obligé avant tout de décontextualiser, puis re-contextualiser, dans la mesure où le traduire, c'est le réécrire en des termes intelligibles et intéressants pour le lecteur-récepteur. Le traducteur est souvent obligé de le remplacer dans des structures langagières différentes, de chercher des valeurs culturelles et linguistiques différentes, briser des traditions littéraires différentes. Traduit, un texte belles-lettres étranger ne fait que perdre sur le plan formel et sémantique ; mais il arrive aussi qu'il gagne aussi : les formes linguistiques et les valeurs culturelles constitutives du texte sont remplacées par des effets textuels nouveaux qui vont au-delà de la simple équivalence lexicographique et ne fonctionnent que dans la langue et la culture de traduction.

Notes

¹ à rebours – à l'envers, d'une manière contraire à l'usage; *au rebours de* – contrairement à.

² Pour une approche globale de la bibliographie relative à l'étude de la néologie et des néologismes du français dans le plan lexicographique, voir Néologie et terminologie dans les dictionnaires sous la direction de Jean-François Sablayrolles, préfacé par Jean Pruvost. Paris : Honoré Champion, 2008, 241 p.

³ *Le Figaro*, hors-série. Langue française, édition 2012, Paris : Garnier, 2012, p. 8.

Références bibliographiques

- Begag, Azouz. *Les Voleurs d'écriture suivi de Les Tireurs d'étoiles*. Paris : Coll Points, p.1640.
- Brandy, Daniel. *Motamorphoses: à chaque mot son histoire*. Paris : Collection Points, n° 1544.

- Chifflet, Jean-Loup. *Les Mots qui me font rire et autres cocasseries de la langue française*. Paris : Collection Points, n° 1676.
- Chosson, Martine. *Parlez-vous la langue du bois? Petit fruité de manipulation à l'usage des innocents*. Paris : Collection Points, n° 1753.
- Dictionnaire universel de la langue française, avec le latin et l'étymologie, XVIème*. Paris : Firmin Didot frères, 1857.
- Le Figaro*: Numéro spécial, Hors-série. Langue Française les 100 mots de l'année, édition 2012, Paris : Garnier, 2012.
- Finkielkraut, Alain. *Petit dictionnaire illustré: Les mots qui manquent au dico*. Paris : Seuil, 2006.
- Gagnière, Claude. *1000 mots d'esprit*. Paris : Collection Points, n°1869, 2008.
- Pruvost, Jean et Sablayrolles, Jean-François. *Les néologismes*. Paris : P.U.F., 2012.
- Rey, Alain. *À mots découverts: Chroniques au fil de l'actualité*. n°1804, Paris : Collection Points, 2007.
- Resplandy, Frank. *Les My rendez-vous with a femme fatale. Les mots français dans les langues étrangères*. Paris : Collection Points, n°1618, 2007.
- Rheims, Maurice. *Dictionnaire des mots sauvages* (écrivains des XIXème et XXème siècles). Paris : Larousse, 1969.
- . *Les mots sauvages*. Paris : Larousse, 1989.
- . *Abacadabrantique!* Paris : Larousse, 2004.
- Rollin, François. *Les Grands Mots du professeur Rollin*. Paris : Seuil, Collection Points, n° 1751, 2007.
- Рецкер Я. И. *Французско-русский фразеологический словарь*. Москва: Гос. изд-во иностранных и национальных словарей, 1963.

Considérations sur les néologismes et les expressions connotées politiquement

Eugenia ALAMAN

Université « Dunărea de Jos » de Galați, Roumanie

Résumé

Que ce soit dans la presse écrite, à la radio ou à la télévision, la transmission des idées politiques se fait aussi dans un but de publicité médiatique ou de propagande. Le vocabulaire politique évolue d'une manière constante, son renouvellement voit apparaître des expressions nouvelles, des néologismes qui sont souvent remis au goût du jour par des détournements de sens et où les médias jouent un rôle primordial. Les néologismes visent la propagation de l'idéologie mais ils s'appliquent souvent directement, comme une étiquette identifiante à une personne. Notre travail se propose de mettre en évidence les circonstances dans lesquelles les néologismes connotés politiquement trouvent leurs correspondants dans des attitudes et des activités sociales et de rendre compte des techniques discursives qui s'insinuent dans des comportements collectifs.

Mots-clés : *néologisme, connotation, sens, politique, idéologie, homonymie.*

Abstract

Whether it is in the written press, on the radio or on the television, the transmission of political ideas is also done for advertising or propaganda purposes.

The political vocabulary changes as well as the general vocabulary, seeing appearing new idioms and neologisms, often updated to the taste of the public with a key role of the media. The use of neologisms aims at the propagation of the ideology but they also apply as identifying labels to the individuals. Our work's aim is highlighting the circumstances in which the neologisms connoted politically and finding their correspondents in attitudes and social activities.

Keywords: *neologism, connotation, meaning, politics, ideology, homonymy.*

Beaucoup de spécialistes s'apprêtent à dire que le discours politique est « une langue à part », remplie des figures de style, jeux de mots, métaphores et néologismes qui la rendent souvent incompréhensible pour un public non avisé. Les expressions ou néologismes politiques fonctionnent comme indices idéologiques, reflètent une vision du monde propre ou sont créées dans un but de publicité médiatique ou de propagande. Souvent elles deviennent le résultat d'une communication politique active, prolongée (à lire obstinée) mais il arrive tout aussi bien qu'elles soient créées sans but partisan aucun.

Comme toute langue en général, le vocabulaire politique évolue constamment d'une époque à l'autre, d'une administration politique à l'autre et traverse même les frontières, surtout dans les circonstances actuelles de la mondialisation et du multiculturalisme quand on voit apparaître de nouvelles expressions.

Peut-on parler d'une typologie de ces expressions politiques ? Et quels seraient leurs critères de sélection ? A quel niveau de connaissance peut-on les analyser ?

A premier abord, nous dirons que les néologismes représentent un signe éloquent du changement linguistique et des évolutions socio-politiques d'une époque. Par conséquent, ils pourront être analysés sur le terrain des phénoménologies linguistiques, socio-politiques et culturelles à la fois.

Au XVII^e siècle, par exemple, le nom *islamisme* qualifiait la doctrine de l'islam et *islamiste* signifiait l'adepte de la religion musulmane. D'ailleurs, le terme est une création française, premièrement attestée dans les écrits de Voltaire qui l'utilise à la place du terme *mahométisme*, au sens de « religion des musulmans ». En revanche, aujourd'hui, pour la majorité des gens le nom *islamiste* est saisi comme une grande « alliance » entre la religion musulmane et une certaine violence politique. En vain les historiens des religions s'efforcent-ils de démontrer le vrai sens du terme et ce que l'islamisme déclame, ces expressions connotées politiquement entrent et s'enfoncent dans la mémoire collective et y restent, influencées par des circonstances qui leur confèrent des liens sémantiques spéciaux et souvent dénaturés.

On en parle alors d'un changement de sens permettant une propagation de l'idéologie sous-tendue par la création du néologisme. Ceci est un exemple de la diffusion d'une idéologie à travers la société par le biais des médias qui a consciemment permis aux néologismes une déformation de sens.

Au niveau linguistique, on peut faire recours à un ensemble de procédés morphologiques, morphosyntaxiques et sémantiques pour créer les nouvelles dénominations. A ces procédés de formation on doit ajouter les mécanismes subjectifs (passage du sens neutre au sens péjoratif ou mélioratif), les mécanismes objectifs (passage du sens fort au sens neutre) et, l'aptitude de ces mots à avoir des relations de synonymie, d'homonymie, de paronymie, grâce à leurs sonorités et graphies particulières.

Traditionnellement issues des noms des hommes politiques, des termes liés au champ lexical de la politique, les néologismes sont de nouvelles expressions qui garantissent en fait l'aptitude de la langue à servir les besoins d'expression et de communication de ses locuteurs dans les diverses circonstances politiques.

Principes de classement des néologismes.

Conservatorisme linguistique /vs/ innovation linguistique

Quand il s'agit de dénommer, il existe quelques principes de classement qui peuvent faire appel à deux tendances contradictoires de l'esprit humain. Nous parlons ici de la théorie développée par Ullmann, sur le *conservatorisme linguistique* et selon laquelle, premièrement, on se sert des mots préexistants pour leur donner des nouveaux sens (en d'autres termes, à référents neufs, termes anciens). Deuxièmement, Ullmann relève de la tendance inverse de la précédente, *l'innovation linguistique* : aux réalités nouvelles des noms nouveaux ou bien le

forgerment de nouveaux termes. Similarité touchant la forme (similarité dans le nom) ou similarité dans le sens (ou dans la référence), contiguïté dans le nom ou contiguïté dans le sens. Le phénomène *d'attraction paronymique*, appelé aussi *étymologie populaire*, joue un rôle à part dans le discours politique. La contiguïté de forme porte sur des mots en relation paradigmatique et, dans autres cas, il s'agit d'une contiguïté syntagmatique.

Du point de vue sémantique, les innovations visent avant tout la métaphore qui repose sur la similarité de sens et sur un transfert par analogie et la métonymie qui repose sur la contiguïté de sens entre les référents dénotés, par la substitution d'un terme à un autre (Ullmann, 1965).

En termes de stratégies du discours, la captation (avec la légitimation et la crédibilité) vise à « séduire ou persuader le partenaire de l'échange communicatif de telle sorte que celui-ci finisse par entrer dans l'univers de pensée qui sous-tend l'acte de communication, et partage ainsi l'intentionnalité, les valeurs et les émotions dont il est porteur » (Charaudeau, 1994b : 40).

Dans la communication médiatique, ces stratégies de captation « consistent à mettre en scène l'information de telle sorte que celle-ci participe à un spectacle qui, comme tout spectacle, doit toucher la sensibilité du spectateur » (Charaudeau, 1994a : 17). C'est pourquoi les médias traitent l'information en tentant de produire des effets discursifs de connivence (jeux de mots), d'émotion (descriptions du « désordre social ») (Charaudeau, 2000a : 148).

On appelle *neutres*, *objectifs* ou *nonistes* les néologismes qui dénotent tout simplement les nouvelles réalités politiques, qui sont créés pour nommer un nouvel objet ou un nouveau concept, qui soutiennent une nouvelle idée (*marxisme*, *communisme*, *gaullisme*, etc.) et qui relèvent de l'innovation linguistique.

On appelle *subjectifs* les néologismes qui sont des créations produites en général dans un but stylistique. Ces néologismes relèvent de la connotation et produisent chez le lecteur des effets attendus par leurs auteurs, en faisant référence à une seule personne ou aux représentants du même bord politique. Au succès de ces néologismes, les médias ont une riche contribution.

L'affranchissement des barrières linguistiques

Un autre critère vise la capacité des néologismes de franchir les barrières linguistiques et d'entrer dans les autres vocabulaires de spécialité. Ici, c'est le problème de la distinction qu'on fait entre mots et termes: ces expressions politiques sont-elles des termes spécialisés ? Au moment où ces expressions acquièrent une popularité assez grande et obtiennent un statut officiel par l'entrée dans les dictionnaires, les encyclopédies, les glossaires spécialisés, elles deviennent des termes politiques car, comme toute unité terminologique, elles dénomment ou désignent un concept en langue de spécialité.

Dans le contexte politique, cette désignation d'un concept peut être un mot de la langue générale ou un syntagme ou regroupement de mots formant une unité de sens (Gouadec, 1990). Si la langue générale est celle dont on se sert tous les

jours, l'usage de la langue spécialisée est restreint aux spécialistes afin de rendre possible la communication sans ambiguïté dans le domaine en question.

Cependant, il serait tout aussi important de mettre en évidence le fait que pas tous ceux qui entendent ou lisent ces expressions sont capables de saisir leur sens connoté ou métaphorique. La connotation est alimentée par les différents registres de langue, par l'affectivité du discours, par le savoir partagé, par une valeur sémantique variable. Ce n'est qu'une minorité qui détient toutes les informations, qui soit apte à saisir les connotations cachées, les inférences, les extensions de sens, qui sache traduire les références culturelles, tandis que le grand public comprend seulement les expressions devenues les plus connues grâce aux médias. Il s'agit d'un phénomène surpris par Kerbrat Orecchioni dans son ouvrage *La connotation* :

En linguistique et en sémiologie, la connotation d'une unité, ce n'est pas signification (ou compréhension) globale, c'est l'ensemble des « composantes connotatives » d'un terme, c'est-à-dire certains ingrédients seulement de sa signification, et qui ne sont pas considérés comme les plus importants puisqu'on les taxe souvent de valeurs additionnelles, secondes, périphériques, etc. (1977).

Dans cette perspective, nous ferons référence à la notion d'univers de croyance développée par R. Martin, qui repose sur l'idée que la vérité langagière, par opposition à la vérité objective, est une vérité prise en charge par un sujet parlant. C'est lui qui gère entièrement la valeur d'une assertion selon son propre univers de croyance.

En fait il s'agit d'un parcours allant de la spécialisation à la banalisation ou vulgarisation. Une fois entré dans le discours du non spécialiste, le terme devient banal et s'intègre dans la langue générale d'où il est d'ailleurs provenu. Son statut spécialisé n'est que partiel et, par la suite, il va entrer dans les dictionnaires de langue générale.

Les néologismes et les noms propres

L'emploi des noms qui tirent leur morphologie et leur sens des noms propres est en prise directe sur l'arrière-plan idéologique d'une époque ou d'une société. C'est le cas des noms tels que : **léninisme, marxisme, stalinisme, hitlérien, pétainisme, fascisme, gaullisme, sarkozisme, bushisme**, etc., une catégorie de néologismes neutres, fréquemment utilisés dans les médias et dont la valeur axiologique (méliorative ou péjorative) varie avec le statut et exprime un point de vue, un jugement de valeur.

Le **Bushisme**, par exemple, est une expression adaptée en français, du mot anglais **bushism**, désignant un mot ou toute une phrase incorrecte que le président américain dit en public, d'une manière involontaire. Ce sont des erreurs comiques qui sont mises en parallèle avec le sérieux de sa fonction. Le terme français est

encore plus suggestif à cause de l'effet du jeu de mots avec « boucherie » et n'a aucune correspondance dans la langue anglaise.

« Je crois que les êtres humains et les poissons peuvent coexister pacifiquement », George W. Bush, Saginaw, Michigan, sept. 29, 2000.

C'est le phénomène de l'antonomase qui apporte une modification du sémantisme du nom et où le nom acquiert une signification lui permettant de désigner tout individu pourvu des propriétés définies dans cette signification.

« Par l'antonomase, le nom acquiert une signification qui lui permet de désigner tout individu pourvu des propriétés définies dans cette signification. Les modifications morphosyntaxiques et sémantiques concourent à définir l'antonomase du nom propre » (Mortureux 118).

Le patrimoine lexical français foisonne de ce genre de noms de toutes origines - qu'on appelle aussi éponymes - dont nous ne soupçonnons même pas la présence. Intéressants et surprenants parfois, ils comprennent ce qu'on pourrait définir comme l'aventure du nom propre à travers ses univers de croyance. L'investigation de cette « métamorphose » subie par le nom propre constitue un fondement solide pour la théorie du sémantisme du nom propre en tant que composante logique et pragmatique - interprétative du niveau discursif.

Le nom propre a perdu sa majuscule, sa catégorie grammaticale et, « à partir des propriétés spécifiques d'un individu, il se crée un ensemble stable à travers les univers, comme pour tout autre nom commun » (Martin 147). C'est toujours Robert Martin qui remarque :

« Au lieu que changent les objets à travers les mondes, ce qui changerait, c'est la connaissance que nous en avons. C'est notre savoir à leur propos qui s'enrichit ou se transforme, le savoir de toute une communauté linguistique » (150)

Dans cette étude nous nous concentrerons sur quelques termes connotés forgés à partir des noms des hommes politiques et, avec prédilection de Nicolas Sarkozy. En général, les connotations péjoratives réfèrent aux mots ou expressions qui marquent du mépris, de l'aversion, de l'ironie et qu'on rencontre fréquemment dans le discours politique et dans les commentaires journalistiques. Il est important de remarquer ici que la notion d'ironie est un phénomène subjectif, c'est-à-dire que l'ironie repose sur l'implicite et qu'elle est entièrement dépendante du contexte d'énonciation, du locuteur, du but et du public visé. En pratique cela implique que dans le discours politique les mots à connotation ironique n'ont pas souvent cette connotation au moment de leur première apparition, mais qu'ils l'acquièrent au moment où ils sont repris par les hommes politiques d'une autre couleur politique, qui l'utilisent pour en faire la critique.

Nous plaçons pour l'idée que ces termes issus de la sagesse, de l'inventivité et de la capacité de manipulation lexicale des médias, ne sont pas accessibles à l'homme de la rue et qu'en revanche, ils font les délices d'une catégorie de gens éduqués, bien informés.

L'intérêt pour les néologismes dits personnifiés, pour ceux qui concernent la personne du président français, par exemple, est peut-être l'un des plus consistants en France. Le nom du président Nicolas Sarkozy a inspiré plus de 500

néologismes, plaidant pour la manière dont les néologismes ont gagné de la notoriété et obtenu un statut presque « officiel », d'entrées de dictionnaires. D'ailleurs, tous les mots de la langue ont d'abord été des néologismes, arrivant ensuite à traverser les barrières des langues et se répandre au monde entier.

Une catégorie importante de néologismes est représentée par les noms axiologisés par suffixation. C'est le cas des termes à connotation péjorative en **-ard** et **-asse**, par exemple.

Ces néologismes ont comme point de ressemblance autres noms (*chauffard, revanchard, vinasse, filasse*), ou verbes (*fuyard, fêtard, vantard*) ou adjectifs (*fadasse, blondasse*).

Le suffixe **-ade** est utilisé pour former des noms comportant une notion d'action ou relative au résultat de l'action.

Raffarinade, terme forgé sur celui de « lapalissade » qualifiant, notamment dans la presse politique, certaines déclarations de Jean-Pierre Raffarin involontairement comiques pour être des lieux communs particulièrement plats, des maladresses verbales ou des tentatives ratées de mots immortels; terme péjoratif cherchant à ridiculiser le discours de Jean-Pierre Raffarin, phonétiquement inspiré du terme *mazarinade*, relatif au cardinal Mazarin.

Quelques exemples de *raffarinades* entrées dans l'histoire:

« Notre route est droite, mais la pente est forte », « Il est curieux de constater en France que les veuves vivent plus longtemps que leurs maris », « Les jeunes sont destinés à devenir des adultes ».

Lepénisation (des esprits) : la formule a été inventée par Robert Badinter pour dénoncer la diffusion des thèses du Front national au sein de la société française.

Ripublique, terme inventé et utilisé régulièrement par Jean-Marie Le Pen pour qualifier ce qu'il estime être « la République des ripoux ».

Rilance : Christine Lagarde, qui a longtemps vécu aux Etats-Unis et aime mélanger les mots pour inventer un concept, définit la politique française de sortie de crise comme un mix de « rigueur » et de « relance », qu'elle résume par la « rilance ».

Merkozy : surnom donné par la presse au duo formé par Angela Merkel et Nicolas Sarkozy. Avec la venue à l'Elysée de François Hollande, un autre terme est inventé : *Merkhollande*.

Une place à part est occupé par le suffixe **-ette**, exprimant d'habitude « être en rapport avec une imitation de quelque chose » ou des diminutifs ;

Les ministres femmes des gouvernements Alain Juppé, Balladur, Sarkozy ou Hollande sont devenus les *juppettes, les balladurettes, les sarkozettes et les hollandettes* de la politique française.

Juppettes, par exemple, a été inventé pour qualifier les femmes du premier gouvernement d'Alain Juppé, du 17 mai 1995 au 7 novembre 1995. Elles étaient alors au nombre de douze, occupant en majorité des postes de secrétaires d'état, ou des ministères de second ordre. Suite au premier remaniement d'importance, seules trois d'entre elles ont continué à exercer leurs fonctions. Le nom obtenu par

composition de deux éléments juxtaposés met l'accent sur l'homonyme « jupe », vêtement qui renvoie aux femmes.

« Les *hollandettes* feront-elles mieux que les *juppettes* ? Les ministres symboles de l'ouverture aux femmes du gouvernement Juppé nommées en mai 1995 avaient tenu moins de 6 mois. Les femmes ministres du premier gouvernement Ayrault feront-elles mieux ? »

(<http://lafaineantitude.blogs.nouvelobs.com/archive/2012/05/18>)

Employés au singulier, ces termes renvoient à une autre isotopie : à une prime à la casse pour faire redémarrer l'automobile.

Balladurette : prime de 5.000 francs versée par le gouvernement d'Edouard Balladur lors de l'achat d'un véhicule neuf, entre février 1994 et juin 1995.

« Le succès de la *sarkozette* a dépassé toutes les attentes de l'ancien ministre de l'Economie et des Finances, qui en avait fait une des principales mesures de son plan de relance de la consommation ».

(<http://www.lesechos.fr/11/03/2005/LesEchos/>)

« Après les *balladurettes* et les *jupettes*, bientôt les *sarkozettes* ? La recette a déjà servi. De février 94 à juin 95, le Premier ministre Édouard Balladur avait décidé d'accorder une prime de 5 000 francs (762 €) pour l'envoi à la casse d'une voiture de plus de 10 ans et l'achat d'un véhicule neuf ».

(<http://www.ladepeche.fr/article/2008/12/03>)

Sarkozyste désigne, de façon plus ou moins neutre selon le contexte, les partisans de la personne politique, tout comme *mitterrandien*, *chiraquien*, *lepéniste*, *villepiniste*, *léniniste*, *maoïste*, *bonapartiste*, etc.

« On a perdu Nicolas... ». Les *sarkozystes* sont désorienté, défaits, hagards. Quasi orphelins. (<http://www.challenges.fr/politique/20150206>)

Sarkologie c'est un terme neutre, défini comme l'expertise dans la politique de Sarkozy, de même que *chiracquerie*, *hollanderie*, etc.

Sarkozysme est un terme neutre, tout comme les autres termes suffixés en *-isme* et qui désignent des concepts tels que : *communisme*, *socialisme*, *capitalisme*, etc.

Le *sarkozysme* n'est pas d'abord une politique. Ce n'est pas ce qui le caractérise le mieux, et ce n'est donc pas par là qu'on parviendra le plus aisément à l'atteindre au cœur. Est-ce à dire que le *sarkozysme* n'a pas de consistance idéologique ? Bien sûr que non. Le *sarkozysme* est très cohérent. Il vise à adapter la France, dans ses structures économiques et sociales, dans ses principes politiques, dans sa chair, au projet libéral-mondialiste. Union européenne antidémocratique, destruction des services publics et de l'Etat, affaiblissement des principes républicains comme la laïcité et l'égalité, destruction de la cohésion nationale par le communautarisme et la discrimination positive, tout concourt à mener une politique de renoncement à la France et à nos idéaux. Toutes les mesures s'articulent les unes avec les autres, rien n'est laissé au hasard. Le corpus idéologique du *sarkozysme*, s'il se cache derrière un prétendu pragmatisme, est en réalité solide et implacable.

(http://www.marianne2.fr/Le-sarkozysme-n-est-pas-une-politique-mais-un-enfumage_a182691.html)

Sarkoïsation

« Sarkoïsation de la presse » - cela veut dire que tout le monde parle de Sarkozy, qu'il est l'homme politique le plus important ;

« Sarkoïsation de l'UMP » - cela connote que dans ce parti il n'y a plus de place pour une autre personnalité politique.

Sarko-compatible. Par ce terme on qualifie une personne qui partage les mêmes idées, les mêmes principes moraux et politiques avec le président.

« François Baroin, un fidèle de Chirac devenu **sarko-compatible** »

(<http://www.liberation.fr/politiques/01012346203-francois-baroin-un-fidele-de-chirac-devenu-sarko-compatible>)

Sarkozie, chiraquie, termes désignant de façon péjorative l'entourage des présidents et par extension leur mode de gouvernement.

« À la fête de la violette, la Sarkozie crie au complot et défend son idole ». (<http://www.francetvinfo.fr/politique/nicolas-sarkozy>)

En revanche, les néologismes *sarkonnerie*, *sarkommerce* ne sont plus de termes neutres mais des termes ayant des contenus implicites marqués et qui possèdent un support lexical relevant *con*, respectivement *commerce*.

Il existe des situations où les néologismes ne possèdent pas de marque implicite claire dans l'énoncé, on ne peut pas aisément identifier les contenus implicites et alors on fait appel à d'autres facteurs contextuels. Décrypter ces néologismes veut dire avoir des informations préalables particulières ou générales. Les sous-entendus permettent une plus fine saisie des mécanismes interprétatifs et démontrent le caractère flou des contenus sémantico-pragmatiques. Kerbrat Orecchioni admet que la compréhension globale d'un énoncé inclut celle de ses présupposés, de ses sous-entendus et autres éléments. (Kerbrat, Orecchioni, C., 1996 : chap. 4 et 5).

Sarkon, sarkonnerie

Comment devenir un gros sarkon? Nous vous proposons ici des éléments d'une recette imparable. Même s'il ne s'agit que de pistes, ça vous aidera sûrement. Plus sérieusement, la sarkonnerie est un objet culturel français, c'est à dire un état d'esprit avec ses valeurs, ses normes, bien ancré dans la culture. Bien plus gros et plus complexe qu'il n'y paraît, il dépasse de loin l'éphémère Petit Brun. Il mériterait aussi un nom plus savant qui tienne compte de sa longue histoire. L'étonnant est que ça n'a pas de nom (peut-être parce que c'est bien souvent innommable?) mais que ça fait incontestablement partie de nous. Le sarkon n'est pas une personne en particulier et pas nécessairement un électeur de sarko. La sarkonnerie est seulement l'état d'esprit principal qui a porté le Petit Brun au pouvoir, et il l'incarne très bien. (<http://lepetitbrun.wordpress.com/principes-de-la-sarkonnerie/>)

Les termes composés d'un élément grec ou latin, tels que *sarkophrénie*, *sarkomanie* ou *sarkolatrie*, peuvent être considérés comme intermédiaires entre dérivation et composition. *Sarkophrénie* – Le terme est issu d'un jeu de mot qui rappelle la schizophrénie (du grec *skhizein*, fendre, et *phren*, pensée) d'où l'on suggère l'idée que le président lui-même est un esprit instable. Autres termes apparentés : *sarkomanie*, *sarcophobie*, *sarkonoïa*, *sarkophrénie*, *sarkolatrie*.

« Un signe de plus de la sarkophrénie qui accroît, au fur et à mesure du quinquennat, l'écart entre les actes et les paroles ».

(http://www.marianne2.fr/Fraternite-1-annee-sarkozyste-commence-par-un-vol-de-mot_a183330.html)

Sarkomanie- construit avec le suffixe *manie*, du latin « *mania* » (folie). La folie qui existe autour de Sarkozy.

Sarkolatrie - construit avec le suffixe latin *latria*, du grec *latreia*. Nous distinguons le phénomène d'attraction paronymique avec *idolâtrie*, suggérant un phénomène collectif « diviniser ce qui n'est pas Dieu ».)

Une catégorie intéressante est celle des néologismes composés avec des mots anglais, *sarkoland*, *sarkoboy*, ou mots d'autre origine tel que *bling-bling* (mot d'origine jamaïcaine, issu du jargon hip-hop, désignant les bijoux et l'accoutrement des rappeurs et leur style de vie ostentatoire et excessif) *Sarkoland*, mot composé avec l'anglais « *land* » (en suivant le modèle de Disneyland, le néologisme devient péjoratif) est un mélange de trois isotopies : premièrement c'est l'espace domestique du président, deuxièmement c'est un autre espace géographique, celui de la vie civile et, troisièmement, l'espace de l'opinion.

La présence et la reprise de ces termes et de ces expressions dans la presse française attestent l'omniprésence de Nicolas Sarkozy et de la personnalisation du pouvoir, sans perdre de vue un autre atout que le président possède : la phonétique de son nom, prédestinée à l'invention des néologismes.

Il faut identifier et fixer les sèmes constitutifs d'un sémème pour les saisir ensuite dans tout contexte syntaxique et associer à la forme signifiante une plasticité sémantique apte à exprimer les sens proposés par l'usage, souvent entièrement originaux. C'est donc par l'usage qu'on pourra décrire le sens (Eluerd 75-76).

Conclusions. Le pouvoir d'attraction des termes

La néologie sémantique crée une acception nouvelle pour un mot existant ; elle crée une nouvelle association entre un signifiant existant et un sémème. C'est à partir d'une base française avec l'ajout d'une base grecque ou d'une base latine, ou résultant de la troncation ou par le biais des mots valises, c'est-à-dire par fusion entre deux ou plus de mots présentés comme amalgamés, qu'on forme les néologismes.

Les exemples analysés, néologismes dérivés du nom du président Sarkozy, tels que *sarkozyste* (partisan de Sarkozy), *sarkozysme* (politique de Sarkozy) nous ont montré que même si leurs définitions ne sont pas très précises elles s'avèrent

suffisamment explicites pour que chacun les comprennent lorsqu'ils sont utilisés. Au contraire, pour les expressions du type *sarkoland*, *sarkonoïa*, *sarkophrénie* ou *sarkolatrie*, *omniprésident* (contraction de « omniprésent » et « président », terme péjoratif employé par les adversaires politiques de Nicolas Sarkozy pour qualifier sa présidence et sa médiatisation qu'ils jugent excessive), *président bling-bling*, les implicites sont moins compréhensibles à l'homme de la rue.

Notre conclusion porte sur l'idée qu'une description sémantique exclusivement intralinguistique, éloignée de la dimension référentielle des termes analysés, serait en désaccord avec l'essence même du lexique. Le lexique est le dépositaire hétérogène et complexe de mots où coexistent les concepts qui ne sauraient pas être expliqués sans faire recours à la réalité et sans renvoyer à d'autres réalités ou unités lexicales.

Ces termes sont popularisés par la presse soit avec admiration, soit avec agacement, soit avec condescendance, pour qualifier le style présidentiel. Le but de la presse est de trouver la meilleure nomination dès qu'une chose nouvelle apparaît, que ce soit un objet ou une idée, une tendance. Et la presse écrite ou parlée, la presse en ligne regorgent quotidiennement de mots nouveaux accompagnant une actualité souvent en ébullition. Il est important à faire la remarque que les intérêts des journalistes ne s'arrêtent pas devant le simple besoin de nommer les choses mais gravitent également autour du besoin de convaincre, de persuader le public. Et comment le faire mieux sinon par le biais des variantes lexicales expressives, où résonnent avec ironie et humour les connotations politiques.

Le processus linguistique de prédilection est la métaphore et le transfert par analogie. Le ou les sèmes communs aux deux sémèmes mis en relation d'analogie résultent d'une recatégorisation qui doit être mise au compte de l'imaginaire de l'énonciateur, quel que soit le degré de figement et de prévisibilité de l'analogie. En d'autres termes, du parler vrai au parler créatif (Neveu 230). Pour les partisans du président Sarkozy, les *sarkozystes*, le *sarkozysme* est une nouvelle façon de faire de la politique, au sens positif du terme, une politique de rupture afin de mettre en phase la vie politique avec la société, un pragmatisme actif pour s'adapter aux réalités, des nouvelles relations avec les concitoyens français, une politique d'ouverture, en particulier au début du mandat.

En revanche, pour les opposants du président, sa politique est différente, caractérisée par : une attitude de droite décomplexée, une attitude superficielle de *président bling-bling*, un clientélisme politique au détriment de l'intérêt de tous, l'autocratie, le populisme, une agitation pulsionnelle.

Les mots de la politique sont multidimensionnels, parce que au-delà de leur sens il y a beaucoup d'enjeux qui se cachent. C'est ici qu'intervient le rôle des lexicologues qui doivent répertorier, trier, définir, légitimer et, finalement, décider sur leur intégration dans le patrimoine linguistique. Il reste à voir si ces mots vont acquérir le rôle d'actants politiques ou garder tout simplement le rôle d'ajouts des changements de conjonctures politiques.

Une chose est sûre, les moments les plus propices pour l'essor néologique se passent dans les périodes électorales, les années de crise économique et politique quand l'apparition de nouveaux mots déclenche automatiquement l'apparition d'anti-mots. Tout est au bénéfice de la langue qui, pour demeurer vivante doit être apte à exprimer la diversité et la complexité du monde moderne. La création de termes français pour nommer les nouvelles réalités est une nécessité, une obligation même.

Références bibliographiques

- Charaudeau, Patrick, « Le contrat de communication médiatique », *Le Français dans le monde*, numéro spécial, « Médias, faits et effets », Paris : Hachette, 1994a.
 --- . *Le discours publicitaire, genre discursif*. Mscope, 8, Versailles, CRDP, 1994b.
 --- . « Une problématique discursive de l'émotion. A propos des effets de pathémisation à la télévision. » Plantin C., Doury M. et Traverso V. (éds) : *Les émotions dans les interactions*, Lyon : Presses universitaires de Lyon, 2000.
 Eluerd, Roland. *La lexicologie*. Paris : PUF, 2000.
 Gouadec, Daniel. *Terminologie. Constitution des données*. Paris : Afnor, 1990.
 Kerbrat-Orecchioni, Catherine. *La Conversation*. Paris : Seuil, 1996.
 --- . *La Connotation*. Lyon : Presses universitaires de Lyon, 1996.
 Martin, Robert. *Pour une logique du sens*. Collection « Linguistique nouvelle », 2-e édition, Paris : PUF, 1992.
 Mortureux, Marie-Francoise. *La lexicologie entre langue et discours*. SEDES, 1997.
 Neveu, Franck. *Dictionnaire des sciences du langage*. 2^e édition revue et augmentée. Paris : A.Colin, 2011.
 Ullmann, Stephen. *Précis de sémantique française*. 3^e édition, Berne : A. Francke, 1965.
<http://lafaineantitude.blogs.nouvelobs.com/archive/2012/05/18>
<http://www.ladepeche.fr/article/2008/12/03>
<http://www.challenges.fr/politique/20150206>
http://www.marianne2.fr/Le-sarkozysme-n-est-pas-une-politique-mais-un-enfumage_a182691.html
<http://www.liberation.fr/politiques/01012346203-francois-baroin-un-fidele-de-chirac-devenu-sarko-compatible>
<http://www.lesechos.fr/11/03/2005/LesEchos/>
<http://www.francetvinfo.fr/politique/nicolas-sarkozy>
<http://lepetitbrun.wordpress.com/principes-de-la-sarkonnerie/>
http://www.marianne2.fr/Fraternite-l-annee-sarkozyste-commence-par-un-vol-de-mot_a183330.html

Les stratégies linguistiques de la formation des jeux de mots dans la publicité

Elena DRAGAN

Institut dex Relations Internationales de Moldova

Résumé

Aujourd'hui, quand la globalisation prend ampleur dans toutes les sphères de la vie sociale, la publicité s'affirme de plus en plus comme une forme de communication commerciale, ce qui incite les savants à l'étudier de différentes perspectives – formules linguistiques utilisées avec régularité dans les spots publicitaires : des structures qui violent les normes grammaticales de la langue et par cela elles deviennent séduisantes et intéressantes pour le consommateur. La publicité étant une sorte de communication, elle doit se soumettre aux règles de la communication, basées sur le marketing de la séduction et la mobilisation des ressources de la psychologie sociale. Un procédé linguistique souvent utilisé dans les spots publicitaires sont les jeux de mots auxquels la langue française se soumet avec aisance et, qui grâce aux phénomènes y utilisés deviennent un moyen effectif de séduction, ce qui correspond aux normes de la communication commerciale qui s'adresse à un destinataire qui doit être convaincu de lire le message. Les phénomènes linguistiques souvent utilisés dans les jeux de mots sont : la répétition, la rime, les emprunts, les homonymes, les antonymes, les mots polysémantiques, l'intertexte etc, qui au niveau phonique aussi bien qu'à celui sémantique, transgressent la logique naturelle des choses, ce qui incite l'attention, faisant ainsi de la publicité une oeuvre d'art, s'adressant à un consommateur pragmatique qui adère à une nouvelle culture publicitaire.

Mots-clés : *publicité, spot publicitaire, jeu de mots, rime, répétition, mots polisémantiques, emprunts, transgression de la logique, séduction, attractif, inciter.*

Abstract

With the advance of globalization in all the spheres of social life, advertisements have become a means of commercial communication. This fact makes linguists take a close look at the aspects of the linguistic forms, most often used in advertisements. Often advertisements contain structures that violate the grammatical rules of the language. However, mainly these deviations from the norm make them attractive and interesting for the target users. Being a special form of communication, advertisement have to comply with certain rules, specific to communication. They are based on strategies of seduction and discount marketing and social psychology resources. Wordplay is a linguistic means often used in advertisements. The French language makes use of wordplay, which is an effective way to seduce and attract the attention of the addressee. It fully complies with the norms of commercial communication, since it aims at making the addressee read the message of the commercial. Attractiveness is achieved by such linguistic means as: repetition, rhyme, borrowings, homonyms, antonyms, polysemantic words, intertextuality, violation of chronological order etc. In most cases, both at the phonemic and semantic level we witness a transgression of the natural logic, which draws the reader's attention. Thus, making use of various figurative devices, the advertisement has become a real literary work,. Which is no longer aimed at the pragmatic customer, but rather at the receiver who adheres to the new culture of advertisements and involves in the advertisement discourse.

Key words: *advertisement, wordplay, rhyme, repetition, polysemantic words, borrowings, transgression of the natural logic, seduction, attractive, incite.*

Aujourd'hui, quand la publicité vient s'affirmer en tant que forme de communication commerciale, la formule linguistique, accompagnant le spot ou l'image publicitaire, a une importance éminente, elle-même se prêtant à des études complexes.

D'après *Le Petit Robert* (2066), la publicité c'est une activité ayant pour objet de faire connaître une marque, d'inciter le public à acheter un produit, à utiliser un service; c'est un ensemble de moyens et de techniques employés à cet effet. Ça peut être une annonce, un film conçus pour faire connaître et vanter un produit ou un service.

Sur le modèle du médiéval *Hôtel-Dieu* et du *timbre-poste* moderne, on trouve dans les pages de publicité des magazines : *stratégie jeunesse, cuisson progrès, problème peau, assurance vieillesse, cousu main*, etc. (Guidère 79). Des verbes transitifs ou intransitifs perdent leur rigidité d'emploi: *les branches cinéma et les accros informatiques doivent penser conserve, voyager vacances, s'habiller confortable et ne pas bronzer idiot* (Avantages, 06/2008 : 14). Ces formes attirent l'attention parce qu'elles sont inusitées : elles sont multipliées et amplifiées par l'affiche, la presse, la radio et la télévision; elles deviennent familières sans que le public s'en rende compte; si elles répondent à un besoin, ces innovations passent heureusement dans la langue commune (Mattelart 156).

Profitant du passage d'une société de consommation à une société de communication, la publicité renforce ses positions et ambitionne tous les pouvoirs, à tel point qu'il apparaît désormais impossible de se passer d'elle (Ekelund 45).

Les produits sont de plus en plus divers, pour les promouvoir on nécessite des stratégies assez complexes. Il faut mentionner qu'un texte publicitaire est dès le début une situation de communication.

Les textes publicitaires ont le soin d'utiliser l'instrument le plus efficace – la langue. Dans la publicité on n'hésite rien pour créer l'effet, on arrive jusqu'à violer les normes grammaticales pour attirer l'attention du consommateur.

Mais la publicité est communication: il existe des règles pour bien communiquer. Tout message comporte un contenu (ce que l'on veut transmettre); mais en même temps il modifie la relation qui unit les personnages qui communiquent. Le contenu est nécessaire, mais sans une prise en compte de la relation, le message ne porte pas. Cet enseignement est vital pour la publicité (Musso 79).

Le discours publicitaire fait partie de la civilisation communicative. Le message publicitaire se conduit d'un nombre de principes généraux, qui président toute communication humaine.

Chaque acte de communication s'inscrit dans une situation spécifique. Evidemment un de ces types d'actes est le langage publicitaire qui flotte entre le marketing et la séduction, entre le simple énoncé analytique des propriétés d'un

objet et la mobilisation multiforme des ressources de la psychologie sociale. Le spectacle publicitaire veut par toute méthode séduire le consommateur pour qu'il devienne le consommateur fidèle et effectif du produit. Quand on parle de la publicité, il faut mentionner qu'il s'agit d'une interaction écrite très particulière qui ne peut être réduite aux normes générales de la communication (Derville 15).

Un assez grand nombre de publicités ne se basent pas sur le contenu informatif, mais sur l'affectivité. Ces textes substituent l'information par l'impulsion, par le désir. La séquence publicitaire se base sur l'émotion qui raconte une histoire passionnante où le produit est la vedette. Cette histoire est si belle que le produit est immédiatement désiré (Charaudeau 98).

La stratégie du discours est aussi liée au message publicitaire. Cette notion a fini par prendre un sens plus général, désignant toute action menée de façon coordonnée pour atteindre un certain but, où s'encadre la stratégie publicitaire aussi (Derville 78).

Du point de vue pragmatique, il s'agit d'un effet que le locuteur veut produire sur son interlocuteur et doit lui faire reconnaître cette intention.

La langue française se prête avec facilité aux jeux de mots et la publicité tire parti de cette qualité, ainsi qu'en témoignent les exemples cités par Henriette Walter : « ceints et saufs »; « mettez-vous Martel en tête »; « Ferrier, c'est pou » (contrepet pour « Ferrier, c'est fou »); « on n'est bien que dans son Lee! »; « passons nos journées au fond d'un Lee »; « mettons-nous au Lee »; « ton Lee est toujours bienfait » (Walter 44).

Quelquefois la publicité utilise des expressions venues du monde des jeunes, des façons de parler qui commencent à pénétrer dans d'autres couches d'âge: « on roule cool »; « on n'est pas aux pièces »; « poussez pas, on n'est pas des boeufs »; « bonjour, les dégâts »; « ça va fort » etc.

L'emploi des jeux de mots dans la publicité est un moyen bien effectif d'attraction. Le premier problème qui se pose est la définition même du concept du *jeu de mots* et de ses limites, interférences et imbrications avec des faits voisins et qui partagent avec lui tantôt leurs formes, tantôt leurs fonctions. Il faut distinguer, par exemple, entre le jeu de mots qui « joue sur les mots » et *le mot d'esprit* qui « joue sur les idées »; le distinguer aussi du divertissement verbal, tel que rebus, charades et autres jeux de société qui « jouent avec les mots » plutôt que « sur les mots » (Guiraud 7). Mais c'est surtout le problème de leur description et leur classement qu'il faut poser. Comment, par exemple, classer efficacement *calembours*, *contrepèteries*, *anagrammes*, *charades*, *logogriphes*, *rebus*, etc.

Lorsqu'on parle de jouer avec ou sur les mots, c'est par opposition à leur emploi essentiellement référentiel. Comme le dit Todorov, « le jeu de mots s'oppose à l'utilisation des mots, telle qu'elle est pratiquée dans toutes les circonstances de la vie quotidienne » (Todorov 56). Marina Yaguello est du même avis quand elle écrit que « toute l'activité ludique et poétique, qui a pour objet et pour moyen d'expression le langage, constitue une survivance du principe du plaisir, le maintien du gratuit comme de l'utilitaire » (Yaguello 35). Cela situe d'emblée le « jeu de mots », pour reprendre l'expression de Todorov, dans le

domaine de l'écriture, c'est-à-dire des textes visant non seulement à donner des informations, mais aussi à produire localement ou globalement un effet donné sur les lecteurs (*ibidem* : 56).

Il convient également de mentionner que pour beaucoup, « jeu de mots » est synonyme de « calembour », ce qui est une vision très réductrice des choses. L'ambiguïté, c'est-à-dire, le fait qu'à une forme langagière unique correspondent plusieurs significations possibles, est vu comme le principe de base des jeux verbaux (Gresillon 117). Or cette particularité, cet « accident » de langue, entraîne un jugement négatif des jeux de mots alors que ce qui les rend drôles ou frappants c'est l'exploitation intentionnelle de cette caractéristique dans un discours ou un texte.

Les jeux de mots sont dans une étroite liaison avec le contexte socioculturel. Pour réceptionner le message du calembour, il est indispensable que les citoyens utilisent un code commun, qu'ils soient des complices en opinions, en mentalité, en expérience. Si l'interlocuteur ne partage pas le même univers social, le texte risque de se présenter comme une plaisanterie. C'est-à-dire, il résulte que l'intelligence demandée de l'humour suppose un horizon et un fond communs de culture.

En se manifestant plutôt dans le langage publicitaire, les jeux de mots ont un rôle stylistique et expressif spécifique. On connaît que d'habitude les jeux de mots ont deux éléments, chacun étant construit d'un mot ou d'une série de mots.

Le premier peut être considéré comme le fond lexical ou l'élément de soutien, qui commence les jeux de mots et qui mène à une création indépendante de mots. Cet élément de fond se soumet toujours aux normes orthographiques et à celles d'usage. Le deuxième élément de la construction est le point culminant du calembour. Le rapport entre ces deux éléments, crée l'effet comique. Du point de vue pragmatique, le calembour crée l'effet de surprise grâce à une confrontation inattendue de deux éléments différents. Le rôle des jeux de mots est de produire quelque chose de choquant du point de vue conceptuel.

Les jeux de mots jouent un rôle positif en tant qu'instruments d'écriture. Ce fait concerne toutes les manipulations intentionnelles des mots, intégrées sur leur face phonique ou sémique.

Dans le cas de la publicité, il s'agit d'une communication qui s'adresse au destinataire qui doit être immédiatement convaincu de lire le message. Dans ce contexte, les jeux de mots sont dans une étroite liaison avec le contexte socio-public.

L'équivoque constitue l'essence des jeux de mots. En fait c'est la définition générique que les dictionnaires donnent à ce phénomène. Pour Etienne en effet le jeu de mots est « le mot générique de toutes les phrases où on abuse de la ressemblance du son des mots » (Etienne 189). On ne réduit pas le jeu de mots à la seule équivoque phonétique, mais il est clair que cette équivoque en constitue l'essentiel.

Dans le cas des jeux de mots d'écriture, il n'y a pas de texte s'il n'y a pas de jeu de mots, car le texte est construit autour d'un jeu de mots ou d'une série des jeux de mots. Le jeu verbal ne fait pas seulement partie du principe d'écriture, il est ce

système qui doit rendre par ses quelques mots les meilleures qualités, les meilleurs prix, les meilleurs produits auxquels s'intéresse le consommateur.

On a dit plusieurs fois que la plupart des mots ont plusieurs sens, qu'ils sont polysémiques. Fait par lequel on souligne combien de diverses peuvent être les réalités. La polysémie permet de désigner pour chacun plusieurs catégories de référents et ne permet pas les erreurs de compréhension, car elle fait supposer le référent singulier. Les quelques significations d'un seul mot ne représentent aucunement un obstacle dans la compréhension, mais elles font que la langue soit plus riche, plus complexe. Les jeux de mots sont tout à fait marqués par ce processus, et soudain ils provoquent le rire. L'énonciateur élabore un énoncé, une séquence de signes où les sons viennent d'avant, les signes ensuite.

La situation du receveur l'amène à procéder de manière inverse: il perçoit des sons ou des lettres, ce qui lui permet d'identifier les signes, à partir desquels il tente de reconstituer ce que l'énonciateur a voulu signifier. Dans la réalité les choses sont plus complexes. Du côté de l'énonciateur rien ne garantit que le message élaboré corresponde exactement à ce qu'il voulait signifier: les mots et leurs combinaisons n'ont pas le sens désiré ; le receveur de son côté, peut bien ne pas saisir le sens que le premier a voulu mettre dans les mots. C'est-à-dire, le sens de l'énonciateur peut ne pas être identique avec le sens du receveur. Voilà pourquoi l'énonciateur doit choisir attentivement les expressions des slogans. Le message doit être compréhensible pour tous, car les sens des mots peuvent être assez différents du sens global. Le jeu de mots est en même temps un jeu du pouvoir parce que les énonciateurs arrivent non seulement à prendre la parole plus souvent que les autres, mais aussi, en général, à imposer leurs manières de voir, donc les significations telles qu'ils les conçoivent (Arcand 301).

Le sens énoncé doit être clair, car il fait partie de la réalité et il a le besoin d'être précis. La réalité sémantique ne peut se trouver que dans la tête des êtres humains.

Les figures de style, présentes partout où il s'agit de publicité, font que les phrases signifient autre chose que ce qu'elles disent. Les stratégies du discours déterminent l'utilisation des répétitions : *fleur de lin, fleur de peau/hip, hip, hip hippie hype, sans changer nos habitudes on peut tout changer*. On a recours même aux emprunts pour créer des effets considérables : *Un bon look ça se voit au feecking*. Les rimes ne sont pas absentes quand on veut obtenir des énoncés actifs : *Le mystère des belles dentelles*. On a du mal à comprendre, quand les mots par leur forme matérielle n'ont aucun sens. Voilà que les slogans choisis par les annonceurs doivent obéir aux conventions constitutives du langage, connues par les communicants. Sinon on ne voit pas comment ce produit se fait remarquer, transmettre de l'un à l'autre et parfois, suivant l'énoncé communiqué, il s'agit du contexte proprement dit, appelé aussi cotexte. Jakobson utilise ensuite le couple *destinateur/destinataire*, c'est-à-dire il y a une personne qui s'adresse et une à qui l'on s'adresse. Lorsque la communication met en jeu le langage, c'est pour les êtres humains que les signes prennent du sens (Jakobson 58). Les logiciens allemands

parlent de deux niveaux de sens : d'une part le sens en langue, sur lequel les usagers ont un savoir stable, d'autre part le sens en emploi (Söll 26).

La publicité doit tenir compte de divers niveaux de la langue ou des registres de la langue. La majorité des mots échappent à cette détermination : ils appartiennent à la langue commune, c'est-à-dire qu'ils transcendent les divers registres. Mais il n'y a pas en effet un registre donné pour satisfaire aux besoins élémentaires de toute communication. Ainsi les mots de la publicité doivent appartenir au vocabulaire général.

Parmi les mots de la publicité, on voit souvent l'utilisation du contradictoire, or ce contraste permet de choisir mieux les qualités, de distinguer un produit de l'autre. Quoiqu'on sente le manque de souplesse et la présence de rigueur, cela permet d'avoir en même temps une information tant objective, que concrète. Ici apparaît l'antonymie entre les formes d'organisation du lexique dont l'étude est souvent révélatrice.

On peut assez bien rendre des qualités par des non ressemblances. Cela n'empêche pas que le consommateur comprenne le sens.

L'homonymie est aussi une relation présente entre les mots qui ne concernent que la forme. Malgré qu'il s'agisse de formes orales semblables, il y a des distinctions nettes entre leurs sens : *Quand c'est vraiment bon, c'est vraiment Boin*. De toute façon l'oral prédomine sur l'écrit. L'homonymie n'empêche pas la compréhension parce que sauf quelques exceptions, les mots ne sont pas employés à l'état isolé. Or dans leur audition, dans leur travail d'analyse et de compréhension, les auditeurs appliquent le principe de bonne formation. D'après eux, tout énoncé produit est grammaticalement correct et reçoit un sens raisonnable. Les stratégies utilisées doivent respecter la loi d'intérêt, la loi d'informativité, la loi d'exhaustivité ce qui va classer les énoncés publicitaires dans des énoncés performatifs et actifs.

Parmi les stratégies linguistiques les plus souvent employées pour créer des jeux des mots on pourrait citer :

La polysémie:

Simple : *Quand on est pro, on est pro Mazda* (*pro* = abréviation pour professionnel, *pro* = la préposition pour). Complexe : *Quand j'entends le mot trafic / je sors mon automatique* (ce qui représente sur

une isotopie policière l'arme et sur une isotopie de circulation le changement de vitesse, alors que le trafic peut se référer à la drogue et à la circulation).

L'antonymie qui prend aussi des formes diverses:

L'oxymore : *La nouvelle tradition IBM*

L'antonymie de dictionnaire : *Head & Shoudlers: DEUX en UN. Vos cheveux gagneront; vos pellicules perdront*

L'antonymie de discours: *Pour un effet boeuf servez du porc.*

La composition des mots (avec motivation interne): un magasin pour la nourriture des chiens s'appellera *Magichie* et un magasin de meubles – *Conforama* ou *Adorama*.

Au niveau logico-syntaxique on exploite le même principe de la frustration du principe logique: *La transgression du principe de non contradiction* dans une annonce pour le parfum *L'inattendu* formulé comme : « L'inattendu tant attendu ».

La transgression de la logique naturelle comme dans l'affiche du festival du film publicitaire : *Enfin une publicité qui n'est plus interrompue par des films*.
L'intrusion dans une formule classique : *À la recherche du teint perdu*, dérivée du célèbre titre proustien et servant comme slogan pour une crème de beauté.

L'exploitation de l'intertexte: *Je pense, donc je lis X*, l'intertexte cartésien générateur : *Dubito ergo cogito, cogito ergo sum*, confère une connotation d'élitisme à l'acte quotidien de lire soit la presse, soit tel livre moins célèbre. Même les réclames pour les nouvelles technologies utilisent la valeur des citations anciennes, faisant le point avec l'actualité moderne

Permutation syntaxique de type chiasme: *L'intelligence a besoin d'espace, l'espace a besoin d'intelligence*.

Enfin, au niveau sonore, la formulation pregnante est l'effet des symétries, parallélisme, répétition, allitération etc:

La structure rythmée du nom de marque: *Coca-Cola, c'est ça*.

Les structures répétitives binaires ou ternaires: *Du pain, du vin, du Boursin*.

Si au niveau des métaplasmes la prégnance des formules est l'effet des symétries, allitérations, assonances (*Coca-Cola / C'est ça; Du pain, du vin, du Boursin, Într-o lume nesigură/Asirom vă asigură*), au niveau des métasémèmes jouent en égale mesure la métaphore visuelle de la fraîcheur (*rosée, pêches, abricots* pour suggérer la juvénilité d'une peau et la métaphore verbale : *Une barre de chocolat Lion pour un peu de plaisir* etc., au niveau des métalogismes agissent tous les renversements paradoxaux : *L'inattendu tant attendu, Debout, le soleil se couche* – réclame pour un whisky consommé en fin de soirée. Les métataxes jouent prioritairement sur le chiasme : *L'intelligence a besoin d'espace, l'espace a besoin d'intelligence; Ce qui est capital pour nous c'est votre intérêt et non pas votre capital* – réclame à une banque québécoise.

Inversion logique. Inversion chronologique : *Vici, vidi, veni*.

En fait la réussite du message publicitaire est déterminé par la maximalisation des différences et l'augmentation de l'effet-surprise (coup de théâtre visuel ou linguistique): *Rabbitt – Le lapin qui fait vroom*.

Comme une conséquence naturelle des procédés divers d'exploitation intertextuelle (Maingueneau 76), la publicité nouvelle accentue prioritairement l'image de la publicité (poiesis) et non pas l'image du monde (mimesis). Bien que dans les deux cas – (publicité classique /vs/ métapublicité, dans l'opinion de G. Lipovetsky, fonctionnent la mythologisation, l'esthétisme, la nouvelle publicité s'adresse moins aux consommateurs « pragmatiques » du produit qu'aux récepteurs qui adhèrent à la nouvelle culture publicitaire et qui arrivent à consommer les produits pour pouvoir participer au discours publicitaire.

Références bibliographiques

- Arcand, Richard. *Figures et jeux de mots en littérature et publicité*. Beloeil (Québec) : La Lignée, 1991.
- Charaudeau, Patrick. *Langage et discours : éléments de sémiolinguistique*. Paris : Hachette, 1983.
- Derville, Grégory. *Le pouvoir des médias. Mythes et réalités*. Grenoble : Presses Universitaires, 2005.
- Ekelund, Robert B. et Saurman, David S. *Publicité et économie du marché*. Paris : Litec, 1992.
- Étienne, Luc. *L'art de la Charade à Tiroirs*. Paris : Livre de poche, 1972.
- Grésillon, Almuth et Maingueneau, Dominique. « Polyphonie, Proverbes et Détournements », *Langages*, no 73, Paris : Armand Colin, 1984.
- Guidère, Mathieu. *Publicité et traduction*. Paris : l'Harmattan, 2000.
- Guiraud, Pierre. *Les jeux de mots*. Paris : PUF, Coll. Que sais-je ?, 1976.
- Jakobson, Roman. *Essai de linguistique générale : Les fondations du langage*. Paris : Éditions de Minuit, 1991.
- Le Petit Robert*. Paris : Société du nouveau Littré, 2010.
- Maingueneau, Dominique. *Analyser les textes de communication*. Paris : Éditions du Seuil, 2000.
- Mattelart, Armand. *L'Internationale publicitaire*. Paris : La Découverte, 1989.
- Söll, Ludwig. « Traduisibilité et intraduisibilité », *Meta : Journal des Traducteurs*, vol. 16, no 1-2, Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 1971.
- Todorov, Tzvetan. *Littérature et Signification*. Paris : Larousse, 1967.
- Yaguello, Marina. *Alice au pays du langage : pour comprendre la linguistique*. Paris : Éditions du Seuil, 1981.

Modal Verbs and Mental Schemata

Denisa DRĂGUȘIN

„Spiru Haret” University, București, Romania

Résumé

La façon dont la connaissance est stockée est toujours un mystère. Les chercheurs en sciences cognitives avancent deux principaux modèles cognitifs: le modèle réseau et le modèle schéma. La théorie du réseau tend à présenter une image plutôt mécaniciste de l'esprit, modelée d'après les interconnexions de la mémoire de l'ordinateur. La théorie du schéma présente une image mentale plus créative, plus orientée vers le but. Un schéma est un modèle mental compréhensif qui est utilisé afin de systématiser la mémoire, d'orienter l'attention, d'interpréter l'expérience et de codifier des actions.

Le présent article vise à approcher la modalité dans la perspective des schémas mentaux, car l'emploi des verbes modaux anglais dans des textes produits par des locuteurs natifs et par des non-natifs semble dépendre des aspects culturels et contextuels, à savoir des différentes conceptualisations des notions sémantiques de la modalité dans de diverses communautés linguistiques.

Il existe des “schémas de modalité” spécifiques à chaque communauté linguistique, directement dérivés du prototype de l'expérience physique. Progressivement, de tels schémas sont déplacés par la même communauté, premièrement vers la sphère de l'expérience socio-personnelle (en tant que modalité déontique), et deuxièmement vers la sphère mentale de l'expérience logico-cognitive (en tant que modalité épistémique).

Mots-clés : *schémas mentaux, modalité épistémique, modalité déontique, modèle mental compréhensif.*

Abstract

The way knowledge is stored is still a mystery. Cognitive researchers put forward two focal models for knowledge: the network model and the schema model. Network theory tends to present a rather mechanistic view of mind, modelled after the interconnections of computer memory. Schema theory presents a more creative, goal-oriented view of mental activity. A schema is a comprehensive mental model which is used to systematize memory, to focus attention, to interpret experience, and to codify actions.

The present article aims at approaching modality through the perspective of mental schemata, as the usage of English modal verbs in texts produced by native and non-native speakers appears to depend upon cultural and contextual aspects, namely upon different conceptualizations of the semantic notions of modality in different speech communities.

There are specific ‘modality schemata’, directly derived from the prototypical physical experience, to each speech community. Progressively, such schemata are displaced by the same community first onto the sphere of socio-personal experience (as deontic modality) and then onto the mental sphere of logical-cognitive experience (as epistemic modality).

Keywords: *mental schemata, epistemic modality, deontic modality, comprehensive mental model.*

Preamble. Schema Theory

Piaget (1952) defined a schema as *a cohesive, repeatable action sequence possessing component actions that are tightly interconnected and governed by a core meaning*. Consequently, schemata are the basic building blocks of intelligent behaviour – a way of organizing knowledge. They can be thought of as “units” of knowledge, each relating to one facet of the world, including objects, actions and abstract / theoretical concepts.

When Piaget talks about the development of a person's mental processes, he refers to increases in the number and complexity of the schemata that a person has learned. Piaget emphasizes the importance of schemata in cognitive development, and describes how they are developed or acquired. A schema can be defined as a set of connected mental representations of the world, which we exploit both to understand and to respond to situations. The hypothesis is that we store these mental representations and apply them when needed.

Linguists, cognitive psychologists, and psycholinguists alike have used the concept of schema to comprehend the interaction of key factors affecting the comprehension process. Schemata, therefore, are generalized descriptions or conceptual systems for understanding knowledge, that is, how knowledge is represented and how it is used.

According to this theory, schemata represent knowledge about concepts: objects and the relationships they have with other objects, situations, events, sequences of events, actions, and sequences of actions. Individuals have schemata for everything. The latter become theories about reality. These theories not only influence the way information is interpreted, thus affecting comprehension, but also continue to alter as new information is received.

As affirmed by Rumelhart (1980), schemata can embody knowledge at all levels – from ideologies and cultural truths to knowledge about the meaning of a particular word, to knowledge about what patterns of excitations are related to what letters of the alphabet. We have schemata to represent all levels of our experience, at all levels of abstraction. Finally, our schemata are our knowledge. All of our generic knowledge is embedded in schemata.

Schematic Processing

The majority of common situations do not necessitate much strenuous processing by the use of schemata, seen as a heuristic technique of encoding and retrieving memories. People can promptly organize new perceptions into schemata and perform without effort.

Nevertheless, schemata can affect and impede the uptake of new information (*proactive interference*), for instance when existing stereotypes, giving rise to limited or biased discourses and expectations (prejudices), lead an individual to “see” or “remember” something that has not happened because it is more believable in terms of his/her schema.

Schemata are interconnected and multiple contradictory schemata can be applied to the same information. Schemata are generally thought to have a level of activation, which can spread among related schemata. Schema selection depends on issues such as current activation, *accessibility*, and *priming*. *Accessibility* is how straightforwardly a schema comes to mind, and is determined by personal experience and expertise. This can be used as a cognitive shortcut; it permits the most common explanation to be chosen for new information.

With priming, a brief hardly noticeable stimulus temporarily provides enough activation to a schema so that it is used for subsequent ambiguous information. Although this may suggest the possibility of subliminal messages, the effect of priming is so momentary that it is difficult to be noticed.

The Class of Modal Verbs

Traditional linguistics tends to focus on the linguistic expressions, leading to the identification of parts of speech. The conceptual representations underlying the linguistic expressions are considered only peripherally.

The aim of this article is precisely to explore the cognitive functions of modal verbs and their associations with other cognitive functions. The starting premise is that the significant cognitive functions shaping modal expressions consist of interpersonal power relations and the expectations of the agents involved in the speech situation, in other words, the mental schemata of the agents.

Power Relations as a Means of Cognitive Endowment of Modal Verbs

Interpersonal power relations have a significant role in people's daily social interactions. Employers exert their power over employees, teachers over students, parents over their children, and so on. These power relations are as ever-present as they are implicit. The power schema is continuously being balanced, confirmed, questioned, and occasionally challenged by means of our interactions. Linguistic utterances are one way of conveying these relations, along with actions, body language, etc, and they range from finger pointing through imperatives to modals and interrogatives.

The claim of this paper is that the power schemata are coded by modals.

Earlier linguistic analyses define modal auxiliary verbs as a closed class with idiosyncratic morphological and syntactic properties:

- defectiveness in terms of certain verb forms from the verbal paradigm (no infinitive, no past, no future, no -ing);
- lack of agreement surfaced in the 3rd person singular;
- subcategorization for a naked infinitive;
- lack of co-occurrence;
- absence of DO-insertion for the formation of interrogative and negative sentences;

Besides these morpho-syntactic criteria which make the modals a homogeneous class, we find of great importance for the present study the semantic distinction exhibited by modals.

Thus, a sentence like: (1) *She must be home now.* can be interpreted in two ways depending on two possible continuations:

- i) [...] *because her mother demands so.*
- ii) [...] *because her car is parked in front of her house.*

In (1i) *must* bears a deontic meaning (obligation), whereas in (1ii), an epistemic meaning (probability/logical deduction). So, there has to be sought a linguistic production pattern, in which the cognitive schema triggers the linguistic structure. Language is not self-governing. It is an instrument to be used in a social context. The social context in its turn is governed by the power relations between agents, and these power relations are primarily expressed via linguistic modal expressions.

Deontic vs. Epistemic

There are two semantic spheres displayed by modal verbs: the deontic one pertaining to everything that regulates human behaviour (obligation, permission, volition, ability, necessity, various speech acts), and the epistemic one, also known as cognitive, expressing degrees of probability or truth (possibility, impossibility, un/likelihood, probability, certainty).

The broad development of meanings in this field can be illustrated by the following example from Lyons (1982:109), who distinguishes between four stages for the example *You must be very careful*:

- (1) *You are required to be very careful.*
(deontic, weakly subjective)
- (2) *I require you to be very careful.*
(deontic, strongly subjective)
- (3) *It is obvious from the evidence that you are very careful.*
(epistemic, weakly subjective)
- (4) *I conclude that you are very careful.*
(epistemic, strongly subjective)

Moreover, it is quite clear from the examples above that the deontic meaning is the primary and the epistemic the derived one, as is sustained by etymological evidence:

It is for example well known that in the history of English the auxiliaries in question were once main verbs, and the deontic meanings of the modals are older than the epistemic ones (Traugott, 1989).

Linguists like Sweetser (1990) and Talmy (1988) regard the epistemic use of modals as a metaphorical extension of the deontic use. Naming the deontic use the “root-modal meaning”, Sweetser says:

My proposal is that root-modal meanings are extended to the epistemic domain precisely because we generally use the language of the external world to apply to the internal mental world, which is metaphorically structured as parallel to the external world (1990: 50).

In cognitive semantics, the central notion is the image schema (Langacker 1986, 1987, Lakoff 1987), which can be extended to the pattern of power relations adopted in this paper, and whose primary expressions are the modals. The meanings of the modal verbs are thus given by their function in the speech act contexts ruled by the power relations.

Facets of the Cognitive Schemata

There are two facets of the cognitive structure that we consider significantly important. The first one belongs to the social power relation, namely *who has power over whom*. The second one is supposed to identify the roles in the speech act, namely *who speaks to whom*.

The two primary roles in the power relation are the one in power and the obedient. The power relation and the speech act roles can be combined in the following ways:

- a) The S (speaker) is the one in power and the H (hearer) is the obedient.
- b) The H is the one in power and the S is the obedient.
- c) The one in power is a third person and the S is the obedient.
- d) The one in power is a third person and the H is the obedient.

The third person can either be a real person or an impersonal one. The epistemic use of modals is the one which implies such a special impersonal power, namely the power of evidence. The four schemata represent different cognitive situations which consequently produce different linguistic modal instantiations.

In order for a power relation to be fulfilled, the obedient has to do what the one in power expects. Thus, if the obedient knows the attitudes of the one in power in regard with the salient action, acts accordingly, if he does not, he either performs by the expectations about these attitudes, or asks the one in power. Such questions are typically grammaticalized by the modal expression: *Shall I...?*

There can be distinguished three levels of expectations regarding the attitudes towards an action *a*.

- a) The S's attitude towards *a*.
- b) The S's expectation about the H's attitude towards *a*.
- c) The S's expectation about the H's expectation about the S's attitude towards *a*.

In the ideal situation in which all expectations are fulfilled, there is nothing to be said, the action speaks for itself. But when some of the expectations are not met, the incongruence results in certain grammaticalizations on behalf of the one whose expectations have been baffled. Such grammaticalizations take the form of the modal expression: *You must...!*

As a multifaceted category, the term “modality” is used to designate a wide variety of phenomena, which are connected by a general attribute, namely to convey in a certain way the attitude of the speaker to what he/she utters/communicates.

Deontic Modality

Can-Could

permission (as an informal alternative of may)	<i>You can go now! Could I come in?</i>
physical, mental, moral ability	<i>He can speak five foreign languages. She can walk five miles by foot.</i>
mild command	<i>You can turn the TV off now, Danny!</i>
Request	<i>Can you step off my toes?</i>
Invitation	<i>Could you have dinner with us on Sunday?</i>
Offer	<i>I can/could baby-sit for you.</i>
suggestion, advice	<i>Can't you talk with your wife first?</i>
a desire, an impulse	<i>I could cry for joy!</i>
doubt, uncertainty, bewilderment	<i>Good Lord all Mighty, how could you have done such a thing?</i>

May-Might

permission (interrogative: asking for permission; negative: interdiction)	<i>“May I smoke?” – Yes, you may/No, you may not. No one may sit here.</i>
external ability	<i>A fuller description may be found in chapter six.</i>
mild command	<i>You might post these letters for me</i>
persuasive, irritated request	<i>You might tell me what she said.</i>
Reproach	<i>You might have sent me a get-well postcard.</i>
Offer	<i>May I offer you some cake?</i>

Must

necessity, absolute obligation	<i>We must all be equal. Law must be obeyed.</i>
prohibition, strong interdiction	<i>You must not hunt in this area. Visitors must not feed the animals.</i>
reproach for doing something	<i>Must you talk so loudly?</i>
casual invitation	<i>You must come and see me some time.</i>
emphatic advice	<i>You must read that book, it's excellent!</i>

Ought to

moral obligation	<i>You ought to visit your parents more often. She ought not to be here.</i>
advice, recommendation	<i>You ought to stop smoking.</i>
disapproval, reproach	<i>You ought not to use such dirty language.</i>

Shall-Should

A. SHALL	
obligation (legal English) with the second and the third person	<i>The seller shall supply the goods in due time. He, who steals, shall be punished.</i>
asking for advice, suggestion, order, offer. (in interrogative sentences)	<i>Where shall I put the coats? Shall I help you with your luggage?</i>
B. SHOULD	
	<i>should + perfect infinitive = unaccomplished recommendation/obligation She should have told him the truth. should + not + perfect infinitive = disapproval for an action performed in the past He shouldn't have behaved so rudely.</i>

advice, recommendation (rather than obligation)	<i>I think you should protest. She should do her duty</i>
---	---

Will-Would

volition, reluctance	<i>If you will wait the doctor will see you in a minute. If you would coach me for my exam I might take it.</i>
offer, invitation	<i>Will/Would (politer) you come to dinner tomorrow?</i>
Request	<i>I would like to have a glass of water, please.</i>
order, command	<i>You will/would (softer) stay here until I come back!</i>
request for permission	<i>Would you mind if I left early today?</i>
a modest wish	<i>I would like to see this film.</i>

Epistemic Modality

Can-Could

Possibility	<i>Your cheerfulness can only cause envy. He could be one of them.</i>
Impossibility	<i>I can't make up my mind. She cannot reconcile herself.</i>

May-Might

possibility, supposition	<i>He may still come. It might have been anybody.</i>
--------------------------	---

Must

probability, supposition, logical conclusion	<i>She is not in – she must be at the office. It must have been Sunday night when I last saw you.</i>
--	---

Ought to

Probability	<i>He ought to have been here by now. That ought to be enough.</i>
-------------	--

Shall-Should

supposition, probability	<i>They should be in by now.</i>
--------------------------	----------------------------------

Will-Would

predictability – concerning a future state of affairs/a present state of affairs/a habitual state of affairs (in the past)	<i>All the children would want that. Boys will be boys. Quality will tell in the end. He would visit me all the time when still a bachelor.</i>
Probability	<i>The traffic warden will know where the hotel is. No one would go at the risk of life.</i>

As can be seen modality embraces a wide range of meanings like: Reality, unreality, emotionality, expressiveness, assertion, negation, doubt, probability, presupposition, truth/validity, possibility, actuality, necessity, wish, intention, indirectness, question, etc, each meaning manifesting within a certain mental schema governed by a certain power relation.

Conclusions

The central meanings of modal auxiliary verbs are established by the power structure of the speech act situation, understood in terms of a certain mental schema, in which they are used. The uses, and consequently the semantics of modals, are determined by the different expectations of the participants engaged in a linguistic exchange combined with the social power structure.

In approaching modality from a semantic perspective it is necessary to take into consideration the social function of discourse perceived in regard with attitudes and expectations about attitudes. There are specific 'modality schemata', directly derived from the prototypical physical experience, to each speech community. Progressively, such schemata are displaced by the same community first onto the sphere of socio-personal experience (as deontic modality) and then onto the mental sphere of logical-cognitive experience (as epistemic modality).

Bibliographical references

- Lakoff, Goerges. *Women, Fire and Dangerous Things – What Categories Reveal about the Mind*. Chicago: The University of Chicago Press, 1987.
- Langacker, Ronald. *Foundations of Cognitive Grammar*. vol 1, Stanford: Stanford University Press, 1987.
- Lyons, John. "Deixis and subjectivity", *Loquor, Ergo Sum? Speech, Place, and Action: Studies in Deixis and Related Topics*, John Wiley, New York (1982): 101–124.
- Piaget, Jean and M. T. Cook. *The Origins of Intelligence in Children*. New York: International University Press, 1952.
- Rumelhart, D.E. "Schemata: the building blocks of cognition". In: R.J. Spiro et al. (eds) *Theoretical Issues in Reading Comprehension*, Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum, 1980.
- Sweetser, Eve. *From Etymology to Pragmatics – Metaphorical and Cultural Aspects of Semantic Structure*. Cambridge: U P, 1990.
- Șerban, D., Denisa, Drăgușin. *English Practical Course for Second Year Students*, ed. Fundației România de Măine, 2007
- Talmy, Leonard. "Force dynamics in language and cognition". *Cognitive Science* 2 (1988): 49-100.
- Traugott, Elizabeth. "On the Rise of Epistemic Meanings in English: an Example of Subjectification in Semantic Change". *Language* 65.1, 1989, p. 31–55.

Les enjeux de l'argumentation politique: convaincre ou persuader?

Eleonora MIHĂILA

Université Libre Internationale de Moldavie (ULIM)

Résumé

L'étude de la nature argumentative de la langue/parole a pour point de départ la trichotomie aristotélicienne : *logos* (une activité verbale créée par la force de la raison et adressée à un auditoire capable de raisonner) – *ethos* (l'image de soi-même projetée par l'orateur dans son discours et dont il se sert afin de se renforcer sa crédibilité et autorité) – *pathos* (l'ensemble des émotions, passions et sentiments que l'orateur cherche à susciter dans son auditoire). Du côté du politique, des contours clairs se laissent entrevus pour l'idée que « le politique (lieu de fabrication et de confrontation heuristique des idées) le cède de plus en plus à la politique – lieu d'exercice du pouvoir et d'influence pour faire partager les idées de la gouvernance » (P. Charaudeau, R. Amossy). Le présent article représente une approche quant à la nature des moyens argumentatifs utilisés dans le discours politique, toujours vue par le prisme de ladite trichotomie aristotélicienne. L'intrigue interprétative de notre recherche est d'ailleurs une qui plane sur le monde politique actuel: est-ce qu'on parle en exploitant le potentiel de la raison et donc pour convaincre ou est-ce qu'on parle en faisant tourbillonner les émotions et les passions afin de persuader un auditoire dérouté par les problèmes du quotidien? Convaincre/raisonner ou bien persuader/séduire/manipuler – la double nature des enjeux du discours politique est à l'ordre du jour.

Mots-clés : *argumentation, discours politique, typologie des arguments, convaincre, persuader, théories de l'argumentation, stratégie de l'argumentation, passions politiques.*

Abstract

The research into the argumentative nature of the language/speech departs from the Aristotle's trichotomy: *logos* (a verbal activity which is a product of the reasoning addressed to an audience able to reason) – *ethos* (the moral picture displayed by the speaker himself through his/her speech, which also helps him/her improve his/her credibility and authority) – *pathos* (the emotions, passions and feelings that the speaker seeks to arouse in his/her audience). In the field of politics, it becomes obvious that politics, which used to be a field of production and heuristic confrontation of ideas, is turning gradually into a sphere of power and influence based on ideas related to governance. (P. Charaudeau, R. Amossy) This article is an approach to the nature of the tools of argumentation used in the political discourse, taking into consideration Aristotle's trichotomy. The interpretative intrigue of our research is common for the present-day political world: do politicians speak from the reason so as to convince or do they speak by stirring people's emotions and passions so as to persuade an audience which is disconcerted by everyday problems? To convince/reason or to persuade/seduce/manipulate – that is the current double nature of the aims of the political discourse.

Keywords: *argumentation, political discourse, typology of arguments, convince, persuade, theories of argumentation, argumentative strategy, political passions.*

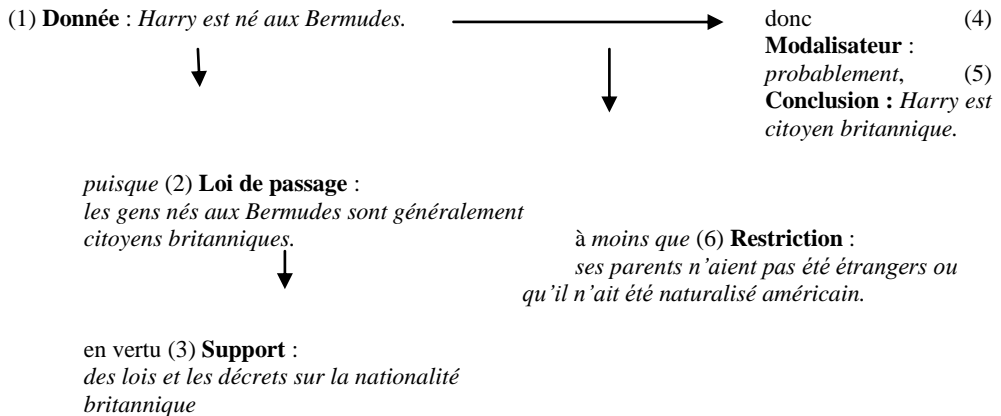
Si c'est la raison qui fait l'homme, c'est le sentiment qui le conduit.
(Jean-Jacques Rousseau)

Il y a 20 ans, au carrefour des siècles et des idées, Dominique Wolton constatait avec regret que « tout le monde s'intéresse à la communication, presque personne à l'argumentation » (27). Or s'intéresser à l'argumentation sous-entend étudier le moteur qui met en marche la communication afin d'en tirer parti de la manière la plus efficace. Avec le temps qui passe, cet impératif s'avère de plus en plus vital notamment dans la sphère du politique : le processus croissant de démocratisation avec tous les changements ontologiques et axiologiques qu'il entraîne conduit à élargir le champ de la communication politique qui est « celui des arguments échangés entre partenaires de plus en plus nombreux, en vue de la conquête et l'exercice du pouvoir » (*ibidem* : 10). Évidemment, on ne saurait pas négliger la filiation directe entre la démocratisation, la communication et l'argumentation.

La nature dialogique par excellence (et pas nécessairement dialogale) de l'argumentation *lato sensu*, et de l'argumentation politique *stricto sensu*, est fondée sur l'existence primordiale d'un désaccord sur une position, d'une *confrontation* entre les argumentateurs – le *proposant* qui tient le discours et l'*opposant* qui tient le contre-discours, dans la présence éventuelle d'un *tiers* qui regroupe le public-témoin intéressé par l'échange des arguments au sujet d'une *question* (Plantin, 1997 : 27). La confrontation d'un discours et d'un contre-discours est une condition *sine qua non* de la situation argumentative. Or la confrontation est possible au sein de la démocratie, qui est, de ce fait, le terrain idéal pour le discours politique, en tant que discours déroulé dans le champ de la communication politique.

Outil indispensable dans l'aventure sinueuse de la conquête du pouvoir, quel est donc l'essence du discours politique? Premièrement, le discours politique est *relationnel* puisqu'il s'adresse toujours soit à l'*opposant* soit au *tiers* : « dans les débats politiques personne ne parle pour lui-même parce que l'on ne peut gagner le pouvoir qu'à l'aide des autres » (Sălăvăstru). Le discours politique est aussi *intentionnel* car il oriente l'auditoire vers des buts politiques, très souvent bien masqués. En plus, le discours politique est pleinement *institutionnel* car les actants politiques représentent, argumentent et justifient l'image des institutions. Or les rôles sociaux qu'ils jouent les font se plier à une *conventionalité*. Il est aussi à noter que tout discours politique prétend proposer la seule version véridique et correcte d'une certaine situation du champ du politique, et donc s'autopositionne comme véridique et correct. Pour assurer la valeur de véridicité et correctitude du message, les actants politiques sont censés de veiller à leur *crédibilité* en tant que garants des valeurs véhiculés dans leurs discours. Le discours politique, plus que les autres types de discours fait usage de l'argumentation, en tant que procédé spécifique de la communication politique visant à assurer la *persuasion* comme finalité primordiale du discours politique (Neșu, 2002-2003 : 232).

Revêtu d'une forme monologique, la stratégie argumentative employée dans le discours politique se prête à une analyse en base du schéma de S.E. Toulmin. En l'occurrence, l'argumentation réside dans les opérations de justification d'une proposition. S.E. Toulmin propose le modèle du discours argumentatif élémentaire complet composé de six éléments : sur la base d'une (1) *Donnée* (en anglais : *Data*) on affirme une (5) *Conclusion* (en anglais : *Claim*) en base d'une (2) *Loi de passage* (en anglais : *Warrant*) appuyée elle-même sur un (3) *Support* (en anglais : *Backing*), dans la présence d'un (4) *Modalisateur* (en anglais : *Qualifier*) qui peut être développé en une (6) *Restriction* (en anglais : *Rebuttal*). (Plantin, 2005 : 19-20)



Dans le contexte de la linguistique textuelle, Jean-Michel Adam a développé le schéma de S. E. Toulmin, qu'il a appelé « séquence argumentative prototypique », en rajoutant une *thèse antérieure* (macro-proposition argumentative 0) qui précède la *donnée* (macro-proposition argumentative 1) (93). De cette manière, il lui a conféré un double cadrage : au niveau justificatif (données, loi de passage et conclusions ; i.e. proposition argumentatives 1, 2 et 3) et au niveau dialogique ou bien contre-argumentatif (thèse antérieure et restriction, i.e. propositions argumentatives 0 et 4).

Rapportés au discours politique, les schémas argumentatifs susmentionnés dénotent que la **stratégie argumentative a pour point de départ un dissensus et vise à établir un consensus**. La stratégie argumentative se réalise en trois étapes successives :

- 1) *faire savoir* ;
- 2) *faire croire* (assurer une adhésion d'esprits au sujet d'une question disputée) ; et
- 3) *faire faire*.

Quels sont les outils à l'aide desquels on poursuit la stratégie argumentative? L'outil fondamental de l'activité argumentative est l'**argument**. Quintilien, l'illustre rhéteur et pédagogue latin du Ier siècle après J.-C. a décrit les cinq étapes de l'art oratoire (*inventio, dispositio, elocutio, memoria et actio*) dans

son manuel de rhétorique *De institutione oratoria*. Rattachée à cette classification, la formulation des arguments participe de l'étape *dispositio*. C'est notamment cette étape de l'art oratoire antique, et plus précisément, dans sa séquence de la *confirmation* qui a été privilégiée par Chaïm Perelman comme fondement pour la Nouvelle Rhétorique dont il est le théoricien. Or il a concentré les recherches de la Nouvelle Rhétorique uniquement sur les moyens du *logos* (l'argumentation proprement dite du discours). Les autres séquences – *exorde, proposition, narration, péroraison* (Grossu 84) – n'ont pas été circonscrites dans le domaine d'étude de la Nouvelle Rhétorique vu qu'elles relèvent de l'*ethos* (l'image que l'orateur projette de soi-même dans son discours) et du *pathos* (émotions, passions et sentiments que l'orateur cherche à susciter dans son auditoire). À côté de la typologie de Toulmin/Rieke/Janik et de la typologie de Van Eemeren et Grotendorst, C. Plantin cite l'inventaire des formes argumentatives dressé par Chaïm Perelman, ayant à la base trois classes :

- les argumentations quasi logiques (contradiction, tautologie, transitivité, etc),
- les argumentations basées sur la structure du réel (les argumentations sur la cause, sur la personne, et les argumentations reposant sur des liens symboliques etc),
- les liaisons qui fondent la structure du réel (exemple, analogie, modèle) (Plantin, 1996 : 37).

Or, pour dresser le bilan des contributions notoires apportées dans le domaine de l'argumentation par S.E. Toulmin, J. Locke, O. Ducrot, J.-B. Grize dans la seconde moitié du siècle passé, on notera généralement l'essor *d'une rhétorique sans émotions* or rationnelle, bien que cela sonne un peu oxymorique, ainsi que *des théories généralisées de l'argumentation qui n'accordent aucun traitement spécial au problème des affects* (émotions, passions et sentiments) (Plantin, 2005 : 101).

Cependant, parallèlement à la réticence de nombre de théoriciens d'inclure le *pathos* dans le canevas normatif du discours argumentatif, on voit les argumentateurs, en l'occurrence, les orateurs, construire leurs discours politiques non seulement en fonction de critères logico-compositionnels du discours (thème, microthèmes, cohésion/cohérence, plénitude etc.), mais aussi en fonction de critères psychologiques, dont celui de la réception par l'auditoire qui s'impose impérativement. Un président, un premier ministre, un parlementaire ou bien un chef d'une institution publique ne s'adresse pas à son public / électorat uniquement pour réaliser son intention anodine d'informer ; en fait ils cherchent tous à *prouver*, à *plaire* à leur auditoire et le *toucher* – trois étapes dans le processus de persuasion, qui sont reflétées dans la formule de Cicéron *ut probet, ut delectet, ut flectat* (Neşu, 2000-2001 : 266). La stratégie argumentative est la voie à suivre par l'orateur afin d'aboutir à la réalisation de ses vraies intentions, qui visent à *faire croire*, et surtout à *faire* (*ibidem*).

Or pour influencer les actions d'un auditoire, il faut d'abord influencer ses pensées. Et pour cela, il est indispensable de connaître son auditoire, son échelle de

valeurs, ses difficultés ainsi que ses attentes. Or les auditoires diffèrent en termes d'intérêts et convictions. Décidément, pour dresser un discours politique, l'orateur ou bien l'auteur de discours en question est censé bien connaître le monde où son auditoire tourne quotidiennement.

Et comment arrive-t-on à influencer les pensées et donc à assurer l'adhésion de son auditoire? Est-ce par la force de la raison ou par la force de l'émotion ?

De nos jours, on assiste à une période d'incertitude et donc de recherche quant à la légitimité du statut d'objet de recherche d'une théorie de l'argumentation en processus de cristallisation. Autrement dit, on se pose la question si la démarche argumentative se réalise au concours unique de la rationalité (la force de la pensée) ou bien aux concours conjoint de la rationalité et de l'irrationalité (les affects). Selon Chaïm Perelman, on fait usage uniquement du *logos* pour convaincre tout sujet pensant, alias l'*auditoire universel*. Michel Meyer a contribué largement à réhabiliter le statut argumentatif du *pathos*. Dans le même ordre d'idées, Christian Plantin, théoricien de l'argumentation et directeur de recherche de CNRS, pose que l'on met à l'ouvrage autant l'*ethos* que le *logos* pour persuader un auditoire concret (Plantin), en soulignant que le syncrétisme du *pathos* et du *logos* est inévitable : « l'analyse argumentative doit se donner les moyens d'aborder de façon globale la question des affects, en s'appuyant sur un modèle cohérent de la construction discursive du contenu pathémique, indissociable du contenu logique du discours » (Plantin, 2005 : 104-105). Dans le même ordre d'idées, Ruth Amossy, professeur émérite à l'université de Tel Aviv et coordinatrice du Groupe ADARR (Analyse du Discours, Argumentation et Rhétorique), opte pour « rechercher dans la trame même des textes l'intrication constitutive du *pathos* et du *logos* » (222). Qui plus est, les émotions, y compris dans le discours politique par excellence, sont susceptibles d'être construites, argumentées, réfutées, partagées (*ibidem* : 223-241). Christian Plantin soutient avoir identifié trois tendances de traitement de l'émotion en argumentation :

1. la théorie des émotions en tant que *fallacies* ;
2. la théorie du parallélisme, les jugements coexistent avec les émotions;
3. la théorie de l'indiscernabilité : toute situation argumentative est émotionnelle. Or on les construit et les justifie de la même manière que les points de vue.

Cependant il est à noter une tendance dans les théories modernes de l'argumentation à exclure l'abus des émotions surtout dans le discours politique. Il s'agit des cas de transgression de la dimension axiologique du discours politique, laquelle consiste dans la dichotomie *utile-nuisible*, selon la grille d'Aristote. (iv) Or, nuisible dans le sens de l'*ethos* de l'argumentateur. C'est bien le cas du discours populiste, dont les traits distinctifs sont « le chantage émotionnel et la démagogie discursive » (Plantin, 2005 : 103).

Considérons la seconde des théories citées plus haut, car c'est elle qui constitue le fondement pour l'analyse du discours politique. Les jugements

coexistent avec les émotions, les syllogismes alternent avec l'expression des affects dans le discours politique. Or les orateurs raisonnent et touchent à la fois.

Lorsqu'ils font appel à la raison, les orateurs font usage des astuces suivantes :

- des faits réels en guise d'exemple;
- des opérations de la pensée logique (définition, redéfinition, analogie, comparaison, raisonnements déductifs (syllogismes, tels que le sorite, l'épichérème et l'enthymème) et raisonnements inductifs complets ou amplifiants);
- des études de cas;
- des hypothèses;
- l'argument qui porte sur les choses elles-mêmes (*argumentum ad rem* ou *argumentum ad iudicium*).

Il s'agit des preuves logiques caractéristiques pour le discours démonstratif, lesquelles témoignent de la capacité persuasive interne du langage. Or on fait usage des arguments du *logos*. C'est la composante rationnelle qui contribue à convaincre son auditoire.

Lorsque l'enjeu est de renforcer les idées, les rendre plus expressives, l'orateur cherche à privilégier les émotions et l'imagination. Parmi les techniques de la composante affective et émotionnelle ont compte les suivantes:

- le *storytelling*;
- la construction discursive de l'image de l'auditoire;
- l'argumentation par les figures rhétorique (la question rhétorique, la répétition, l'hyperbole etc.);
- l'argumentation par les contraires;
- la quasi-paraphrase argumentative;
- l'argumentation par lien métonymique;
- l'argument de la pente glissante (l'argument du petit doigt dans l'engrenage);
- les arguments en *ad* de John Locke:
 - l'argumentation sur la personne (*argumentum ad hominem*);
 - l'argumentation sur l'ignorance (*argumentum ad ignorantiam*).
- les arguments en *ad* de Hamblin (Hamblin, 1971 : 41), envisagés par Christian Plantin en tant que paralogismes enracinés « dans diverses formes d'appel à la subjectivité des interactants » (Plantin)
 - l'appel à la pitié (*argumentum ad misericordiam*);
 - la raison de la majorité ou l'appel à la popularité (*argumentum ad populum* ou *argumentum ad captandum*);
 - l'argumentation par la force (*argumentum ad baculum*);
 - l'appel au pathétique (*argumentum ad passiones*);
 - l'appel à l'imagination (*argumentum ad imaginationem*);

○ l'argumentation par l'envie (*argumentum ad invidiam*).

En l'occurrence, les arguments mentionnés concourent à amplifier, voire à dramatiser, pour assurer la mémorisation des idées clés par l'auditoire. Davantage, l'usage des émotions emprunte à toutes les sphères de la communication – le verbal, la mimique, la gestuelle et le postural. L'auditoire est attaqué passionnellement de plusieurs perspectives car on est tenté de croire que l'auditoire est plutôt émotionnel que rationnel. Or on fait usage des arguments du *pathos*. C'est ainsi qu'on réussit à *persuader* son auditoire.

Cependant une démarche argumentative fondée sur les arguments de *logos* et de *pathos* dans un cadre rassurant de l'*ethos* de l'orateur est la formule idéale pour un discours politique. Les sciences du langage traitent la question de l'éthos dans le cadre de la théorie de la polyphonie. Il ne suffit pas de raisonner et de toucher pour un orateur. Soyons d'accord que lorsqu'on écoute un homme politique parler, les premières questions qui nous viennent à l'esprit sont : qui est cette personne ? Quel est son profil moral et professionnel ? Est-ce qu'on peut faire confiance à son discours ? Les arguments liés à l'éthos sont d'ordre moral puisque l'orateur révèle son caractère et ses mœurs lors de son discours. L'orateur doit être très attentif aux attitudes qu'il adopte car elles sont celles qui inspirent de la confiance à l'auditoire en dressant l'image positive de l'orateur. Or l'auditoire préfère un orateur sensé, sincère et honnête. Selon D. Maingueneau la preuve par l'éthos consiste à faire bonne impression, par la façon dont on construit son discours, à donner une image de soi capable de convaincre l'auditoire en gagnant sa confiance. Le destinataire doit ainsi attribuer certaines propriétés à l'instance qui est posée comme la source de l'évènement énonciatif. En utilisant le terme « mœurs oratoires » à côté de celui d'éthos, O. Ducrot précisait en 1984 qu'« il ne s'agit pas des affirmations flatteuses qu'il [l'orateur] peut faire sur sa propre personne dans le contenu de son discours ; affirmations qui risquent au contraire de heurter l'auditeur ; mais de l'apparence que lui confèrent le débit, l'intonation, chaleureuse ou sévère, le choix des mots, des arguments (le fait de choisir ou de négliger tel argument peut apparaître symptomatique de telle qualité ou de tel défaut moral) » (200). La corporalité, y compris le comportement physique, la façon de s'habiller, la façon de se tenir, a aussi sa part d'influence sur l'auditoire. Parmi les techniques de l'éthos les plus notoires on pourrait citer :

- l'argumentation sur les valeurs et les intérêts (argument de l'amitié, argument du masochiste, argument pathétique, évocation de la tranquillité, évocation de la communauté des valeurs) ;
- l'argument d'autorité (*argumentum ad verecundiam*) ;
- la connivence ;
- la politesse verbale (le respect par rapport à l'opposant et du tiers - l'auditoire) ;
- l'agression directe/indirecte.

On est toujours au niveau de la composante affective du discours politique qui agit dans le sens de persuader l'auditoire. Il est aussi à mentionner que les arguments liés au *pathos*, dont on vient de parler plus haut, sont au service de

l'ethos : les émotions, les passions, les sentiments suscités dans l'auditoire participent à la construction de l'image de l'orateur. On pourrait paraphraser un ancien dicton de façon suivante : dis-moi quelles émotions tu fais partager à ton auditoire et je te dirai qui tu es.

Il existe quand même des arguments qui ne se casent pas dans des limites classificatoires. Tel est le cas de l'argument d'autorité (*argumentum ad verecundiam* ou *argumentum ab auctoritate*). On pourrait l'inscrire parmi les arguments liés au logos, quand on cite une autorité dont la valeur des jugements est incontestable. Et cependant on pourrait le considérer aussi comme argument lié au pathos, quand on transmet un message patriotique, mobilisant passionnellement l'auditoire à la défense de son terroir. Et finalement on pourrait également le traiter comme un argument lié à l'ethos, car il fait découvrir l'horizon intellectuel, les préférences politiques de l'orateur. De même en va-t-il de la technique de l'adaptation à l'auditoire, l'hypothèse, l'exemple et l'analogie.

Or dans ce qui suit on s'acharnera à illustrer, la symbiose incontournable au sein du triangle argumentatif aristotélicien du *logos* (les jugements, les raisonnements) avec l'*ethos* (crédibilité de l'argumentateur alimentée par des émotions suscités auprès du public vis-à-vis de la personne de l'argumentateur) + le *pathos* (passions mises au service de l'argumentation, or de l'adhésion d'esprits). Les exemples ont été prélevés du discours de campagne électorale, daté du 7 février 2015, d'un actant politique français notoire, François Sarkozy, pour les départementales françaises du début de l'année courante.

Devancé par les 3,26% remportés par son contre-candidat socialiste François Hollande lors de second tour de l'élection présidentielle à deux tours le 6 mai 2012, le président sortant Nicolas Sarkozy s'est donné un intervalle de deux années de recollection pour repenser la stratégie républicaine de l'UMP. Dans un message publié sur Facebook vendredi le 19 septembre 2014, l'ancien président de la République a officialisé son retour en politique, en s'annonçant dans la posture de candidat à la présidence de sa famille politique qui est l'UMP. Élu président de l'UMP dès le premier tour, avec 64,5% des votes, le 29 novembre 2014, ses ambitions politiques se laissent facilement devinées. En attendant, on est intrigués si ses discours de retour vont garder la verve populiste et l'avalanche des « je veux » ou bien vont changer de tonalité. Pour anticiper, on pourrait affirmer que la parole du président de l'UMP est momentanément plus tempéré, et donc moins fébrile. Pour le reste, on va aborder son style de retour par le biais du triangle argumentatif aristotélicien en base du discours que Nicolas Sarkozy a présenté au Conseil National de l'UMP le 7 février 2015. Or les données statistiques de l'analyse argumentative du discours mentionné sont présentées dans le tableau ci-dessous:

Types d'arguments	Fréquence d'emblai	Exemples
I.Arguments liés au		

logos :	4	
1. Syllogisme	3	Prémisse majeure: <i>Les différences ne deviennent un problème que si on refuse de les mettre au service du collectif.</i> Prémisse mineure: <i>[Nos] différences [sont] mises au service du collectif.</i> Conclusion: <i>Nos différences ne sont pas un problème.</i>
2. Enthymème	2	Prémisse majeure: <i>La démocratie a été conçue par des gens de bon sens au service de la raison.</i> Prémisse mineure: <i>Le niveau médiatique ambiant est si élevé que les seuls qui sont audibles sont les propos les plus outranciers et les comportements les moins démocratiques.</i> Conclusion qui manque : <i>Le niveau médiatique ambiant ne correspond pas à l'essence de la démocratie.</i>
4. Analogie	3	<i>L'humanisme c'est comme le travail, nous devons le vivre pour le faire partager à nos compatriotes.</i>
5. Comparaison (fondée sur la négation d'une identité faussée, or le principe de l'identité pose que A=A)	2	<i>Nous ne pouvons nous limiter à être des machines, mes chers amis, des machines à distribuer des investitures [...].</i>
6. Hypothèse (fondée sur une démonstration par relation causale)	4	<i>[...] si nous ne donnons pas du sens à tout cela, nos propositions apparaîtront comme une succession de propositions techniques, personne n'y croira et elles seront oubliées.</i>
7. Définition, y compris par la négation des extrémismes dégradants	6	<i>La République ne peut plus continuer à être confondue avec le laxisme. L'économie de marché, à laquelle je crois profondément, ne peut plus continuer à être confondue avec le laisser-faire au nom du marché. [...]</i> <i>Mais l'économie de marché, nous ne pouvons plus accepter qu'il soit confondu avec la spéculation.</i> <i>L'ouverture, l'ouverture de nos marchés, la libre circulation à laquelle je crois ne peut pas être confondue avec l'abandon systématique de la défense de nos intérêts. Ce ne sont pas les mêmes idées, ce ne sont pas les mêmes convictions.</i>
8. Exemple	4	<i>Comme c'est intéressant, la première convention que nous allons organiser avec Nathalie, ça sera sur le logement.</i>
9. Argumentation par le principe du tiers exclus	1	<i>[...] c'est un débat essentiel que nous devons avoir entre nous: volontarisme ou ralliement à l'idéologie de l'impuissance publique.</i>
II. Arguments liés au pathos	63	
1. Argument sur la personne Sentiments suscités: Déconsidération, mécontentement, dédain	5	<i>Nous n'avons pas à nous précipiter sur la rédaction, la définition d'un projet de gouvernement tout fait, préparé par des jeunes hauts fonctionnaires de bac + 18 ne connaissant rien à la vie, et nous expliquant ce que devrait être un programme type appliqué quel que soit le gouvernement.</i> <i>Les pauvres socialistes ; [...] une alliance contre-nature ; [...] écologistes qui n'en ont que le nom ; [...] les adversaires du progrès [...].</i>
2. Argumentation par les contraires Sentiments suscités : Satisfaction morale	3	<i>J'ai mesuré toute cette semaine le plaisir d'être président d'une formation qui débat, qui échange, qui assume ses désaccords, rien n'est pire que la fausse unanimité, que la réelle hypocrisie, que des sourires construits et l'incapacité de se retrouver une journée entière ensemble.</i>
3. Appel au souvenir du passé vécu ensemble et évocation d'une leçon apprise Sentiments suscités : nostalgie, regret		<i>Il y a deux ans, j'étais dans cette salle, et je ne pensais pas y revenir. Et contrairement à ce qu'on peut imaginer, cette salle, elle me rappelle un très bon souvenir. [...]</i>

VALEURS LINGUISTIQUES ET L'ESPRIT INTERPRÉTATIF

<p>4. Appel à l'imagination au concours d'une métaphore hypertrophique Sentiments suscités : Anxiété, peur face au danger; sécurité, détermination</p>	<p>7</p>	<p>[...] ce <u>cauchemar</u> de nos désaccords, de nos divisions, de nos haines, nous aurions pu ne pas y survivre.</p> <p>[...] un leadership grand et qui cède à bien des <u>démons</u> [...].</p> <p>On vote, on fixe une <u>ligne</u> et ça devient la ligne de tous.</p> <p>Quand on est président d'une famille on est son <u>paratonnerre</u>.</p>
<p>5. Appel à l'imagination au concours du paradoxe Sentiments suscités: Réprobation des attitudes incohérentes; appréciation de l'esprit ouvert de l'orateur</p>	<p>3</p>	<p>Je n'aime pas qu'on défende l'humanisme et qu'on ait comme seule idée d'humilier celui qui pense pas tout à fait comme nous.</p> <p>[...] l'autorité, c'est de savoir accepter une partie des idées de l'autre parce qu'on n'a pas peur que ça vous remette vous-même en question.</p>
<p>6. Appel à l'imagination au concours du sarcasme : Sentiments suscités : Réprobation</p>	<p>3</p>	<p>Et naturellement qu'on ne va pas choisir le moment où le Front national est si haut pour donner ce spectacle ridicule qui serait celui de la division entre la Droite et le Centre. Ce serait naturellement irresponsable.</p>
<p>5. Appel à l'humour qui débouche dans l'ironie fondé sur un argument sur la personne : Sentiments suscités : Déconsidération ridiculisante</p>	<p>3</p>	<p>Il est bien sympathique ce monsieur MACRON, je n'ai jamais vu quelqu'un qui battait sa coulpe aussi régulièrement que lui. Au début j'ai dit « tiens ! C'est intéressant » ! Et puis, quand j'ai vu que ça devenait un système, je me suis dit « ça doit être un truc chez lui ». Le matin il s'excuse de ce qu'il a dit la veille.</p> <p>A la fin de 3 jours de discussions épuisées, on vous pond un texte qui a comme caractéristique de satisfaire tout le monde, de pouvoir dans toutes les conférences de presse dire « on a gagné » et à l'arrivée qui ne change rien.</p>
<p>6. Appel au pathétique sous formes de questions oratoires : Sentiments suscités : Réprobation ; révélation de la vérité quotidienne imparfaite et qui a besoin de changements Oradicaux</p>	<p>25</p>	<p>Qui, aujourd'hui, peut me dire que les administrations centrales sont dirigées ?</p> <p>Je refuse de décharger la politique de toutes ses responsabilités, pour m'abriter derrière le marché, les autorités indépendantes, indépendantes de qui ?</p> <p>Je n'aime pas cette habitude qui a été prise de dire « on se méfie des politiques mais on ne se méfie pas des experts ». Pourquoi, parce qu'ils ne font pas de faute?</p> <p>[...] quelle société voulons-nous transmettre à nos enfants ?</p>
<p>7. Construction de l'image de l'électorat qui est déçu, est en colère, souffre Sentiments suscités : pitié, responsabilité, culpabilité</p>	<p>5</p>	<p>Nos électeurs, qui ont été si déçus, qui ont tant d'espérances, qui ont tant souffert de nos divisions, ne l'accepteraient plus.</p> <p>[...] la colère des militants, [...] la colère des adhérents.</p> <p>Les Français se sentent dépossédés de droit à la parole [...].</p> <p>[...] dans l'angoisse que connaissent nos compatriotes, il y a le sentiment qu'il n'y a plus d'ordre, il n'y a plus d'organisation, plus rien ni personne ne respecte rien ni personne.</p>
<p>8. Argumentation populiste et démagogique (la</p>	<p>6</p>	<p>Au fond, quant aux Français, y compris ceux qui ne votent pas pour nous, ils nous regardent et <u>ils nous jugeront</u> à l'aune de notre comportement dans la situation actuelle.</p>

raison de la majorité): Sentiments suscités : Responsabilité; Prémonition d'une action populaire châtianante		<p><i>Les Français voient l'impuissance de toutes les institutions à les défendre. Et cette impuissance prêtée à ces institutions, nous compris, ouvre la porte à la montée d'une colère dont la montée des extrêmes est le symptôme.</i></p> <p><i>Il fallait demander l'avis des Français sur la suppression du service militaire, parce que c'était clairement un sujet de référendum.</i></p>
III. Arguments liés à l'éthos	43	
1. Ethos voilé ou politesse verbale Traits de l'éthos de l'orateur : respect, tolérance à l'égard de des opposants, des collègues	5	<p><i>Vous savez, j'ai eu bien des débats avec Jacques CHIRAC. J'ai eu bien des oppositions avec Jacques CHIRAC. Chaque fois que Jacques CHIRAC a eu une épreuve j'étais à ses côtés parce que je respecte ce qu'il a apporté à notre pays, à notre famille politique, bien au-delà des désaccords que nous avons eus.</i></p> <p><i>Un effort pour respecter celui qui ne pense pas tout à fait la même chose.</i></p> <p><i>Rien de ce que j'ai entendu ce matin ne m'a choqué et pourtant il y a des biens des choses avec lesquelles je n'étais pas en accord, parce que ces différences mises au service du collectif ça devient une richesse.</i></p>
2. Ethos direct ou sans voile Traits de l'éthos de l'orateur : Confiance en soi-même Responsabilité Conscience de son rôle de sauveur de la nation Conscience de la nécessité impérieuse de la mobilisation des efforts de sa famille politique dans l'intérêt du pays	7	<p><i>Eh bien aujourd'hui, alors que je suis revenu, que vous avez bien voulu me faire confiance dans cette campagne que j'ai aimé mener [...].</i></p> <p><i>Je ne suis pas quelqu'un qui prend des engagements à la légère.</i></p> <p><i>La seule force organisée républicaine capable de conduire la France dans les temps si graves que nous connaissons, c'est nous.</i></p> <p><i>Ou alors nous n'avons rien à faire ensemble si nous ne sommes pas capables de définir un ensemble commun d'engagements et de propositions pour redresser la France.</i></p> <p><i>Voilà donc ce qui me guide, ce qui m'inspire. Ce qui m'anime. Notre unité.</i></p>
3. Argument d'autorité Sentiments suscités : Responsabilité	0	<p><i>Le refus de l'assistanat, je me souviens du scandale qu'avait provoqué Laurent WAUQUIEZ lorsqu'il a dit à juste titre : "plus d'allocations sans obligation au service de la société".</i></p>
4. Appel à la communauté de valeurs Traits de l'éthos de l'orateur : Patriotisme, responsabilité	1	<p><i>L'unité; la démocratie, l'amour de la France; la promotion de notre langue; notre attachement à l'idéal européen et notre appartenance à la civilisation européenne; les racines chrétienne de la civilisation européenne; le mode de vie à la française; une école où il y a une morale, morale républicaine; la transmission des racines et de l'histoire et de la langue et de la culture ; l'économie de marché; le droit de propriété.</i></p>
IV. Arguments mixtes	10	
1. Syllogisme (logos) au service de l'image de soi-même (ethos)	3	<p><i>Prémisse majeure : Nous avons montré le visage d'une formation politique d'abord qui travaille.</i></p> <p><i>Prémisse mineure : Travailler c'est réfléchir, c'est s'analyser.</i></p> <p><i>Conclusion : Une formation qui réfléchit.</i></p>

<p>Traits de l'ethos de l'orateur : L'orateur s'identifie et fait corps commun avec sa famille politique qu'il la veut bien pondérée et raisonnable.</p>		
<p>2. Analogie (logos) doublée d'implicite argumentatif (logos), que l'orateur met au service de son image (ethos) en suscitant des émotions (pathos)</p> <p>Traits de l'ethos de l'orateur : Préoccupation pour l'unité de la France ainsi que de l'unité au sein de sa famille politique (l'union fait la force), esprit d'équipe</p> <p>Sentiments suscités : Solidarité</p>	7	<p><i>Et j'avais dit aux Français à ce moment-là : « pensez à la France, <u>pensez à son unité</u> ». Eh bien aujourd'hui, alors que je suis revenu, que vous avez bien voulu me faire confiance dans cette campagne que j'ai aimé mener, pour laquelle je veux remercier Bruno LE MAIRE et Hervé MARITON de la qualité qu'ils ont mis dans cette campagne, je veux vous dire « <u>pensez à votre unité</u> ».</i></p>
<p>Types d'arguments</p>	<p>Fréquence d'emploi</p>	<p>Exemples</p>
<p>I. Arguments liés au logos :</p>	24	
<p>1. Syllogisme</p>		<p><u>Prémisse majeure</u>: Les différences ne deviennent un problème que si on refuse de les mettre au service du collectif. <u>Prémisse mineure</u>: [Nos] différences [sont] mises au service du collectif. <u>Conclusion</u>: Nos différences ne sont pas un problème.</p>
<p>2. Enthymème</p>		<p><u>Prémisse majeure</u>: La démocratie a été conçue par des gens de bon sens au service de la raison. <u>Prémisse mineure</u>: Le niveau médiatique ambiant est si élevé que les seuls qui sont audibles sont les propos les plus outranciers et les comportements les moins démocratiques. <u>Conclusion qui manque</u>: Le niveau médiatique ambiant ne correspond pas à l'essence de la démocratie.</p>
<p>4. Analogie</p>		<p><i>L'humanisme c'est comme le travail, nous devons le vivre pour le faire partager à nos compatriotes.</i></p>
<p>5. Comparaison (fondée sur la négation d'une identité faussée, or le principe de</p>		<p><i>Nous ne pouvons nous limiter à être des machines, mes chers amis, des machines à distribuer des investitures [...].</i></p>

l'identité pose que A=A)		
6. Hypothèse (fondée sur une démonstration par relation causale)		<i>[...] si nous ne donnons pas du sens à tout cela, nos propositions apparaîtront comme une succession de propositions techniques, personne n'y croira et elles seront oubliées.</i>
7. Définition, y compris par la négation des extrémismes dégradants		<i>La République ne peut plus continuer à être confondue avec le laxisme. L'économie de marché, à laquelle je crois profondément, ne peut plus continuer à être confondue avec le laisser-faire au nom du marché. [...] Mais l'économie de marché, nous ne pouvons plus accepter qu'il soit confondu avec la spéculation. <i>L'ouverture, l'ouverture de nos marchés, la libre circulation à laquelle je crois ne peut pas être confondue avec l'abandon systématique de la défense de nos intérêts. Ce ne sont pas les mêmes idées, ce ne sont pas les mêmes convictions.</i></i>
8. Exemple		<i>Comme c'est intéressant, la première convention que nous allons organiser avec Nathalie, ça sera sur le logement.</i>
9. Argumentation par le principe du tiers exclus		<i>[...] c'est un débat essentiel que nous devons avoir entre nous: volontarisme ou ralliement à l'idéologie de l'impuissance publique.</i>
II. Arguments liés au pathos	63	
1. Argument sur la personne Sentiments suscités : Déconsidération, mécontentement, dédain		<i>Nous n'avons pas à nous précipiter sur la rédaction, la définition d'un projet de gouvernement tout fait, préparé par des jeunes hauts fonctionnaires de bac + 18 ne connaissant rien à la vie, et nous expliquant ce que devrait être un programme type appliqué quel que soit le gouvernement.</i> <i>Les pauvres socialistes ; [...] une alliance contre-nature ; [...] écologistes qui n'en ont que le nom ; [...] les adversaires du progrès [...].</i>
2. Argumentation par les contraires Sentiments suscités : Satisfaction morale		<i>J'ai mesuré toute cette semaine le plaisir d'être président d'une formation qui débat, qui échange, qui assume ses désaccords, rien n'est pire que la fausse unanimité, que la réelle hypocrisie, que des sourires construits et l'incapacité de se retrouver une journée entière ensemble.</i>
3. Appel au souvenir du passé vécu ensemble et évocation d'une leçon apprise Sentiments suscités : nostalgie, regret		<i>Il y a deux ans, j'étais dans cette salle, et je ne pensais pas y revenir. Et contrairement à ce qu'on peut imaginer, cette salle, elle me rappelle un très bon souvenir [...].</i>
4. Appel à l'imagination au concours d'une métaphore hypertrophique Sentiments suscités : Anxiété, peur face au danger; sécurité, détermination	7	<i>[...] ce <u>cauchemar</u> de nos désaccords, de nos divisions, de nos haines, nous aurions pu ne pas y survivre.</i> <i>[...] un leadership grand et qui cède à bien des <u>démons</u> [...].</i> <i>On vote, on fixe une <u>ligne</u> et ça devient la ligne de tous.</i> <i>Quand on est président d'une famille on est son <u>paratonnerre</u>.</i>
5. Appel à l'imagination au concours du paradoxe Sentiments suscités : Réprobation des attitudes incohérentes; appréciation de l'esprit ouvert de	3	<i>Je n'aime pas qu'on défende l'humanisme et qu'on ait comme seule idée d'humilier celui qui pense pas tout à fait comme nous.</i> <i>[...] l'autorité, c'est de savoir accepter une partie des idées de l'autre parce qu'on n'a pas peur que ça vous remette vous-même en question.</i>

l'orateur		
6. Appel à l'imagination au concours du sarcasme: Sentiments suscités : Réprobation	3	<i>Et naturellement qu'on ne va pas choisir le moment où le Front national est si haut pour donner ce spectacle ridicule qui serait celui de la division entre la Droite et le Centre. Ce serait naturellement irresponsable.</i>
5. Appel à l'humour qui débouche dans l'ironie fondé sur un argument sur la personne: Sentiments suscités : Déconsidération ridiculisante	3	<i>Il est bien sympathique ce monsieur MACRON, je n'ai jamais vu quelqu'un qui battait sa coulpe aussi régulièrement que lui. Au début j'ai dit « tiens ! C'est intéressant » ! Et puis, quand j'ai vu que ça devenait un système, je me suis dit « ça doit être un truc chez lui ». Le matin il s'excuse de ce qu'il a dit la veille.</i> <i>A la fin de 3 jours de discussions épuisées, on vous pond un texte qui a comme caractéristique de satisfaire tout le monde, de pouvoir dans toutes les conférences de presse dire « on a gagné » et à l'arrivée qui ne change rien.</i>
6. Appel au pathétique sous formes de questions oratoires: Sentiments suscités : Réprobation ; révélation de la vérité quotidienne imparfaite et qui a besoin de changements radicaux	25	<i>Qui, aujourd'hui, peut me dire que les administrations centrales sont dirigées ?</i> <i>Je refuse de décharger la politique de toutes ses responsabilités, pour m'abriter derrière le marché, les autorités indépendantes, indépendantes de qui ?</i> <i>Je n'aime pas cette habitude qui a été prise de dire « on se méfie des politiques mais on ne se méfie pas des experts ». Pourquoi, parce qu'ils ne font pas de faute?</i> <i>[...] quelle société voulons-nous transmettre à nos enfants ?</i>
7. Construction de l'image de l'électorat qui est déçu, est en colère, souffre Sentiments suscités : pitié, responsabilité, culpabilité	5	<i>Nos électeurs, qui ont été si déçus, qui ont tant d'espérances, qui ont tant souffert de nos divisions, ne l'accepteraient plus.</i> <i>[...] la colère des militants, [...] la colère des adhérents.</i> <i>Les Français se sentent dépossédés de droit à la parole [...].</i> <i>[...] dans l'angoisse que connaissent nos compatriotes, il y a le sentiment qu'il n'y a plus d'ordre, il n'y a plus d'organisation, plus rien ni personne ne respecte rien ni personne.</i>
8. Argumentation populiste (et démagogique (la raison de la majorité): Sentiments suscités : Responsabilité; Prémonition d'une action populaire chatante	6	<i>Au fond, quant aux Français, y compris ceux qui ne votent pas pour nous, ils nous regardent et <u>ils nous jugeront</u> à l'aune de notre comportement dans la situation actuelle.</i> <i>Les Français voient l'impuissance de toutes les institutions à les défendre. Et cette impuissance prêtée à ces institutions, nous compris, ouvre la porte à <u>la montée d'une colère</u> dont la montée des extrêmes est le symptôme.</i> <i>Il fallait <u>demander l'avis des Français</u> sur la suppression du service militaire, parce que c'était clairement un sujet de référendum.</i>
III. Arguments liés à l'ethos	43	
1. Ethos voilé ou politesse verbale Traits de l'ethos de l'orateur : respect, tolérance à l'égard de des opposants, des collègues	5	<i>Vous savez, j'ai eu bien des débats avec Jacques CHIRAC. J'ai eu bien des oppositions avec Jacques CHIRAC. Chaque fois que Jacques CHIRAC a eu une épreuve j'étais à ses côtés parce que je respecte ce qu'il a apporté à notre pays, à notre famille politique, bien au-delà des désaccords que nous avons eus.</i> <i>Un effort pour respecter celui qui ne pense pas tout à fait la même chose.</i> <i>Rien de ce que j'ai entendu ce matin ne m'a choqué et pourtant il y a des</i>

		<i>biens des choses avec lesquelles je n'étais pas en accord, parce que ces différences mises au service du collectif ça devient une richesse.</i>
2. Ethos direct ou sans voile Traits de l'éthos de l'orateur : Confiance en soi-même Responsabilité Conscience de son rôle de sauveur de la nation Conscience de la nécessité impérieuse de la mobilisation des efforts de sa famille politique dans l'intérêt du pays	7	<i>Eh bien aujourd'hui, alors que je suis revenu, que vous avez bien voulu me faire confiance dans cette campagne que j'ai aimé mener [...].</i> <i>Je ne suis pas quelqu'un qui prend des engagements à la légère.</i> <i>La seule force organisée républicaine capable de conduire la France dans les temps si graves que nous connaissons, c'est nous.</i> <i>Ou alors nous n'avons rien à faire ensemble si nous ne sommes pas capables de définir un ensemble commun d'engagements et de propositions pour redresser la France.</i> <i>Voilà donc ce qui me guide, ce qui m'inspire. Ce qui m'anime. Notre unité.</i>
3. Argument d'autorité Sentiments suscités : Responsabilité	0	<i>Le refus de l'assistanat, je me souviens du scandale qu'avait provoqué Laurent WAUQUIEZ lorsqu'il a dit à juste titre : "plus d'allocations sans obligation au service de la société".</i>
4. Appel à la communauté de valeurs Traits de l'éthos de l'orateur : Patriotisme, responsabilité	1	<i>L'unité; la démocratie, l'amour de la France; la promotion de notre langue; notre attachement à l'idéal européen et notre appartenance à la civilisation européenne; les racines chrétienne de la civilisation européenne; le mode de vie à la française; une école où il y a une morale, morale républicaine; la transmission des racines et de l'histoire et de la langue et de la culture ; l'économie de marché; le droit de propriété.</i>
IV. Arguments mixtes	10	
1. Syllogisme (logos) au service de l'image de soi-même (ethos) Traits de l'éthos de l'orateur : L'orateur s'identifie et fait corps commun avec sa famille politique qu'il la veut bien pondérée et raisonnable.	3	Prémisse majeure : <i>Nous avons montré le visage d'une formation politique d'abord qui travaille.</i> Prémisse mineure : <i>Travailler c'est réfléchir, c'est s'analyser.</i> Conclusion : <i>Une formation qui réfléchit.</i>
2. Analogie (logos) doublée d'implicite argumentatif (logos), que l'orateur met au service de son image (ethos) en suscitant des émotions (pathos)	7	<i>Et j'avais dit aux Français à ce moment-là : « pensez à la France, <u>pensez à son unité</u> ». Eh bien aujourd'hui, alors que je suis revenu, que vous avez bien voulu me faire confiance dans cette campagne que j'ai aimé mener, pour laquelle je veux remercier Bruno LE MAIRE et Hervé MARITON de la qualité qu'ils ont mis dans cette campagne, je veux vous dire « <u>pensez à votre unité</u> ».</i>

Traits de l'ethos de l'orateur : Préoccupation pour l'unité de la France ainsi que de l'unité au sein de sa famille politique (l'union fait la force), esprit d'équipe Sentiments suscités : Solidarité		
--	--	--

À l'issue de cette démarche lexicométrique décortiquante, on est censé de conclure sur le primat du pathos et de l'ethos sur le logos dans le discours politique daté du 7 février 2015 de Nicolas Sarkozy qui est de retour dans la grande politique. Or on a repéré 63 instances d'emploi des arguments liés au pathos, 43 instances d'emploi de l'ethos et seulement 24 cas d'emploi des arguments lié au logos, ainsi que 10 cas d'emploi des arguments mixtes. Il est à noter la prédilection du politicien français notamment pour : *l'appel au pathétique sous formes de questions oratoires* (25 apparitions), qui déchaîne son indignation et son esprit polémique au pied de la lettre ; *l'ethos direct ou sans voile* (17 apparitions) qui rend transparente sa préoccupation accrue pour la fortification de son ethos ébranlé par la défaite aux présidentielles de 2012 ; ainsi que pour *l'appel à la communauté de valeurs* (11 apparitions) qui s'inscrit toujours dans l'optique de l'édification de son ethos à un niveau plus actualisé afin de reconquérir l'adhésion de l'électorat.

La conclusion qui s'impose est dans l'esprit de l'article « Les raisons des émotions » de Christian Plantin et du livre « Parler pour gagner » de Denis Bertrand, Alexandre Bezé et Jean Louis Missika: Nicolas Sarkozy parle en s'appuyant fortement sur les émotions et sur la promotion quasi-publicitaire de l'image de soi-même, qu'il tend d'ailleurs à fusionner avec l'image de sa famille politique. Et ce faisant, il prêche le changement vers le meilleur, en ciblant l'accession au pouvoir de sa formation politique qu'il préside. La récente victoire de l'UMP au second tour des élections départementales françaises de 29 mars 2015 confirme pour l'instant l'efficacité politique de ses discours, outil indispensable dans la campagne pour les élections régionales qui se tiendront en France en novembre prochain.

Références bibliographiques

- Adam, Jean-Michel. « Une approche textuelle de l'argumentation », *L'Argumentation aujourd'hui. Positions Théoriques en confrontation*. Paris : Sorbonne Nouvelle, 2004.
- Amossy, Ruth. *Argumentation dans le discours*. Paris : Armand Colin, 2012.
- Aristote. « Rhétorique » Livre I, Chapitre III, iv. Consulté le 21 mars 2015. <<http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/Aristote/rheto1.htm#III>>.
- Ducrot, Oswald. *Le dire et le dit*. Paris : Minuit, 1984.
- Grossu, Silvia. *Retorica. Note de curs*. Chisinau : USM, 2006.
- Hamblin, Charles Leonard. *Fallacies*. London: Methuen, 1971.

- Maingueneau, Dominique. *Analyser les textes de communication*. Paris : Colin, 2007.
- . « L'ethos, de la rhétorique à l'analyse du discours ». *Repère* : Pages personnelles : 1-18. 24 mars 2015 <<http://dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Ethos.pdf>>.
- Neșu, Nicoleta. « Argumentarea ca tip de discurs », *Dacoromania*, serie nouă, V – VI, 2000 – 2001, Cluj-Napoca : 263-276. *Repère*. Institutul de Lingvistică și Istorie Literară „Sextil Plantin Christian. *L'argumentation*. Paris : PUF, 2005.
- . *L'argumentation*. Paris : Seuil, 1997.
- . « Les raisons des émotions ». *Repère*. Université de Lyon 2. Consulté le 22 mars 2015. <<http://webcache.googleusercontent.com/search?q=cache:QZgQVZbanFAJ:gric.univ-lyon2.fr/membres/cplantin/documents/1998a.doc+&cd=6&hl=ro&ct=clnk&gl=md>>.
- Pușcariu” din Cluj Napoca al Academiei Române din București. 19 mars 2015 <http://www.dacoromania.inst-puscariu.ro/articole/2000-2001_19.pdf>.
- . « Specificul strategiei argumentative in discursul politic ». *Dacoromania*, serie nouă, VII – VIII, 2002 – 2003, Cluj-Napoca : 231-238. *Repère*. Institutul de Lingvistică și Istorie Literară „Sextil Pușcariu” din Cluj Napoca al Academiei Române din București. 19 mars 2015 <http://www.dacoromania.inst-puscariu.ro/articole/2002-2003_17.pdf>.
- Sălăvăstru, Constantin. « La logique du pouvoir et la dynamique du discours politique ». *Repère*. Université «Al.I.Cuza» Iași (Roumanie). Consultat la 18 mars 2015. <<http://www.adelinotorres.com/metodologia/La%20logique%20du%20pouvoir%20et%20a%20dynamique%20du%20discours%20politique.htm>>.
- Wolton, Dominique. *Argumentation, le déficit d'analyse* In *L'argumentation*, coordonné par Nicole d'Almeida, Paris : CNRS Éditions, 2011.

Coordonarea între *dictum* și *modus*: principii de interpretare

Silvia MAZNIC

Universitatea de Stat din Moldova

Résumé

Faisant l'objet de deux manières d'interprétation formaliste et onomasiologique, les phénomènes syntaxiques peuvent avoir des valeurs différentes. Sous l'aspect du principe d'onomasiologique, dans la détermination de la fonction grammaticale prime le contenu de l'expression, l'intérieur sur l'extérieur, la structure de profondeur sur celle de surface. Démarrant dans la syntaxe du contenu vers la forme, il est pertinent l'analyse des cas quand les propositions coordonnées à travers leur sens sont subordonnées ou vice versa lorsque les dernières, bien que formellement ont les traits de certaines propositions dépendantes, au niveau de la structure de profondeur représente, en effet, certaines coordonnées. Ainsi, le contenu propositionnel ou dictum ne correspond pas dans les situations respectives à celui modal-communicatif ou modus. Il est connu déjà le fait que dans les phrases avec les coordonnées adversatives, le rapport concessif des phrases constitue leur valeur intrinsèque, celles-ci admettant facilement une telle transformation. Bien que la frontière entre la coordination et la subordination soit conventionnelle et instable, elles existent objectivement dans la langue, chacune ayant ses caractéristiques spécifiques.

Mots-clés : *dictum, modus, coordination, onomasiologique, principe formaliste, conjonction coordinatrice.*

Abstract

Being subject to the two ways of interpretation, formalistic and onomasiological, the syntactic phenomena can have different values. In terms of the onomasiological principle, in determining the grammatical function, the content prevails over the expression, the interior over the exterior, the deep structure over the surface structure. If, in the syntax, passing from the content to the shape, it is relevant to analyze the cases when main clauses, are, by their meaning, subordinate clauses, or vice versa, when the latter, although formally have the features of subordinate clauses, at the level of the deep structure, they are, in fact, main clauses. Thus, the propositional content or the dictum does not correspond, in such circumstances, to the modal-communicative content or the modus. It is already known that, in sentences with adversative clauses, the concessive relation between the clauses is represented by their intrinsic value, these readily admitting such a transformation. Although the line between coordination and subordination is conventional and unstable, they exist objectively within the language, having each its specific characteristics.

Keywords: *dictum, modus, coordination, onomasiological principles, formalist principle, coordinating conjunctions.*

Este unanim recunoscută drept principală funcția comunicativă a unei limbi naturale. Conform Cercului Lingvistic de la Praga, în a cărei concepție noțiunea de "funcție" ocupă un rol central, limba este în primul rând un sistem funcțional, ce servește unor scopuri concrete. Scopul comunicativ era considerat determinant în procesul de studiere a limbii.

Pentru a se afla în serviciul forței de comunicare a omului și a deveni funcțional, limbajul are nevoie de substanță, doar aceasta, sublinia prof. Eugen Coseriu, devine semnificativă (*apud* Ciobanu, 2009: 88). Oamenii comunică pentru a transmite informații obiective despre realitatea înconjurătoare și în conformitate cu realitatea. I. Evseev relevă: „Semasiologia este întotdeauna orientată spre realitate, spre lumea obiectelor și fenomenelor denotate prin intermediul semnelor” (19). Nu pot fi comunicabile enunțuri de felul: *Pisica a înghițit un automobil*. Prof. Anatol Ciobanu notează că noi transmitem idei, și nu structuri gramaticale golite de încărcătură logico-semantică. Individul nu generează structuri de dragul corectitudinii lor gramaticale, ci pentru a “acoperi” spațiul comunicativ cu o anume informație pe care intenționează să o aducă la conlocutorul său (2009: 88).

Definirea limbii drept formă și nu substanță de către F. de Saussure a condus spre delimitarea dintre expresie și conținut în limbă. Puternica influență a tezei respective asupra cercetărilor lingvistice ulterioare a determinat studierea raporturilor obiective între elementele sistemului, organizarea lui internă, tocmai aceea, prin ce se menține orice sistem ca tot întreg, însăși baza pe care este constituit sistemul. Louis Hjelmslev, insistând asupra faptului că doctrina sa vine de la Saussure, considera că nu substanța, ci numai raporturile ei interne și externe au cu adevărat o existență și valoare științifică. Analiza structurală își propune să pătrundă în interiorul sistemului, să descopere laturile ascunse ale obiectului studiat și anume relațiile, rețeaua de relații, care determină modul de organizare a sistemului, iar latura substanțială este trecută pe planul al doilea.

Drept consecință, în prima jumătate a sec.XX, semantica era considerată o categorie ce poate fi neglijată, idealizându-se până la maximum structura limbii și relațiile interstructurale. A devenit celebră fraza lui N. Chomsky: „În gramatică semnificațiile au aceeași importanță ca și culoarea părului vorbitorilor limbilor respective” (*apud* I. Evseev 18). Lingvistica structurală își întrerupea legăturile firești cu psihologia, sociologia, istoria, etnografia ș.a. Era neglijată semantica, fapt cu totul impermissibil când se studiază o limbă naturală. Structuraliștii încearcă să desfacă, să fărâmițeze, să destrame limba (întrun mod cât mai strict) pe nivele, considerând că ele nivelele) formează niște sisteme închise. „Părtașii unui structuralism excesiv și relaționist trec cu vederea aspectul comunicativ al enunțului... Că o propoziție nu comunică nimic sau chiar deformează realitatea, aceasta nu-i interesează, căci semantica nu e de competența lingvistului” (Ciobanu, 1985: 5-6). Se considera *per absurdum* că limba naturală se poate asemui doar cu un sistem de semne convenționale și, prin urmare, permite interminabile operații de formalizări, chemate a da studiilor de lingvistică o cât mai mare precizie matematică.

Opiniile respective au suscitată, desigur, reacții adverse, lingviștii împărțindu-se în două tabere: mentaliști și formalști. Când prin anii '50-'60 ai secolului trecut generativismul american și gramatica transformațională (pornite, în principiu, de la Noam Chomsky) erau în ascensiune, căpătând din an în an tot mai mulți aderenți în diferite țări, prof. E. Coșeriu n-a pregetat a-și exprima o serie de rezerve și critici la adresa noului curent. A fost atacată, mai ales, tendința lui Noam

Chomsky de a neglija, la început aproape totalmente, semantica naturală a limbilor vii. Timpul a arătat, chiar foarte repede, că această critică realizată de către E. Coșeriu a fost pe deplin justificată, ea dezvăluind multe locuri vulnerabile ale teoriei generativiste chomskyene.

Școala glosematică a fost aspru criticată chiar de reprezentanții structuralismului, cei mai mulți criticând concepția glosematică privind despărțirea formei de substanță și neluarea în considerație a substanței (Frâncu 66). E.Fischer-Jørgensen în recenzia ediției daneze a cărții lui Hjelmslev din 1943 notează:

Expresia n-are nici o valoare în limbă, conținutul este esențial. Expresia este un *mijloc*, conținutul e un *scop*. Expresia nu are valoare proprie decât în artă, unde ea poate deveni un scop în sine. Dacă se admite că limba este un mijloc de comunicare, atunci e greu de admis că ar exista, așa cum afirmă Hjelmslev, o echivalență deplină și un paralelism total între *mijlocul de transmisie (= expresia) și ceea ce trebuie transmis (= conținutul)* (Frâncu 67).

Profesorul ieșean – Constantin Frâncu, afirmă că structuralismul ortodoxal și generativismul au decăzut, pentru că se interesau „numai de *sistem*, de *langue*, nu și de vorbirea concretă, de tipurile de discurs”, pentru că, în sfârșit, au ajuns „în faza sa de formalizare excesivă, echivalentă cu o dezumanizare a lingvisticii și o tentație de a trece lingvistica în rândul științelor formale, exacte” (*apud* Ciobanu, 2009: 89).

Parcurgând în prezent etapa post-structuralistă, observăm o mărire a numărului de studii consacrate semanticii, aspectului pragmatic și semiotic. La ora actuală sunt cunoscuți, probabil, prea puțini lingviști care împărtășesc postulatele direcției antisemantice, antimentaliste în știința limbii. Cei mai talentați și mai notorii reprezentanți ai lingvisticii, printre care E. Benveniste, R. Iakobson, A. A. Potebnea, A. M. Peșkovskii, L. V. Șcerba, R. Budagov ș.a. întotdeauna au acordat semanticii un loc de seamă în procesul studierii limbii la toate nivelele ei. În toată opera sa, savantul francez de renume mondial E. Benveniste s-a exprimat foarte clar în favoarea suveranității semanticii în lingvistică (5-17).

Unul din străluciții reprezentanți ai Cercului praghez, R. Iakobson menționează că semantica reprezintă substanța limbii, sufletul ei, materia ce ne servește la modelarea și transmiterea tuturor gândurilor, sentimentelor, impresiilor, intențiilor. Același lingvist opinează că fără semantică nu se poate studia nici gramatica și nici limba, în general. Wiggo Bröndal, deși glosematician, nu a luat în seamă numai forma, ci și substanța. Sistemul după el este alcătuit din formă și substanță.

Actualmente, în studiile de sintaxă își face loc tot mai mult semantica, cuvântul în mișcare, *langue in exercice*, *langue en situation*. Semantica și sintaxa alcătuiesc substanța limbilor naturale, ele sunt prezente în orice act comunicativ inteligibil și tind să aibă un caracter universal. Acestea au o conlucrare intimă în vederea valorificării structurilor de adâncime și ale celor de suprafață.

Sub aspectul principiului onomasiologic, la determinarea funcției gramaticale primează conținutul asupra expresiei, interiorul asupra exteriorului, structura de adâncime asupra celei de suprafață. Pornind în sintaxă de la conținut spre formă, este relevantă analiza cazurilor când propozițiile coordonate prin sensul lor sunt subordonate sau invers când acestea din urmă, deși formal au trăsăturile unor propoziții dependente, la nivelul structurii de adâncime reprezintă, de fapt, niște coordonate. Astfel, conținutul propozițional sau dictum nu corespunde în situațiile respective cu cel modal-comunicativ sau modus. Este cunoscut deja faptul că în frazele cu coordonate adversative, raportul concesiv dintre propoziții constituie o valoare intrinsecă a lor, acestea admițând ușor o asemenea transformare. Uneori, raporturile în discuție se deosebesc doar prin formă, sensul însă fiind aproape identic. Noțiunea de transformare îndeplinește în cazul dat funcția de a reprezenta ideea că unele construcții sintactice foarte diferite la primă vedere pot fi profund înrudite.

Fraza *Cuvintele învață, exemplele conving* poate fi transformată în *Deși cuvintele învață, (totuși) exemplele conving*. Astfel, cele două propoziții coordonatoare la structura de suprafață reprezintă o subordonată concesivă la nivelul celei de adâncime. Să urmărim sensul următoarelor versuri:

Multe flori sunt, dar puține rod în lume o să poarte

Toate bat la poarta vieții, dar se scutur multe moarte (M. Eminescu, *Criticilor mei*, 176).

Formal, raportul de coordonare este marcat în aceste propoziții cu ajutorul conjuncției *dar*, care „leagă doi termeni, conținutul celui de-al doilea termen opunându-se, fără a-l exclude, conținutului primului termen” (*apud* Dimitriu 130). Pătrunzând în esența conținutului logic al frazei, relevăm raportul de subordonare concesiv, exteriorizat astfel: *Deși multe flori sunt, puține rod în lume o să poarte // Chiar dacă bat la poarta vieții, se scutur multe moarte*.

Sub aparenta coordonare depistăm în fragmentul de mai jos o semnificație concesivă: *Vorba cea: «Sunt cinci degete la o mână și nu samănă toate unul cu altul»* (I. Creangă. *Capra cu trei iezi*, 16). Sensul depistat la nivelul structurii de adâncime este: *Chiar dacă sunt cinci degete la o mână, (totuși) nu samănă toate unul cu altul*.

Următorul pasaj conține, de asemenea, o coordonare aparentă:

Nu trece nici un ceas la mijloc, ș-un cuptor de plăcinte, câțiva pui pârpalți în frigare și prăjiți în unt, o strachinoaie de brânză cu smântână și mămliguța erau gata! (I. Creangă. *Soacra cu trei nurori*, 12) Conținutul propozițional, adică dictum, nu corespunde cu cel modal-comunicativ, care poate fi interpretat în două feluri: subordonată temporală și concesivă. *După ce nu trece nici un ceas la mijloc, un cuptor de plăcinte, câțiva pui pârpalți în frigare și prăjiți în unt, o strachinoaie de brânză cu smântână și mămliguța erau gata!* → *Deși nu trece nici un ceas la mijloc, un cuptor de plăcinte, câțiva pui pârpalți în frigare și prăjiți în unt, o strachinoaie de brânză cu smântână și mămliguța erau gata!*

Materialul factual demonstrează că mai toate propozițiile adversative sunt de fapt niște concesive. Concesia constituie o valoare imanentă a raportului adversativ și în exemplul de mai jos:

Valurile lumii și treptele sociale ne-au despărțit demult unul de altul, eu înălțându-mă pe scară mai până în vârful ei și el rămânând gios, fără a putea pune piciorul nici măcar pe întâia treaptă; însă acum 50 de ani eram amândoi egali dinaintea soarelui, fiind deopotrivă părliți de dânsul [...] (V. Alecsandri. Vasile Porojan, 175).

Raportul adversativ poate fi lesne transformat în unul concesiv, acesta fiind, de fapt, și conținutul modal-comunicativ transmis:

Valurile lumii și treptele sociale ne-au despărțit demult unul de altul, eu înălțându-mă pe scară mai până în vârful ei și el rămânând gios, fără a putea pune piciorul nici măcar pe întâia treaptă; deși acum 50 de ani eram amândoi egali dinaintea soarelui [...].

Neconcordanța dintre formă și conținut se poate constata nu numai la propozițiile între care s-a stabilit un raport adversativ. O frază cu propoziții coordonate poate avea la nivel comunicativ și sensul unei subordonate cauzale:

Vai de nenorocitul ișlic! El devenise o minge în mâinile noastre și ne atrăgea ochări aspre din partea părintelui Gherman, ba uneori chiar și palme. (V. Alecsandri. Vasile Porojan, 180)

Transformată, fraza va fi înțeleasă astfel:

Vai de nenorocitul ișlic! El devenise o minge în mâinile noastre, de aceea ne atrăgea ochări aspre din partea părintelui Gherman, ba uneori chiar și palme.

Propozițiile coordonate pot exprima și o semnificație condițională:

Stricăciunea se făcuse și vinovatul trebuia să plătească (I. Creangă. *Amintiri din copilărie*, 167) → *Dacă stricăciunea se făcuse, vinovatul trebuia să plătească.*

O situație similară poate fi observată și la propozițiile introduse prin juxtapunere: *Limba îndulcește, limba amărăște.* (Proverb) Exemplul poate fi interpretat în două feluri: *Limba îndulcește, dar limba și amărăște.* La nivelul structurii profunde putem descoperi aici o concesivă latentă: *Limba, deși îndulcește, ea și amărăște.* I. Rizescu în articolul său consacrat propozițiilor subordonate paratactice scrie că există propoziții subordonate ca formă și coordonate ca sens: *După ce e urât, bea și tutun* (proverb). Raportul dintre aceste două propoziții e de coordonare copulativă și nu de subordonare, cum ar părea din cauza locuțiunii conjuncționale *după ce* (109). La nivel de *dictum* e subordonare, dar *modus-ul*, structura de adâncime, în sfârșit, sensul este al unei propoziții coordonatoare. Propozițiile subordonate paratactice sunt subordonate și ca formă, și ca sens. În fraza *Ai carte, ai parte*, intonația suplinește conjuncția ca mijloc de marcarea a raportului de subordonare (*ibidem*).

A fost atestată și situația inversă. Propoziții coordonate ca formă și subordonate ca sens: *Te rog, mănâncă (ibidem)*. Astfel, fiind supuse celor două modalități de interpretare, formalist și onomasiologic, fenomenele sintactice pot avea valori diferite.

Hotarul dintre coordonare și subordonare fiind evaziv, au fost propuneri ale lingviștilor de a nu se face o distincție strictă între aceste două modalități de îmbinare a propozițiilor în frază. Deși frontiera dintre coordonare și subordonare este convențională și labilă, ele există obiectiv în limbă, având fiecare trăsăturile sale specifice. Coordonarea și subordonarea s-au dezvoltat istoricește, avându-și justificare atât pe plan diacronic, cât și pe plan sincron.

Lucrările didactice și manualele continuă să trateze problemele lingvistice, în mod tradițional, din anumite scopuri metodice, cum este, de exemplu, o înțelegere mai facilă a materialului. Aceasta însă nu înseamnă că la nivel științific nu sunt posibile și alte interpretări. Mai mulți cercetători opinează că rezultatele investigațiilor teoretice în domeniul sintaxologiei încă nu-și găsesc reflectarea cuvenită și în paginile manualelor școlare. Atât studenților, cât și elevilor trebuie să li se propună mai multe principii de analiză sintactică, acestea fiind însoțite de argumentarea respectivă, ei având dreptul de alegere.

În prezent, este abandonată în mare măsură semantica în sintaxă, împingându-se pe primul plan forma gramaticală. La predarea criteriilor de identificare a fenomenelor sintactice se apelează la semnele formale (conjunții, formule ș.a.) de recunoaștere a acestora în mod mecanic. O asemenea analiză formalistă denaturează realitatea, nu ține seama de valența distributivă, combinatorică a cuvântului, de semantică și de consituație. Formalismul este mai simplu, dar inutil, fiindcă acesta nu permite aplicarea motivării logice în studiul sintactic. În cazul dat, „adevărurile vechi” (vorba prof. E. Coșeriu) sunt contestate, iar soluțiile noi propuse ne îndepărtează de realitatea fenomenului cercetat, de specificul lui.

Învățământul evoluează și tinde spre dezvoltarea unei gândiri logice, posibilitate ce se cuvine a fi acordată discipolilor și la studierea gramaticii, în general și a sintaxei, în special.

În concluzie, relevăm că limba oferă nenumărate cazuri de trecere lesnicioasă de la coordonare la subordonare și invers. Coordonatele se pot preta la transformări în fraze cu diferite subordonate (concesive, cauzale, temporale, condiționale ș.a.), substituind formal locul acestora. Sensul veridic al unui enunț poate fi descoperit doar la nivelul structurii de adâncime. „Funcția profundă a enunțurilor nu poate fi citită în forma lor aparentă, ci numai în o organizare subiacentă: aparența nu este decât superficială” (Ducrot 310). Studiul coordonării sub aspect onomasiologic probează încă o dată prioritatea și importanța semanticii în sintaxă. Iar afirmația prof. R. Budagov, care susține ideea de mai sus, rămâne a fi actuală și irecuzabilă: „Lipsită de categoria sensului, sintaxa și-ar pierde “sufletul” transformându-se în o sumă de “reguli” moarte și convenționale” (12).

Referințe bibliografice

- Alecsandri, Vasile. *Scrieri alese*. v.3. Chișinău: 1987.
- Benveniste, Emile. *Probleme de lingvistică generală*, vol. I. București: Teora, 2000.
- Berejan, Silviu și al. *Lingvistica generală*. Chișinău: Lumina, 1985.
- Ciobanu, Anatol. „Considerații privind locul semanticii în sintaxă”, *Akademos*, 2 (2009) : 88-91.
- . „De la semantică la pragmatică”, *Anale Științifice U.S.M.*, seria “Științe socio-umane”. Chișinău: USM (1997) : 11-18.
- . „Gramatică și semantică (reflecții)”. *Probleme de gramatică și stilistică (culegere interuniversitară)*, Chișinău: Știința, 1985, pp. 3-15.
- . *Reflecții lingvistice*. Chișinău: ASM, 2009.
- . *Sintaxa și semantica*. Chișinău: Știința, 1987.
- Ciobanu, A. și al. *Limba moldovenească literară contemporană. Sintaxa*. Chișinău: Lumina, 1987.
- Creangă, Ion. *Povești, amintiri, povestiri*. Chișinău: Hyperion, 1992.
- Eminescu, Mihai. *Opera literară*. Galați: Porto-Franco, 1991.
- Dimitriu, Corneliu. *Gramatica limbii române explicată. Sintaxa*. Iași: Junimea, 1982.
- Ducrot, Oswald și Schaeffer Jean-Marie. *Noul dicționar enciclopedic al științelor limbajului*. București: Babel, 1996.
- Evseev, Ivan. *Semantica verbului: categoriile de acțiune, devenire și stare*. Timișoara: Facla, 1974.
- Frâncu, Constantin. *Curenți și tendințe în lingvistica secolului nostru*. Iași: Casa Editorială ”Demiurg”, 1999.
- Rizescu, I. „Propoziții subordonate paratactice”. *Studii de gramatică*, București: EA, vol. III, 1961, p. 107-137.
- Будагов, Рубен. *Язык – реальность – язык*. Moscva: Наука, 1983.

L'argumentation à travers la rhétorique

Liudmila CLIUCINICOVA

Université d'État "T. G. Șevcenco", Tiraspol

Résumé

Le présent article a comme but l'étude de la notion d'argumentation dans l'art oratoire, dont l'attention augmente d'une année à l'autre. Il nous semble pertinent d'examiner cette notion du point de vue rhétorique car cette science analyse toujours les mécanismes de l'influence sur l'auditoire par le biais du discours. L'attention est attirée à une étude argumentative du discours visant la nature du discours d'avocat, l'ensemble des techniques de persuasion qui facilite la tension sur l'auditoire. Surtout il s'agit de montrer le fonctionnement de l'argumentation dans un discours dont les stratégies deviennent plus accessibles, et, par conséquence, attirent l'intérêt des linguistes et des journalistes pour l'analyse de manipulation par l'intermédiaire des textes argumentatifs. L'auteur présente une classification des arguments propre à des discours judiciaires défensifs et démontre son étude pratiquement. L'accent se met sur les figures de pensée qui sont souvent comprises dans ces arguments pour renforcer la persuasion. Il est à indiquer que ces mécanismes de convaincre un auditoire judiciaire sont répandus dans la communication quotidienne.

Mots-clés : *analyse du discours, discours judiciaire, rhétorique, techniques de persuasion, la manipulation, psychologie des auditeurs.*

Abstract

The main purpose of this article is to study the concept of argumentation that increasingly attracts the attention of linguists year by year. It seems appropriate to examine this notion of rhetorical point of view because this science is still investigating the mechanisms of influence on the audience through the speech. Much attention is given to the argumentative study of discourse taking into consideration the nature of the lawyer's speech, all the persuasion techniques that facilitate the impact on the audience. Above all this article shows the functioning of the argument in the discourse the strategies of which are becoming more accessible, and consequently they attract the interest of linguists and journalists to analyse manipulation through argumentative texts. The author presents the classification of arguments inherent to defensive legal discourse and demonstrates his study practically. The focus begins on figures of thought which are often included in these arguments to reinforce persuasion. It should be noted that these mechanisms of court audience persuasion are widespread in everyday communication.

Keywords: *discourse analysis, judicial discourse, rhetoric, persuasion techniques, manipulation, psychology listeners.*

La rhétorique a longtemps constitué un savoir incontournable. Ce savoir présente un intérêt car il consiste en propriétés argumentatives du discours auxquelles la rhétorique s'attache. Il s'agit du discours qui cherche à produire des effets persuasifs sur ses destinataires.

Car la rhétorique est née dans un contexte judiciaire (en Grèce antique au V^e siècle avant J.-C.) les premières recherches sur l'art oratoire mettent l'accent sur les principes de convaincre l'auditoire, plus précisément de défendre des intérêts dans le cadre de l'audience judiciaire. Ainsi, est-il à indiquer que dès son apparition la rhétorique examine les effets psychologiques produits par la parole sur ses destinataires, les attitudes à adopter vis-à-vis de son auditoire, les effets de style, les structures de raisonnement susceptibles de donner au langage sa force de persuasion.

Aristote insiste sur le caractère transdisciplinaire de la rhétorique qui constitue une technique applicable à tous les domaines où s'impose la nécessité de persuader. Cicéron aborde à son tour la rhétorique en réfléchissant sur sa pratique d'avocat, sur les mécanismes qu'il utilise dans la parole dans le cadre de cette pratique. Dans le *De oratore* Cicéron attribue un rôle central pour un citoyen romain, parce que chacun d'eux doit être capable d'exprimer son point de vue et, autant que possible, le faire partager aux autres. Ainsi, la rhétorique lui donne les moyens de s'exprimer d'une manière très efficace (Elslande, 2003).

Tous ces apports ont été systématisés dans *L'institution oratoire* de Quintilien qui place l'apprentissage de la technique rhétorique au cœur de la formation de l'individu, souligne les rapports de la rhétorique avec la philosophie et la morale (*ibidem*). Cet ouvrage présente un ensemble de savoirs rhétoriques de l'Antiquité classique qui montre que l'art oratoire vise avant tout à mobiliser : il pousse à agir, à prendre une décision avant quelqu'un autre. Il suppose donc, de la part de l'orateur, une connaissance profonde de la psychologie des auditeurs. Elle suppose également que l'orateur soit au bénéfice d'un très vaste savoir, puisque ce dernier peut avoir à déployer ses ressources dans toutes sortes de contextes. Dans le *De oratore*, Cicéron énumère d'ailleurs les qualités de l'orateur idéal. Celui-ci doit exceller en philosophie, en grammaire, en musique, en mathématique, en géométrie, en art dramatique, en droit, en danse, en histoire [...]. Cette figure idéale dit bien le caractère central et transdisciplinaire de la rhétorique (*ibidem*). Dès l'Antiquité classique la rhétorique s'étend tout d'abord à l'art de bien dire, de bien savoir s'exprimer en public. C'est l'art pratique de l'orateur qui se soucie d'expressivité. C'est l'art de persuader, d'influencer le destinataire du message par toutes sortes de techniques, verbales et non-verbales. C'est l'art de rhéteur dont la fonction devient didactique plus que pratique : le rhéteur enseigne en effet les techniques efficaces permettant de persuader, sans pour autant pratiquer lui-même l'art oratoire.

Aujourd'hui la rhétorique a perdu sa position superbe. Au mieux, dans le langage courant on la considère comme un répertoire de figures de style aux noms compliqués. Au pire, elle est synonyme de manipulation, d'hypocrisie. Il ne faut pas penser que la rhétorique avait toujours une « bonne réputation ». Ainsi, dans le *Giorgias* Platon définit déjà la rhétorique, comme un art élaboré du mensonge. Pour Aristote, la rhétorique constitue un outil qui peut être utilisé à bon ou à mauvais escient. Cicéron et Quintilien éprouvent tous deux le besoin de préciser que « le véritable orateur doit nécessairement être homme de bien » (*ibidem*).

Dès lors la parole étant si importante dans la vie des individus et de la collectivité, il convient en effet de réfléchir aux différents aspects de son formidable pouvoir, mais aussi de penser à ses rapports avec la vérité et à l'éthique. Les critiques qu'on adresse à la rhétorique portent moins sur l'usage qu'elle fait de la parole que sur son inutilité. La rhétorique ne nous parle plus, parce que nous ne vivons plus dans une culture de la parole. L'image a détrôné la parole. Tout se passe aujourd'hui comme si la parole et l'image nous permettent d'exprimer spontanément notre point de vue.

Selon Rousseau (*Essai sur l'origine des langues*), la parole est naturellement efficace parce que tous les hommes naissent éloquents. S'ils ont recours à une technique comme la rhétorique pour s'exprimer efficacement, c'est qu'ils ont oublié les dispositions innées qui sont les leurs.

Mais dans les années 1970 la rhétorique a fait l'objet d'un renouvellement d'intérêt considérable. Quel que soit le genre rhétorique d'un discours (judiciaire, délibératif ou démonstratif), ce discours doit obéir à certains principes communs aux trois genres pour être efficace. Un discours doit ainsi :

- présenter des arguments pertinents (ou relater des faits pertinents);
- suivre un plan qui en assure la cohérence et l'organisation ;
- adopter un style approprié aux circonstances;
- être prononcé de façon vivante (*ibidem*).

Ces diverses exigences correspondent moins aux étapes successives de la composition d'un discours qu'à des opérations rhétoriques, par lesquelles il faut nécessairement passer pour produire un discours efficace.

Un texte argumentatif de forme orale ou écrite découle toujours d'une situation argumentative qui s'inscrit dans un contexte socioculturel donné. L'argumentation est « l'action d'argumenter; l'ensemble des raisonnements par lesquels on déduit les conséquences logiques d'un principe, d'une cause ou d'un fait, en vue de prouver le bien-fondé d'une affirmation, et de convaincre ». Cette définition générale pose déjà l'argumentation dans sa finalité, comme visant à la conviction. Elle sert à amener son destinataire à approuver certaines thèses.

Pour Oléron, l'argumentation est la démarche par laquelle une personne - ou un groupe - entreprend d'amener un auditoire à adopter une position par le recours à des présentations ou assertions – arguments - qui visent à en démontrer la validité ou le bien-fondé (*ibidem*).

Toulmin donne la définition suivante : « l'argumentation est l'opération discursive par laquelle un locuteur cherche à faire admettre à son interlocuteur une conclusion substantielle en lui fournissant de bonnes raisons pour cela » (Martineau, 2012).

Le but de l'argumentation est de *convaincre, persuader, délibérer*, faits qui supposent des stratégies argumentatives différentes. Argumenter, ou *convaincre*, c'est utiliser des moyens rationnels et logiques pour démontrer la vérité ou de la fausseté d'un fait, pour convaincre l'interlocuteur de la nécessité d'agir (ou de ne pas agir). Quand on veut convaincre, on argumente en s'adressant à la raison de l'interlocuteur, on présente des faits, des exemples, on fait appel à

l'expérience. On utilise alors un registre didactique. Alors que, pour *persuader*, on utilise des moyens indirects, voire irrationnels, qui faussent subtilement l'argumentation et qu'il est parfois difficile de démasquer (voir l'implicite, l'ironie). La persuasion joue beaucoup plus sur l'affectif, les sentiments, les émotions (compassion/pitié, ou colère/indignation), on cherche à séduire l'interlocuteur, à le charmer, à ridiculiser l'adversaire et ses thèses. On cherche plus à entraîner l'adhésion de l'autre qu'à le convaincre de façon rationnelle. On *délibère* quand on pèse le pour et le contre avant de proposer un point de vue synthétique. C'est l'exercice pédagogique auquel l'apprenant est lui-même soumis lorsqu'il s'agit de discuter un point de vue. Quand l'objectif est de délibérer, c'est la raison qui est essentiellement visée, en faisant appel au bon sens du destinataire et en l'amenant à fuir les positions extrêmes pour adopter une position médiane (<http://lewebpedagogique.com/holala/2011/05/page/2/>).

L'argumentation judiciaire est celle que les parties à un procès, dans un cadre institutionnel précis, selon des règles de procédure codifiées, énoncent devant un tribunal et aux fins d'obtenir un jugement. Cette définition, abordée depuis le point de vue d'un avocat, révèle bien que l'argumentation intervient dans le face à face du procès et qu'elle y est utilisée, sous des formes différentes, par tous les acteurs.

Il est évident que l'argumentation judiciaire, lorsqu'elle est étudiée par un juriste, est orientée de manière philosophique et non pas linguistique. Les études linguistiques menées dans le droit concernent plutôt l'aspect de la langue du droit, de l'usage d'une terminologie spécifique. Néanmoins, des juristes comme Gérard Cornu ont orienté leurs recherches vers le discours, s'inspirant de nouvelles théories et rattachant une partie de son étude aux ressorts de la rhétorique. Celui-ci en repêche, entre autres, les concepts classiques de l'*inventio* et de la *dispositio* (Chapuis, 2012). Le premier fait référence aux éléments composants le discours, qu'ils soient de fait ou de droit ; la *dispositio* les organise, « c'est l'ordre du discours » (Akoun 351). L'*elocutio* choisit le style qui le façonnera. Ces idées sont reprises par des juristes qui s'intéressent aux faits de langue et à la mise en forme du droit. Ainsi, se préoccupant pour la qualité des décisions de justice, François Martineau en fait des phases de réflexion et de rédaction incontournables dans l'écriture des sentences : « la première : l'*inventio*, c'est-à-dire la recherche de tous les arguments et autres moyens de persuasion relatifs au thème du discours, à sa matière [...]. La deuxième partie de la rhétorique est la *dispositio*, c'est-à-dire la mise en ordre des arguments selon un plan qui serait lui-même argumentative ou selon un raisonnement plus général qui peut emprunter notamment la voie du syllogisme déductif [...]. La troisième partie de la rhétorique est consacrée à l'*élocution* que nous appellerons énonciation du discours, c'est-à-dire aux techniques formelles et stylistiques de l'expression écrite » (Chapuis, 2012).

Même s'il est vrai que les techniques argumentatives peuvent être employées dans tous les genres de discours, nous pensons néanmoins que la pratique judiciaire constitue l'un des champs privilégiés de l'exercice de l'argumentation et la plaidoirie en est un exemple brillant.

Le but de l'avocat en cadre de l'audience est de persuader et de convaincre le juge et l'auditoire de l'innocence de son client ou d'atténuer la décision pénale, le verdict.

Un argument est une assertion ayant pour fonction, dans un raisonnement, de justifier ou d'expliquer une autre assertion. Les arguments sont le moyen d'établir un lien, une articulation entre les topiques et l'opinion proposée, l'idée préalablement exposée. Le monde d'arguments est très varié. Il y en a beaucoup de classifications. Ayant étudié et analysé les travaux concernant la persuasion (Tuțescu, 2003 ; Martineau, 2012) nous tâchons de fournir la liste d'arguments qui suit et, à notre avis, représente le cerveau des procédés de persuasions dans un discours judiciaire :

1. *Argument d'autorité* - la référence est faite à une autorité religieuse, politique, morale, littéraire, un expert etc ; on invoque, à l'appui de sa propre thèse, ce qu'ont dit ou fait des gens qui jouissent d'un certain prestige. Ce prestige vient de l'âge, de l'expérience, de la compétence, des fonctions exercées, de la valeur morale, etc. On peut invoquer aussi une opinion répandue, un livre réputé (la Bible, le Littré), une science en général, un corps professionnel (la Faculté), un journal (le Monde), etc.

2. *Argument par la cause*. Il s'appuie sur la ou les causes d'un phénomène. Parmi les causes possibles, l'argumentateur sélectionne celles qui s'accordent avec sa thèse.

3. *Argument par analyse et élimination des autres solutions*. Valable pour une argumentation longue ou la réponse à de prévisibles objections.

4. *Argument par la conséquence* ou argument des avantages et inconvénients: il s'appuie sur les effets d'un phénomène pour en montrer les avantages ou les inconvénients. Il peut aussi partir d'une hypothèse et en envisager les conséquences pour en montrer l'absurdité.

5. *Raisonnement par la concession*. Il consiste à admettre des arguments qui s'opposent à la thèse défendue pour finalement nuancer ou maintenir son propre point de vue. Dans le paragraphe suivant l'écrivain se met à décrire quand on a apporté l'assignation pour le procès chez son fils en constatant que nous voyons des choses bien étranges dans ce temps-ci, et l'on devrait y être accoutumé.

6. *Raisonnement par l'opposition*. Il consiste à comparer deux éléments pour souligner leur opposition.

7. *Raisonnement par l'analogie*. Il consiste à comparer deux éléments différents afin d'en souligner le point d'analogie.

8. *Argument par l'ironie* est une argumentation par l'absurde, qui tente de séduire le lecteur par un appel à son intelligence. C'est un jeu subtil, fascinant, mais qui peut produire l'effet contraire à celui qui est escompté si le lecteur accepte tout au premier degré.

9. *Argument par le précédent* invite à refuser une décision non parce qu'elle est mauvaise mais parce que son inévitable répétition aurait des conséquences fâcheuses.

10. *Argument de la norme*. Il s'appuie sur ce qui est considéré comme normal, sur l'idée de «bon sens».

11. *Raisonnement par l'absurde*. L'émetteur, pour anéantir la thèse adverse, détermine des conséquences absurdes et négatives.

12. *Argument par la comparaison*. Il établit un parallèle entre deux situations. Il montre leurs points communs pour qu'elles soient considérées et traitées de la même façon.

13. *Argument par la prise à témoin*. Recherche de l'accord du destinataire.

14. *Argument par l'utilisation de données scientifiques, historiques, numériques*.

Comme corpus à analyser nous avons choisi le plaidoyer contre la peine de mort. Le procès instruit contre un journaliste est l'occasion d'entendre la voix de Victor Hugo s'élever dans une cour d'assises contre la peine de mort. Le journaliste poursuivi n'est autre que Charles Hugo, le fils du grand écrivain. Dans le journal *L'Événement* il raconta une exécution à mort dans toute son horreur, ce qui lui valut les honneurs de la cour d'assises de la Seine, lors de l'audience du 11 juin 1851. Son père prit sa défense et celle de tous les condamnés à la peine capitale. L'ombre de cet écrivain et homme politique plane sur tout le XIX^e siècle. Le combat contre la peine de mort fut l'un des plus constants de sa vie. On compte par centaines les textes, lettres, discours ou articles qu'il a pu consacrer au sujet. Le plaidoyer contre la peine de mort nous prouve encore une fois la grandeur de cet homme. Il nous offre un terrain propice aux observations linguistiques contenant un grand nombre d'argumens de différents types (Corato 6).

Victor Hugo commence son discours défensif en s'adressant aux jurés. Avant d'aborder l'accusation il dit qu'il veut bien s'entendre sur un mot. Il demande ce que signifie le mot «respect dû aux lois», qui sert de base à l'accusation, quel est son vrai sens, en donnant lui-même la réponse. Victor Hugo affirme que ce mot «signifie tout simplement respect de l'exécution des lois». Il explique le sens du mot donné en utilisant : *l'argument par analyse et élimination des autres solutions* «ce mot ne peut signifier suppression, sous prétexte de respect, de la critique des lois. Ce mot signifie tout simplement respect de l'exécution des lois. Pas autre chose. Il permet la critique, il permet le blâme, même sévère, nous en voyons des exemples tous les jours, et même à l'endroit de la constitution, qui est supérieure aux lois. Ce mot permet, l'invocation au pouvoir législatif pour abolir une loi dangereuse » (*ibidem* : 416); *le raisonnement par l'opposition* : « Il permet enfin qu'on oppose à la loi un obstacle moral. Mais il ne permet pas qu'on lui oppose un obstacle matériel », « La critique, oui ; la révolte, non » et celui par la concession: « Laissez exécuter une loi, même mauvaise, même injuste, même barbare, dénoncez-la à l'opinion, dénoncez-la au législateur, mais laissez-la exécuter. Dites qu'elle est mauvaise, dites qu'elle est injuste, dites qu'elle est barbare, mais laissez-la exécuter » (*ibidem*). Puis il continue en disant que dans cette grave opération de l'élaboration des lois, opération qui comprend deux fonctions, la fonction de la presse, qui critique, qui conseille, qui éclaire, et la fonction du législateur, qui décide, – dans cette grave opération, la première

fonction, la critique, serait paralysée, et par contre-coup la seconde – *raisonnement par l'opposition*; que « les lois ne seraient jamais critiquées, et, par conséquent, il n'y aurait pas de raison pour qu'elles fussent jamais améliorées, jamais réformées, l'assemblée nationale législative serait parfaitement inutile » – *argument par la conséquence*; et qu'«il n'y aurait plus qu'à la fermer, mais ce n'est pas là ce qu'on veut» (*ibidem*) – *raisonnement par la concession*. Ayant expliqué le sens du mot «respect dû aux lois», Victor Hugo entre dans « le vif de la question ». Il partage son point de vue sur la peine de mort en nous plongeant dans un tourbillon d'arguments. Il nous prouve que cette loi qui fait ce procès est injuste. C'est : « une loi que *Beccaria* a déclarée impie et que *Franklin* a déclarée abominable, sans qu'on ait fait de procès à *Beccaria* ni à *Franklin* » (*argument d'autorité*); « une loi qui, pesant particulièrement sur cette portion du peuple qu'accablent encore l'ignorance et la misère, est odieuse à la démocratie, mais qui n'est pas moins repoussée par les conservateurs intelligents » – *le raisonnement par l'opposition*; « une loi dont le roi *Louis-Philippe* disait : *Je l'ai détestée toute ma vie* »; « une loi contre laquelle *M. de Broglie* a écrit », « contre laquelle *M. Guizot* a écrit » - *arguments d'autorité*; « une loi dont la chambre des députés réclamait par acclamation l'abrogation, il y a vingt ans, au mois d'octobre 1830 », « et qu'à la même époque le parlement demi-sauvage d'Otahiti rayait de ses codes »; « une loi que l'assemblée de Francfort abolissait il y a trois ans », et « que l'assemblée constituante de la république romaine, il y a deux ans presque à pareil jour, a déclarée abolie à jamais, sur la proposition du député *Charles Bonaparte* » – en meme temps c'est un *argument d'autorité*; « une loi que notre constituante de 1848 n'a maintenue qu'avec la plus douloureuse indécision et la plus poignante répugnance » (*ibidem* : 417) – *arguments par utilisation de données historiques*; « une loi enfin dont la Toscane ne veut plus, dont la Russie ne veut plus, et dont il est temps que la France ne veuille plus » – *raisonnement par l'analogie*. Il finit ce sujet par *le raisonnement par l'opposition* : « J'en suis fâché pour M. l'avocat général, mais je l'aperçois derrière lui ! » (*ibidem*).

Ensuite Victor Hugo transfère son attention notamment sur la guillotine en argumentant ses pensées d'autre fois: « je croyais, – mon Dieu ! avec *M. Léon Faucher*, qui, en 1836, écrivait dans un recueil, *la Revue de Paris*, ceci (je cite) : « L'échafaud n'apparaît plus sur nos places publiques qu'à de rares intervalles, et comme un spectacle que la justice a honte de donner » – *argument d'autorité et par utilisation de données historiques* à la fois. Il croyait que la guillotine « commençait à se rendre justice à elle-même, qu'elle se sentait réprouvée, et qu'elle en prenait son parti. Elle avait renoncé à la place de Grève, au plein soleil, à la foule, elle ne se faisait plus crier dans les rues, elle ne se faisait plus annoncer comme un spectacle. Elle s'était mise à faire ses exemples le plus obscurément possible, au petit jour, barrière Saint-Jacques, dans un lieu désert, devant personne. Il me semblait qu'elle commençait à se cacher, et je l'avais félicitée de cette pudeur » (*ibidem*) – *argument par la conséquence*.

Il fait une confession à l'aide du *raisonnement par l'analogie* « je me trompais, M. Léon Faucher se trompait » parce que « la guillotine sent qu'elle est

une institution sociale, comme on parle aujourd'hui. Et qui sait ? peut-être même rêve-t-elle, elle aussi, sa restauration » – *raisonnement par la conséquence et par l'ironie* en même temps. Ce grand orateur partage avec l'auditoire son pressentiment que «peut-être allons-nous la voir un de ces jours reparâître place de Grève, en plein midi, en pleine foule, avec son cortège de bourreaux, de gendarmes et de crieurs publics, sous les fenêtres mêmes de l'hôtel de ville, *du haut desquelles on a eu un jour, le 24 février* (argument par utilisation de données historiques), *l'insolence de la flétrir et de la mutiler !*» (*ibidem*) – où on voit clairement *l'argument par l'ironie*, à l'aide duquel le défenseur nous montre la situation de la guillotine pendant le temps contemporain : « En attendant, elle se redresse. Elle sent que la société ébranlée a besoin, pour se raffermir, comme on dit encore, de revenir à toutes les anciennes traditions, et elle est une ancienne tradition »; « Elle proteste contre ces déclamateurs démagogues qui s'appellent *Beccaria, Vico, Filangieri, Montesquieu, Turgot, Franklin*; qui s'appellent *Louis-Philippe*, qui s'appellent *Brogie et Guizot* et qui osent croire et dire qu'une machine à couper des têtes est de trop dans une société qui a pour livre l'*Évangile*! » – ici *l'argument par l'ironie* est renforcé par celui d'*autorité*, dont le plus suprême est l'*Évangile*. « Elle s'indigne contre ces utopistes anarchiques. Et, le lendemain de ses journées les plus funèbres et les plus sanglantes, elle veut qu'on l'admire! », « Elle exige qu'on lui rende des respects! Ou, sinon, elle se déclare insultée, elle se porte partie civile, et elle réclame des dommages-intérêts! » (*ibidem*) qui est renforcé à l'aide de *l'argument par le précédent*. Après ses mots Victor Hugo est interrompu par M. Le Président, mais il reprend son discours en finissant se sujet toujours *par l'argument par l'ironie*, marquant le point culminant : « Elle a eu du sang, ce n'est pas assez, elle n'est pas contente, elle veut encore de l'amende et de la prison! » (*ibidem*).

Dans le paragraphe suivant l'écrivain se met à décrire quand on a apporté l'assignation pour le procès chez son fils en constatant que « nous voyons des choses bien étranges dans ce temps-ci, et l'on devrait y être accoutumé » (*ibidem* : 418) – *raisonnement par la concession*. Il nous transmet son état psychologique et ses pensées à l'aide des *arguments de la norme*: « Quoi ! à force d'empiétements sur le bon sens, sur la raison, sur la liberté de pensée, sur le droit naturel, nous en serions là », renforcé par *le raisonnement de l'opposition* : « qu'on viendrait nous demander, non pas seulement le respect matériel, celui-là n'est pas contesté, nous le devons, nous l'accordons, mais le respect moral », « pour ces pénalités qui ouvrent des abîmes dans les consciences, qui font pâlir quiconque pense, que la religion abhorre, *abhorret a sanguine* ; pour ces pénalités qui osent être irréparables, sachant qu'elles peuvent être aveugles ; pour ces pénalités qui trempent leur doigt dans le sang humain pour écrire ce commandement "Tu ne tueras pas!" pour ces pénalités impies qui font douter de l'humanité quand elles frappent le coupable, et qui font douter de Dieu quand elles frappent l'innocent ! » renforcé par celui *par l'opposition*; « Non ! non ! non ! nous n'en sommes pas là ! non ! » (*ibidem*).

Il s'adresse aux jurés en utilisant *l'argument par la cause* : « Car, et puisque j'y suis amené, il faut bien vous le dire, messieurs les jurés, et vous allez

comprendre combien devait être profonde mon émotion », ensuite celui *par l'opposition* : « le vrai coupable dans cette affaire, s'il y a un coupable, ce n'est pas mon fils, c'est moi », en provoquant un mouvement prolongé dans la salle et en reprenant de nouveau par un *argument par la cause* : « Le vrai coupable, j'y insiste, c'est moi, moi qui, depuis vingt-cinq ans, ai combattu sous toutes les formes les pénalités irréparables! moi qui, depuis vingt-cinq ans, ai défendu en toute occasion l'inviolabilité de la vie humaine! » (*ibidem*). Ce père malheureux se dénonce à l'avocat général : « Ce que mon fils a écrit, il l'a écrit, je le répète, parce que je le lui ai inspiré dès l'enfance, parce qu'en même temps qu'il est mon fils selon le sang, il est mon fils selon l'esprit, parce qu'il veut continuer la tradition de son père. Continuer la tradition de son père! »; « Voilà un étrange délit, et pour lequel j'admire qu'on soit poursuivi! » – *arguments par la cause*.

Victor Hugo reprend le sujet concernant la peine de mort en prouvant son inadmissibilité : « Comment! une loi serait funeste, elle donnerait à la foule des spectacles immoraux, dangereux, dégradants, féroces, elle tendrait à rendre le peuple cruel, à de certains jours elle aurait des effets horribles, – et les effets horribles que produirait cette loi, il serait interdit de les signaler! » (*ibidem*) – *argument de la norme*; « l'on en serait comptable devant la justice! et il y aurait tant d'amende et tant de prison! Mais alors, c'est bien! fermons la chambre, fermons les écoles, il n'y a plus de progrès possible, appelons-nous le Mogol ou le Thibet, nous ne sommes plus une nation civilisée! » (*ibidem*) – *argument par la conséquence*; « Oui, ce sera plus tôt fait, dites-nous que nous sommes en Asie, qu'il y a eu autrefois un pays qu'on appelait la France, mais que ce pays-là n'existe plus, et que vous l'avez remplacé par quelque chose qui n'est plus la monarchie, j'en conviens, mais qui n'est certes pas la république! » (*ibidem* : 419) – *raisonnement par l'absurde* qui éveille de nouveaux rires.

Après que M. le Président rappelle l'auditoire au silence l'écrivain affirme qu'on manque de respect à la guillotine en donnant des *arguments par la cause* : « C'est parce qu'on veut jeter la guillotine dans ce gouffre d'exécration où sont déjà tombés aux applaudissements du genre humain, le fer rouge, le poing coupé, la torture et l'inquisition! » ; « C'est parce qu'on veut faire disparaître de l'auguste et lumineux sanctuaire de la justice cette figure sinistre qui suffit pour le remplir d'horreur et d'ombre, le bourreau! » ; « Ah ! et parce que nous voulons cela, nous ébranlons la société ! » et pour être plus persuasif il se sert de *l'argument par l'ironie* : « Ah! oui, c'est vrai! nous sommes des hommes très dangereux, nous voulons supprimer la guillotine! C'est monstrueux! » (*ibidem*).

Le défenseur continue à convaincre les jurés en utilisant *l'argument par la cause* : « Messieurs les jurés, vous êtes les citoyens souverains d'une nation libre, et, sans dénaturer ce débat, on peut, on doit vous parler comme à des hommes politiques » ; « Eh bien! songez-y, et, puisque nous traversons un temps de révolutions, tirez les conséquences de ce que je vais vous dire ». « Si Louis XVI eût aboli la peine de mort, comme il avait aboli la torture, sa tête ne serait pas tombée. Si Louis XVI eût aboli la peine de mort, comme il avait aboli la torture, sa tête ne serait pas tombée. 93 eût été désarmé du couperet ; il y aurait une page

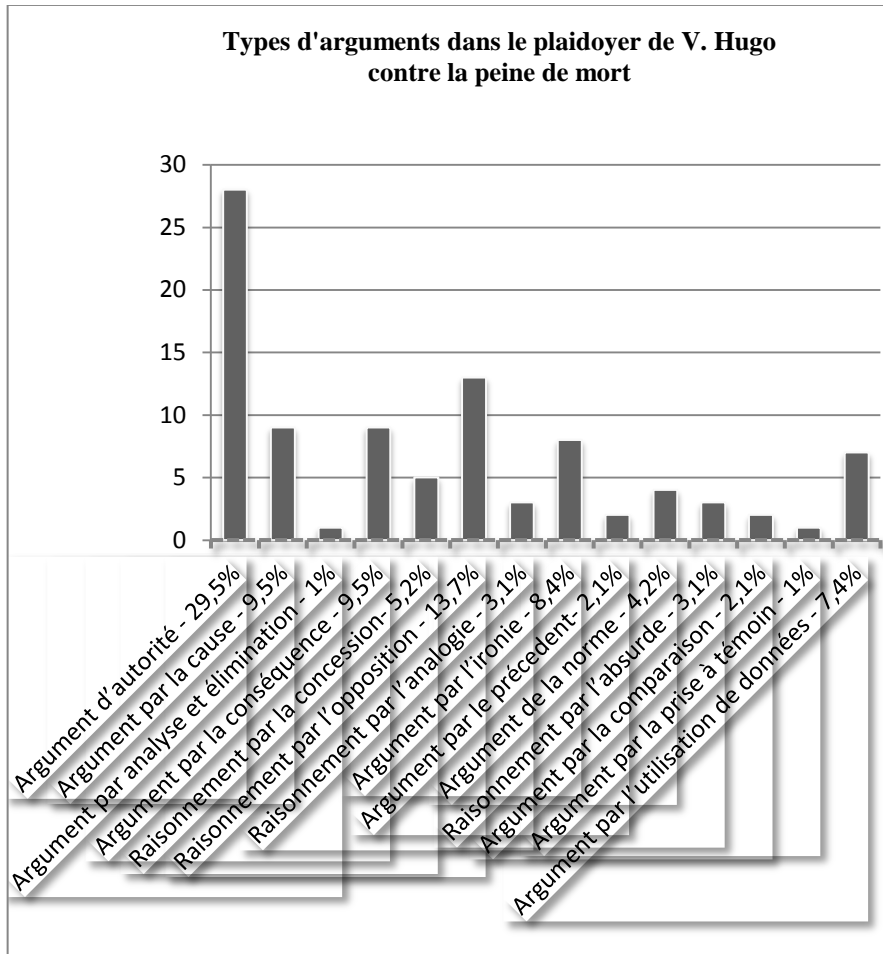
sanglante de moins dans l'histoire, la date funèbre du *21 janvier* n'existerait pas ». Cette proposition contient 4 types d'arguments : *l'argument d'analogie*, *de conséquence*, celui *d'autorité* et argument *par utilisation de données historiques*.

Il se pose la question si ses personnalités manquaient de respect à cette loi en donnant la réponse à l'aide du *raisonnement par la concession* : « c'est possible, M. l'avocat général le dit, je l'ignore » pour nous prouver qu'ils étaient les religieux échos de la loi des lois, de la conscience universelle, qu'ils proclamaient la justice éternelle. L'écrivain s'engage avec ardeur dans cette lutte contre la peine de mort, contre l'injustice : « Il est vrai qu'aujourd'hui, on nous a fait la grâce de nous le dire au sein même de l'assemblée nationale, on traduirait en justice l'athée *Voltaire*, l'immoral *Molière*, l'obscène *La Fontaine*, le démagogue *Jean-Jacques Rousseau!* » (*ibidem*) en émouvant l'auditoire par l'intermédiaire de *l'argument de l'autorité* avec une nuance de *l'ironie*.

Victor Hugo marque que le droit sacré de l'écrivain est celui de critique : « ce *droit de critiquer*, qui est placé à côté du *devoir d'améliorer*, comme le flambeau à côté de l'ouvrage à faire » (*ibidem* : 420) – *raisonnement par l'opposition* renforcé à l'aide de *l'argument par la comparaison*. Pour émouvoir les émotions de l'auditoire de défenseur se met à décrire l'état physique et psychologique du condamné à la mort, ses sentiments, ses souffrances. Il tache d'ensérer l'auditoire dans son discours, dans ce « spectacle » à l'aide de *l'argument par prise à témoin* : « de cet effort monstrueux, de ce spectacle sans nom, de cette agonie, agonie pour tout le monde, entendez-vous bien ? » (*ibidem*).

Ce grand écrivain prouve que le peuple qui *est clément parce qu'il se sent souverain* – *argument par la cause*, croit l'homme épargné. Il constate que « la guillotine est vaincue, mais elle reste debout » – *raisonnement par l'opposition* et les souffrances, la douleur surtout de l'innocent continuent. Victor Hugo nous plonge au milieu de ses événements terribles en prouvant que le condamné pleure, hurle; tout ensanglanté, demandant la vie, appelant Dieu, appelant son père et sa mère, en renforçant son discours à l'aide de *l'argument par la comparaison*: « devant la mort cet homme était redevenu un enfant » (*ibidem*). Victor Hugo s'adresse de nouveau aux jurés : « Vous avez contre vous tout ce qui éclaire la raison, tout ce qui vibre dans les âmes, la philosophie comme la religion, d'un côté *Voltaire*, de l'autre *Jésus-Christ!* » – *raisonnement par l'opposition* renforcé par celui *d'autorité*, dont *Jésus-Christ* est le plus suprême, le plus persuasif. Par ces arguments le défenseur finit la partie adressée aux jurés et s'adresse au condamné, à son fils. Ce moment-là son discours devient plus émouvant car il lui donne des conseils, il le prie de ne pas perdre son espoir : « tu reçois aujourd'hui un grand honneur, tu as été jugé digne de combattre, de souffrir peut-être, pour la sainte cause de la vérité » (*ibidem* : 421) - *argument par la cause*; « À dater d'aujourd'hui, tu entres dans la véritable vie virile de notre temps, c'est-à-dire dans la lutte pour le juste et pour le vrai » – *argument par la conséquence*; « Sois fier, toi qui n'es qu'un simple soldat de l'idée humaine et démocratique, tu es assis sur ce banc où s'est assis *Béranger*, où s'est assis *Lamennais!* » – *argument d'autorité*; « Sois inébranlable dans tes convictions, et, que ce soit là ma dernière

parole, si tu avais besoin d'une pensée pour t'affermir dans ta foi au progrès, dans ta croyance à l'avenir, dans ta religion pour l'humanité, dans ton exécration pour l'échafaud, dans ton horreur des peines irrévocables et irréparables, songe que tu es assis sur ce banc où s'est assis *Lesurques!* » (*ibidem*) – *argument de l'autorité*.



Ainsi, nous avons mis en relief et analysé les arguments dans le plaidoyer de Victor Hugo contre la peine de mort. En analysant ce plaidoyer il est à constater qu'il est très riche en arguments. Il y en a tous les 14 types qui ont été mentionnés ci-dessus.

Le fait que l'argument d'autorité prédomine dans le discours donné s'explique par ce qu'il a une influence très forte sur le raisonnement du destinataire. Victor Hugo s'appuie sur des personnalités très remarquables et connus, telles comme : Montesqueu, Franclin, Louis-Philippe, Chateaubriand, Voltaire, Rousseau, dont l'opinion sur le problème donné (et dans notre cas c'est la

peine de mort) est d'une grande valeur et imposent de valider une proposition ou de convaincre de l'inefficacité d'une thèse.

V. Hugo s'appuie même sur Jésus-Christ et sur le saint livre d'Évangile, qui sont les arguments d'autorité suprêmes. Il est à conclure que parmi tous les 14 types d'arguments rencontrés dans le discours judiciaire le plus efficace, le plus fort est celui d'autorité. Le fait que la peine de mort a été abolie en est la preuve. Ce type d'argument reste toujours actuel, on y recourt et au présent pour convaincre, car son influence sur le raisonnement humain est d'une grande puissance. Il nous reste à ajouter que tels arguments comme celui par comparaison, par l'ironie, d'opposition, comprennent les figures de pensée, et l'argument est d'autant plus persuasif s'il les utilise.

Références bibliographiques

- Akoun, André et alt. *Dictionnaire de politique*. Paris: Larousse, 1979.
- Angenot, Marc. *Nouvelles propositions pour l'étude de l'argumentation dans la vie sociale*. <http://ressources-socius.info/index.php/reeditions/24-reeditions-de-livres/carrefours-de-la-sociocritique/122-nouvelles-propositions-pour-l-etude-de-l-argumentation-dans-la-vie-sociale#fn28>.
- Chapuis, Laurence. *Argumentation dans le discours judiciaire : analyse linguistique des arrêts de la cour de cassation*. Madrid, 2012.
<https://eciencia.urjc.es/bitstream/handle/10115/11544/Tesis%20Doctoral%20Laurence%20Chapuis.%20Argumentation%20dans%20le%20discours%20judiciaire.pdf?sequence=1&isAllowed=y>
- Corato, Nicolas. *Grandes plaidoiries & Grands procès du XV^e au XX^e siècle*. Barcelone : Espagne : Prat éditions, 2011.
- Elslande, Jean-Pierre van. « La mise en scène du discours ». *Méthodes et problèmes*. Genève: Departementt de français moderne, (2003).
<<http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/srhetorique/>>
- Martineau, François. *Petit Traité d'argumentation judiciaire et de plaidoirie*, 5e édition, Paris : Dalloz, 2012.
http://marcangenot.com/wp-content/uploads/2011/12/nouvelles_propositions_rhetorique.pdf
- Saintot, E. *Les types d'arguments*. <http://palf.free.fr/esaintot/type.htm>
- Stoichitoiu-Ichim, Adriana. *Semiotica discursului juridic*. Bucuresti: 2002.
<http://ebooks.unibuc.ro/filologie/discurs/index.htm>
- Tutescu, Mariana. *L'argumentation. Introduction à l'étude du discours*. Bucuresti: 2003.
<http://ebooks.unibuc.ro/lis/MarianaTutescu-Argumentation/index.htm>
<http://lewebpedagogique.com/holala/2011/05/page/2/>.

Subject-Object Correlations in Ekphrasis Episodes of English Literary Texts

Andrii IVANCHENKO

Odessa State Environmental University, Ukraine

Résumé

L'article est consacré aux rôles sémantiques et leur représentation verbale dans les épisodes ekphrasis qui sont définies comme situations de cadrage, prévoyant la perception d'une toile. Les rôles sémantiques d'un sujet et d'un objet de l'épisode ekphrasis et de la vie réelle ne sont pas convergents. Le potentiel agentif d'un objet augmente considérablement grâce aux processus de la personnification et de métamorphose de la représentation dans un œuvre d'art. Le phénomène de l'ekphrasis est une sorte de l'élément de liaison entre la narration (texte) verbale et un objet d'art de peinture, ce phénomène représente un texte créé à la limite de deux systèmes artistiques différents dont l'indice caractéristique est l'accomplissement de la fonction descriptive. Le résultat de cet accomplissement c'est la transformation de la composante émotionnelle stylistique d'une image d'art. La force descriptive de l'ekphrasis contribue à la meilleure transmission au lecteur de l'information verbale concernant une œuvre de peinture. L'aspect émotionnel de la perception d'une toile par un percept représente un intérêt particulier, quand les objets peints trouvent la capacité de « revivre » sur une toile inanimée et influencer effectivement les gens. L'ekphrasis lui-même devrait effectuer la même influence ou bien une influence pareille, parce qu'il est responsable pour la qualité de la transmission de la partie constitutive visuelle sur le trajet « objet visuel – percept – objet de texte – lecteur ». L'ekphrasis étant un instrument largement répandu de la perception des objets artistiques, perçus visuellement, reste tout de même un phénomène peu étudié.

Mots-clés : *sujet, objet, ekphrasis, texte littéraire, corrélation.*

Abstract

The article is devoted to the semantic roles and their verbal representation in the ekphrasis episodes which are defined as the perception scenes of the painting being the object of observation. The semantic roles in reality and fiction do not completely coincide. The agentive force of the object greatly increases at the account of personification and metamorphosis of the image. The phenomenon of ekphrasis is a sort of connecting agent between a verbal narration and a visual art object, therefore the ekphrasis consists in a text created at the confluence of two different artistic systems and has a distinctive feature namely performance of the descriptive function/ Such performance results in transmission of emotional and stylistic component of an artistic image. The descriptive force of the ekphrasis facilitates better transmission of verbal information related to works of visual art to the readers. Of special interest is an emotional aspect of percept's comprehension of artistic canvas when the objects described on it get a capability to revive on a lifeless linen and to influence the people around in an effective manner. The same or maximum approximate influence is seemingly to be contained in the ekphrasis itself which is responsible for a qualitative transmission of a visual component along the route "a visual object – a percept – a text object – a reader". The ekphrasis being a widespread instrument for description of visual perceivable artistic objects still remains to be an underinvestigated phenomenon.

Keywords: *subject, object, ekphrasis, literary text, correlation.*

In recent times the peculiarities of interaction of different codes of art work attract attention of many investigators (Баева; Барабанщиков; Елина; Лотман). In this context examination of transcoding of iconic symbols in to verbal ones appears to be a very topical subject. Specific linguistic and psychological aspects of perception were examined in numerous works (Падучева 23-44; Тишунина 19-26), however they analyzed linguistic and psychological peculiarities of perception in ekphrasis situations.

Such analysis carried out using literary text (LT) XIX – XX centuries and oriented to identification of specific character of “subject-object” correlation related to perception in literary text's ekphrasis episodes is made for the first time and this determines novelty of this investigation.

In this article we provide for the first time a detailed examination of specific character of interaction of subject and object under perception and their semantic roles of in ekphrasis episodes that are defined as frame situations assuming perception of an artefact or, to be more precise, observation and appreciation of a canvas. An observer (a spectator) appears to be a Subject (S) and a fiction work appears to be an object (O), in our case – a picture (canvas or its reproduction).

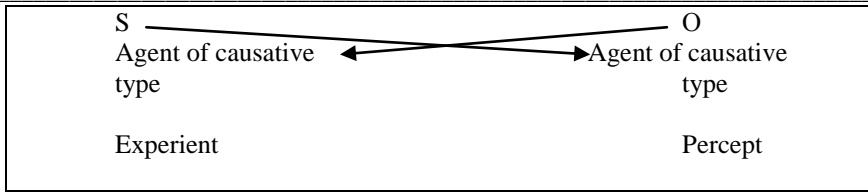
In real life interaction of a subject and an object of perception consists in bidirectionality of processes of apperceptive complex:

- 1) for creation of a sensitive pattern. In this case vector there is a vector “object → subject” and
- 2) for organization of perceptive activity. Here we have a “subject → object” vector (Тишунина 19-26).

The process of appreciation expresses a unity of perception (a sensitive pattern) and apperception that is a system of internal conditions providing opportunities of its existence. Thus a subject (S) – an observer and an object (O) - a canvas appear to be at the same time as carriers of active or pseudoactive origin as well as carriers of passive origin. Subject has an effect on an item is subjected to that effect itself. Subject's effect has a passive character - it does not result in object's qualitative changes during observation. That is why it has a limited agentive role. Subject's activity consists in the fact that it displays initiative and organizes conditions for appreciation though observation may take place spontaneously and not purposefully. In this case a subject performs a role of indirect causative Agent.

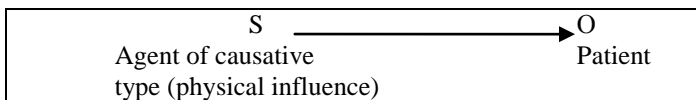
Object's activity has a sufficiently mediated character: it stimulates sensory centers and results in appearance of visual imageries that transform into mental imageries i.e also performs agentive functions having indirect causative character.

At the same time a subject being under effect at the time of direct observation performs a role of Experient and an object performs a role of Percept:



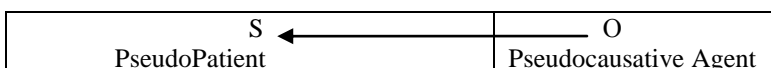
Over the period of appreciation subject can exert direct physical influence on object (to turn a picture, to clean its surface etc.). In this case subject performs a function of an Agent of causative type and object appears to be a Patient. For example: *He (Conchis) moved the Rodin to one side and he lifted the frame down. He lifted it for me to see* (Fowles 65).

It concerns a one of supposed pictures of Modigliani from Conchis's collection, one of rather mysterious personages of “Magus” by Fowles. In this case subject performs a direct agentive function, appears to be a causative Agent since it exposes object to indirect physical influence. Object appears to be a Patient. This may be presented as follows:



In literary text an interaction of subject and object of perception may be authentic to real correlation. However it may differ significantly from interaction of subject and object in real life. In ekphrasis episodes of literary text we often observe distinctive shifts of semantic roles of subject and object. In particular in many literary texts (Gogol; Dickens; Doyle) the agentive role of object of observation increases significantly. Object may exert influence being highly competitive with direct physical influence on subject with regard to force and consequences. It is necessary to emphasize the fact that image has no personification, – it remains in its static condition as before, there is no metamorphosis. That is why in this case there are grounds to refer to a seeming causative agentive character of an object and an imaginary sense of physical influence experienced by a subject of observation. Thus subject performs a role of pseudoPatient and object – a role of pseudocausative Agent. For instance, in novel by I. Murdoch “The Sandcastle” Mor sees the portrait of Demoyte and it seems to him that it has a direct physical influence on him: *When Mor looked at the picture, everything else went out of his mind [...]. Now its presence assailed him with a shock that was almost physical* (118).

An imaginary attack is expressed here by a causative verb to assail. This feeling of physical influence intends to emphasize portrait's energetics, its magic vital force. This may be presented as follows:

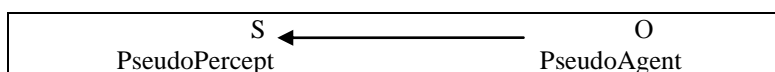


Cases of such pseudoactivity of the object may be found, for example, in “The Hound of the Baskervilles” by Conan Doyle: *The face of Stapleton had sprung out of the canvas* (183).

Of course the face in fact did not spring from the canvas but the object of observation performs a formal function of pseudoAgent with maximum actualization of expressive potential of statement. An image, that remains to be as it is, has a great emotional and psychological influence on observer, – Dr. Watson who thought that the image might spring out and attack him (imaginary physical causation). Anthropomorphization of Stapleton's face takes place via a descriptive verb to spring out which traditionally forms in its literal sense collocations with an animate subject. A portrait of German composer G.F. Handel does not remain to be lifeless in one of the novels by C. Dickens: *It was a most wonderful closet [...]. Above it, a portrait of Handel in a flowing wig beamed down at the spectator, with a knowing air of being up to the contents of the closet, and a musical air of intending to combine all its harmonies in one delicious fugue* (56).

It seems that Handel swaps roles with an observer, the honourable Septimus who liked to refresh himself with several glasses of wine from the mentioned sideboard. The composer or rather his portrait was a witness of innocent funs of Septimus. Verbs *to beam down*, an attributive knowing (a knowing air) promote transformation of a static image in a face with a pseudoagentive function. Remaining to be a portrait image Handel is perceived as an alive participant of the events taking place in front of him. It seems that he enters into some conspiracy of silence with those who have a weakness for hard liquors with an indulgent smile from his portrait.

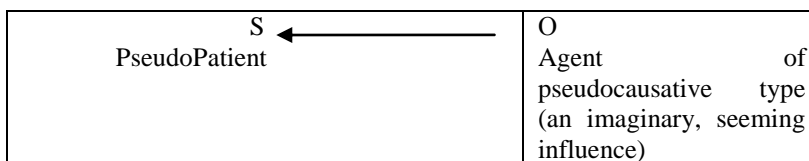
Thus portrait in the novel by C. Dickens, remaining to be a static object, acquires some dynamic features and that results in a change of object's semantic role: acting as a Percept he turns into a pseudoAgent (imaginary active person) and Septimus into a pseudoPercept (imaginary object of observation):



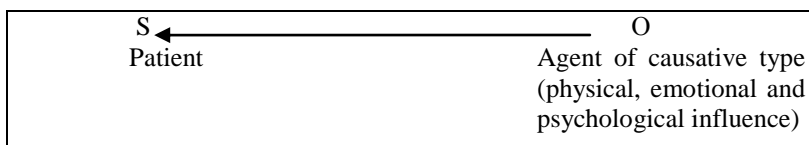
In surrealistic works the question concerns not only and not so much pseudoactivity of object of perception, – a canvas but it does concern specific physical actions that are taken and performed in some cases by a described and perceived object. In this connection we may remember actions of a money-lender's portrait in the narrative by N. V. Gogol “Portrait” that came to life with an image leaving canvas's frames and beginning to act as an anthropomorphous creature: money-lender's image has some sort of personification, it carries out some actions oriented to physical influence on a subject of observation (direct physical causation). With his devilish look it horrifies its new owner, causes disasters and even his death, and thus it has emotional and psychological influence akin to physical influence (emotional and psychological causation):

The artist suddenly shuddered, and turned pale. A convulsively distorted face gazed at him, peeping forth from the surrounding canvas; two terrible eyes were fixed straight upon him; on the mouth was written a menacing command of silence (82).and further: [...]the old man moved, and suddenly, supporting himself on the frame with both arms, raised himself by his hands, and, putting forth both feet, leapt out of the frame [...] (85).

Thus at the first stage relation of subject and object may be schematically described as follows:



At the following stage (real coming of the portrait to life, metamorphosis) this relation transformed and that may be schematically described as follows:



In fantastic works direct physical influence on a picture may have a reversing force. Dorian Gray's attempt to destroy his own portrait that had become the mirror of his black soul resulted in death of aggressive subject while the portrait returned to its initial static condition and again turned into an image of a fine youth - the main hero of the novel. Here Dorian Gray (observer) performs a role of Agent and the portrait performs a role of Patient. However as soon as the image was stabbed with a knife it started to perform a role of Agent killing the person who tried to destroy the picture and at the same time transforming him into Patient.

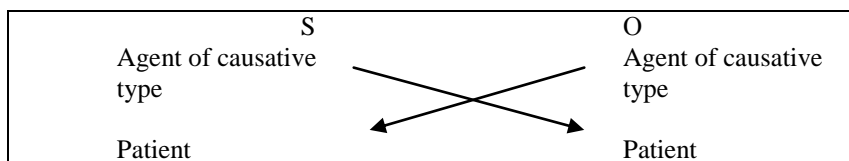
In verbal plan this role transformation is ensured by relevant verbs of influence (physical causation) of one item on another resulting in performing of uncharacteristic functions by subject (observer) and object (picture).

He (Dorian) seized the thing (knife), and stabbed the picture with it (216).

Here subject performs a specific action being quite possible in a real life with regard to object (stabbed the picture) thus performing a role of causative Agent and the portrait performs a function of Patient. O. Wild does not describe a reverse, impossible in a real life surrealistic process. Readers get to know only about consequences of the event itself:

Lying on the floor was a dead man, in evening dress, with a knife in his heart (*ibidem*: 217).

Interaction between subject and object in this case may be schematically described as follows:



So in literary text roles of subject and object in ekphrasis situation often experience transformation. In particular we observe significant increasing of agentive role of object that performs functions not only of Agent of indirect causative type but also functions of causative Agent or pseudocausative Agent. In two latter cases image is either subjected to personification and can have a direct physical influence on subject or exerts an imaginary, seeming physical influence without any qualitative changes. However in this situation observer thinks that he undergoes a real physical influence initiated by object.

Object's pseudocausative role is observed in literary texts of both realistic and surrealistic genres and causative and agentive role is characteristic for objects of observation in surrealistic works (object's personification, metamorphosis). The latter allows to state that "subject-object" correlation of perception can perform a genre-forming function.

As a result of such transformation of semantic role of the object under observation we see a change of subject of perception that begins to perform functions of pseudoPatient or Patient itself. Thus correlation of subject and object in ekphrasis situation may significantly differ from their correlation in a real life. The transformations we noted are based on specific character of artistic world with its imagery, various aberrations relating to interaction of people and items, their topological characteristics etc.

Mechanisms of subject-object relations in literary text including in ekphrasis episodes require further more intent attention and analysis that will result in more profound understanding of internal structure of art work and peculiarities of transcoding of different sign systems.

Bibliographical references

- Dickens, Charles. "The Mystery of Edwin Drood". *Dickens Ch. Edwin Drood and other stories*. London: Chapman & Hall, Ltd, p. 1-155.
- Doyle, Arthur, Conan. *The Hound of the Baskervilles*. Москва: Manager, 2004.
- Fowles, John. *The Magus*. Toronto: Little, Brown & Company Limited, 1965.
- Murdoch, Iris. *The Sandcastle*. Ленинград: Просвещение, 1975.
- Wilde, Oscar. *The Picture of Dorian Gray*. Киев: Dnipro Publishers, 1978.
- Баева, Н. А. *Интертекстуальность в романном творчестве Чарльза Диккенса*. Кемерово: Кузбассвузиздат, 2007.
- Барabanщиков, В. А. *Динамика зрительного восприятия*. Москва: Наука, 1990.
- Гоголь, Н. В. «Портрет», Гоголь Н. В. *Собр. соч. в 7 томах, Т.3. Повести*. Москва: Худ. лит-ра, 1966, с. 74-134.

Елина, Е. А. *Вербальные интерпретации произведения изобразительного искусства: Номинативно-коммуникативный аспект*. Саратов: 2002.

Лотман, Ю. М. *Семиосфера*. Санкт-Петербург: Искусство СПб, 2000.

Падучева, Е. В. «К структуре семантического поля «восприятие». *Вопросы языкознания*, 2001, nr. 4, с. 23-44.

Тишунина, Н. В. «Взаимодействие искусств в литературном произведении как проблема сравнительного литературоведения». *Филологические науки*. 2003, nr. 1, с. 19-26.

Secondary Macro-Urban Nominations on Quasi-Standard Basis

Eugenia MITKINA

National University "Odessa Academy of Law" of Ukraine

Résumé

Dans cet article il s'agit des nominathèmes macro-urbains secondaires sur la base des quasi-étalons. Sous le quasi-étalon nous entendons le nom officiel de la ville où les caractéristiques associatifs sont présents sous la forme la plus convexe, ce qui permet de les utiliser en tant que les éléments des noms non officiels d'autres villes. L'objectif essentiel de cette recherche scientifique est la description complète des caractéristiques structurales et sémantiques des macro-urbanonymes non officiels, construits à partir des quasi-étalons. L'étude effectuée à partir des brochures publicitaires, des brochures et des guides, des oeuvres de belles lettres et de journalisme, publiées en anglais, allemand, espagnol, italien, français, russe et ukrainien. Les principaux résultats de l'étude permettent de faire les conclusions suivantes: un grand nombre de noms non officiels des villes repose sur des quasi-étalons, c'est-à-dire les noms officiels des villes agissent comme des éléments qui portent de certaines marques associative; Jérusalem et Babylone sont considérées comme des étalons absolus, qui ont des images contraires (?). Jérusalem est associé à la pureté et la propreté, au contraire, Babylone - à le péché et l'immoralité; Les noms officiels de certaines villes (Paris, Venise, Rome, Florence, Athènes, etc.) sont assez souvent utilisés comme des quasi-étalons secondaires pour des noms non officiels d'autres villes en raison de leur marques associative dynamique; Grâce à leur potentiel connotatif les quasi-étalons sur lesquels se basent les noms non officiels secondaires des certaines villes, se procurent de marques positive ou négative, en complétant ainsi l'image de ces villes; Le problème des nominathèmes macro-urbains secondaires sur la base des quasi-étalons exige une étude postérieur, principalement dans le domaine des aspects historico-culturels et linguo-structurels.

Mots-clés : *culture linguistique, corrélation nominative, macro-urbanonymie, quasi-étalon, associés, nominathème secondaire.*

Abstract

This article is focused on study of the secondary macro-urban names on quasi-standard basis. A quasi-standard is an official name of the city, in which the associative qualities are shown in their most distinct form of expression. Thus, they may be used as constituents of the unofficial names of other cities. The main task of this paper is the complex description of structural and notional distinctive features of macro-urban unofficial names, based on quasi-standards. The main results of the investigation may be reduced to the following: a great number of unofficial urban names are based on quasi-standards, that is official names of other cities are used as the constituents providing the corresponding associative support; Jerusalem and Babylon are considered to be absolute standards having two contradictory images. The first personifies virginity and purity, the second – vice and depravity; the names of some cities (Paris, Venice, Rome, Florence, Athens, etc.) are frequently used as constituents of the secondary unofficial names of other cities because of their steady associative force; due to the connotative potential of the quasi-standard names on which they are based, some secondary names can acquire negative or positive colouring, which helps to complete the image of a city.

Keywords: *linguistic culture, nominative correlation, macro-urbanistics, quasi-standard, associate, secondary nomination.*

Development of tourist business, consolidation contacts between nations and countries has become an actual and important study of relationships and mutual influences for different linguistic cultures, especially in the sphere of nominative correlation.

City names of countries all over the world have always remained a subject of great interest to investigate for many linguists. Some important aspects as structural, genetic and semantic peculiarities of unofficial nominations of a number of cities have already been analyzed in certain scientific researches (Ахметова, Андрухович, Вайль, Жучкевич, Клубков, Перкас, Суперанская, Телия, Томахин). However, the question of secondary macro-urban nomination on quasi-standard basis has not been completely resolved in these researches.

A macro-urban nomination is considered in this scientific investigation as any official city name. A macro-urban quasi-standard is an official name of the city (macro-urban nomination), in which the associative qualities that identified with mentioned cities, are shown in their most distinct forms of expression. Quasi-standards are official city names, where associative characteristics are presented in their brightest forms that allow using them as certain elements of unofficial names for the other cities.

The main task of this article is concluded in the complex description of structural and semantic peculiarities of unofficial macro-urban nominations on quasi-standard basis. The research was carried out on the material of advertising booklets, brochures and guidebooks, literary and publicistic texts, written in English, German, Spanish, Italian, French, Russian and Ukrainian, that allowed selecting a group of unofficial macro-urban nominations on quasi-standard basis. The analysis received due to the research helped reduce to a number of observations and conclusions.

Main prototypes in European tradition have always been considered Biblical cities Babylon and New Jerusalem. The first city is defined in the Bible as a “Little miss Roundheels” city:

Fallen! Fallen is Babylon
 Great!
 She has become a home for demons
 And a haunt for every evil spirit,
 a haunt for every unclean [...] (Bible 1260).

Thus, Babylon is a symbol of any negative and vicious thing, the quality inhering in it.

Vice versa, Jerusalem is called in the Bible as a city-virgin. The city is compared there with a young lady, dressed as a bride on her wedding day.

I saw also the holy City, New Jerusalem,
 Coming down out of heaven from God,
 Prepared as a bride adorned for her husband (*ibidem*: 1543).

Thus, New Jerusalem is presented in European tradition as a symbol of positive beginning of the city, because it is lightened by Divine shine and blessing.

[...] The city has no need of the sun nor of the moon
 to shine up on it, for the Glory of God lighted it up (*ibidem*: 1544).

Constant comparison of different cities with these two prototypes have assigned stable positive and negative connotation, when they are mentioned. As a result, they have become quasi-standards in regarding to other cities. Thus, Paris was always associated with Babylon. Eventually the nomination Paris transformed into the quasi-standard, which peculiarities are: festive, lightsome way of living and free-minded temper. Namely these associates of Paris emerge in such unofficial names of different cities as The Little Paris (about Riga, Bucharest and some other cities of the world).

Odessa is also frequently called as the Little Paris. Besides, Odessa may be named as South Palmyra and also Saint Petersburg is ordinary called as North Palmyra. Palmyra, here, plays the role of a quasi-standard. Once it was a rich city, situated on the present-day territory of Syria in the I-III centuries A.D. Thus, Odessa is considered as a prosperous city in the South of the Continent, and Saint-Petersburg as a successful city in the North of it.

In the case of using this placename in the function of a quasi-standard, it is spoken about actualization of such an inherent seme of Palmyra nomination as “prosperity”, which “has revived”. Among secondary nominations of Odessa is frequently used another unofficial name, based on the quasi-standard – “Russian Marseille”. Marseille here personifies hectic trading life of the big city-port.

Secondary nomination of Moscow as the Third Rome is met in many texts. This quasi-standard name points world-wide significance of this city, its force, state power and stability. These and similar features appear in vivification of correspondent semes of the basic placename Rome.

All above mentioned cases of using Palmyra, Marseille, Roma are examples of quasi-standards for the other cities to emphasize certain peculiarities in their brightest form of expression. Thus, Palmyra is used as notional standard of a rich and prosperous city, Marseille is a quasi-standard of a lively sea-port, and Roma serves as a symbol of state power and stability.

Associates of one cities are transferred to the others, enriching the first official city names with afferent connotative features and meanings. In other words, secondary nominations take part in creation of additional figurative and symbolic meanings, completing the first nomination-placename, which is originally neutral or has low connotative potential.

Thus, secondary nominations on quasi-standard basis provide informative backgrounds for the official nominations, especially in the constructions, where

they are in the function of predicate with a subject, – the first official name, – placename: Petersburg – North Palmyra.

As this scientific research has shown, among the most frequently-used standard placenames in the secondary nominations of the cities are Venice, Athens, Paris, Rome, Florence. Thus, the quasi-standard **Paris** has been underlain in a number of different unofficial city names all over the world: (Melbourne – Paris of Southern Hemisphere; Beirut – Paris of Near East; Shanghai – Eastern Paris; Dusseldorf – The Little Paris). The same secondary nomination i.e. “The Little Paris” is frequently applied to Bucharest and Riga, as it was mentioned above. Use the nomination “Paris” in all these cases symbolizes the centre of cultural and entertaining industry.

Venice also performs a role of a quasi-standard for a lot of official city names: (Baku – Second Venice; Bangkok – Eastern Venice; Brugge – Northern Venice; Saint-Petersburg – Northern Venice). Venice in these examples personifies the beauty of these cities where the main part is given to waters.

A placename **Athens**, used as a quasi-standard, is assigned to underline that the denominated city is an intellectual and cultural centre of the country: (Berlin – Spree-Athen; Bogota, the capital of Columbia is frequently compared with Athens – Athens of South America).

Florence in the role of a quasi-standard indicates that the mentioned city abounds with museums, art galleries, expositions, etc. This city is really considered as a city-museum. Thus, Dresden has got in German the secondary nomination *Elbflorenz* due to its famous collections of art and paintings.

Another popular quasi-standard **Roma** is an element of a number of secondary unofficial nominations for many cities all over the world: (Moscow – Third Roma; Salamanca in Spain – Little Roma).

It is interesting to know that city names in the part of a quasi-standard have got in their turn a group of unofficial nominations built on the quasi-standard basis. Thus, a placename Florence, which is an element for a number of macro-urban nominations, is frequently defined by the other placenames. For instance, Florence is compared with Athens, which symbolizes scholarship and prosperity in science and culture: (Florence – Italian Athens).

However, some secondary macro-urban nominations sound satirically. It is frequently occurred with small, tiny towns or townlets which are compared with famous metropolis and megacity, used in the role of a quasi-standard. The latter mentioned can suffer certain literal and sound changes, transformations, syncope, interchange of letters, etc.: (Zhytomyr – Rio-de-Zhytomyr on the analogy with Brazilian Rio-de-Janeiro). Russian city Chelyabinsk is sarcastically called *trans-Ural Chicago*.

Several macro-urban quasi-standard nominations have usual character, their authorship is difficult or even impossible to be established. Other secondary quasi-standard macro-urban names have got authors. For instance, comparison of Paris with Babylon as a city “Little miss Roundheels” is considered usual due to its long-standing and historical image. Thus, one of the stories written by F. Scott.

Fitzgerald "Revisited Babylon" and dedicated to frivolous night life of Paris is not accepted originally (Fitzgerald 232-252). On the contrary, another example of secondary nomination about Lviv – "Anti-Venice" belongs to a famous Ukrainian writer Yu. Andrukhovych. This negative macro-urban name, given by the author, emphasizes that Lviv has a bad ecological situation. Water in the city is polluted with effluents and faeces. Yu. Andrukhovych sarcastically remarks that "if Venice is watered by city channels, Lviv on the other side swallows itself by pollution" (76).

Gustave Flaubert's personal negative attitude towards the city of Bordeaux in France was shown in occasional nomination of this city as "South Rouen". P.Vayl in his book "Genius of the place" observed the following "the most offensive that Flaubert could say about the city of Bordeaux that he didn't like, was his attempt to insult it as South Rouen" (119). In this case the city name is based on a quasi-standard, in which Rouen is a symbol of all negative peculiarities of a provincial townlet of France with its daily routine crassness and dullness. Gustave Flaubert's personal associations formed the basis of negative unofficial nomination of Bordeaux.

Thus, this research has shown that unofficial macro-urban nominations based on quasi-standards make up the largest part in the sphere of unofficial city names. Quasi-standards are official city names, where associative characteristics are presented in their brightest forms. Jerusalem and Babylon are considered to be absolute standards having two contradictory images. The first personifies virginity and purity, the second – vice and depravity.

A great number of unofficial urban names are based on quasi-standards, that is official names of other cities are used as the constituents providing the corresponding associative support.

This scientific research has shown that the most common and popular examples among the quasi-standards are Paris, Venice, Roma, Florence and Athens. These placenames in their original literal and graphic image or in translation to other languages are met as elements of secondary macro-urban nominations applied to different cities all over the world. They are frequently used as constituents of the secondary unofficial names of other cities because of their steady associative force. Some secondary names due to the connotative potential of the quasi-standard names on which they are based, can acquire negative or positive colouring together with other linguistic means, which help to complete the image of a city. The study of the secondary quasi-standard macro-urban names needs to be continued, especially on cultural and historical basis, linguistic and structural features being of great importance.

Bibliographical References

- Bible. *New World Translation of the Holy Scriptures*. New York: International Bible Students Association, 1984, 1660 p.
 Fitzgerald, F. Scott. *Selected Short Stories*. Moscow: Progress Publishers, 1979, 357 p.

- Андрухович, Ю.І. *Лексикон інтимних міст*. Довільний посібник з геопоетики та космополітики. Київ: Meridian Czernowtz, Майстер книг, 2011, 480с.
- Ахметова, М. В. «Русская неофициальная топонимия: генезис и узус». *Вестник рос. гос. гуманит.ун-та*. Москва: РГГУ, 2010, с. 40-43.
- . «Русская неофициальная топонимия: социальный аспект» *Социальные варианты языка: материалы межд. науч. конференция*. Нижний Новгород: ННГЛУ им. Н.А. Добролюбова. №VI, 2009, с. 48-50.
- Беликов, В. И. «Статистический анализ неофициальной топонимии» *Этнолингвистика. Ономастика. Этимология: материалы межд. науч. конф.* Екатеринбург: 2009, с. 25-28.
- Вайль, П. Л. *Гений места*. Москва: Астрель: CORPUS, 2011, 448с.
- Клубков, П. А., Лурье, В. Ф. «Разговорные топонимы как явление фольклора» *Современный городской фольклор*. Москва: РГГУ, 2003, с. 450-459.
- Мурзаев, Э. М. *Очерки топонимики*. Москва: Мысль, 1974, 382 с.
- Перкас, С. В. «Парадигматические и синтагматические аспекты лингвостилистического потенциала топонимов в современном английском языке». *Автореф. ... канд. дис.* Москва, 1980, 25с.
- Подюков, И. А. «Современное городское топонимическое творчество» *Современный городской фольклор*. Москва: РГГУ, 2003, С. 460-467.
- Суперанская, А. В. *Что такое топонимика* Москва: Наука, 1985, 176с.
- Телия, В.Н. «Вторичная номинация и её виды» *Языковая номинация: виды наименований*. Москва: Наука, 1977, с.129-221.
- Томахин, Г. Д. *Реалии-американизмы*. Москва: ВШ, 1988, 239с.

**LA TRADUCTION –
PARCOURS ET/OU PARTAGE(S)
HERMÉNEUTIQUES**

Traduire l'interculturel. Du traduisible et de l'intraduisible des mots « voyageurs » en français et en roumain

Carmen ANDREI

Universitatea « Dunărea de Jos » din Galați, România

Résumé

Traduire l'interculturel s'avère une vraie épreuve pour tout traducteur, débutant ou chevronné et soulève d'emblée la question d'éthique. Le culturel ouvre la fenêtre vers des visions du monde incommensurablement riches et diversifiées. Y a-t-il du traduisible ou simplement de l'intraduisible dans toute unité sémantique – *realia* – porteuse de signification socioculturelle ? Quelle est l'attitude appropriée du traducteur ? Procédera-t-il par *acclimatation* (naturalisation) ou *dépaysement* (foreignisation) comme deux stratégies basiques extrêmes, par conséquent réductrices ? Dans cette communication, je me propose, dans un premier temps de présenter quelques stratégies pertinentes dans la traduction des désignateurs culturels, dans la lignée de Michel Ballard (2005 : 125-153), et, dans un second temps, d'illustrer mes choix traductifs sur un texte « au parfum oriental » proposé par Marie Treps dans son livre *Les mots voyageurs* (Paris : Seuil, 2003). Étrangeté et étrangeté se marient pour piéger le traducteur. Mon postulat de base est qu'un solide bagage culturel doublé d'une sérieuse documentation font le traducteur – « peseur de mots » et, inévitablement « peseur d'âmes » (Um. Eco) surmonter les difficultés (in)volontaires du texte et réussir une bonne traduction qui marie tant les attentes de l'auteur du texte de départ que celles du lectorat du texte d'arrivée.

Mots-clés : *(in)traduisible, désignateurs culturels, calque, interculturel, vision du monde, acclimatation, dépaysement, choix traductif.*

Abstract

Translating intercultural elements turns out a real challenge to any translator, whether a beginner or an experienced one and raises immediately the question of ethics. The cultural dimension of texts allows access to immeasurably rich and diverse world views. So the following questions should be considered: Is any semantic unit endowed with socio-cultural significance (*realia*) translatable or simply untranslatable? What is the proper attitude of the translator? Should (s)he opt for domestication or foreignization as basic, yet extreme and therefore limiting, strategies? This paper proposes, firstly, to present several strategies that are relevant for the translation of culture-specific terms, along the lines of Michel Ballard's theory (2005: 125-153), and, secondly, to illustrate my own choices made in the process of translating a text flavoured with "a certain oriental taste", namely Marie Treps's book *Les mots voyageurs* (Paris: Seuil, 2003). Strangeness and foreignness combine to trap the translator. My basic assumption is that, acquiring a solid cultural background and carrying out serious research, the translator may become a "word-monger" and, unavoidably, a "soul-monger" (Umberto Eco – my translation), and overcome the difficulties that the text poses (in)voluntarily, thus managing to produce a good translation that answers the expectations of both the author of the source text (ST) and of the readers of the target text (TT).

Keywords: *untranslatability, culture-specific terms, loan, interculturality, world views, domestication, foreignization, translation choice.*

Fondamentalement, la langue est un espace de socialisation globale, en sorte que les individus engagés dans un processus d'interaction plurilingue sont confrontés à l'ensemble des problèmes que pose la communication interculturelle, tant au niveau existentiel que relationnel (Jean-René Ladmiral, 1996 : 100)

Quelle éthique pour traduire l'interculturel ?

Dans *Pour une éthique du traducteur*, Anthony Pym proposait une éthique centrée sur le traducteur et non pas sur la / les traduction(s). La théorie d'Anthony Pym est que le traducteur est un communicateur entre cultures, et, par voie de conséquence, il devrait faciliter la coopération ou la médiation interculturelle. S'il sait *pourquoi* et *pour qui* il faut traduire, alors il sait habituellement *comment* traduire. À ces conditions *sine qua non*, J-R. Ladmiral ajoute le danger que court le traducteur s'il a une méconnaissance de l'altérité linguistique et de l'opacité des langues en général, sans quoi il ne peut « démystifier l'illusion de transparence », et qui le fait vivre une vraie schize psycholinguistique du décodage et de l'encodage du texte à traduire (1996 : 90). Le traducteur entretient des rapports ambigus, ambivalents avec ses langues, se situant dans une sorte de « ménage à trois » classique et vaudevillesque (*ibidem* : 93).

Le traducteur est donc un intermédiaire dans les pratiques de coopération culturelle, et non un négociateur. L'originalité de l'étude de Pym consiste dans l'introduction de la notion d'*interculturalité* du traducteur, remarquablement étayée et argumentée. Une raison pratique lui sert d'appui : la connaissance des langues et des cultures étrangères requiert, de la part du traducteur, un certain déplacement à la fois subjectif et social vers les positions intermédiaires (Pym 38-39).

Une éthique du contenu chercherait à distinguer ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas traduire (blasphèmes, langage sexiste, etc.). Mais qu'est-ce que le *political correctness* ? A. Pym est *pour* la traduction, pour *tout* traduire pour faciliter la coopération. Le traducteur n'est pas membre d'une seule culture confessionnelle ou nationale. Il se trouve dans plusieurs cultures à la fois, dans un espace interculturel, au carrefour des cultures :

[...] le marin ne sera jamais entièrement responsable de la nature du vent, des consignes de l'armateur, ni du reste des facteurs en jeu. De même, on ne saurait rejeter sur le traducteur la responsabilité de la qualité du texte de départ, du client, des normes en vigueur, de sa rémunération. Il n'empêche, la responsabilité du marin commence lorsqu'il lève les voiles, celle du traducteur lorsqu'il décide de traduire ou de ne pas traduire (99).

Une autre spécialiste de la traduction, Teodora Cristea se dit pour la traduction du culturel et ses arguments sont d'ordre strictement linguistique :

La confrontation de deux langues naturelles dans le transfert des messages révèle d'une part une structuration générale commune qui

permet la traduction et l'existence de zones faiblement idiomatisées et d'autre part des différences qui attirent des perturbations dans la transmission des données de l'expérience (17).

Une chose est certaine et reconnue à l'unanimité : quand on traduit à partir de sa propre langue, depuis l'élément de sa propre culture, on trahit l'originalité de l'original, sa force, sa portée. La traduction peut gommer sa nouveauté, édulcorer l'effet de transformation qu'elle exerce sur son propre milieu. C'est pourquoi on recommande de fuir la tentation de régression à une sorte d'« obsessionalisation » du texte-source (Ladmiral, 1996 : 93). Dans le cadre d'un nationalisme réciproque, on recommande qu'un Français traduise vers le français, un Roumain, vers le roumain, et toutes les « bonnes » traductions en témoignent. C'est un desideratum que je reconnais quelquefois utopique formulé comme : « féconder le Propre par la médiation de l'Étranger » (Berman, 1995 : 16).

L'éthique du traducteur pourrait se résumer finalement en renvoyant à l'étude de Paul Ricœur : soi-même *comme* [en tant qu'] un autre. À présent, le cœur de l'éthique de la traduction n'est plus la notion de fidélité, mais celle généreuse d'*hospitalité langagière* : le *hostis* n'est plus « l'hostile », « l'ennemi » au sens étymologique, mais « l'invité » et « l'amphitryon » à la fois.

Traduire les désignateurs culturels : acclimatation ou dépaysement ?

Le culturel révèle donc les exigences et les dilemmes du métier de traducteur. L'élément culturel est un lieu de résistance très solide à la traduction. Le traducteur littéraire est amené à s'interroger sur cette problématique : a) y a-t-il un écart ou non entre la culture de départ et la culture d'arrivée ? b) l'universel culturel du texte d'arrivée est « acclimaté » ou « exotisé » ? c) devrais-je être transparent ou invisible dans ma traduction ? devrais-je être sourcier ou cibliste ? d) quelle est l'attitude à prendre : naturalisante ou dépayesante ?

Lorsque J.-R. Ladmiral affirmait dans un beau paradoxe célèbre déjà que le traducteur est condamné à être libre, et, par voie de conséquence, que c'est éminemment un décideur, il provoquait des débats nécessairement ardues. De surcroît, Umberto Eco donnait les visions du monde mutuellement incommensurables et montrait des incidents culturels inévitables dus lors de la traduction d'une langue à l'autre (42). Les choses concrètes les plus banales comme les produits alimentaires et ménagers, surtout quand ils sont désignés par procédé métonymique par la simple marque s'avèrent des casse-tête.

Pour combler la lacune socio-culturelle, il y a deux attitudes possibles à la portée du traducteur sans être pour autant deux seules options absolues / absolutistes :

- 1) *l'acclimatation / la naturalisation* du texte d'arrivée (ou *l'adaptation*, choisir un équivalent dans la socio-culture d'arrivée).

Cette première stratégie traductive mène à ce que L. Venuti appelle dans le cadre de sa théorie du *cultural turn*, la *domestication*, ayant comme résultat une

traduction métissée qui annule la distance entre les cultures, dans un style transparent, fluide, facile, harmonieux, invisible, naturel pour les lecteurs appartenant à la culture cible. Donc, les textes émanant d'une culture faible et traduits vers une culture forte ont tendance à être « domestiqués », naturalisés. C'est la traduction ethnocentrique bermanienne : pour l'Américain Flintstone, les Français ont fabriqué « Pierrafeu », en roumain « Cremene ». *L'acclimatation* est vue comme une manie à éviter, la tendance extrême de la domestication. C'est niveler le texte étranger pour lui faire passer la rampe et le rendre digeste. C'est raboter pour éliminer ses excroissances étrangères et bizarres. C'est l'édulcorer pour ne pas choquer le lecteur, le tronquer pour ne pas offusquer et, pire, pour ne pas susciter l'admiration envers l'Autre. Censure et expédients conduisent à la « francisation », à la « roumainisation », dans notre cas.

2) *le dépaysement / la conservation du trait culturel original* (accompagnée ou non d'une périphrase explicative) à l'aide d'emprunts et de calques, afin de chercher à produire un effet d'exotisme.

Cette seconde stratégie mène à la *foreignisation* qui entraîne, certes, une expansion de l'unité traductive cible. Les textes émanant d'une culture forte et traduits vers une culture plus faible ont tendance à être « exotisés ». C'est la *traduction littérale* par laquelle on reconnaît et reçoit l'autre chez soi, et on laisse se manifester l'étrangeté de l'original (Berman, 1999: 50). Georges Mounin attirait l'attention sur la beauté d'une expression étrangère :

L'expressivité d'un mot étranger consiste en la nouveauté de l'image verbale qu'il offre par différence avec le français, mais pour le sujet parlant dans cette langue étrangère, cette image verbale est généralement usée, aussi inaperçue que les images verbales françaises qui réveillent une oreille étrangère (39).

Dire *fr.* « il y a belle lurette » frappe l'oreille d'un non natif francophone ; en roumain on traduira « de când lupu' cățel », expression plus intéressante puisque plus imagée que le neutre « depuis longtemps ». *Le dépaysement* est aussi une tendance extrême¹. Un traducteur sourcier respecte les dires de l'Autre, au point même d'offrir un calque du texte étranger. C'est violer / violenter sa propre langue.

Les désignateurs culturels sont des signes renvoyant à des référents culturels, à des *realia* spécifiques à une culture donnée, appelés *lato sensu* des culturèmes. Ce sont des noms communs et des noms propres qui touchent plusieurs champs conceptuels : la vie quotidienne (l'habitat, les unités de mesure, la gastronomie), ainsi que l'organisation sociale (l'institution, la religion, les fêtes, l'enseignement). En désignateurs culturels, ils renvoient soit à de l'universel, à un univers partagé par les deux civilisations (exemples : ville, roi, président, la Cène) ou bien à une spécificité, à une représentation spécifique d'une certaine culture (*roum.* Fătălău, Procust). Ce sont, somme toute, un phénomène de société, témoin d'une information culturelle, qui ne se décompose plus dans d'autres micro-unités afin de saisir son sens et de la traduire. L'opération de décomposition entraînerait une perturbation dans la réception correcte du sens par le destinataire (lecteur,

traducteur, etc.) et, par voie de conséquence cela produirait l'altération de l'intention de l'auteur (Lungu-Badea 32-35)².

Dans la traduction littéraire, les spécialistes recommandent que le transfert des culturèmes se réalise par des commentaires et des notes explicatives en bas de pages, stratégie que je ne peux pas accepter ou rejeter de manière catégorique vu la complexité et la diversité des situations. Il y a des spécialistes qui sont pour :

La conception de l'intraduisible relève d'une conception ethnocentrique de la traduction, analogue à une écriture intralinguistique qui gomme la référence à l'étrange. Dans la mesure où elle est un phénomène transculturel la traduction doit accueillir l'étrange et éventuellement l'expliquer en note, la note de traducteur n'a rien d'infamant, elle fait partie du voyage dans une autre culture (Ballard, 1993 : 254).

Dans le transfert du socio-culturel, les difficultés de traduction des termes qui évoquent des réalités spécifiques d'une certaine communauté linguistique sont issues de la méconnaissance des réalités en question. L'emploi figuré de telle ou telle expression porte la marque des conditions locales spécifiques. Le traducteur est obligé de procéder à une compréhension des allusions historiques et de les rendre transparentes. Finalement, le découpage de l'univers et les catégories de la connaissance apparaissent identiques pour tous les hommes.

Dans un article qui a déjà fait date dans l'histoire de la traduction littéraire, « Les stratégies de traduction des désignateurs de référents culturels », Michel Ballard proposait deux stratégies dans la traduction des culturèmes (2005 : 125-153) :

- 1) préserver l'intégrité et par là l'étrangeté du terme d'origine, par :
 - a) *le report* (en raison de trou lexical ou dans le désir de préserver l'élément d'authenticité du texte de départ) ou *l'incrémentation* opération qui consiste à introduire le contenu d'une note ou une forme d'explicitation du sens dans le texte à côté du référent culturel (exemple « qui jouait *un opéra de Gilbert et Sullivan* [...] », *ibidem* : 134). Dans mon expérience de traductrice, j'ai constaté que l'incrémentation est une pratique courante et efficace dans tout texte si l'on veut assurer le contact interculturel
 - b) *la standardisation* ou bien
 - c) *le report assorti d'une explicitation du sens* ; et
- 2) favoriser l'expression du sens, en rompant les attaches avec le nom d'origine.

Il est absolument obligatoire de traduire les connotations culturelles de type sémantique dans le texte d'arrivée parce qu'elles engendrent des associations mentales et des valeurs implicites dans le texte de départ. Les mots français *dépaysement*, *marivaudage*, *aigrefin*, *bérézina*, *savoir-vivre*, sont donnés comme des exemples réputés difficiles dans la traduction sans arrière-plan culturel socio-historique. S'ajoutent *fondue*, *choucroute*, *tartiflette*, *raclette*, etc., tous les termes relevant de la gastronomie, mais il est impossible de faire un inventaire exhaustif³.

En étudiant d'abord le français, sa langue, sa culture, sa civilisation, en commençant à traduire après, j'ai été amenée à saisir les nuances d'une langue implicite, vague, particulièrement narcissique, dans sa grammaire déjà : on dit *je* là où d'autres langues privilégient la voix passive et l'action en soi. C'est une langue où l'on peut exprimer l'intimité et le secret par un minimum de moyens, en disant tout en faisant semblant de ne pas dire, en parlant des questions privées en présence de quelqu'un qui ne partage pas le code (Treps, 2007 : 364).

Les mots hors du contexte sont vides. L'allemand est une langue très précise, pragmatique, les mots sont composés par simple juxtaposition. Alors, traduire un culturème allemand est un beau pari. Comment traduire en français ou en roumain le « simple » mot *Mutterseeleallein*, composé de trois mots *mère* + *âme* + *seul* signifie « connaître la solitude de ceux qui ont été abandonnés par leur mère » ? ou le mot *Schadenfreude*, fait de *plaisir* + *dégât* signifie « plaisir pris au malheur, à la destruction ». Traduire par *sadisme* ? Impossible de trouver un équivalent en un seul mot en français ou en roumain.

Parfum oriental des mots voyageurs

Un traducteur sourcier respecte les dires de l'Autre, au point même d'offrir un calque du texte étranger. L'exemple suivant est fabriqué par Marie Treps (2003 : 71)⁴. Le texte est truffé de mots d'origine orientale voyageant comme des cartes postales envoyées de loin. Ces mots parfument par leur sonorité et provoquent chez le lecteur des impressions dicibles sur des réalités exotiques, autres que les nôtres. Je suis passée à la traduction seulement après avoir fait une recherche pour trouver le sens exact des mots mis en évidence en italiques et caractères gras.

Smala

Je passais les vacances dans un petit *bled*, chez mon grand-père. Il était *toubib*. Le soir venu, on s'installait sur un vieux *sofa cramoisi* pour une partie *d'échecs*, lui *sirotant une tasse de café*, moi dégustant un *sorbet à l'orange*.

Des effluves de *lilas*, de *jasmin* nous arrivaient du jardin où mon frère qui avait passé toute sa sainte journée à réviser son *algèbre*, cavalait dans tous les *azimuts* avec le chien, un *sloughi* nommé *Pacha*. Quel *ramdam* ! « Arrête de faire le *zouave*, tu vas me rendre *maboul* ! Non, mais quel *souk* !

Printre ai mei / Cu neamul meu

Îmi petreceam vacanța într-un sătuc / cătun, la bunicul meu. El era doctor militar. La căderea serii, ne așezam pe un divan vișină putredă / stacojiu ca să jucăm o partidă de șah, el sorbind o ceașcă de cafea, eu, savurând un șerbet de portocale.

Dinspre grădină ne veneau miresme îmbietoare de liliac și iasomie, unde fratele care-și petrecuse toată ziua recapitulând la algebră, zbenguindu-se în toate direcțiile cu câinele, un ogar pe nume Pacha. Ce tâmbălău ! „N-o mai face pe zuavul, o să mă tâmpești ! Ce mai bazar ! O

Un vrai *capharnaïm* ! », lui criaient grand-mère lasse de retrouver saccagées ses chères *tulipes*.

Le *caïd* des *chiffres* rejoignait alors la *smala* et prenait sa *guitare*. Grand-mère, cette fois-ci ravie, s'enroulait dans un *châle écarlate*, rassemblait sa longue *jupe*, et s'allongeait sur son *tapis chamarré*.

Grand-père tentait de cacher un sourire derrière ses moustaches... « Mon *odalisque* s'installe » disait-il, rêveur. J'en profitais pour reprendre l'avantage [...] « Tu vas encore gagner ma *gazelle* ! » Je crois que grand-père aidait un peu le *hasard* [...].

adevărată harababură !” striga bunica, sătulă să-și găsească scumpele ei lalele călcate în picioare.

Stăpânul cifrelor se întorcea printre ai săi și-și lua chitara. Bunica, încântată acum, se înfășura într-un șal stacojiu, își aduna fustele și se așeza pe un covor înzorzonat.

Bunicul zâmbea pe sub mustăți. „Curtizana se face comodă”, spunea el visător. Eu profitam ca să câștig o mutare.” Iar o să câștigi căprioara mea !” Cred că bunicul forța puțin destinul [...].

Commentaires sur quelques désignateurs culturels orientaux

Ce texte a de quoi faire *kiffer* les amateurs de mots « parfumés » dont le sens étymologique a changé ou non, mots qui ont acquis des connotations au fil des siècles. « Avec toute la *smala* » dit-on en français pour parler d'une famille nombreuse. Ayant le sens primaire de « terrain, contrée, pays », le mot *bled* a une connotation péjorative à présent et désigne une localité perdue dans la campagne, un endroit où il ne se passe pas grand-chose. Comme *zénith* et *nadir*, *azimut* désigne un repère astronomique, d'où l'expression « courir tous les azimuts ». Dès le XIII^e siècle, *chiffre* (étym. = « vide ») entre en français et un siècle plus tard, *algèbre*. Comme boissons : *sirop* et *sorbet* sont des mots jumeaux, et depuis le XVII^e siècle, le *café* reste une pratique sociale courante dans certaines cultures. Les fleurs citées apparaissent dès le XVI^e siècle dans les fameux jardins du sultan turc Soliman le Magnifique. Pour *faire le zouave*, on a l'équivalent *faire le guignol* (à cause de l'uniforme rouge des soldats de la tribu kabyle intégrée dans l'armée française ?) mais pas *maboul* (étym. = « idiot, fou »). D'autres titres sont entrés en français comme *caïd*, *pacha* et *toubib*, voire *odalisque*. À part *tapis* (étendu au sol ou suspendu comme une tapisserie), *divan*, *sofa*, *ottomane* et *alcôve* sont couramment utilisés en français pour « meubler » l'intérieur. Quant aux animaux : *sloughi* est un lévrier d'Afrique du Nord, *chacal*, *tigre*, *girafe*, *alezan* viennent de l'arabe, et surtout *gazelle*, entré dans l'imaginaire affectueux (dans l'argot des banlieues, les filles blanches ou noires aux longues jambes sont des gazelles...) *Capharnaïm* : ce mot rare, entré en français au XVII^e siècle, signifie étymologiquement « lieu empli d'objet en désordre », il connaît depuis une belle histoire, Honoré de Balzac le chérit bien, Guillaume Apollinaire l'emploie élégamment dans ses poèmes.

Coda : Non seulement le français est truffé de mots de toutes les langues et toutes les cultures, mais l'Europe, l'Asie, l'Afrique et les Amériques ont généreusement hérité du français des termes culturels, des mots passe-partout avec leurs variantes sémantiques : *merci, pardon, bonjour, Madame, charme, rendez-vous, chic, corset, soutien-gorge, négligé, boulevard, terrasse, chaise-longue, lampe, bureau, divan, bibliothèque, parquet, passage, canal, pension, hôtel*, etc. Dans la gastronomie surtout, il y a des mots qui ont fait carrière : omelette, champignon, mayonnaise, sauce, crème brûlée, profiterole, éclair, etc.

Pour faire le point

Dans cette étude je n'ai dressé qu'un jalon dans le cadre d'une recherche plus poussée que j'ai entamée sur les difficultés issues du transfert du culturel (cf. Andrei, 2014).

Le traducteur littéraire qui s'interroge sur comment traduire les concepts liés aux *realia* de la culture source, les *culturèmes*, devrait procéder, avant d'entamer la traduction proprement dite, à une analyse des conditions socio-culturelles (normes, valeurs, idéologies, histoire) du texte de départ, doublée d'une analyse des conditions cognitives du lecteur potentiel (l'état de son savoir théorique, de ses réactions émotionnelles et esthétiques) tout en tenant compte du fait que toute langue véhicule un implicite culturel qui lui est propre et que la traduction sert de dispositif qui en permet l'explicitation, la « désimplicitation », donc assure une sorte de fonction d'anamnèse cathartique (Ladmiral, 1996 : 100). Le traducteur arrivera, certes, à une bonne traduction-palimpseste si la langue d'arrivée est assez souple et flexible pour se laisser modeler, pour ne pas se laisser défigurée. Dans un article dont le titre montre l'alternative extrême présentée *supra*, « La traduction : entre enrichissement et intégralité », Michel Ballard insistait sur le talent créatif du traducteur littéraire en tant que « peseur de mots » (et « peseur d'âmes » dira Umberto Eco). Le traducteur reste un médiateur culturel par excellence :

La traduction est véritablement un creuset où se forment et se régénèrent les langues et les cultures. La vie sociale est faite d'échanges, et les langues en tant qu'institutions sociales participent de ce jeu où l'identité est sans cesse remise en question, mais aussi enrichie par les contacts avec l'extérieur, avec l'autre. L'autarcie culturelle et linguistique risque souvent d'être un appauvrissement ou un dessèchement au moyen d'expression et de générer un tarissement de la créativité (2006 : 174-175).

Donc, de la souplesse et de la vigilance dans la conservation de l'intégrité du texte de départ et de sa culture, toutes deux doublées d'un comportement actif et critique dans la formation du jugement et du goût.

Dans le texte traduit et commenté ci-dessus, j'ai mis en évidence le fait que *l'adaptation* est le procédé le plus approprié pour traduire les réalités

socioculturelles spécifiques et que les trous lexicaux posent des problèmes au traducteur obligé de faire preuve d'adresse en toute circonstance, de retransmettre les connotations socio-culturelles au même endroit du texte ou bien *la compensation* (récupérer pertes et connotations en cours de route). Le conseil sera de fuir les extrêmes : faire beau ou défigurer. La traduction serait donc une « langue troisième », un corollaire, un palimpseste, fluide dans « la fluidité effectuée un travail d'acculturation qui naturalise le texte étranger ». Cela est possible si la langue d'arrivée est souple et flexible pour se laisser modeler, non pas défigurer. Il faut faire des courbettes linguistiques, de la gymnastique, des périphrases et des circonlocutions. « La vision du monde », terme tellement galvaudé, mais bien commode exprime le concept de traits innés qui affleurent le texte et dont l'écrivain n'a pas conscience. Il est importun de demander à un auteur « ce qu'il a voulu dire ». Il orientera le traducteur vers une interprétation précise, souvent réductrice parce que l'auteur est souvent le pire exégète de son texte.

Septième cité gouvernée par un « observatoire des faits de langue et de culture en situation de communication » (Gile 265), la traduction n'a plus rien de la redoutable malédiction babylonienne, c'est, tout au plus, un *modus vivendi, amandi, sentendi, parlandi* et, en reprenant une belle formule consacrée par une professionnelle, le traducteur est un « marieur empathique des cultures » (Wuilmart 236). Je reviens sur la notion *d'empathie* qui est un tropisme. Un facteur indispensable pour éviter la normalisation est *l'empathie* : le bon traducteur éprouve du mimétisme, une sorte d'identification avec le texte dont il capte « la voix »⁵. L'identification se situe plutôt sur le plan des affects, transcendés ou esthétiquement sublimés qui se déchantent dans la mélodie et le rythme textuels. Le traducteur devrait cesser de se complaire dans le carcan de sa langue, la traiter comme un organe vivant, porteur de germes enfouis mais susceptibles d'être développés, la considérer comme une terre d'accueil désireuse de récolter d'autres visions du monde.

Notes

¹ Pour illustrer la difficulté de traduire les mots-culture, *dépaysement* est un bel exemple, *roum.* = *dezțelenire, deșrădăcinare* ?

² L'apparition de la notion de *culturème* est due à la variété des phénomènes et des réalités qu'il désigne et renvoie à un contexte et à une situation extralinguistique, d'où sa nature historique, culturelle, littéraire (cf. Lungu-Badea, 27-28).

³ Par exemple, les termes des sous-cultures tels que *angl.* *teddy boys, mods, rockers, punks, skinheads*, soulèvent de vraies difficultés de traduction dans la culture d'arrivée. Le repérage est plus aisé dans le cas d'un nom propre, le traducteur déclenche rapidement sa recherche, de nos jours, grâce aux moteurs de recherche sur Internet.

⁴ Dans *Les mots voyageurs. Petite histoire du français venu d'ailleurs*, Paris : Seuil, 2003, Marie Treps fait six voyages : 1) celui d'Orient rassemble les mots arabes, hébreux, sanskrits, persans, turcs, grecs et maghrébins - dont j'ai tiré mon extrait à traduire ; 2) celui des mers du Nord - mots néerlandais et scandinaves ; 3) celui au nord et au centre

de l'Europe – mots allemands, slaves et hongrois ; 4) celui au-delà des Pyrénées et aux confins des cartes – mots espagnols, portugais, amérindiens, africains et asiatiques ; 5) celui au-delà des Alpes et en Méditerranée – mots italiens ; 6) celui outre-Manche et outre-Atlantique – mots anglais et américains. Dans C. Andrei, *Vers la maîtrise de la traduction littéraire. Guide théorique et pratique*. Galați : Galați University Press, 2014, j'ai traduit et analysé dans les annexes du livre plusieurs extraits illustratifs.

⁵ Dans le milieu des professionnels de la traduction, on lance souvent cette provocation : « Dis-moi qui tu traduis, et je te dirai qui tu es ! », l'auteur traduit étant une carte de visite obligée du traducteur.

Références bibliographiques

- Andrei, Carmen. *Vers la maîtrise de la traduction littéraire. Guide théorique et pratique*. Galați : Galați University Press, 2014.
- Ballard, Michel (éd.). *La Traduction à l'université. Recherches et propositions didactiques*. Lille : Presses Universitaires de Lille, collection « Travaux & recherches », 1993.
- . « La traduction : entre enrichissement et intégralité ». M. Ballard (éd.). *La traduction, contact des langues et de cultures* (2), Arras : PU d'Artois, 2006, p. 174-175.
- . « Les stratégies de traduction des désignateurs de référents culturels ». M. Ballard (éd.), *La traduction, contact des langues et de culture* (1), Arras : Presses Universitaires d'Artois, 2005, p. 125-153.
- Berman, Antoine. *L'Épreuve de l'étranger, Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Paris : Gallimard, 1984, collection « Essais », n° CCXXVI, col. « Tel », 1995.
- . *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*. Paris : Seuil, collection « L'ordre philosophique », 1999.
- Cristea, Teodora. *Contrastivité et traduction*. București : Editura Universității din București, 1982.
- Eco, Umberto. *Dire presque la même chose. Expérience de traduction*. trad. Myriem Bouzaher, Paris : Grasset, 2007.
- Gile, Daniel. *La traduction. La comprendre, l'apprendre*. Paris : Presses Universitaires de France, collection « Linguistique nouvelle », 2005.
- Ladmiral, Jean-René. *Traduire, théorèmes pour la traduction*. Paris : Payot, collection « Petite bibliothèque Payot », n°. 366, 1979.
- . « Traduction et communication interculturelle ». Lucette Collin et Burkhard Müller *La pédagogie des rencontres culturelles*, Paris : Anthropos, 1996, p. 89-103.
- Lungu-Badea, Georgiana. *Teoria cultuuremelor, teoria traducerii*. Timișoara : Ed. Universității de Vest, 2004.
- Mounin, Georges. *Les belles infidèles*. Paris : Les Cahiers du Sud, 1955.
- Pym, Anthony. *Pour une éthique du traducteur*. Arras : PU d'Artois, 1997.
- Ricœur, Paul. *Sur la traduction*. Paris : Bayard, 2004.
- Treps, Marie. *Les mots migrants. Les tribulations du français en Europe*. Paris : Seuil, 2007.
- . *Les mots voyageurs. Petite histoire du français venu d'ailleurs*. Paris : Seuil, 2003.
- Venuti, Lawrence. *The Translation Studies Reader*. London-New York: Routledge, 1995.
- Wuilmart, Françoise. « Le traducteur littéraire : un marieur empathique de cultures ». *Méta*, 35. 1 (1990) : 236-242.

La traduction de certains traits de français familier en patois du Banat chez Paul Miclău

Tamara CEBAN

Université « Spiru Haret », Bucarest, Roumanie

Résumé

Généralement, la traduction dans une autre langue peut être considérée comme une nouvelle création de sens, une nouvelle interprétation. C'est justement le cas de la traduction du volume *Roumains déracinés* du français en roumain, faite par P. Miclău. L'auteur-traducteur a beaucoup réfléchi sur la problématique de la traduction en roumain de certains traits de français familier parce que ces termes n'ont pas d'équivalent en roumain. C'est pourquoi, il lui est venu le réflexe de recourir au patois du Banat, qui d'ailleurs, il lui était très connu. On peut donc cataloguer les mots banatois comme des mots de couleur locale, mais qui pour l'auteur-traducteur sont des termes qui lui rappellent un retour à son être. *Roumains déracinés* est un roman dont on décrit une histoire effrayante d'une famille de paysans roumains de Banat qui a été disloquée d'une province à l'autre dans des conditions féroces pendant la période communiste. D'autre part, c'est une sorte de roman autobiographique où l'auteur voulait décrire le cadre de son existence.

Notre analyse portera sur la traduction des termes banatois utilisés dans *Dislocații* que nous allons illustrer par zones d'intérêt, c'est-à-dire, occupations, manifestations humaines, plantes, objets, etc.

Mots-clés : *traduction, français familier, patois banatois, zones d'intérêt, sens, possibilités de traduction.*

Abstract

Usually, the translation from one language into another can be regarded as the creation of a new meaning, of a new interpretation. Such is the case of the Romanian translation of P. Miclău's *Roumains déracinés*, done by the author-translator himself. P. Miclău was deeply committed to the study of the issues related to translating some aspects of the French colloquial speech into Romanian, given the fact that French colloquialisms have no Romanian equivalents. In this respect, P. Miclău had the brilliant idea of transposing them into the Banat dialect, which he knew extremely well. The words in the Banat dialect can be envisaged as words with a "local flavour"; nevertheless, to P. Miclău, they are symbolic reminders of the return to his place of birth, to his place of origins. *Roumains déracinés* is a novel in which the author describes the excruciating story of a Romanian peasant family from Banat, dislocated from their home region to another region, enduring fierce hardships, during the communist regime. Our paper will focus on examining the Banat dialect equivalents used in the Romanian version of *Roumains déracinés*, entitled *Dislocații*. To illustrate these Romanian equivalents, we will divide them on interest areas, namely: trades and occupations, human manifestations, plants, objects, etc.

Keywords: *translation, colloquial speech, Banat dialect, interest areas, meaning, translation possibilities.*

La traduction dans une autre langue peut être considérée comme une nouvelle création de sens, une nouvelle interprétation. D'habitude, on fait des traductions de la langue maternelle vers la langue étrangère, mais il existe aussi et le contraire: de la langue étrangère vers la langue maternelle. C'est justement le cas de la traduction du volume *Roumains déracinés* du français en roumain, faite par Paul Miclau, qui était un très bon connaisseur de la langue française, parfaitement bilingue. « Drôle de boulot que de se traduire soi-même », disait l'auteur (P. Miclau, 2004:18). L'auteur-traducteur « a décidé d'être fidèle à l'original, même si celui-ci avait une vision parfois ethnologique de la chose, significative pour un lecteur français, mais assez redondante pour un Roumain » (*ibidem*). P.Miclau a beaucoup réfléchi sur la problématique de la traduction en roumain de certains traits de français familier parce que ces termes n'ont pas d'équivalents en roumain, le roumain ne disposait pas du même registre. C'est pourquoi, il lui est venu le réflexe de recourir au patois du Banat, qui d'ailleurs, il lui était très connu. Dans la traduction, il a introduit « des trucs paysans que les Banatais savouraient, mais qui étaient un handicap pour les snobs de Bucarest » (*ibidem*). Selon Jadwiga Cook, « le traducteur est donc souvent obligé de sortir des sentiers battus et de chercher ailleurs des solutions pour rendre dans la langue cible le caractère familier des propos des personnages ».

On peut donc cataloguer les mots banatois comme des mots de couleur locale, mais qui pour l'auteur-traducteur sont des termes qui lui rappelle un retour à son être.

Roumains déracinés est un roman dont on décrit une histoire effrayante d'une famille de paysans roumains de Banat qui a été disloquée d'une province à l'autre dans des conditions féroces pendant la période communiste. D'autre part, c'est une sorte de roman autobiographique où l'auteur voulait décrire le cadre de son existence.

Il faut préciser que *Roumains déracinés* est le premier volume en français, écrit en 1985, il a été publié d'abord en traduction roumaine sous le titre *Comoara* (*Le trésor*, 1989), fortement censuré, puis intégralement en deux volumes, avec le titre *Dislocatii*.

Paul Miclau a publié en France le volume *Roumains déracinés* en 1995 pour lequel il a obtenu le prix de l'Association des Écrivains de Langue Française.

Dans une interview, l'écrivain Paul Miclau a soutenu que le volume *Roumains déracinés* est l'une des œuvres la plus proche de son âme, volume qui n'a pas pu être publié en français en Roumanie, parce qu'il aurait été censuré d'une manière stalinienne. C'est plutôt un roman poétique (voir M.Gyurcsik, 1999), quoiqu'on rencontre des voix qui disent qu'il s'agit d'un texte postmoderne, car il contient peu de fiction par rapport au réel quotidien. Ce roman a eu un grand succès en France étant lancé quatre fois y compris au Conseil de l'Europe. Toutes les traductions faites par Paul Miclau ont été comme une „aventure” assez compliquée, qui se sont déroulées sur trois directions:

1. La traduction professionnelle – la propre traduction de la thèse de doctorat *Le signe linguistique*, publiée en 1970 à Paris, aux éditions

Klincksieck, dans laquelle le signe était interprété au niveau saussurien. La variante en roumain *Semiotica lingvistică* (1978) a été publiée à la maison d'éditions Facla, à Timisoara, qui est devenue un titre de référence dans le domaine. Le texte original repose sur les structures françaises, en reste, pas beaucoup d'aménagement.

2. La traduction en prose – le paradoxe de l'autotraduction. L'auteur ne sait pas le point d'arrivée de sa traduction. C'est le cas de *Roumains déracinés*.
3. La traduction poétique. La question primordiale pour cette direction était comment traduire en français un texte poétique? Chez P.Miclau on traduit par les moyens d'alexandrins. C'est le cas de ses sonnets au nombre de presque 2300, parmi lesquels une moitié a été traduite en français et en roumain. En ce qui concerne les sonnets roumains, l'auteur a adapté le vers roumain à l'alexandrin français ; il a constamment utilisé le vers de 12-13 syllabes avec césures masculines et rythmes de fond iambique. Cela représente une importante innovation dans l'évolution du sonnet roumain, marquée par le recours quasi-systématique à l'hendécasyllabe.

La version française du roman *Roumains déracinés* nous offre la clé pour transcoder la version en roumain. Le discours familier du texte français n'a pas été forcé par l'auteur parce qu'il a eu ce sentiment, étant donné ses connaissances en français et la pratique de ce discours avec ses étudiants à Montpellier.

Le problème que nous proposons dans notre recherche est la traduction de certains traits de français familier en patois du Banat que nous allons les illustrés par zones d'intérêt, c'est-à-dire, degré de parenté, manifestations humaines, objets, nourriture, plantes et autres intérêts. Zone 1:

Degré de parenté	
Mais dans ce sens il devrait passer la parole à son oncle (9).	Pentru asta ar trebui să dea cuvântul lui uică-su , vestit geolog amator (11).
Ton grand-père Simion est descendant de la famille d'un prêtre, mais du village voisin (11).	Taica este și el coborâtător dintr-o familie preotească, dar din satu vecin (14).
Tu te rappelles? dit tante Anne à sa belle-soeur (20).	Îți aduci aminte? spune ceica (28).
Non, tonton , c'est au taureau qu'il faut (36).	Nu, uico Paule, trebă musai un bic (51).

Paul Miclau qui écrit pour un public francophone, emploie des termes spécifiques du discours familier pour „impressionner” un lecteur plus proche au niveau de la communication. En français l'auteur recourt souvent au synonyme familier *tonton* pour *oncle* et le patois du Banat, à la place de *unchi*, le traducteur choisi le terme *uica*; pour *tante* - *ceica*; pour *grand-papa* - *taica*. Du point de vue des procédés de traduction, on remarque une traduction fidèle. Zone 2:

Manifestations humaines	
<i>Il faut travailler</i> dur et surtout „faire gaffe” (9).	Trebuie <i>să lucri</i> țăpăn și mai ales să fii cu băgare de seamă (12).
Dans la lumière sacrée du dimanche <i>on cause</i> (25).	<i>Givănim</i> în lumina sfântă de duminică (35).
Grand-mère apportait le baquet pour que le sang <i>ne salisse pas</i> l’endroit (29).	Maica aducea <i>lăvoru</i> pentru ca sângele <i>să nu ime</i> locul cu pricina (40).
Je vais me coucher sur le foin dans la grange; autrement, <i>je suffoque</i> (16).	Am să mă culc pe fânul din <i>șofru</i> ; altfel îmi vine iar <i>greomântu</i> (22).

Le traducteur Paul Miclau fait appelle en roumain aux termes qui appartiennent au trésor du Banat pour faire le lecteur roumain « choisir judicieux » certaines valeurs significatives. Ainsi pour le verbe *causer*, le traducteur propose le verbe *a givăni* propre au patois banatois, synonyme du verbe *a discuta*; de même pour le verbe *salir*, on propose son équivalent banatois - *a imi*, synonyme du verbe *a murdări*, *a păta*. Quant au verbe *suffoquer*, le traducteur emploie le nom *greomântu*, synonyme avec *sufocare*, *astmă*. Cette couleur locale que le traducteur offre est une grande satisfaction pour les lecteurs du Banat, mais pour le reste, c’est assez difficile de comprendre leur sens sans faire appelle au dictionnaire argotique.

Zone 3:

Objets	
Et puis on rentrait tous, dans <i>la charette</i> (13).	Și hai spre casă, cu toții-n <i>cocie</i> (17)
Les gosses s’amusent dehors sur <i>la terre battue</i> , en jouant à une sorte de golf primitif (15)	Puștii se joacă de-a poarca pe <i>socac</i> , un fel de golf primitif (19).
Tu noues le sac, le passes sur <i>le manche</i> de la faux, arranges un peu ta chemise blanche et tes larges caleçons (16).	Înnozi straița la gură, o pui pe <i>dârjala</i> de la coasă, îți chitești cămașa albă și izmenele largi (21).
Il y a une <i>assiette</i> pleine de „bontés”: oeufs, saussissons, fromage (21).	Fiecare ia <i>cineriul</i> plin de bunătăți: ouă, cărnați, brânză (28).
Grand-mère apportait <i>le baquet</i> pour que le sang ne salisse pas l’endroit (29).	Maica aducea <i>lăvoru</i> pentru ca sângele să nu ime locul cu pricina (40).
Il n’y a pas longtemps, grand-père t’a accompagné en ville, muni d’une <i>corbeille</i> de raisins (30).	Nu cu multă vreme înainte, taica te-a dus la oraș, luând cu el o <i>cotârîță</i> de struguuri (40).
Papa, m’as tu acheté un <i>canif</i> ? (65).	Tati, mi-ai cumpărat o <i>briptă</i> ? (93).
On met une <i>couverture</i> sur la bête, qui recouvre tout, y compris le baquet (37).	Se pune o <i>poneavă</i> deasupra vitei, care acoperă totul, inclusiv butoiul (52).
Les objets sont accumulés en tas avec le souci que rien ne manque: outils agricoles, <i>instruments</i> , vêtements, bouffé (137).	Lucrurile sunt adunate în grămezi bine aranjate pentru ca nimic să nu lipsească: unelte agricole, <i>țăușini</i> , haine, hrană (222).
<i>La charette</i> est pourvue de ridelles en planches étanches (202).	<i>Bocul</i> are loitre dă scânduri bine-ncheiate (93).
On met <i>la nappe</i> par terre, on s’assoit tous autour et on mange avec une discrétion telle que si l’on fait bien attention, on entend les ailes du Saint-Esprit passer au-dessus (186).	Punem <i>mesărița</i> jos, ne așezăm roată și mâncăm cu atâta cucernicie încât, dacă luăm aminte, auzim aripile sfântului duh trecând peste noi (64).

Dans cette multitude d’occurrences que nous venons de présenter qui contiennent des objets, nous a fait curieux de pouvoir élucider d’une certaine manière le sens de ces termes en feuilletant un glossaire des mots banatois de P.Miclau dans son livre de vers *Comoriștea* (2009), dans lequel on trouve en quelque sorte l’explication donnée par l’auteur: « Ma langue du Banat se sent bien

pour ceux qui peuvent la lire, je ne l'ai pas transcrite du point de vue de la phonétique comme l'ont fait quelques-uns, compliquant ainsi la lecture pour les natifs et pour les nobles ayant la langue aigue de Valachie. Je présente à la fin de ce livre quelques règles de prononciations pour ces derniers dans l'heureuse hypothèse qu'ils voudraient se pencher sur mon trésor de Comorîștea et choisir certaines « valeurs » [...] et un glossaire pour ceux qui ne connaissent pas ces termes banatois » (Miclău, 2009: 7). Nous nous sommes penché sur ce trésor et nous avons élucidé le sens. Ainsi, pour le terme *cocie* on trouve le sens de *căruță*; pour *socac* - *uliță*; pour *dârjală* (d'origine slave) - *mânerul la coasă*; *cîner* (d'origine française) - *platou*; *lăvor* (d'origine française) - *lighean*; *cotărițe* - *coș din nuiele*; *briptă* - *briceag*; *poneavă* - *scoarță*; *țăușini* - *unelte, instrumente*; *boc* - *căruță cu ladă*; *mesăriță* - *față de masă*. P.Miclău a utilisé ces termes banatois du désir de garder le vrai trésor de sa contrée natale, de ses ancêtres qui lui ont laissé comme trésor cette douce langue. Zone 4:

Nourriture	
Le 9 mars, c'est les „Martyrs”; toute la matinée on mange des crêpes , préparées sur un grand plateau en fonte, à même le feu (15).	La 9 martie sunt Mucenicii; toată dimineața ne îndopăm cu scoverzi , gătite pe plita de fontă uriașă, așezată pe pirostriei (19).
En ville, on les retire à l'avance et on met du sucre à leur place (35).	La oraș se scoate osul înainte, iar în locul lui se pune țucăr (49).
Le premier sillon c'est pour y mettre les grains de maïs et de haricot , mélangés dans une proportion précise, pour que le haricot n'étouffe pas le maïs (42).	Prima brazdă este pentru a pune boabele de cucuruz și de păsule amestecate într-o proporție exactă, pentru ca păsulea să nu sufoce cucuruzul (59).
Tu laisses couler tes larmes dans la spirale de ses feuilles et, diluées par la pluie, elles descendent aux racines pour revenir après dans la „ mamaliga ” que tu mangeras pendant l'hiver (87).	Lași lacrimile sa-ți curgă în spirala frunzelor lui și, diluate de ploaie, ele coboară la rădăcini pentru a se-ntoarce apoi în coleșă pe care ai s-o mănâci la iarnă (131).
C'est comme ça. Fille, prends le baquet, il est déjà plein du lard (183).	Gata. Fiecă ia lăvoru, îi plin dă clisă (59).

Pour cette zone de nourriture, le traducteur nous a offert une variété de termes, auxquels ont trouvé avec difficulté les explications si on n'étudie pas le glossaire, proposé par l'auteur. Pour le terme *scoverzi* il lui correspond son synonyme roumain *clătite*; pour *țucăr* d'origine slave, on a *zahăr*; pour *păsule* - *fasole*; pour *coleșă* - *mămăligă*, d'ailleurs le traducteur emploie et en français le terme *mamaliga*; pour *clisă* - *slănină*. On considère que le recours du traducteur à ces termes prouve le retour à son être. Zone 5:

Plantes	
Le plus pénible c'était entre les champs de maïs , qui attiraient les bêtes (33).	Cel mai nasol era printre lanurile de cucuruz , care atrăgeau vitele (46).
Mais avant, il faut faire la toilette des ceps : les logoter avec des fils de raphia, ou, comme ça devient rare, avec des fils tirés des lanières de tilleul (46).	Dar mai înainte trebuie făcută toaleta ciocoșilor , legatul cu fire de rafie, sau, cum aceasta e din ce în ce mai rară, cu fire dezlipite de pe scoarța de tei (65).
Les „ croix ” ont bien résisté à l'orage (186).	Crâstașii n-au fost doborâți de furtună (63).

Nous assistons ici à une série de lexèmes qui sont employés par le traducteur juste pour laisser le lecteur s’imaginer le beau village banatois, qui se trouve tout près de la frontière serbe, au milieu de la distance entre Moravița et Oravița: *cucuruz* d’origine slave - *porumb*; *ciocoși* - *butuci de vie*; *crâstași* - *14 snopi în cruce*. Zone 6:

Autres intérêts	
<i>Le troupeau</i> s’établit quelque part dans un verger de pruniers; mais certains agneaux, plus chétifs restent à la maison (15).	<i>Cioporul</i> se adună undeva într-o livadă cu pruni; dar unii miei, mai firavi, rămân acasă (20).
„Poudre et poussière”, comme dit l’Écriture: on l’enterra au <i>cimetière des „bêtes”</i> (14).	Praf și pulbere, cum zice Scriptura: am îngropat-o în <i>mormîntu de marvă</i> (18).
Je vais me coucher sur le foin dans <i>la grange</i> ; autrement, je suffoque (16).	Am să mă culc pe fânul din <i>șofru</i> ; altfel îmi vine iar greomântu (22).
Quand arrive le sexe, je trébuche, on tombe tous les deux dans <i>la meule de foin</i> et on se suicide dans l’étreinte (18).	Când se dezlănțuie carnea, mă clatin, cădem amândoi în <i>poșorul de fân</i> și ne sinucidem în îmbrățișare (24).
Autre épreuve: tu tiens l’oeuf à la main et un autre y jette une pièce de monnaie, à un <i>minimum de distance</i> (20).	Altă încercare: ții oul în mână și un altul aruncă o monedă, la distanță <i>de un șuc</i> (26).
Ce fut une honte, car le blé on le ramasse à l’„aire”, où l’on construit <i>des meules</i> fantastiques (22).	A fost o rușine, căci grâul e adunat la arie, unde se clădesc niște <i>jirăzi</i> fantastice (30).
-Eh, Fleur, t’as pas l’impression qu’il y a six jambes <i>au pieu</i> (30).	Bărbatul ei, la un moment dat: măi Floareo, nu crezi că sunt șase picioare pe <i>strujac</i> ? (42).
Moi, tu sais, c’est pas pour <i>le fric</i> , ça m’intéresse de guérir, de soigner les autres (79)	Mă, e o chestie, nu mă interesează <i>biștarii</i> , eu vreau să vindec, să tratez bolnavii (117).

Cette zone contient des mots qui sont utilisés en français et en roumain pour le discours familier: *fric* (*argent*) en français et, *biștari* - *bani*, *gologani* en roumain, mais aussi *pieu* (*lit*) en français et *strujac* - *saltea din foi de porumb* en roumain. Pour le reste des occurrences on rencontre: *ciopor* pour *turmă*; *șofru* pour *hambar*, *șopron*; *poșor* pour *căpiță de fân*; *jiradă* pour *clai* et *șuc* de l’allemand *schuh*. Pour le lecteur avisé ces termes sont assez connus, pour les autres leur sens est assez difficile de le deviner, ce que fait que le folklore de Banat n’est pas compris étant donné l’ancrage du discours familier.

Pour conclure nous devons mentionner quelques problèmes pratiques et théoriques:

- Le texte français a été écrit sous la pression de la conscience pour le public francophone.
- La surprise de la traduction en roumain: l’auteur a constaté que le public roumain a changé.
- Une traduction très fidèle.
- L’un des paradoxes était que le texte était trop abstrait.
- La version roumaine s’approche davantage de la nature du texte.
- De savoir le registre dans lequel l’auteur a rédigé le texte en français.

- La version française a été écrite en français familier qui se rapproche au français étudiantin.
- Comment traduire en roumain les nuances argotiques? Il est impossible de les traduire.
- C'est la spontanéité: en roumain l'auteur a respecté le langage de ses paysans.
- Pour l'intelligence, c'était un problème, car on devait étudier le dictionnaire pour pouvoir comprendre les mots banatois.
- En matière de la théorie de la traduction prédomine l'équivalence.

Les paradoxes du traducteur en autotraduction: être à cheval sur les deux langues. On peut dire que l'auteur de l'autotraduction et celui qui écrit est un trilingue. En France le roman *Roumains déracinés* a eu un grand succès. La version française en Roumanie est quasi inconnu, mais la version roumaine est assez connue. Le panorama de la traduction de la prose c'est tout à fait un drame pour l'auteur Paul Miclău. Il a évité le piège de l'adaptation, mais il a utilisé la paraphrase. La tonalité impersonnelle est la spontanéité et la sincérité de l'auteur.

Notes

¹ Jadwiga, Cook. « Les marques lexicales du français familier dans la traduction polonaise des dialogues romanesques », *Traduire* [En ligne], 226 | 2012, mis en ligne le 03 février 2014, consulté le 05 mars 2015. URL :
(source : <http://www.traduire.revue.org/162;doi:10,4000/traduire.162>)

Références bibliographiques

- Cook, Jadwiga. *Les marques lexicales du français familier dans la traduction polonaise des dialogues romanesques*, *Traduire*. 226 | 2012, mis en ligne le 03 février 2014, consulté le 05.03.2015. (<http://www.traduire.revue.org/162;doi:10,4000/traduire.162>)
- Gyurcsik, Margareta. « Roumains déracinés – un roman politique/poétique », *Dialogues francophones*, n° 4/1999. Timișoara : Editura Mirton.
- Miclău, Paul. *Comoriștea*. Timișoara: Editura Mirton, 2009.
- . *Universités*. București: Editura Universității din București, 2004.
- . *Roumains déracinés*. Paris : Éditions Publisud, 1995.
- . *Dislocații*. București: Editura Prietenii Cărții, 1994.

Optimismul precaut ca strategie de evitare a eșecului pragmatic în traducere

Elena GHEORGHÎĂ

Universitatea de Stat din Moldova

Résumé

La traduction est seulement convenable si elle rend l'intention communicative de l'expéditeur au plus haut niveau possible de l'équivalence sans casser la norme et l'utilisation de la langue cible. Cela signifie que les particularités culturelles ainsi que personnelles de l'expéditeur doivent être considérés. Ainsi, la décision à l'égard de l'algorithme de la traduction sera prise après examen de facteurs linguistiques et extralinguistiques. En particulier, on va discuter des stratégies pour éviter l'échec pragmatique dans la traduction, en particulier de la stratégie d'optimisme prudent. Nous allons d'abord référence à la notion d'échec pragmatique, ses types et les causes éventuelles de la communication en général et dans la communication interculturelle médiée par la traduction en particulier. Nous allons examiner le rôle du traducteur dans la prévention de l'échec pragmatique en communication interculturelle, tant au stade de communiquer avec l'expéditeur et au stade de transmettre le message de l'expéditeur à l'auditoire. Nous allons fournir des explications et des exemples de façons d'appliquer un optimisme prudent pertinence théorie. Raisons d'optimisme pour éviter naïf dans le message interprétation vont également être fournies.

Mots-clés: *la traduction, l'échec pragmatique, un optimisme prudent, la stratégie de l'interprétation, l'algorithme de la traduction, la communication médiatisée par traducteur.*

Abstract

Translation is only adequate if it renders the communicative intent of the sender at the highest possible level of equivalence without breaking the norm and use of the target language. That means cultural as well as personal peculiarities of the sender must be considered. Thus, the decision with regard to the algorithm of translation will be made after considering both linguistic and extralinguistic factors. In particular, the article will discuss strategies to avoid pragmatic failure in translation, specifically of the strategy of cautious optimism. We shall first refer to the concept of pragmatic failure, its types and eventual causes in communication in general and in intercultural communication mediated by translation in particular. We shall examine the role of the translator in preventing pragmatic failure in translator mediated intercultural communication, both at the stage of communicating with the sender and at the stage of transmitting the sender's message to the audience. We shall provide relevance-theoretic explanations and examples of ways to apply cautious optimism. Reasons to avoid naïf optimism in message interpretation shall also be provided.

Keywords: *translation, pragmatic failure, cautious optimism, strategy of interpretation, algorithm of translation, translator mediated communication.*

Doar traducerea care redă intenția comunicativă a emițătorului din limba sursă în limba țintă la nivel maxim posibil de echivalență fără a încălca normele și uzul limbii în care se efectuează traducerea, adică ținând cont inclusiv de caracteristicile culturologice și chiar personale ale emițătorului, poate fi considerată adecvata. Folosindu-ne de unele postulate ale teoriei pertinentei vom încerca să înțelegem motivele producerii eșecurilor pragmatice, să identificăm tipurile acestora și să vedem specificul manifestării lor în cadrul comunicării prin intermediul traducerii, inclusiv modurile în care traducătorul le poate preveni atât la etapa comunicării cu autorul, cât și la etapa transmiterii mesajului său către auditoriu.

Comunicarea este o activitate destul de riscantă. Chiar dacă ne oferă beneficii extraordinare, ea este și o sursă de vulnerabilitate la dezinformare întâmplătoare sau intenționată. Enunțurile sunt nu altceva decât niște metareprezentări publice ale gândurilor (Sperber, 2012). Pentru a comunica cu success receptorul trebuie să proceseze enunțul în mod adecvat și să obțină interpretarea, pe care emițătorul intenționa să o comunice. Ca stimulent de ordin intențional, enunțurile vin cu o garanție a pertinentei acestora, i.e. garanție a faptului că procesarea enunțului va avea efecte cognitive. Aceste efecte survin atunci când informația comunicată prin enunț interacționează cu informația veche, posedată de receptor prin consolidarea sau contrazicerea informației vechi sau având ca rezultat o informație nouă, pe care receptorul nu avea cum să o obțină altfel. Însă pentru realizarea acestor efecte cognitive e nevoie de un anumit efort cognitiv din partea receptorului pentru procesarea enunțului. Enunțurile, la rândul lor, generează așteptări ferme privind pertinenta lor, adică efortul de procesare merită a fi investit. În timpul procesării enunțului receptorul caută interpretarea cu cele mai multe efecte cognitive, obținută cu efort cognitiv minim. Cu alte cuvinte, receptorul va căuta interpretarea ce va avea *nivel de pertinentță optim* pentru el, realizând procedura, numită în literatura de specialitate *procedura de comprehensiune pertinentă* (în engleză – *relevance-theoretic comprehension procedure*) (Wilson).

Cea mai simplă strategie cognitivă de procesare a enunțurilor, disponibilă receptorului este ceea ce Sperber (1994) numește *optimism naiv*. Un receptor naiv și optimist presupune că interlocutorul său este:

- binevoitor, i.e. nu va încerca să-l păcălească, și
- competent, i.e. aplică în mod adecvat regulile gramaticale și principiile de utilizare a limbii, pe care o vorbește, încearcă să evite neînțelegerile și va oferi informații pertinente. (Sperber, 1994; Mascaró)

Dacă emițătorul este într-adevăr competent și binevoitor, atunci va asigura următoarele:

- informația ce urmează a fi comunicată va avea nivel de pertinentță optimă pentru receptor,
- strategia comunicativă selectată pentru transmiterea mesajului va fi una potrivită, și

- receptorul va reuși să recupereze interpretarea intenționată rapid și cu ușurință și o va prefera altor variante posibile.

Cu siguranță nu se poate exclude posibilitatea că un receptor naiv și optimist va obține o interpretare diferită de cea intenționată de emițător. În proces de comunicare nu există garanție că receptorul întotdeauna va interpreta enunțurile în conformitate cu intenția emițătorului (Wilson). Receptorul *contextualizează* informația comunicată cu ajutorul cunoștințelor generale sau de cultură generală (de exemplu, ce cunoaște despre alte persoane, comportamentul acestora et al.), cunoștințelor specifice sau locale (despre aspecte particulare ale realității și comportamentului) și cunoștințelor interactive (despre interacțiune în contexte specifice) (Hayashi). O bună parte din aceste cunoștințe sunt rezultatul creșterii într-un mediu sociocultural sau o comunitate de practicieni. Anume prin aceasta se explică cerința, uneori obligatorie, înaintată față de candidați, care doresc să studieze traducerea, privind sejurul obligatoriu de cel puțin șase luni în țara unde se vorbește limba străină, care este limba de lucru a candidatului. La fel aceasta explică faptul că cele mai reușite traduceri ale operelor literare sunt efectuate, de regulă. De persoane din mediu profesional apropiat de literatura artistică.

În majoritatea cazurilor emițătorul trebuie să aibă un comportament competent și binevoitor. Totuși, lipsa metareprezentărilor de ordin cultural sau diferențe în conținutul acestora pot provoca neînțelegeri și eșecuri pragmatice, chiar și atunci când emițătorul își consideră comportamentul perfect acceptabil și potrivit contextului de interacțiune. După identificarea interpretării cu nivel de relevanță optim, receptorul poate lua decizia că anume aceasta a fost intenția informativă a emițătorului, adică intenția de a-i induce receptorului o anumită reprezentare mentală, un anumit set de presupuneri. Dacă receptorul nu reușește să identifice interpretarea cu nivel de relevanță optim sau interpretarea identificată nu corespunde cu intenția emițătorului, comunicarea eșuează.

Considerăm că este cazul să atenționăm asupra distincției existente în literatura de specialitate între *eșec pragmatolingvistic* și *eșec sociopragmatic* (urmând distincția între aspectul *pragmatolingvistic* și *sociopragmatic* de folosire a limbii, făcută de Leech (Leech 1983)). Ne confruntăm cu *eșec pragmatolingvistic* atunci când vorbitorul non-nativ transferă strategiile lingvistice din limba maternă în limba străină în mod inadecvat, ceea ce împiedică identificarea corectă a mesajului interlocutorului sau transmiterea corectă a celui propriu (Thomas; Riley). Exemple în acest sens sunt numeroase: dubla negație în limba română (e.g. Oricât nu aș vrea, similar cu construcția în limba rusă «как бы мне ни хотелось»), încălcarea topicii în limba engleză et al. Chiar simpla prezență a accentului străin reduce din credibilitatea vorbitorului (Lev-Ari). *Eșecul sociopragmatic*, din contra, se produce atunci când comportamentul vorbitorului non-nativ, din necunoștință de cauză, se bazează pe competențe socioculturale din limba maternă. Cu alte cuvinte, nu se identifică corect situația socială de comunicare. În caz de eșec sociopragmatic nu are loc o încălcare deschisă, intenționată a normelor pragmatice cu scopul de a provoca un anumit efect (e.g. implicaturi conversaționale), ci o încălcare, după cum am spus deja, neintenționată, care poate avea mai multe

urmări, inclusiv mai puțin dorite, pentru că vorbitorul nativ poate crede că cel nenativ nu vreau sau nu știe să respecte regulile de comunicare în limba respectivă. De exemplu, în limba engleză lipsa intensificatorilor de gen *very*, *deeply* sau *really* în scuzele formulate se percep de interlocutorul vorbitor nativ de engleză ca nesincere, formale.

Traducătorul atât al discursului scris, cât și al celui oral, trebuie să fie conștient de faptul că poate și chiar trebuie să contribuie la evitarea eșecului pragmalingvistic și chiar a celui sociopragmatic, însă e foarte important să fie extrem de precaut și să intervină doar atunci când este absolut sigur că greșeala comisă nu este una intenționată. Cauza eșecului pragmatic este procesarea incorectă a enunțului la nivel cognitiv. Uneori, însă, chiar dacă înțelege sensul tuturor cuvintelor, interlocutorul nu este în stare să perceapă nuanțele sensurilor sau sensuri implicite într-un anumit context sau să vină cu o reacție adecvată din punct de vedere al emițătorului. Într-o astfel de situație traducătorul, dacă este posibil, poate și uneori chiar trebuie să intervină și să comunice autorului despre un eventual eșec pragmatic. Iată câteva exemple de astfel de situații. În filmul cu desene animate “Chip 'n Dale Rescue Rangers” există un personaj cu numele Monterey Jack, iar altul – cu numele Gadget. Traducerea în limba rusă a acestor nume proprii a fost «Рокфор» și «Гайка», respectiv. La prima vedere s-ar părea că e vorba de un eșec pragmatic, pentru că Monterey Jack, fiind o denumire de cașcaval foarte popular pe atunci în SUA, nici pe departe nu este echivalentul variantei alese de traducătorul filmului cu desene animate. Însă în acest caz este vorba de o decizie conștientă a traducătorului, care a selectat o variantă de traducere aparent greșită, însă eficientă din punct de vedere pragmatic. Se transmitea ideea că personajul respectiv era marele amator de cașcaval și s-a utilizat o denumire de cașcaval exotic pentru majoritatea auditoriului, însă totuși cunoscută. S-a evitat eșecul pragmalingvistic.

Eșecurile pragmatice se produc atât la nivel implicit, cât și la nivel explicit. Să examinăm pe rând cazurile de eșec pragmatic la nivel implicit și explicit, identificate în rezultatul observării traducerilor efectuate de studenți în grupul *The Craft of Language*, cât și de către colegi. *Neînțelegerea propriu-zisă* se produce atunci când receptorul nu poate găsi o interpretare plauzibilă a enunțului emițătorului din cauza zgomotului în canalul de comunicare, cauzat de pildă de pronunția incorect, scris greu descifrabil, accent puternic, cunoașterea slabă a limbii în cauză de către emițător sau folosirea metalimbajelor, jargoanelor specializate.

Înțelegerea dezorientată (perplexă) se produce atunci când receptorul înțelege propoziția logică din spatele enunțului, însă interpretează enunțul altfel decât și-ar fi dorit-o emițătorul: de exemplu, în loc de compliment se percepe critică. Motivul acestei interpretări greșite rezidă în faptul că receptorul, la etapa îmbogățirii pragmatice a formei logice a enunțului, interpretează greșit importanța presupunerilor contextuale. Din punct de vedere al teoriei pertinentei, forma logică a enunțului este un set structurat de concepte, care devin propoziție logică după îmbogățire pragmatică, în timpul acestei operații receptorul obținând *explicatura*

enunțului sau *explicatura de nivel inferior* (în engleză – *lower-level explicature*), care se include în schema presupunerilor cu referire la actul de vorbire efectuat sau atitudinea față de conținutul exprimat. După efectuarea acestei operații receptorul obține *explicatura de nivel superior* a enunțului.

Obținerea explicaturii alternative diferite de explicatura intenționată se produce atunci când receptorul nu efectuează corect dezambiguizarea sau nu stabilește corect referințele făcute cu ajutorul pronumelor, deicticelor. Motivul acestui lucru este selectarea informației contextuale nepotrivite. Este o problemă cu care foarte des se confruntă traducătorii începători. Experiența arată că adesea ei merg pe calea minimei rezistențe și preferă să selecteze varianta cea mai evidentă.

Transformarea explicaturii intenționate în implicatura neintenționată se produce atunci când receptorul nu este satisfăcut de informațiile din propoziția logică din enunț și extinde contextul interpretativ, fără a fi necesar acest lucru, în căutarea presupunerilor contextuale suplimentare, care i-ar permite să obțină implicații suplimentare. Acest caz de eșec pragmatic este deosebit de periculos pentru comunicare prin intermediul traducerii pentru că presupune implicare personală a traducătorului, ceea ce nu este admisibil.

Lipsa implicaturii la nivel implicit presupune că receptorul nu are informații contextuale importante sau nu își dă seama că le are, deci nu poate ajunge la implicatura intenționată de emițător. De exemplu, cineva întreabă cât e ceasul cu scopul de a indica interlocutorului că acesta a întârziat.

Implicatura alternativă se obține atunci când receptorul ajunge la o altă concluzie decât cea menită de emițător pentru că a ales presupuneri contextuale greșite. Se întâmplă des în cadrul schimburilor interculturale atunci când receptorul procesează informația percepută din punct de vedere al culturii ai cărei purtător este. Scuzele formulate în limba engleză fără intensificatori de gen *very, deeply* sunt percepute ca nesincere, deci uneori e cazul să fie adăugate în traducere, chiar dacă în limba sursă ele au lipsit, însă intenția comunicativă de a exprima scuze sincere este indubitabilă.

Atunci când receptorul ajunge la o altă concluzie decât cea menită de emițător pentru că a ales presupuneri contextuale greșite se produce *implicatură alternativă*. Se produce des în cadrul schimburilor interculturale, atunci când receptorul procesează informația percepută din punct de vedere al culturii ai cărei purtător este. Studenții în grupul *The Craft of Language* s-au confruntat cu acest tip de eșec pragmatic, atunci când li s-a propus spre traducere următoarea frază: *Gentleman Death, that has been my epithet, and I so treasure it. What gentleman can refuse a lady, after all?* (<http://kilagan.tripod.com/dwellers/index-rice.html>) Alegând calea minimei rezistențe, sintagma *Gentleman Death* s-a tradus ca *Domnul Moartea* fără a ține cont de faptul că în contextul cultural al limbilor germanice moartea se antropomorfizează ca o ființă de gen masculin (<http://edge.org/conversation/how-does-our-language-shape-the-way-we-think>), nu de gen feminin, cum este cazul culturii române sau ruse (ale limbilor în care se efectuează traducerile în cadrul activităților).

Atunci când în literatura de specialitate se vorbește despre originea și cauzele eșecului pragmatic se pare că cercetătorii se limitează în exclusivitate la rolul vorbitorului nenativ în comunicare interculturală. Par să fie de acord cu aceea că la originea eșecului pragmatic se află factorii de dezvoltare și măiestrie lingvistică, cum ar fi: transferul negativ al strategiilor lingvistice dintr-o limbă în alta; suprageneralizarea excesivă a formelor din una dintre limbi implicate în comunicare, ducând la folosirea lor în condiții nepotrivite; folosirea inadecvată a mijloacelor prosodice; lipsa cunoștințelor de ordin cultural; folosirea excesivă și restrictivă a limbajului „din carte”; caracterul limitat al limbajului, la care este expus studentul în auditoriu (Kasper; Thomas; Tannen, 1984; Hale).

Traducătorul în oricare din situațiile descrise se confruntă cu o problemă foarte delicată, depășirea căreia necesită o evaluare foarte atentă a situației. În marea majoritate a cazurilor un adevărat „colac de salvare” devine cunoașterea contextului general de comunicare sau așa-numita cunoaștere a domeniului, nu atât a terminologiei specializate. Simpla cunoaștere a terminologiei, fără încadrarea acesteia în tezaurul personalității lingvistice integrate a traducătorului (la acest subiect ne vom referi mai detaliat în capitolul următor), contextualizarea acesteia, nu este utilă. În astfel de situații un adevărat ajutor este studierea detaliată a materialelor suplimentare. Așa-numita pregătire pentru eveniment permite evitarea neînțelegerilor între emițător și traducător, cauzate de zgomote în canalul de comunicare. Studiind materialele oferite pentru pregătire, sursele suplimentare disponibile în biblioteca personală a traducătorului și nu doar, traducătorul poate identifica caracteristicile lingvistice și extralingvistice ale comunicării, ce urmează a fi mediată prin traducere, și chiar prognoza anumite reacții de ordin lingvistic și extralingvistic din partea auditoriului la informația comunicată. Astfel, se pregătește material lingvistic cu caracter neutru (e.g. terminologie), pozitiv (e.g. expresii de apreciere) și negativ (e.g. expresii de dezacord).

Materialele de studiu disponibile pentru instruirea traducătorilor au mai multe neajunsuri cu referire la modalități de prevenire a eșecului pragmatic. Chiar dacă conțin material lingvistic autentic, ele se bazează pe corpusul colectat de expert sau intuiția autorilor. Deci, adesea se oferă material lingvistic considerat de autor ca reprezentând situații autentice de interacțiune prin traducere, iar adevăratele eventuale dificultăți cu care se poate confrunta traducătorul în situații reale nu sunt abordate în mod adecvat. Sarcinile din manuale deseori conțin un limbaj aproape imaginar, iar studenții sunt puși în situații în care puțin probabil se vor regăsi vreodată în practicarea profesiei. Se propune traducerea propozițiilor izolate, a textelor din literatură artistică, șirul de sarcini de natură exclusiv lingvistică poate fi continuat, unele exemple regăsindu-se și în prezenta lucrare în capitolul dedicat discursului traductologic și discursului traducerii. Aspectul extralingvistic al comunicării mediate prin traducere practic nu este luat în discuție.

În pregătirea traducătorilor profesorul trebuie să ofere studenților instrumente lingvistice, care îi vor permite să interacționeze în felul cât mai apropiat de vorbitori nativi în contexte diferite. Important este, însă, că spre deosebire de un multilingv, traducătorul trebuie să învețe să proiecteze mai multe

personalități discursive. Traducătorul trebuie să facă alegeri informate în mod conștient, în baza normelor de interacțiune, ce urmează să fie respectate în contextul comunicativ concret, și a normelor de comportament verbal adecvat situației de comunicare. Totuși, scopul instruirii traducătorilor nu este *clonarea* vorbitorului nativ, ci producerea unui *străin competent*, care știe să se exprime eficient și în mod acceptabil.

Traducerea eficientă și adecvată este posibilă doar prin contextualizarea enunțurilor. Anume în acest mod se realizează interpretarea cea mai pertinentă. O dificultate în acest sens este elaborarea unei strategii cognitive, care va permite luarea deciziei corecte și atribuirea corectă a intențiilor și mesajelor. Problema reală a eșecului pragmatic constă în aceea că se realizează o interpretare a intenției interlocutorului care, în mod normal, nu trebuia să acumuleze un nivel de relevanță optim. Strategia ce permite evitarea unei astfel de situații s-ar numi *optimismul precaut* (în engleză *cautious optimism* (Sperber: 1994, 192)).

Un traducător bun este un optimist precaut. Trebuie să accepte că, de exemplu, cuvântul „domnișoară” nu este de gen feminin în toate limbile (de exemplu, în germană este de gen neutru), să accepte că autorul poate să nu posedă limba utilizată suficient de bine sau să aplice principii interactive diferite în momentul concret al interacțiunii. Optimismul precaut este necesar pentru evitarea eșecului pragmatic, care își are originea în *pertinență întâmplătoare* (în engleză – *accidental relevance*) și *lipsă întâmplătoare de relevanță* (în engleză – *accidental irrelevance*) a enunțurilor și comportamentelor (Wilson 137). Optimismul precaut ajută la depășirea situațiilor de lapsus. Optimist naiv în acest caz va face uz doar de „probe” lingvistice. Optimistul precaut observă irelevanța aparentă și efectuează corectarea singur sau atenționează emițătorul și așteaptă conformarea sau infirmarea necesității de a face corectări în traducerea enunțului. În loc să oprească procesarea informației și să piardă efectele cognitive, un traducător ce manifestă optimism precaut în procesare cognitive își pune întrebarea ce ar fi putu avea în vedere emițătorul și accesează contextul ce îl ajută să stabilească interpretarea cu nivel de relevanță optim. Drept exemplu putem aduce cazul vehiculat în comunitatea traducătorilor despre un traducător de limbă franceză invitat să traducă un film, care s-a dovedit a fi în limba arabă. Traducătorul a luat decizia să explice auditoriului cele petrecute pe ecran de fiecare dată când se făcea un comentariu pe ecran. Un alt caz similar a fost descris de R. Miniar-Belorcev, care a fost impus să traducă simultan discursul unui lider african, având la dispoziție doar versiunea franceză imprimată pe hârtie. Alături s-a așezat un membru al delegației, reprezentantul căreia urma să țină discursul, și indica cu degetul ce parte a textului imprimat urma să fie tradusă. Atunci când s-a terminat textul de pe hârtie, discursul încă nu s-a finalizat. Traducătorul a luat decizia să înceapă iarăși să citească discursul disponibil. În acele condiții era probabil unica modalitate de a acționa.

Din punctul nostru de vedere, una din cele mai eficiente tehnici de instruire a traducătorilor întru evitarea eșecului pragmatic sunt exercițiile de aplicare a strategiilor compensatorii: parafrizare, exprimare a aceleiași idei cu mai multe sau mai puține cuvinte, cu explicarea detaliată a efectului pragmatic obținut. Este foarte

important să fie folosite materiale cu adevărat autentice, nici într-un caz propoziții scoase din context. Se va solicita argumentarea variantei de traducere selectate. Astfel se va obține cel puțin implicarea în materiale autentice și o experiență culturală realistă. O altă tehnică eficientă ar fi alcătuirea fișelor cu notițe privind comportamentul interlocutorilor nativi în anumite contexte. Este utilă și participarea vorbitorilor nativi și traducătorilor-practicieni, analiza cazurilor din practică, a greșelilor comise, a situațiilor penibile create, înscenarea interacțiunii prin intermediul traducătorul în contexte diferite și cu scopuri diferite. Se va analiza și discuta ponderea variabilelor sociale și normelor și valorilor culturale în situații concrete, se vor examina comportamente, deciziile luate de traducător și eventualitatea eșecului pragmatic.

Referințe bibliografice

- Hale, Sandra. "Pragmatic considerations in court interpreting." *Australian Review of Applied Linguistics* 19, 1996, p. 61-72.
- Hayashi, Takuo. "Politeness in conflict management: A conversation analysis of dispreferred message from a cognitive perspective." *Journal of Pragmatics* 25(2), 1996. p. 227-255.
- Kasper, Gabriele. „Pragmatic transfer”. *Second Language Research*, 8(3), 1992, p. 203-231.
- Lev-Ari, Shiri, & Boaz, Keysar. "Why don't we believe non-native speakers? The influence of accent on credibility". *Journal of Experimental Social Psychology* (2010), doi:10.1016/j.jesp.2010.05.025.
- Mascaro, Olivier & Dan, Sperber. "The moral, epistemic, and mindreading components of children's vigilance towards deception". *Cognition* 112(3), 2009, p. 367-380.
- Riley, Philip. „Self-expression and the negotiation of identity in a foreign language”. *International Journal of Applied Linguistics* 16(3), 2006. p. 295-318.
- Sperber, Dan & Deirdre Wilson. *Meaning and Relevance*. Cambridge: Cambridge University Press, 2012.
- . *Relevance. Communication and cognition*. 2nd edn., 1995.
- Sperber, Dan. "Understanding verbal understanding". Jean Khalfa (ed.), *What is intelligence?*, Cambridge: Cambridge University Press, 1994, p. 179-198.
- Tannen, Deborah. *You just don't understand. Women and men in conversation*. London: Virago Press, 1990.
- . "The pragmatics of cross-cultural communication". *Applied Linguistics* 5(3), 1984. p. 188-195.
- Thomas, Jenny. „Cross-cultural pragmatic failure”. *Applied Linguistics* 4(2),1983. p. 91-112.
- Wilson, Deirdre & Dan, Sperber. "Relevance theory". Laurence Horn & Gregory Ward (eds.), *The handbook of pragmatics*, Oxford: Blackwell, 2004, p. 607-632.

Conceptul juridic ca fundament ideatic al termenului

Ludmila HOMETKOVSKI

Universitatea Liberă Internațională din Moldova (ULIM)

Résumé

Dans la présente recherche l'auteur traite des concepts juridiques divisés en cinq groupes: concepts qui définissent les notions juridiques abstraites; concepts qui définissent les objets concrets; concepts qui définissent les caractéristiques ou les qualités; concepts qui définissent les processus et les actions; concepts qui définissent les organismes de l'Union Européenne. Les investigations ont permis à l'auteur de formuler les conclusions suivantes: - le concept juridique constitue l'élément principal du terme juridique; - la première catégorie de concepts est la plus nombreuse, sans notions abstraites la matière juridique n'aurait pas de consistance; - l'élément de base de toute terminologie est le terme défini de la perspective neowüsterienne comme un symbole attribué à une notion professionnelle et exprimé par des moyens linguistiques (mots et combinaisons de mots utilisés en conditions spécifiques); - le terme constitue la forme matérielle de la notion dont la signification est actualisée dans le texte spécialisé. Par conséquent, le terme se caractérise par la triade notion/symbole/texte; - les concepts se distinguent les uns des autres par divers traits caractéristiques. Deux concepts qui ont de traits communs, mais aussi de différents traits, sont proches, mais ne peuvent pas être confondus dans le même système conceptuel; - en faisant abstraction des aspects linguistiques de la terminologie, la démarche terminographique wüsterienne basée sur la classification de la technique en domaines clos, s'est avérée comme insuffisante pour établir la signification exacte du terme, mais l'apport du savant autrichien dans le domaine de la terminologie reste incontestable. Dans ce sens, quelques méthodes terminographiques appliquées dans les sciences exactes ne sont pas valables pour les sciences socio-humaines, tandis que les autres nécessitent un réexamen et un achèvement.

Mots-clés: *concept/notion juridique, terme juridique, symbole terminologique, système conceptuel, rapports conceptuels, système juridique.*

Abstract

In this paper the author analyses the legal concepts divided into five groups: concepts that define abstract legal notions; concepts that define concrete objects; concepts that define characteristics or qualities; concepts that define processes and actions; concepts that define the bodies of the European Union. The research has allowed the author to make the following conclusions: - the legal concept is the main element of the legal term; - the first category of concepts is the most numerous, without abstract notions legal matter would not have consistency; - the base element of any terminology is the term defined, through the new approach of Wüster's theory, as a symbol assigned to a professional notion and expressed by linguistic means (words and word combinations used in specific conditions); - the term represents the physical form of the concept whose meaning is actualized in the specialized text. Therefore, the term is characterized by the triad notion/symbol/text; - the concepts are distinguished from each other by various characteristics. Two concepts that have common, but also different features, are similar, but cannot be confounded within the same conceptual system; - disregarding the linguistic aspects of terminology, Wüster's

terminographic approach based on the classification of technique into closed areas, proved to be insufficient to establish the exact meaning of the term, but the contribution of the Austrian scientist in the field of terminology remains unquestionable. Some terminographical methods applied to exact sciences are not valid for socio-humanities, while others have to be revised and completed.

Keywords: *legal concept, law term, terminological symbol, conceptual system, conceptual relations, legal system.*

Terminologiile sunt rezultatul unei concordanțe între concepte (noțiuni)¹ și termeni. Conform viziunii wüsteriene noțiunile sunt construcții mentale care servesc la clasificarea obiectelor individuale².

Orice noțiune (concept) se compune din conținut și sferă și se exprimă printr-un termen. După gradul de generalitate al conținutului, noțiunile se pot împărți în noțiuni concrete și abstracte, iar după lărgimea sferei – în noțiuni individuale și generale.

Termenul juridic poate fi exprimat prin diverse forme lingvistice (cuvânt, abrevieri etc.). Conceptul juridic reprezintă semnificația termenului respectiv (Figura 1). Conceptul precedă termenului atât până la momentul atribuirii conceptului unui simbol, cât și după materializarea lui sub formă de termen. Între concept și termen se stabilește o interdependență. Termenul este opus conceptului reprezentând forma lingvistică a acestuia, dar în același timp, înglobează două aspecte – conceptual și lingvistic. Simbolul, în raport cu conceptul, este un termen, iar în raport cu obiectul este o denumire.

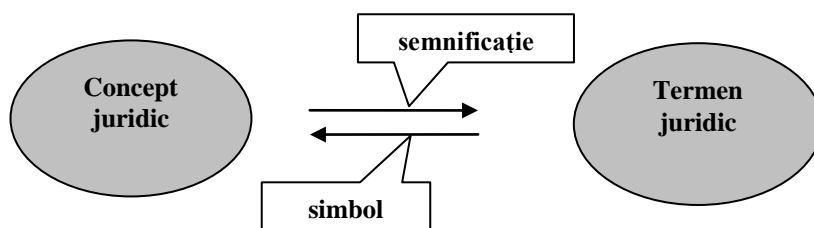


Fig. 1. Dualitatea concept/termen.

Momentul apariției conceptului este greu de precizat. În tehnică, de exemplu, când se inventează o mașină nouă, apare și un nou concept, iar mai apoi și mașina (obiect concret). În dreptul comunitar, când se lansează o idee nouă cu privire la cetățenia europeană, de exemplu, acest concept nou poate fi vizualizat de individ doar grație reprezentării lui grafice în textul specializat, totalitatea textelor juridice comunitare formând sistemul juridic comunitar (Figura 2).

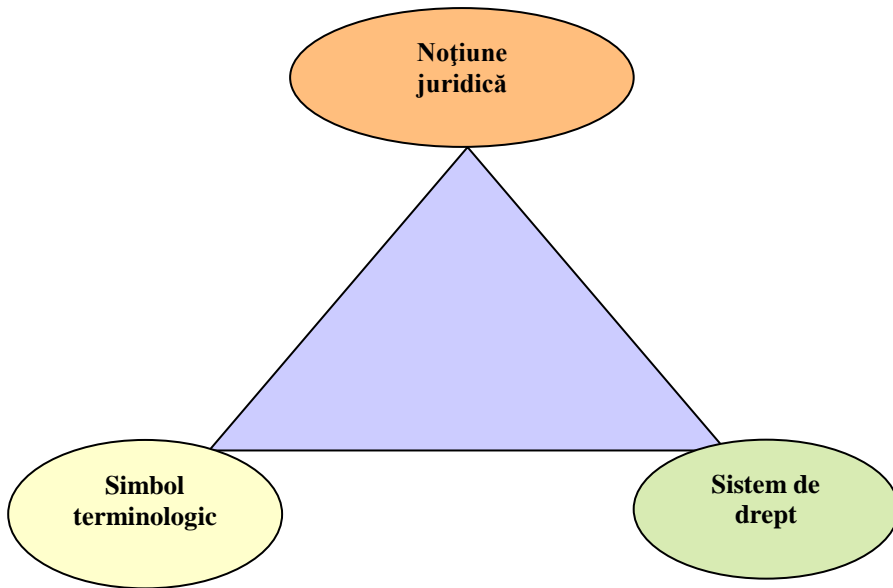


Fig. 2. Model de termen juridic.

În funcție de sistemul de drept, noțiunea juridică – substanță abstractă prin natura sa – se materializează sub formă de simbol terminologic atribuit unui concept juridic.

Din punctul de vedere al formei lingvistice, este practic imposibilă izolarea elementelor caracteristice unui termen, prezente în vocabularul de specialitate, care să nu fie prezente și în vocabularul general. Totuși, dacă analizăm conținutul termenilor juridici, observăm la termen o precizie sporită sau chiar prezența unui conținut inexistent sau necunoscut în limbajul general.

În terminologie, conceptul nu există izolat și este perceput în contextul conceptual al domeniului specific de cunoaștere. Un ansamblu structurat de noțiuni este considerat drept sistem de noțiuni (sistem noțional/sistem conceptual). În cadrul acestui sistem conceptual, fiecare concept exprimă raporturile sale cu celelalte concepte și își ocupă locul concret. E. Wüster (95) menționează două tipuri principale de raporturi între concepte: raporturi logice și raporturi ontologice³. Or, în terminologie, pe lângă acestea, se disting, de asemenea, raporturi generice și raporturi complexe.

- **Raporturile generice** stabilesc ordinea ierarhică care „identifică conceptele ca aparținând aceleiași categorii în care există un concept generic - cu sferă mai largă - considerat supraordonat conceptului sau conceptelor subordonate - cu sferă mai restrânsă” (Ciobanu 28). Adică, dacă luăm în calitate de concept generic *infracțiuni contra statului* (A), caracteristicile acestui concept supraordonat includ caracteristicile conceptelor subordonate *trădarea de patrie* (X), *spionajul*

(Y), *actul de teroare* (Z), *sabotajul* (W), *diversiunea* (Q), *propaganda războiului* (K). Prin urmare, X, Y, Z, W, Q, K sunt tipuri separate din A, adică $X \equiv A$, $Y \equiv A$, $Z \equiv A$, $W \equiv A$, $Q \equiv A$, $K \equiv A$. Însă, raportul dintre conceptul supraordonat și conceptul subordonat nu este reversibil, adică $A \neq X$ etc. Dacă tot ce putem afirma despre conceptul generic A se poate afirma și despre conceptul specific X, în plus mai putem adăuga informații despre conceptul subordonat (x_1+x_2 etc.) care nu se referă și la conceptul supraordonat A. Adică, *trădarea de patrie* (X) sau *spionajul* (Y) etc. sunt *infracțiuni contra statului*, dar conceptul „*infracțiuni contra statului*” (A) nu este epuizat prin conceptele de *trădare de patrie* (X) sau *spionajul* (Y), pentru că, în primul rând, există și alte infracțiuni contra statului Z, W, Q, K (astfel avem $A = \{X; Y; Z; W; Q; K\}$), iar în al doilea rând, deoarece conceptele subordonate X, Y, Z, W, Q, K conțin toate caracteristicile conceptului supraordonat A, dar în plus și o caracteristică (cel puțin una) de diferențiere (x_1 pentru X, y_1 pentru Y, z_1 pentru Z, etc.).

- **Raporturile partitive**, numite și raporturi de tip „parte - întreg”, „servesc pentru a indica legătura dintre concepte constând din mai multe elemente și părțile lor constitutive” (*op. cit.* 29). Ex.: Codul penal al RM (A) este constituit din partea generală (X) și partea specială (Y), partea generală se constituie din cinci titluri (x_1, x_2, x_3, x_4, x_5), iar partea specială din douăsprezece capitole ($y_1, y_2, y_3, y_4, y_5, y_6, y_7, y_8, y_9, y_{10}, y_{11}, y_{12}$). Adică, $A = X + Y = (x_1 + x_2 + x_3 + x_4 + x_5) + (y_1 + y_2 + y_3 + y_4 + y_5 + y_6 + y_7 + y_8 + y_9 + y_{10} + y_{11} + y_{12})$.

- **Raporturi complexe**. Adesea observăm că „conceptele sunt interdependente printr-o relație complexă care depășește cadrul strict generic sau partitiv” (*op. cit.* 30). Tipurile de raporturi pot cuprinde un număr mare de elemente, cum ar fi: cauză – efect (*aderare - extindere*); proces – produs (*codificare - cod*); proces – instrument (*reglementare - regulament*); fenomen – durată (*dezvoltare - durabilă*); obiect – material (*document - hârtie*); obiect – caracteristică (*brevet - comunitar*); obiect – formă (*tratat - carte*) etc. „Clasele de relații pot fi subdivizate prin plasarea conceptelor în categorii de tipul obiecte, metode, caracteristici, calități, stări, procese. Numărul de categorii conceptuale poate fi sporit prin precizări adiționale” (*loc. cit.*).

Raporturile generice sunt bazate pe asemănări dintre concepte și produc un sistem de tip gen-specie. Acest tip de raporturi facilitează ordonarea conceptelor în cadrul sistemului noțional.

Rolul esențial în sistemul conceptual este jucat de caracteristici care determină locul fiecărui concept. Caracteristicile sunt elementele de structurare și de divizare a sistemelor, sistemul conceptual fiind funcție a caracteristicilor selectate.

Dacă conceptul este un element de gândire, rezultă clar diferența dintre concept (unitatea conceptuală propriu-zisă) și obiectele realității pe care acesta le reprezintă. Or, în terminologia dreptului comunitar, după cum am menționat mai sus, în comparație cu științele exacte, nu toate „obiectele individuale” sunt palpabile (cf. *aparat legislativ, aparat de stat, aparat administrativ, aparat polițienesc și aparat mecanic* cu sensul de mașină-unealtă). Din perspectivă

neowüsteriană, în baza unor caracteristici comune, conceptele subdomeniului drept comunitar, pentru care folosim termeni, pot fi împărțite în următoarele grupe:

- **concepte care definesc noțiuni juridice abstracte** (ex.: *applicabilité, agression, défense collective, équilibre institutionnel, coopération politique européenne, égalité des chances, méthode intergouvernementale, noyau dur, lutte contre le racisme et la xénophobie, identité européenne* etc.);
- **concepte care definesc obiecte concrete**, exprimate, în general, prin substantive (ex.: *acte, annexe, budget, loi, préambule, protocole, traité* etc.);
- **concepte care definesc caracteristici sau calități**, exprimate prin adjective sau adverbe (ex.: *communautaire, politique, diplomatique, supranational, européen, mutuel, fondamental* etc.);
- **concepte care definesc procese și acțiuni**, exprimate prin verbe (ex.: *accréditer, adhérer, tarifer, communautariser, légiférer* etc.) (cel mai des folosite la infinitivul lung: *élargissement, approfondissement, reconstruction, développement* etc.);
- **concepte care definesc organismele Uniunii Europene** (ex.: *Comité politique et de sécurité, Cour de Justice des Communautés européennes, Système européen de banques centrales* etc.). Acestea din urmă sunt foarte numeroase.

În urma analizei situației în domeniul cercetării, formulăm următoarele concluzii:

- Conceptul juridic este elementul de bază al termenului juridic. Prima categorie de concepte este cea mai extinsă, fără de care materia juridică nu ar avea consistență.

- Elementul de bază al oricărei terminologii este *termenul*, definit din perspectiva neowüsteriană ca un simbol atribuit unei noțiuni profesionale și exprimat prin mijloace lingvistice (cuvinte și îmbinări de cuvinte întrebuințate în condiții specifice). Termenul constituie forma materială a noțiunii, a cărei semnificație se actualizează în textul specializat. Prin urmare, termenul se caracterizează prin triada noțiune/simbol/text.

- Conceptele (noțiunile) se deosebesc unele de altele prin caracteristici diferite. Două concepte care au caracteristici comune, dar și caracteristici diferite, sunt înrudite, însă nu pot fi confundate în cadrul aceluiași sistem conceptual.

- Făcând abstracție de la aspectele lingvistice ale terminologiei, demersul terminografic wüsterian, bazat pe clasificarea tehnicii în domenii închise, s-a dovedit a fi insuficient pentru stabilirea semnificației exacte a termenului, deși aportul austriacului în domeniul terminologiei este incontestabil. În acest sens, unele metode terminografice aplicate de E. Wüster în științele exacte nu sunt valabile pentru științele socioumane, altele necesită o reconsiderare și o completare.

Note

- ¹ Terminologia a ezitat între termenii de *concept* și *noțiune*, dar în limba franceză, în baza definiției date de Oficiul limbii franceze din Québec, s-a produs o unificare în favoarea termenului de noțiune (notion): « l'unité de pensée constituée d'un ensemble de caractères attribués à un objet ou à une classe d'objets qui peut s'exprimer par un terme ou par un symbole » (Grand dictionnaire de la Linguistique & Sciences du langage 330). F. Gaudin, în cadrul cercetării sale, stabilește între *concept* și *noțiune* « une relation de parasyonymie » (86). M. Holzem nu diferențiază termenii în cercetarea sa: « Nous employons donc le terme de concept comme synonyme de notion » (101). A. Rey critică demersul ISO și al altor asociații naționale de normalizare pentru adoptarea termenului de *noțiune* ca fiind mai corect, acuzându-i pe normalizatori de ignorarea faptului că în franceză se folosea, în filozofie, logică, lingvistică, epistemologie, termenul de *concept*, iar *noțiunea* era considerată prin tradiția filozofică ca « objet de connaissance – qui pose un objet et le définit en tant que visée de son activité » (29). Prin urmare, savantul propune de a folosi « *notion* chaque fois qu'il s'agit de terminologie descriptive ou appliquée (terminographie), mais conserver *concept* et *notion* en matière de théorie » (*op. cit.*). În cercetarea noastră vom utiliza ambii termeni ca sinonime.
- ² Les notions sont les représentations mentales des objets individuels. Une notion peut ne représenter qu'un seul objet individuel ou, «par abstraction», comprendre tous les individus qui ont en commun certains caractères. Elle sert de moyen d'agencement mental (classification) et, à l'aide d'un symbole linguistique (terme, lettre, symbole graphique), de moyen de communication (Felber 98).
- ³ Les recherches effectuées dans le domaine de la logique concernent exclusivement les rapports logiques, c'est-à-dire les rapports d'abstraction. Les rapports non logiques sont du domaine de l'ontologie. [...] Une série verticale « partie-tout » c'est, par exemple, la suite de notions: Etat – province – district administratif (=canton) – municipalité. Une notion «partie-tout» subordonnée s'appelle notion de partie. Une notion «partie-tout» superordonnée s'appelle notion d'inclusion. En terminologie, les rapports les plus importants après les rapports d'abstraction sont les rapports partie-tout" (*op. cit.*).

Referințe bibliografice

- Ciobanu, Georgeta. *Elemente de terminologie*. Timișoara: Editura Mirton, 1998.
- Felber, Helmut. *Manuel de terminologie*. Paris : UNESCO et Infoterm, 1987.
- Grand dictionnaire de la Linguistique & Sciences du langage*. Paris : Larousse, 2007.
- Gaudin, François. *Pour une socioterminologie. Des problèmes sémantiques aux pratiques institutionnelles*. Rouen : Ed. de l'Université de Rouen, 1993.
- Holzem, Maryvonne. *Terminologie et documentation. Pour une meilleure circulation des savoirs*. Paris : ADBS Editions, 1999.
- Rey, Alain. *La terminologie: noms et notions*. Paris : PUF, 1992.
- Wüster, Eugène. « L'étude scientifique générale de la terminologie, zone frontalière entre la linguistique, la logique, l'ontologie, l'informatique et les sciences des choses », *Textes choisis de terminologie. 1. Fondements théoriques de la terminologie*. Québec : Girsterm, 1981, p. 55-113.

Traducerea auctorială versus traducerea alografă: abordare antinomică

Ghenadie RÂBACOV

Universitatea Liberă Internațională din Moldova (ULIM)

Résumé

Peu de traductologues se sont prononcés sur l'existence ou la non-existence de certaines différences entre la traduction et l'autotraduction, deux actions traduisantes qui, à la première vue, peuvent facilement être perçues comme identiques. Dans le présent article nous nous proposons de mettre en lumière les nuances de différenciation entre le faire d'un traducteur et le faire d'un autotraducteur via les antinomies qui y surgissent. Compte tenu de la relation qu'entretient l'autotraducteur avec la langue ou les langues et la création dédoublée qui lui est propre, notre étude sera principalement axée sur les antinomies suivantes : auteur *vs.* traducteur, œuvre originale *vs.* œuvre traduite, identité *vs.* altérité, perte *vs.* gain, double *vs.* entre-deux, simulacre *vs.* non-simulacre, paternité *vs.* auctorialité et d'autres. Dans le cas de l'autotraduction, la potentialisation de l'œuvre est tout à fait différente, parce qu'elle incorpore des changements qui dépassent le cadre de la traduction proprement dite.

Mots-clés : *autotraduction, traduction allographe, antinomie, auctorialité, « entre-eux », identité, altérité, langue d'adoption, bilinguisme, création.*

Abstract

Few theorists of translation have discussed the existence or non-existence of certain differences between translation and self-translation, two translating actions which, at first sight, can be easily perceived as identical ones. In this paper we intend to highlight the nuances of differentiation between “doing” of a translator and “doing” of a self-translator by means of the emerging antinomies. Given the relationship of the self-translator with the language or the languages and the double creation proper to him/her, our study will be focused on the following antinomies: author *vs.* translator, original *vs.* translation, identity *vs.* alterity, loss *vs.* gain, double *vs.* “entre-deux”, simulacrum *vs.* non-simulacrum, paternity *vs.* auctoriality and others. In the case of self-translation, the potential of the work is quite different because it incorporates changes that go beyond a simple translation.

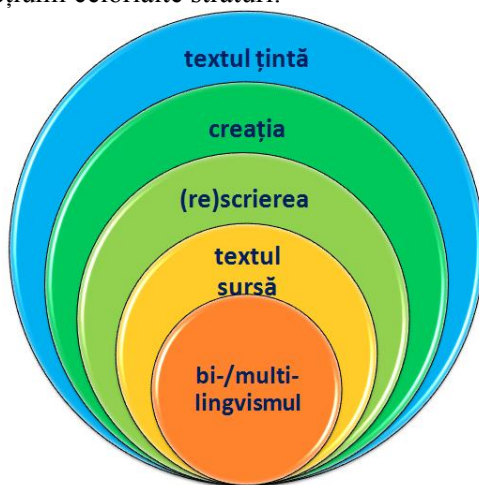
Keywords: *self-translation, allograph translation, antinomy, auctoriality, “entre-deux”, identity, alterity, language of adoption, bilingualism, creation.*

După îndelungi perioade de marginalizare, autotraducerea, alias traducerea auctorială sau autoricească nu mai e considerată drept un epifenomen, ci un fenomen creator complex ce suscită dezbateri dintre cele mai înflăcărâte și a cărei universalitate câștigă din ce în ce mai mult teren.

Autotraducerea este strâns legată de traducerea propriu zisă, iar fundamentul doctrinar al acesteia derivă din teoria traducerii. Ca și în cazul traducerii alofrafe, noțiunea de autotraducere reprezintă atât procesul de traducere a propriilor texte într-o altă limbă, cât și rezultatul acestui proces. Ținând cont de

metisajul lingvistic și cultural care se produce în lume, autotraducerea devine o producție, un caz special și excepțional de creație. Autotraducerea, menționează Tanqueiro, este traducere și, ca atare, trebuie să fie obiect de studiu al teoriei traducerii literare (108).

Cunoștințele lingvistice acumulate fie pe cale nativă fie prin formare reprezintă condiția primordială pentru actul autotraductiv. Această practică trebuie studiată în raport cu *bilingvismul*, *(re)scrierea*, *creația* și *cele două texte (sursă și țintă)* pe care, deși au același autor, le considerăm două opere originale, separate. Toate aceste componente formează o sferă sistemică din 5 straturi, nucleul căreia îl constituie bi- sau multilingvismul, iar textul țintă se poziționează la periferie, fiind rezultatul final al interacțiunii celorlalte straturi.



Graful nr. 1. Sfera sistemică a actului autotraductiv.

Interdependența sinergetică a acestor straturi scoate în evidență o serie de antinomii, unele proprii doar demersului autoricesc, altele având tangențe cu traducere alografă.

Autor vs. Traducător

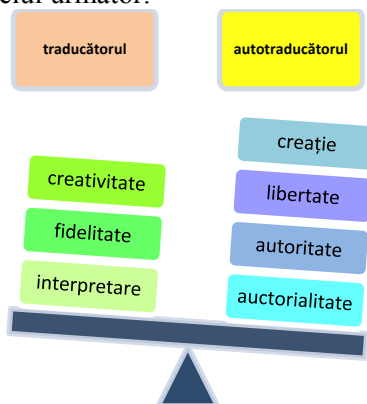
Atât traducerea cât și autotraducerea literară trebuie cercetate ținând cont de complexitatea textului literar. E cunoscut faptul că dintotdeauna traducerii i s-a „reproșat” faptul că nu este opera originală, iar traducătorului că nu este autorul propriu-zis. În cazul traducerii auctoriale, însă, aceste reproșuri nu mai sunt valabile. Acest gen de activitate creatoare reprezintă un spațiu în care înțelegerea textului literar de către subiectul traductizant este una perfectă, caracterul complex și stratificarea acestui text se anihilează din momentul în care pătrund în acest spațiu. Autotraducătorul, la rândul său, apare ca un subiect traductizant prin excelență, iar interpretarea neadecvată a operei, intraductibilitatea, fidelitatea și chiar faimosul *traduttore traditore* nu mai lasă loc de discuții.

Autotraducătorul, afirmă pe bună dreptate Helena Tanqueiro (2009), este „un traducător privilegiat”. În primul rând, pentru că el cumulează funcțiile de autor și traducător, fiind în același timp creatorul Textului 1 și artizanul Textului 2 autotradus, grație unei competențe literare, culturale și lingvistice. Dacă traducătorul tinde să-și aproprieze un text, autotraducătorul își apropiază sau, mai degrabă, cucerește un public sau existența în spațiul literar, fiindcă textul îi aparține. Disputa antinomică autor-traducător atinge și problema *paternității* sau *auctorialității*. Paternitatea vizavi de text este un concept recurent în studiile autotraductive. Cercetătoarea din România, Maria Valeria Pioraș îl definește în felul următor:

« [...] l'intervention autoritaire de l'écrivain auto-traduit est justifiée par ses droits de paternité, ce qui mérite de les considérer comme des palliatifs plutôt que de les incriminer comme des tares » (70) – intervenția autoritară a scriitorului autotradus este justificată prin drepturile sale de paternitate, care merită a fi considerate mai degrabă ca paliative decât concepute ca defecte (trad. noastră).

Acest concept este întâlnit în literatura de specialitate și cu denumirea de *auctorialitate* (Genette, Oustinoff). Criticile aduse noțiunii de paternitate nu rezidă doar în a evita utilizarea inadecvată a unui androlect ci și în a găsi termenul care ar exprima conceptul în toată extensia sa.

Generalmente, auctorialitatea este percepută ca puterea pe care o posedă autotraducătorul și de care nu dispune simplul traducător, un fel de viză cu ajutorul căreia autotraducătorul depășește frontierele textului de pornire și, desigur, sursa prezumatei și nelimitatei sale libertăți. Totuși, auctorialitatea nu se bazează doar pe ideea ca traducătorul să fie în mod obligatoriu și autorul originalului, dar, în opinia lui M. Oustinoff (105), și pe statutul autorului. Astfel, în cazul unei traduceri autoricești în tandem (traducerea propriei opere în colaborare cu un alt traducător), vorbim despre o auctorialitate parțială. Libertatea, la rândul ei, poate fi văzută și ea ca parțială, traducătorul care-l asistă pe autor având rolul de parapet. Poziția statutară privilegiată a autotraducătorului în raport cu traducătorul ar putea fi reprezentată schematic în felul următor:



Graful nr. 2. Autotraducătorul și traducătorul: trăsături distinctve.

Marea majoritate a traductologilor susțin că auctorialitatea este *energeia*. Noi considerăm că noțiunea în cauză nu reflectă doar energia primară, activitatea ca atare, ci și întreaga operă. Așadar, ea trebuie anvizajată și ca *energeia* și ca *ergon*.

Original vs. Traducere

Această antinomie, organic legată de cea precedentă, este determinată de dualitatea (auto)traducerii: proces și produs, operație și rezultat. Studiind textul tradus și legătura sa cu originalul, Walter Benjamin este de părere că

« La vraie traduction est transparente, elle ne cache pas l'original, ne l'éclipse pas, mais laisse, d'autant plus pleinement, tomber sur l'original le pur langage, comme renforcé par son propre médium » (257) – adevărata traducere este transparentă, nu ascunde originalul, nu-l eclipsează, dar reflectă asupra originalului limbajul pur, ca unul consolidat prin propriul medium (trad. noastră).

Suntem părtașii ideii că autotraducerea nu poate fi considerată nici într-un caz o copie a originalului. În viziunea lui Fitch, distincția dintre original și autotraducere dispare, dând loc unei terminologii mai flexibile, în care ambele texte sunt denumite „variante” sau „versiuni” cu statut egal (Fitch 132-133).

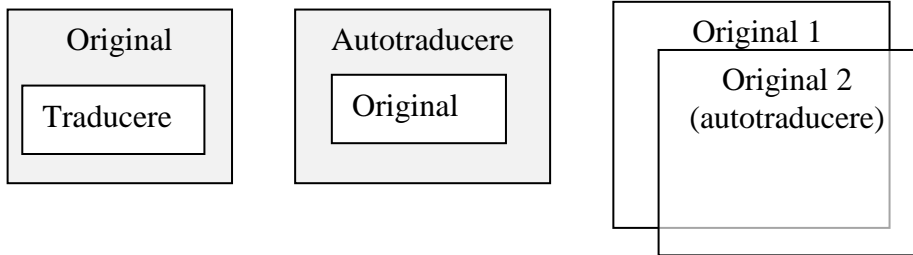
Irina Mavrodin analizează relația între traducere și autotraducere prin prisma conceptului de *simulacru*, concept extrapolat în domeniul teoriei literare. Reputata traducătoare consideră că traducerea este un simulacru în raport cu opera originală, spre deosebire de autotraducere, care pare să aibă un statut similar celui al originalului, autorul rămânând același (Mavrodin online).

Textul autotradus și textul care a servit drept „materie primă” pentru autotraducere formează un fel de *operă originală dublă*. Deseori varianta autotradusă influențează textul primar și prin urmare devine o creație nouă, un alt original, lucru de neconceput în traducerea alografă. Drept dovadă sunt și opiniile scriitorilor care au practicat acest exercițiu. Mărturisirile prozatorului franco-grec Vassilis Alexakis sunt foarte relevante în acest sens :

« Jamais je ne publie une version avant que les deux soient terminées. En faisant la deuxième version, française ou grecque, peu importe, je modifie le texte. Je vois des faiblesses. [...] En allant d'une langue à l'autre, je poursuis le travail d'écriture. La traduction dure au moins trois mois. Au cours de cette période, je peux avoir de meilleures idées que celles qui sont dans la version grecque que je vais noter et que je vais reporter ensuite dans la version originale. D'une certaine manière, on peut dire que la version originale est la traduction. C'est un paradoxe, mais c'est un peu une vérité » (apud Bessy 52) – Niciodată nu public o versiune înainte de a le finaliza pe ambele. Lucrând asupra celei de-a doua versiuni, franceză sau greacă, puțin contează, modific textul, văd carențele. [...] Trecând de la o limbă la alta, continui munca de scriere. Traducerea

durează cel puțin trei luni. Pe parcursul acestei perioade, pot avea idei mai bune decât cele din versiunea greacă pe care imediat le notez și le includ apoi în versiunea originală. Într-o anumită măsură, am putea spune că versiunea originală devine traducere. E un paradox, dar e un pic de adevăr (trad. noastră).

Autotraducerea nu substituie originalul, ci devine o continuare, o amplificare a acestuia. Graful de mai jos ilustrează raportul dintre (auto)traducere și textul original/primar:



Graful nr. 3. *Raportul dintre (auto)traducere și original.*

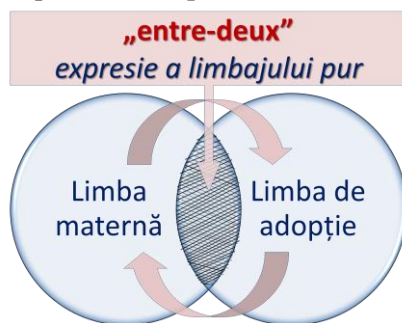
În comparație cu traducerea, autotraducerea primează asupra originalului sau, atunci când în procesul de creație cele două texte sunt în raport de complementaritate, ele ajung să fie paralele /gemene. Logica învelișului palimpsest al execuției autotraductiv înlesnește lărgirea operei, care se materializează prin adaosuri scripturale.

Limba maternă vs. limba adoptată

Orice persoană a cărei limbă maternă este o limbă minoritară poate fi calificată drept un exilat. Potrivit teoriei psihanalitice a lui Lacan, străinătatea este caracteristică oricărui limbaj. Există teritorii însă pe care nu e nevoie să le părăsești pentru a trăi între două limbi și a te simți în exil în propria limbă (de ex. fostele colonii). Acești factori de sorginte soci(e)tală determină și „încurajează” practica autotraductivă. Tot psihanaliza spune că doar în limba maternă este posibilă reprezentarea „domiciliului subiectiv” (Montini 225). Abordarea dihotomică a limbii este caracteristică bilingvismului sinergetic, întâlnit la scriitorii care și-au scris/și scriu cărțile în două limbi diferite. De cele mai multe ori, prima dintre ele este limba maternă, iar a doua este o limbă adoptată din diferite motive biografice/personale. Un scriitor poate scrie bilingv și în propria țară, dar fără șanse prea mari de a fi (re)cunoscut în afara ei mai ales pentru literatura scrisă în limba străină. De aceea, el trebuie să-și asume plecarea și stabilirea temporară sau definitivă în altă țară, de regulă, un centru cosmopolit, pentru a intra în contact cu mediul literar/cultural al limbii de adopție (Chioaru 6). Adoptarea altei limbi de creație de către un scriitor înseamnă o despărțire de trecutul său literar și asumarea personală, nu de puține ori dramatică, a viitorului într-o altă literatură/cultură

(*ibidem*: 7). În viziunea noastră autotraducerea nu contribuie la această ruptură de trecut despre care ne vorbește Dumitru Chioaru în lucrarea sa „Bilingvismul creator”. Prin prisma limbii materne și mai ales a legăturii pe care o restabilește între trecut și prezent, traducerea autorizată permite reconstituirea unui nou „domiciliu subiectiv”, adaptat la noua situație, păstrând totodată relația cu primul idiom. Autotraducerea nu neagă limba maternă și nu o face să dispară. Ba dimpotrivă, potrivit lui Berman (16), o pune față în față cu limba adoptată: subiectul rămâne ancorat *prin* și *în* limba sa, pe care o reînvie cu ajutorul alteia. Aname prin această punere față în față a celor două limbi autotraducătorii se deosebesc de traducătorii simpli și de alți scriitori poligloți.

În actul autotraducerii *limba sursă* și *limba țintă* se contopesc în una singură, limba personală a autorului-traducător, un „entre-deux” (termen propus de Oustinoff 125), pe care acesta îl creează ca urmare a unor procese mintale și al inexplicabilului joc de dedublare (autor și traducător în aceeași persoană, gândirea cvasiidentică în două limbi diferite) produs de actul creativ (vezi Graful nr. 4) și care devine *expresia limbajului pur* despre care vorbește Walter Benjamin. Această contopire a două limbi în actul autotraducerii, prin păstrarea purității lingvistice, duce la apariția unui fenomen pe care l-am putea numi *contaminație lingvică*.



Graful nr. 4. *Limba autotraducătorului (entre-deux) ca expresie a limbajului pur.*

În opoziție cu traducerea propriu zisă, unele cazuri de autotraducere creează confuzii apropo de noțiunile de limbă sursă și limbă țintă, în special când exercițiul se face simultan și autorul-traducător este într-un permanent du-te-vino ce leagă dinamic cele două texte prin intermediul unui „entre-deux”. Fiecare limbă își are funcția sa în procesul de scriere /creație, chiar dacă sfârșesc prin a se încrucișa, modificând mai mult sau mai puțin textul. În funcție de gradul de stăpânire a celor două limbi în actul autotraductiv, am putea identifica un alt cuplu antinomic: *bilingvism simetric vs. bilingvism asimetric*.

A deveni scriitor în altă limbă nu înseamnă o traducere a gândurilor din limba maternă, ci creație, care presupune a simți și gândi în litera și spiritul limbii de adopție. Altfel spus, înseamnă a naturaliza această limbă întocmai celei materne. Există scriitori care și-au schimbat ori adaptat chiar și numele la specificul limbii adoptate (ex. românul B. Fundoianu a devenit francezul Benjamin Fondane), în care poți citi și dorința schimbării de identitate. Alți scriitori, în special cei

consacrați, și-au păstrat numele, dar limba de adopție le-a oferit altă identitate literară (Chioaru 10). Scriitori bilingvi reprezintă, tocmai sub acest aspect, cazuri foarte interesante pentru studiile culturale și pentru literatura comparată.

Identitate vs. Alteritate

Prin definiție, autotraducerea este sinonimică cu *traducerea bilingvă* sau *biculturală*. Iată de ce această activitate are deseori tangențe cu problematizarea identității. Schimbarea de limbă nu presupune însă, cum remarcă Marie Dollé în „Imaginarul limbilor”, și o schimbare de identitate, pentru că identitatea și specificul național pot fi exprimate și într-altă limbă decât cea maternă (31). George Steiner, în celebra sa carte „După Babel”, afirmă în mod întemeiat că „cunoașterea unei a doua limbi ajută la clarificarea sau la mai buna cunoaștere a propriei limbi. A simți diferența, rezistența caracteristică și „materialitatea” a ceea ce se deosebește înseamnă a retrăi identitatea” (Steiner 438).

Referindu-se la raportul conflictual ce poate lua forma unei dualități între identitate și exilare, scriitorul german Klaus Mann, care s-a exilat în SUA și și-a scris autobiografia în limba engleză, mărturisește, că nimeni altul nu ar fi putut să povestească viața lui în limba germană, dar că acest proces riscă a fi un adevărat coșmar (*apud* Oustinoff 42). În aceeași dualitate se situează și Vassilis Alexakis afirmând că preferă să rescrie în greacă, deoarece franceza, limba în care avea impresia că se simte mai liber, l-a depărtat de identitatea sa (Bessy 48). Uneori, căutând pe *Altul*, autotraducătorul caută să se elibereze de *Eul* său. Aceste metamorfoze de natură identitară, conform teoriei lui Marianne Bessy, sunt generate de reînnoirea creativă, iar bilingvismul scriptural este, din perspectivă psihologică, unul terapeutic (*Ibidem*). Autotraducătorul propune, în unele cazuri, mai multe traduceri pentru textele sale, e vorba de manifestarea temporală a alterității.

Libertate vs. Fidelitate

Unul din conceptele cheie care marchează distincția între traducerea alografă și cea auctorială este libertatea, pe care ambele practici o percep în mod diferit. Dacă în cazul traducerii libertatea este foarte limitată nevoilor de reformulare justificate prin schimbarea limbii și o eventuală necesitate de explicitare a cititorului țintă, atunci când avem de a face cu autotraducerea, libertatea autorului-traducător este a priori, fără limite, fapt ce explică cazurile în care exercițiul autotransluciv alunecă spre rescriere, reexprimare, retraducere. „Cel care se autotraduce se simte mai liber în opțiuni și în mișcări, căci acestea sunt generate de textul lui, peste care el se simte stăpân absolut”, conchide Irina Mavrodin (online). Cea mai mare libertate o au ambilingvii sau bilingvii simetrici. Aceștia cunosc și explicitul și implicitul operelor lor și pot modifica textele așa cum consideră de cuviință, ba chiar pot transfigura anumite pasaje, deoarece ei sunt cei ce dețin copyright-ul.

Patricia López-Gay relatează, că libertatea autotraducătorului cunoaște o exteriorizare tridimensională: libertatea de a modifica stilul pre-textului, libertatea de reelaborare (corectarea erorilor, retușarea ficțiunii) și libertatea de adaptare culturală și ideologică la noul cititor (215-218). Folosind termenii din naratologie, am putea susține că modificările sunt operate la nivel de *mimesis*, *diegesis* și *semiosis*. Fidelitatea față de formă și de conținut nu este prioritară în procesul de autotraducere.

Sursier vs. Ciblist

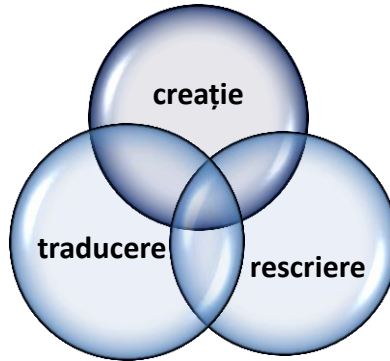
Antinomia *sourcier /cibliste* a fost propusă de Jean-René Ladmiral (39) și este echivalentă cu *verres colorés/verres transparents* pe care o găsim la Georges Mounin (91-93). „Paharele colorate” sunt traduceri în care se păstrează întru totul culoarea limbii originale, a secolului și a civilizației din textul original. „Paharele transparente” sau „incolorate” ar fi traduceri adaptate limbii și epocii cititorului țintă. Oustinoff utilizează o altă terminologie: *autotraducerea naturalizantă* și *autotraducerea decentrată* (100).

Ținând cont de cele menționate mai sus referitor la limba maternă și cea adoptată, care dau naștere unui „entre-deux”, scriitorul autotraducător este mai degrabă un surso-ciblist sau un ciblisto-sursier.

Scriere vs. Creație

Bilingvismul sinergetic, sursa esențială a creației și a libertății artistice, poate fi practicat sporadic sau poate funcționa în evoluția unui scriitor fie în relație de succesiune de la o limba la alta, fie de simultaneitate din diferite rațiuni de creație, demonstrând că – afirmă Foucault în conferința sa *Ce este un autor?* – „duce la apariția mai multor ego-uri, a mai multor poziții-subiect” (Chioaru 9). Bilingvismul este o dovadă în plus că eul creator este plural, unitate proteică și dialectică dintre identitate și alteritate (*ibidem*). Abordând această antinomie, vom accentua următoarea opoziție între traducătorul alograf și traducătorul auctorial: primul este întâi de toate un *cititor* și se străduie să lase asupra cititorului său același efect pe care l-a avut el în timpul lecturării textului sursă, aflându-se la originea unei *reproduceri* în altă limbă; al doilea a fost chiar de la început *scriitor* și va rămâne scriitor, atât în crearea textului sursă cât și în plămădirea textului țintă. Traducătorul reproduce un produs în timp ce autotraducătorul repetă un proces, și acest proces este creația. Autotraducătorul nu este obligat să producă același efect asupra cititorului țintă. Din acest punct de vedere el este scriitor chiar și atunci când traduce. Spre deosebire de traducător, a cărui sarcină este de a interpreta, sarcina autotraducătorului este de „a crea prin traducere sau a traduce prin creație” (Marmaridou 276). „A traduce” este un act plurivoc, „a se autotraduce” își găsește definiția în univocitate, în care vocea autorului și cea a traducătorului răsună în unison. Am putea insista asupra statutului tri-ipostatic al actului autotraductiv:

traducerea, rescrierea (transpunerea într-o altă limbă-cultură) și creația (Graful nr. 5).



Graful nr. 5. Statutul tri-ipostatic al autotraducerii.

Autotraducătorul este un creator. Nu oricine poate fi creator. A fi creator nu semnifică a-și divaga spiritul și a se lăsa dus de inspirație făcând abstracție de reguli. Autotraducătorul, exponent sapiențial al creației, are o imaginație fertilă și o mare suplețe a spiritului, este un *homo viator* original, atât ca mesaj cât și ca expresie, pentru a se afilia literaturii unei limbi de circulație, care-i oferă șansa de a avea audiență și notorietate internațională.

Demersul intelectual, alimentat de metode sinectice susceptibile de a stimula creația și creativitatea, este articulabil în *gândire gânditoare* și *gândire gândită* (termenii aparțin lui Ch. Peirce), ambele tipuri de gândire fiind exprimate în cele două limbi.

Antinomia pierdere/câștig, care provine din statutul susmenționat, înregistrează un quantum de câștig în cazul construirii autotraducerilor, proiectat în dimensiunea valorică a două culturi. În viziunea traductologului Ana Guțu, autotraducătorul este în drepturile sale depline de a sacrifica pentru a pierde ceea ce el consideră necesar să piardă, cu scopul de a compensa pierderea cu un câștig semantic, „sentimental”, el știind mai bine decât un alt traducător ce vrea să obțină într-o traducere „soră” a operei originale scrise tot de el (Guțu 51).

Am punctat doar câteva dintre antinomiile fenomenului de autotraducere, lista poate fi completată, iar subiectul rămâne deschis. Prezentăm mai jos un tabel comparat al antinomiilor traducerii alografe și celei auctoriale.

Antinomiile traducerii	Antinomiile autotraducerii
autor vs. traducător	autor = traducător
limbă sursă vs. limbă țintă	limba maternă + limba adoptivă = entre-deux
copie vs. original	original vs. Traducere
	identitate vs. Alteritate
	paternitate sau auctorialitate?
	scriere vs. creație
	simultaneitate vs. alternanță

	„gândire gânditoare” vs. „gândire gândită”
libertate vs. fidelitate	libertate vs. Fidelitate
	ruptură vs. Continuitate
traductibilitate vs. intraductibilitate	traductibilitate vs. Intraductibilitate
pierdere vs. câștig	pierdere vs. câștig
vizibilitate vs. invizibilitate	vizibilitate vs. Invizibilitate
	simulacru vs. non-simulacru
	simetrie vs. Asimetrie
	bilingvism colectiv vs. bilingvism sinergetic
	etc.

Concluzie

Autotraducerea ca fenomen a fost relativ puțin studiată din punct de vedere doctrinar, lipsa demersului teoretic explicându-se prin faptul că nu ar exista prea mari diferențe între a traduce opera unui alt autor și a traduce propria operă. Clișeul precum că autotraducerea ar fi un straniu joc de dedublare a fost demontat de practicieni, cei care și-au tradus ei înșiși creațiile literare și au generat dileme și dispute antinomice ca autor-traducător, original-traducere, scriere-creație, limbă maternă – limbă adoptată, identitate-alteritate ș.a. Abordarea antinomică comparată a traducerii propriu zise și a autotraducerii a scos la suprafață complexitatea actului autotraductiv și o întreagă rețea de elemente de suprafață și de profunzime. Experiențele de traducere auctorială sunt adevărate punți între literaturi/culturi, reprezentând schimburile dintre ele nu la nivel de traducere ci de creație.

Referințe bibliografice

- Benjamin, Walter. « La tâche du traducteur » (trad. M. de Gandillac, R. Rochlitz), *Œuvres*, tom I. Paris : Gallimard, 2000.
- Berman, Antoine. *L'épreuve de l'étranger*. Paris : Gallimard, 1984.
- Bessy, Marianne. « Subversive autotraduction. Mise en évidence du décalage entre le discours critique et les pratiques scripturales des auteurs bilingues contemporains », *Intercâmbio*, vol. 4, 2eme série, Porto : Universidade do Porto 2011, p. 38-58.
- Chioaru, Dumitru. *Bilingvismul creator*. Cluj: Limes, 2013.
- Dollé, Marie. *L'imaginaire des langues*. Paris : Harmattan, 2001.
- Fitch, Brian T. *Beckett and Babel. An investigation into the status of the bilingual work*. Toronto, Buffalo & London: University of Toronto Press, 1988.
- Guțu, Ana. *Ecrits traductologiques*. Chișinău: ULIM, 2012.
- Ladmiral, Jean-René. « Sourciers et ciblistes », *Lecturi filologice*. Chișinău: ULIM, 2003.
- Lopez-Gay, Patricia. Lieu du sens dans l'(auto)traduction littéraire, *Le Sens en traduction*. Paris : Lettres modernes Minard, 2006, p. 215-223.
- Marmaridou, Angelique. *L'autotraduction : cas particulier du processus traductif*. Thèse de doctorat en traductologie, sous la direction du Pr. Fortunato Israël. Paris : Université Paris III – Sorbonne Nouvelle, 2004.

Mavrodin, Irina. „Despre un fel de autotraducere”, *Convorbiri literare*, ediție online <http://convorbiri-literare.dntis.ro/MAVRODINapr.7.html>, consultat la 12.02.2014.

Montini, Chiara. « S'autotraduire en traduisant les mots : la vie entre deux langues de Dolores Prato », *GLOTTOPOL*, Revue de sociolinguistique en ligne, nr. 25 – janvier 2015, disponible sur http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero_25/gpl25_complet.pdf, consulte le 05.05.2015.

Mounin, Georges. *Les Belles infidèles*. Paris : Presses universitaires de Lille, 1994.

Oustinoff, Michaël. *Bilinguisme d'écriture et auto-traduction – Julien Green, Samuel Beckett, Vladimir Nabokov*. Paris : Harmattan, 2001.

Pioraș, Valeria Maria. « L'auto-traduction chez les écrivains bilingues franco-roumains contemporains », *JoLIE (Journal of Linguistic and Intercultural Education)*, nr. 4. Alba Iulia: Univ. Alba Iulia, 2011, p. 101-110.

Steiner, George. *După Babel. Aspecte ale limbii și traducerii*. București: Editura Univers, 1983.

Tanqueiro, Helena. « L'autotraduction en tant que traduction », *Quaderns*. Rev. trad. 16. Madrid, 2009, p. 108-122.

Hermeneutical Approaches to the (Romanian) Discourse on Translation

Ana-Magdalena PETRARU

“Alexandru Ioan Cuza” University of Iasi, Roumanie

Résumé

Cette étude se propose de faire une présentation des approches herméneutiques sur la traduction et de la traductologie en tant que discipline établie dans la deuxième moitié du 20^{ème} siècle. Nous allons particulièrement nous concentrer sur le discours traductif roumain dans les périodiques les plus importantes (*România Literară/ La Roumanie littéraire, Secolul XX/ Le 20^{ème} siècle*), sur les œuvres en volume (Kohn, 1983 ; Dimitriu, 2006 ; Cornea, 2006 ; Ghiu, 2015 ; etc.) et sa dimension herméneutique. Par voie de conséquence, nous allons discuter les textes sur l'art de la traduction ainsi comme ils sont mentionnés dans les bibliographies nationales (Tomescu-Moşneguţu, 1988 ; Stoica, 2003), les études sur la réception (Lăcătuşu 2000) et nos résultats après la recherche du domaine. En nous inspirant de l'analyse du discours en contexte traductologique (Pym, 1992; Schäffner, 2002) et les études sur les périodiques (Scholes and Latham, 2006), nous essayons d'établir les traits originales des réflexions herméneutiques sur la traduction en Roumanie. Enfin, nous allons faire un compte rendu sur les plus importantes œuvres herméneutiques en traductologie dans leur traduction roumaine (Steiner, 1983 ; Ricoeur, 2005) ainsi comme ils ont été introduites aux lecteurs de notre pays (par l'intermédiaire des préfaces ou postfaces).

Mots-clés : *herméneutique en traduction, traductologie roumaine, analyse du discours, études sur les périodiques, histoire de la traduction, bibliographies nationales.*

Abstract

Our study aims at providing an overview of the hermeneutical approaches to translation and the distinct discipline of Translation Studies (TS) established in the second half of the 20th century. We will particularly focus on the Romanian discourse on translation in periodicals (*România Literară/ Literary Romania, Secolul XX/ The 20th Century*) and volumes (Kohn, 1983; Dimitriu, 2006; Cornea, 2006; Ghiu, 2015; etc.) and its hermeneutical dimension. For this purpose, we will bring into play the texts on the art and craft of translation as mentioned by national bibliographies (Tomescu-Moşneguţu, 1988; Stoica, 2003), reception studies dealing with the issue (Lăcătuşu 2000) and the results of our personal research in the field. Drawing on discourse analysis in a TS-related context (Pym, 1992; Schäffner, 2002) and periodical studies (Scholes and Latham, 2006), we will attempt to account for the original features of the hermeneutical reflections on translation in Romania. Last but not least, we will also account for the most important hermeneutical works in the field in their Romanian translation (Steiner, 1983; Ricoeur 2005) as introduced to the target readership (via prefaces or postfaces).

Keywords: *hermeneutics in translation, Romanian Translation Studies, discourse analysis, translation history, periodical studies, national bibliographies.*

Introduction

Translation-related considerations are present throughout hermeneutics as (sub-)discipline (cf. Martin Heidegger's "Tell me what you think of translation and I will tell you who you are" when discussing an essay on the poet Hölderlin, 1996: 63, *apud* Baker 131). Moreover, the interpretive approach in Interpreting Studies draws on it (as developed by ESIT, Paris, mainly through Danica Seleskovitch and known as *théorie du sens* with all its further critiques, cf. Baker and Saldanha, *op. cit.*). However, the hermeneutics of translation, as part of philosophical approaches to translation truly developed with George Steiner and his seminal *After Babel* (1975); as assessed in the Romanian discourse on translation, the book

[...] is much more than a (mere) investigation of interlingual translation. It is, among other things, a vast reflection on the workings of languages and of the human mind, on the status of meaning, nature of translation as well as on the difficulty of providing any systematic theory, in spite of huge practical evidence. For Steiner, like for Derrida, translation offers "a critical ground" on which to test linguistic and, ultimately, philosophical issues and defines it as "the investigation of what it means to understand a piece of oral or written speech, and the attempts to diagnose this process in terms of a general model of meaning" (237) [...] in his attempted history of translations, Steiner detects two such periods of "hermeneutic inquiry" in the evolution of the discipline: one covers the work of the 19th century German Romantic philosophers, linguists, writers, theologians – Schleiermacher, Schlegel, Humboldt, Schopenhauer, Goethe, as well as other important texts on translation by Matthew Arnold, Paul Valery, Ezra Pound, I. A. Richards, Benedetto Croce, Ortega Y Gasset, Valery Larbaud, etc., and lasts until the first half of the 20th century. A second renewal of interest starts in the 1960's together with the "discovery" of Walter Benjamin's seminal essay *The Task of the Translator* (written in 1923) and the emergence of the more recent generation of hermeneutists, comprising the outstanding philosophers Heidegger and Gadamer¹ (Dimitriu 85-86).

Steiner also notes that traditional translation theory in its rich history is "meagre" and does not go beyond "the dichotomy of literal vs. free translation or, more concisely, round the issue of the fidelity of translation" (*ibidem*). Definitely, he draws on hermeneutics in his enterprise since "every understanding is interpretative. Even the most literal statement [...] has a hermeneutic dimension. It needs decoding. It means more or less something other than it says" (Dimitriu, *op. cit.* 88-89).

As far as the translator is concerned, according to Steiner's hermeneutic theory, the psychological and intellectual process in his mind is interpretative and "cuts across barriers of language, culture, time, place, gender, age, social class, personality, etc.", being "subdivided into four stages (or moves) [...]: *initiative trust* (or faith), *aggression* (penetration or decipherment), *incorporation*

(embodiment of appropriation), *compensation* (restitution or fidelity)” (*idem*: 98-99). The interpretative stance pertaining to hermeneutics is also underlined by one of the Romanian translators of Steiner’s book into Romanian, in his preface; thus, Avădanei (9) argues that, for Steiner, translation is more than a transfer from one language into another: it is also interpretation and communication, in general; this is because any act of speech implies ‘translation’: to translate is to interpret and translation is part of the most basic form of communication. According to the translator (*ibidem*), for Steiner, translation is not only transfer within a language, but also in society, behavior, understanding and spirit. In fact, Avădanei is not the only prefacer that draws attention to hermeneutical-related aspects of translation; both Magda Jeanrenaud, the translator of Paul Ricoeur’s *Sur la traduction* and Domenico Jervolino who signs the postface entitled *Hermeneutică și traducere. Celălalt, străinul, oaspetele/ Hermeneutics and Translation: The Other, the Stranger, the Guest* bring the issue into play. In his approach, the latter starts from G. Ebeling’s 1959 encyclopedia article that proposes three directions of translation for the Greek work, *hermeneuein*, namely “to state (to express)”, “to interpret (to explain)” and “to translate (to serve as interpreter)”; his purpose is to tackle the practice of translation in all its shapes, particularly as empirical basis of the contemporary science of translating, as perceived by common experience and depicted in common language, on the one hand and as interpreted by contemporary philosophy in some of its major manifestations (e.g.: Georges Mounin, Ortega y Gasset, etc.), on the other hand (135-136). In her preface, the translator Magda Jeanrenaud, drawing on Skopos theory and Katharina Reiss’ functionalism in TS, argues that the moral and practical lesson any translator should learn from Ricoeur’s texts on translation is “to dedramatize the theoretical postulate of untranslatability” (5).

In our approach we will not insist on the myth of Babel; however, we consider that it was best dealt with by Paul Zumthor in his *Babel ou l’inachèvement* (1997), but also tackled by Walter Benjamin, among others, in *The Task of the Translator* (1923); as argued in the Romanian discourse on translation (*cf.* Dimitriu, 2006 and other TS university courses), he advocated that to translate was to gain access to a “pure language” (Logos), a “universal language”, a “hidden spring”; furthermore, he mystically foresaw “the end of history when languages will have returned to their initial source, reestablishing their pre-Babel condition” (*idem*: 92).

Material and method

Our research on the hermeneutical approaches to the Romanian discourse on translation subscribes to the larger area of Romanian reflections on translation which have been made ever since the first translation was carried out in our country² to the TS discourse after its establishment as separate discipline in the second half of the 20th century. For the analysis of the Romanian discourse in the field, it is our belief that the latest developments in discourse analysis in a TS-

related context should be brought into play. In this respect, Christina Schäffner's *The Role of Discourse Analysis for Translation and in Translator Training* (2002) which includes the seminars held at Aston University in November 2000 at Aarhus School of Business, Denmark and what was published in *Issues in Language and Society* on the topic at that time is revelatory. Rendering a debate between Trosborg and other TS scholars (the Romanian Rodica Dimitriu included), Schäffner adopts an eclectic approach drawing on speech acts, text types and semantics, Halliday's studies on register, Reiss' Skopos theory and Christiane Nord's functionalism in translation to foster TS students' understanding of TS-related phenomena and contribute to their training as future translation professionals. If the TS scholars invited to the debate commonly agree on the fact that Skopos theory as such needs improving and students should be trained to reflect on the translation process, Dimitriu particularly draws attention to the problems that translators encounter in their job, namely working under pressure in an extremely stressful environment and the need to cope with emotional stress.

More useful to our research was Anthony Pym's study, "Limits and Frustrations of Discourse Analysis in Translation Theory" (1992) which correlates discourse analysis and its emergence in 1970 to 1980 and 1990 applications in TS theory; the author overviews linguistic approaches that do not manage to support the field of TS despite the general belief, since no common appurtenance of the same discourse to both the ST and TT can be established; put differently, most theories are unable to set the limits of a certain discourse in other languages. It is definitely more pertinent to define discourse as a series of constraints and apply such a definition to acknowledge translation as an index of intercultural discursive constraints (227-228).

Another field whose developments we proudly employ as methods for our research is Periodical Studies, a younger branch of the history of the book. The subfield requires further investigations in spite of the existence of publications such as the *Journal of Modern Periodical Studies* that deals with "little magazines" of the modern period and its contributors analyse (daily, weekly, monthly, quarterly, etc.) periodical papers that came out between 1880-1950 in the English speaking world from various angles. A section is dedicated to the literature of the field, its resources (be they web or other) and related disciplines. In "The Rise of Periodical Studies" (2006), the same founder, namely Robert Latham, together with Robert Scholes discusses technical details of the benefits of databases that allow searches for the users interested in various aspects of the publications and articles included there. Consequently, it is believed that periodicals should be read as texts having a different unity when compared to books (leading to the set-up of organisations such as The Research Society for Victorian Periodicals of 1968, or the more recent Research Society for American Periodicals). Furthermore, periodicals gain in importance against the background of interconnections that are constantly sought between literature, arts, the culture of commerce and advertising in agreement with the scientific, political and social issues of the time. The stress of the new emergent field also falls on its interdisciplinary character and the "aggressive" use of digital

media (517-518). Regarding our research, the instruments of this subfield allow us to analyse the reflections on translation from Romanian periodicals, especially old ones, due to their increasing availability online (e.g.: the digitalized resources of Bucharest and Cluj university libraries). This also holds true for the online editions of periodicals today that facilitate the completion of a database on Romanian translation thought since the beginning of translation on domestic soil to present day.

The material used consists in the (available⁴) articles tackling the art and craft on translation in national bibliographies (Tomescu-Moşneagu; Stoica), reception studies also dealing with the issue (such as Tamara Lăcătuşu's *Cultură și comunicare. Raporturi literare româno-britanice, 1900 – 1950/ Culture and Communication. British-Romanian Literary Rapports between 1900 – 1950*), the articles retrieved from periodicals during our personal postdoctoral research on the Romanian discourse on translation and the main TS courses published by reputed TS scholars that need no further introduction to the specialised target audience (e.g. Ion Kohn, Rodica Dimitriu, Lungu Badea Georgiana, Magda Jeanrenaud, etc.).

Results and discussion

It is our belief that before 1900, the Romanian discourse on translation has little to do with hermeneutics as we understand it today; we have already discussed in other articles that what was written about translation and the translator before the 20th century relies in considerations made when Romanian culture was young and needed establishing (Petru, *op. cit.*). A fact underlined by renowned Romanian (TS) scholars (Cornea; Lungu Badea, 2007, etc.) is that in the first half of the 19th century and before, translations were free, “*ad sensum*, characterized by interpolations, various insertions and numerous adaptations, an exclusive practice that betrayed the approximate knowledge of the working languages and the difficulty of creating an equivalence between the differences in the ST and TT realities to the conception of literal translation (*ad verbum*)” (2007: 172). This was also an era in which the national spirit and culture had to be protected from poor translations from cheap works such as popular fiction in the sense given by Kogălniceanu, who suffered from “*traducționită*” (if we were to employ the term coined in the Romanian TS discourse, *cf.* Lungu-Badea, 2013: 24) that could spoil the public's taste; thus, in their endeavor for fidelity to the target culture, translators were domesticating and their results were free translations (in this respect, the most prolific translator of the 19th century, Ion Heliade Rădulescu, is perhaps the most illustrious example, as shown by Paul Cornea in the subchapter “*Traduceri și traducători în prima jumătate a secolului al XIX-lea*”/ “*Translations and Translators in the First Half of the 19th Century*” of his 1966 work). This preference for free translations could be circumscribed to hermeneutics in its interpretative dimension of the ST in the TT and culture.

In the first half of the 20th century, more than one hundred articles on the art and craft of translation were published in Romanian periodicals (according to

national bibliographies such as Stoica's or reception studies dealing with the phenomenon, e.g. Lăcătușu, *op. cit.* and as outlined in our previous research, *cf.* Petraru, 2015), most of which are no longer available today. The hermeneutical stance is, in our opinion, most visible when discussing the translation of poetry, considered to be the most untranslatable of genres (followed by drama which poses issues when transition is made from page to stage). A thesis supported by Croce and rejected by Streinu, when reviewing translations of Poe's poems into Romanian (*cited in* Lăcătușu, *idem*: 65), the untranslatability of poetry would be restated in the periodicals of the communist years, particularly when dealing with translation reviews; this is the case of Paul Miclău who, in the pages of *Secolul XX/ The 20th Century* and drawing on semiotics, shows that there is no untranslatability in itself, only labors of translation that can be 'patiently' overcome by all skillful translators, except for poor ones in a hurry (at least in the case of Blaga's poems into French, 1976: 30). At the opposite pole lie Caraion's conceptions in *România literară/ Literary Romania* when debating on (Eminescu's) untranslatable poetry which resembles music or sculpture (22). We will not insist on the issue of untranslatability, yet it is worth mentioning that there are other articles signaled by national bibliographies that tackle the issue, in general and that of poetry, in particular³. Thus, it could be argued that (hermeneutical) interpretation is most visible in the case of poetry in translation when it comes to its rendering through prose in the TT, among other ways (*see also* Iorga, 1907; Petraru, 2015: 1351).

With respect to volumes, the first TS works that enjoyed book-length treatment were published during the communist years. Ion Kohn's *Virtuțile compensatorii ale limbii române în traducere/ Compensatory Virtues of Romanian in Translation* (1983) is, in our opinion, the closest to the hermeneutical, interpretative stance we are interested in due to its unique approach, of pleading for a target language's compensation; this comes against the background of endless complaints from the part of most TS scholars who have always believed that the fault was of the target language and culture and their incapacity of rendering an appropriate, faithful, equivalent message of the source language through translation. Kohn feels that in its most comprehensive sense,

[...] translation means understanding: the message becomes intelligible, is incorporated in the sphere of what is known [...]. For any act of understanding is, at the same time, deciphering and interpretation, hence hermeneutical research which considers that expression in a different language is just more difficult on the scale of hermeneutical interpretation. Consequently, any translation from a language into another may be regarded from the perspective of communication and understanding, as any *act of language* may also be considered one of *translation* (24).

There are many TS course books published after 1989, but it is not the purpose of our study to outline them here. However, we feel that one of the studies that best summarizes modern TS developments in Romania, their hermeneutical

dimension included, is Muguraş Constantinescu's article, "La traduction littéraire en Roumanie au XXI^{ème} siècle: quelques réflexions" published in *Meta* (2009). The TS scholar from Suceava thoroughly examines the works of Tudor Ionescu, Magda Jeanrenaud, Gelu Ionescu, Irina Mavrodin, and Ioana Bălăcescu; first of all, she concludes that, drawing on reputed international TS scholars such as Culioli, Ladmiral and Troper, Ionescu managed to coin an original "poetics of translation" (Fr: "traductosophie"), purporting to make a clear-cut distinction between "artistic translation" and other types, oral and written translation, hermeneutics and translation, etc., (2009: 872-873, *passim*). Then, the reputed translator of French literature into Romanian, Irina Mavrodin, who collected her reflections on translation in *Despre traducere – literal și in toate sensurile/ On Translation – Literally and in All Meaningful Ways* (2006) is brought into play due to her (re)translation experience and valuable thoughts on the relations between identity and alterity, reality and simulacra in self-translation in the context of hermeneutics and translation that allow a translator to rediscover an author in his/ her craft (*idem*: 879-881). Last but not least, Ioana Bălăcescu's approach on translation, a scholar from the University of Craiova, is also deemed a hermeneutical one in her 'needs analysis' required by field work (*ibidem*).

Perhaps one of the most original works published during the post-communist years having a strong hermeneutical dimension, as well, is Paul Cornea's *Interpretare și raționalitate/ Interpreting and Rationality* (2006). This owes to the quadruple classification of the interpreting genres, namely:

1. *Translation*, that the Romanian philologist understands in the Jakobsonian sense(s), i.e. as interlinguistic, intralinguistic and intersemiotic, also adding a fourth dimension, the translation of what is abstract into what is concrete as in the case of 'allegory', defined as "the plastic expression in the form of an image, an idea or a myth" (215).

After translation, the following categories are mentioned:

2. *Explanation*, the research of causes, motivation, functioning, the methodical analysis of content ('exegesis'), the simplified, yet faithful representation of the object ('model'), the narrative telling of a diachronic plot ('the story') or the free debate on a text, of an idea or a point of view ('the comment').

3. *Conjecture* – the motivated choice of an option between several alternatives ('the diagnosis').

4. *Deciphering* – the only genre with an optimal result since the text is saturated by a code and comprehension *stricto sensu* reduced to decoding (*ibidem*).

Another original work is Bogdan Ghiu's collection of essays *Totul trebuie tradus. Noua paradigmă/ Everything Needs to Be Translated. The New Paradigm* (2015). In a hermeneutical stance, Ghiu pleads for a paradigmatic shift from the *epistemological metaphor* of 'interpretation' to the *epistemological metaphor* of 'translation'; instead of (passively) *interpreting*, (externally) commenting, (mechanically) *decrypting* or *decoding*, we should translate because this is the most useful activity for everybody (20). In the age of globalization, *a conscience of*

translation and the translator should rise for the model of *reading-interpreting* to turn into the *reading-translation* one (*idem*: 21).

Thus, as a general conclusion, it could be argued that since the communist years and particularly after 2000, a genuine TS discourse has started to be developed in our country. The hermeneutical dimension, as outlined by reputed TS scholars (Constantinescu, 2009) against the background of literary translation and our personal investigations in the field mainly shows in the works in volume of the Romanian philologists and/ or translators mentioned above.

Conclusions

In our study, we showed that, although reflections on translation in Romania were published ever since the first translation was carried out into our language (*cf.* Coresi's preface to *Întrebare creștinească/ The Christian Inquiry*), hermeneutical-related ones came later on, both in periodicals and volumes. Drawing on discourse analysis in a TS-related context (Pym ; Schäffner) and Periodical Studies (Latham and Scholes) we tried to grasp the hermeneutics of Romanian considerations on translation (studies). Thus, it is our belief that in early translation practices (namely, before the 20th century), they rely in the preference for free translations when the Romanian culture was still young and in formation (*cf.* Cornea; Lungu Badea, 2007 and 2013). Starting with the 20th century, the hermeneutical interpretative stance best shows in the reflections on the (un)translatability of poetry (*cf.* Iorga; Streinu; *apud* Lăcătușu, etc.) which would be continued during the communist period, as recorded by national bibliographies (Tomescu-Moșneguțu; Stoica). TS works that enjoyed book-length treatment during the (post)communist years also tackled hermeneutical aspects of translation, either when discussing translation as a mere step on the scale of interpretation in the context of a target language's compensatory values (Kohn) or in relation to translation practice (Bălăcescu; Mavrodin; *apud* Constantinescu, 2009) and its philosophy (Ionescu's '*traductosophy*'), respectively. It is our opinion that such volumes testify to the originality of our (hermeneutical) TS discourse in a literary context, as discussed by our scholars (Constantinescu, 2009) and philosophical one (Cornea; Ghiu), as outlined by our personal investigations in the field. Last but not least, the main translations into Romanian from seminal works on the hermeneutics of translation (Steiner's *After Babel* and Ricoeur's *Sur la traduction*) are also discussed either in academic courses (Dimitriu) or via prefaces by their translators to make hermeneutical aspects clearer for their readers (Avădanei; Jeanrenaud).

Notes

¹ It is worth mentioning that a work that gathers all thoughts on translation in the Western world from early times to the 19th century, hermeneutical ones included, is Douglas Robinson's 'pioneering anthology' *Western Translation Theory from Herodotus to*

- Nietzsche* (1997). As the editor of the work rightfully claims, similar, yet incomprehensive attempts were made before, namely: Hans Joachim's Störig's German anthology, T. R. Steiner's collection of "English translation theory readings from 1650 to 1800 (1975) and André Lefevere's English translation of key German texts from Luther to Franz Rosenzweig (1977)" (1997: xvii). Andrew Chesterman's *Readings in Translation Theory*, Rainer Schulte and John Biguenet's *Theories of Translation: An Anthology of Essays from Dryden to Derrida* or André Lefevere's *Translation/ History/ Culture: a Sourcebook*, all published in 1992, should also be included in this category.
- ² Thus, as discussed in our previous research (Petrașu, 2015: 31), in his preface to *Întrebare creștinească/ The Christian Inquiry* (1559), i.e. the first translation into Romanian, Coresi pleaded for the necessity of such an endeavour because "all people need to understand who Romanians are as Christians, as Saint Paul the apostle speaks [...] This is because five words in Romanian that can be understood by the people are better than ten thousand words in a foreign language that cannot" (quoted by Lungu Badea, 2005: 145).
- ³ We have already mentioned (cf. Petrașu, 2015: 1345) that most of the old articles listed in national bibliographies (Stoica, 2003) or reception studies (Lăcătușu, 2000) are no longer available today in our country, either in book format in university libraries or online (in digitalized form).
- ⁴ Such is the case of Ștefan Augustin Doinaș's "Traductibilitatea poeziei românești"/ "The Untranslatability of Romanian Poetry" (1971) or of the interview with Zoe Dumitrescu-Bușulenga and Mihai Isbășescu (1971), both mentioned in the bibliographical guide for *Secolul XX/ The 20th Century* compiled by Silvia Tomescu-Moșneguțu (1988).

Bibliographical references

- Baker, Mona and Saldanha, Gabriella. *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*. Routledge: London and New York, 2009.
- Caraion, Ion. "Intraductibilul", *România literară* 24(1969): 22.
- Constantinescu, Muguras. « La traduction littéraire en Roumanie au XXI^e siècle : quelques réflexions », *Meta: journal des traducteurs/ Meta: Translators' Journal*, 54.4 (2009): 871-883.
- . *Interpretare și raționalitate*. Iași: Polirom, 2006.
- Cornea, Paul. "Traduceri și traducători în prima jumătate a secolului al XIX-lea". *De la Alecsandrescu la Eminescu*. București: Editura pentru Literatură, 1966, 38-76.
- Dimitriu, Rodica. *The Cultural Turn in Translation Studies*. Iași: Institutul European, 2006.
- Kohn, Ion. *Virtuțile compensatorii ale limbii române în traducere*. Timișoara: Facla, 1983.
- Ghiu, Bogdan. *Totul trebuie tradus: noua paradigmă*. București: Cartea Românească, 2015.
- Lăcătușu, Tamara. "Concepții asupra traducerii și traducătorului". *Cultură și comunicare. Raporturi literare româno-engleze 1900-1950*. Iași: Junimea, 2000, 63-83.
- Latham, Sean and Scholes, Robert. "The Rise of Periodical Studies", *PMLA* 121.2(2006): 517-531.
- Lungu-Badea, Georgiana. *Idei și metaidei traductive românești*. Timișoara: Eurostampa, 2013.
- . *Scurtă istorie a traducerii. Repere traductologice*. Timișoara: Editura Universității de Vest, 2007.

- Miclău, Paul. “Probleme semiotice ale traducerii: Blaga în franceză”, *Secolul XX* 186.6(1976): 25-30.
- Petraru, Ana-Magdalena. “Intralingual Translation – a Romanian Perspective”, *International Journal of Communication Research* 1(2015): 31-39. Available on: http://www.ijcr.eu/articole/222_06%20INTRALINGUAL%20TRANSLATION.pdf
- . “The Romanian Discourse on Translation in Periodicals: 1800-1945”, *Journal of Romanian Literary Studies* 6(2015): 1344-1354. Available on: <http://www.upm.ro/jrls/JRLS-06/RIs%2006%20I9.pdf>.
- Pym, Anthony. “Limits and Frustrations of Discourse Analysis in Translation Theory”, *Revista de Filologia de la Universidad de La Laguna* 11(1992): 227-239.
- Ricoeur, Paul. *Despre traducere*, translated and prefaced by Magda Jeanrenaud, postface by Domenico Jervolino. Iași: Polirom, 2005.
- Robinson, Douglas. *Western Translation Theory from Herodotus to Nietzsche*. Manchester: St. Jerome Publishing House, 1997.
- Schäffner, Christina (ed.). *The Role of Discourse Analysis for Translation and in Translator Training*. Clevedon: Multilingual Matters, 2002.
- Steiner, George. *După Babel*, translated by Valentin Negoită and Ștefan Avădanei, preface by Ștefan Avădanei. București: Univers, 1983.
- Stoica, Ion. “Bibliografia generală a studiilor critice despre arta traducerii”, *Literatura română. Ghid bibliographic, partea a III-a, Scriitori români traducători*, 2003, 867-891. Available on: http://cachescan.bcub.ro/ghiduri/gb_litrom_partIII/GHID_BIBLIOGRAFIC-v3_Literatura%20Romana_Biblio_P867-889.pdf.
- Tomescu-Moșneguțu, Silvia (coord). *Secolul XX, 1961-1975* Indice bibliografic tematic adnotat, vol. I, Iași: BCU “M. Eminescu”, Biblioteca Facultății de Filologie, 1988.

Acknowledgements: This work was supported by the strategic grant POSDRU/159/1.5/S/140863, Project ID 140863 (2014), co-financed by the European Social Fund within the Sectorial Operational Program Human Resources Development 2007 – 2013.

**The Difficulties that Turkish Learners cannot overcome in
Learning Foreign Languages
such as English, French, German, and Spanish**

Mehmet Deniz DEMİRCİOĞLU
Uludağ University, Bursa- Turkey

Résumé

Les apprenants turcs ont des difficultés à apprendre les langues étrangères de circulation internationale. Les différences culturelles jouent un rôle important ainsi que la famille des langues apprises. La Turquie a été le berceau des civilisations qui ont vécu en Anatolie et où la nation turque actuelle vit depuis son fondement. La langue ottomane qui est restée sous l'influence de l'arabe et du persan est surnommée le « vieux turc ». La langue turque est une langue renouvelée après la fondation de la République turque. La langue turque est parlée par des personnes dont les racines ethniques sont différentes et qui habitent la République turque. Il est bien connu que pour apprendre une langue étrangère il faut tout d'abord savoir délimiter les caractéristiques qui distinguent la langue maternelle de l'apprenat et de celle apprise. Le son « th » (vocal et non vocal) et les diphtongues, par exemple, ne sont pas présents dans la langue turque, car elle appartient à la famille des langues altaïques qui est le sous-groupe de famille des langues ural-altaïques. Un autre exemple - la racine du verbe ne change pas dans la phrase, que ce soient formes négatives, positives ou interrogatives. D'autre part, l'anglais est une langue de la famille des langues indoeuropéennes, complètement différent de la famille des langues altaïques ce qui crée des difficultés supplémentaires pour les apprenants turcs.

Mots-clés : *différences culturelles, langue ottomane, le persan, familles de langues, le son « th », diphtongues.*

Abstract

Turkish learners have difficulty in learning foreign languages that are spoken all over the World. The cultural differences play an important role as well as the different language families. Turkey has been a cradle of the civilizations throughout the history taken place in Anatolia where Turkish Nation have currently been living since Modern Turkey was founded. The Ottoman language that remained under the influence of Arabic and Persian languages was called as old Turkish as well. The language predominantly consisting of Arabic and Persian language was a rich language. The Turkish language is a new language which was formed after the Turkish Republic was founded. The Turkish Language is mainly spoken by the Turkish People whose ethnic roots are different one from another for 92 years that The Turkish Republic was founded. Everybody knows that someone should know and speak the rules of the language spoken if someone wants to learn a foreign language. The “th” sound (voiced and unvoiced) and the Diphtongs are unavailable in the Turkish Language because it is a member of Altaic language family that is the sub-group of Ural-Altaic language family. It is an agglutinating language. Because of that, the stem of the verb does not change in any form of the sentence, such as positive, negative, and question forms. On the other hand, English is a member of Hindu-European language family. It is completely different from Altaic language family.

Keywords: *cultural differences, Ottoman language, Persian language, language families, “th” sounds, the Diphthongs.*

Introduction

In our modern age in which the flow of information has accelerated at an unprecedented pace, teaching English in Turkey has not been able to attain to the desired level in terms of providing oral communication. Two skills, listening and speaking, playing a vital role in English teaching in our education system within the framework of the accepted pronunciation all over the world have been constantly neglected because the Grammar-Translation method is predominantly used to teach English in the state primary, secondary, and high schools instead.

Different sounds, which are not available in our language, constitute a barrier for the Turkish learners to learn the pronunciation easily. The Turkish language in terms of sentence structure is different from the English language. It is a member of Altaic language (sub-group of Ural-Altaic language family). However, English language is a member of Germanic language (sub-group of Hindu-European language family).

Different sentence structures, unusual sound articulations, changing intonations make the English language difficult for the Turkish learners to understand, articulate, and pronounce in terms of both listening and speaking skills. The presence of “th” sound and the diphthongs in the English language requires more practice and patience, even if they are done at the lessons of English. One of the most important problems for the Turkish learners lies underneath of insufficient listening practice. The lack of the practice causes two barriers in speaking English accurately and fluently. Five vital steps can be useful for the Turkish learners to overcome the listening problems. These are weakening, catenation, elision, intrusion, and assimilation steps.

English lessons at primary school which starts with phonology that include these five steps, will probably be more useful for students than usual. If the methods of teaching English start with listening skill based on weakening, catenation, intrusion, elision, and assimilation at the state primary and secondary schools instead of the method of the grammar-translation method, students’ desire to learn foreign language will probably be directed to speaking ability. Reading and writing skills may follow listening and speaking skills at the state high schools. Grammar rules may be predominantly given in the writing skill.

In our modern, digital world, having fluent English is a necessity for everybody from every point of view, such as science, technology, international trade, diplomacy, medicine and so on. Having a competence in the English grammar, it is no longer sufficient for someone who wants to communicate effectively in English, they also need to use skills particularly listening and speaking in an integrated fashion.

In the Turkish education system, speaking (accurate pronunciation in particular) and listening have been consistently neglected by not only the Turkish

teachers who teach English but also the Turkish students at the state primary, secondary, and high schools.

Most Turkish students reach an intermediate level in English grammar. However, upper intermediate and advanced levels of English are generally thought to be a step too far for the Turkish learners to attain owing to problems pronouncing specific vowels and consonants that are not available in the Turkish language.

Some vowels and consonants that are unavailable in the Turkish language create articulation problems which form barriers for Turkish learners to overcome easily. These are generally the voiced dental fricative **ð** and the Voiceless dental fricative **θ** sounds.

Some diphthongs in the English language also create some difficulties in accurate pronunciation. The negligence and not giving importance to accurate pronunciation in particular at the English lessons by teachers who teach English bring about the fossilisation in pronunciation of English.

The reasons why Turkish learners at state primary, secondary, and high schools are not good at articulating “th” sounds and some diphthongs in terms of pronunciation are because the classroom size at the English lessons is more than thirty students, and because there are scarcely any skill lessons but grammar.

First of all, the essential problem that cannot be ignored is that the Turkish language is not in the same language family as the English language is.

World Languages in Terms of Sentence Structures

World languages are divided into three groups with regard to sentence structures.

The isolating languages. In monosyllabic languages, every word is made up of one syllable. The word is in the form of root. No conjugation is available. The sentence structure is formed by using the uninflected verbs. The meaning of the sentences is understood in accordance with conjoining of the words. In spoken language, the system very rich in stress (emphasis) is used to distinguish the words that resemble one another (Chinese, Tibetan languages).

The inflexional languages. Word stems, in these languages, show variation while lexicalising new word and the word stem become unrecognizable. The particles can take place in the word as prefix, infix, and suffix. The main voices in the word stem remain the same while articulating a new sound (Hindu-European languages take place in this language family).

English, German are in the Germanic language which is the sub-branch of the Hindu-European language family.

The agglutinating languages. In these languages, while lexicalising new word or a verb and noun inflection, word stem remain recognizable. Some particles, as a prefix or a suffix, are used to form a new word (Ural-Altaic languages are in this group of the language family).

Turkish is an agglutinating language and a member of the Altaic language family. There is no difference in the third singular person for male and female.

The Farsi (Persian) Language and its Origin

Long before French or English, Persian was an **international language**. Kings, poets, mystics, and diplomats conversed in Persian from Turkey to India to China. Further back in history, Persia was the **great rival of the Roman Empire**. Caravans crossed the Persian Empire while traveling the Silk Road from Rome to the Far East.

Cradle of the Zoroastrian and Manichaean religions, Persian has been second only to Arabic as the **fountain of Islamic culture**. Spiritual readers in America and the world over treasure the poems of Rumi, the **great mystical poet** of the Sufi tradition. Architecture, music, novels, painting: Persian language is the key to the beauties of medieval Persian culture – and a vibrant modern culture as well. *Iran and Afghanistan in the News – Get the Real Story Behind the Front Pages!* Every day, there's news from Iran or Afghanistan on TV, radio, newspapers, and the web. To **really understand events** that are shaping the world today, learn Persian: the **official language of Iran** and Afghanistan.

Iranian film makers are pushing the boundaries with some of the most exciting movies in modern times. The **challenging ideas** of Iran's modern intellectuals have been shaping reform and revolution throughout the whole Muslim and developing world.

Modern Persian (also called Farsi) is spoken by almost 100 million speakers not just in Iran, but also Afghanistan and Central Asia. A member of the Indo-European family of languages (like English), Persian is the easiest Middle Eastern language for English speakers to learn. Knowledge of Persian will help you learn Turkic, Arabic, Urdu, Hindi, and other languages and pursue a variety of exciting careers in government, international business, or education.

Persian, *Fārsi*, is a member of the Indo-Iranian branch of the Indo-European language family. It is a macrolanguage spoken by an estimated 110 million people worldwide, primarily in Iran, Afghanistan, and Tajikistan. The language is known by several names. *Persian* is the more widely used name of the language in English, from Latin *Persia*, from Greek *Persis*. The Academy of the Persian Language and Literature calls the language *Persian*. *Farsi* is the Arabicized form of *Parsi*, from *Pars*, the name of the region where the language evolved. *Pars* is called *Fars* in Arabic which lacks the sound [p]. *Dari* is the local name used for Persian in Afghanistan. *Tajik* (*Tajiki*) is the local name used for Persian in Tajikistan.

Vocabulary. New words are formed from nouns, adjectives and verbal stems through derivation and compounding. In addition, Persian contains a large number of Arabic loan words. They are more common in the written than in the spoken language. Since the beginning of the 20th century, Farsi, Dari, and Tajik have experienced different influences on their vocabulary. Pashto words have been

introduced into Dari in Afghanistan. Farsi has borrowed a significant number of words from French, German, and most recently from English, especially in science and technology. Below are a few common Persian phrases and words given in romanization.

Hello	<i>Salām.</i>
Peace be with you.	<i>Salām aleikom.</i>
Good bye	<i>Xodāfez.</i>
Please.	<i>Lotfān.</i>
Thank you.	<i>Tashakor.</i>
God willing.	<i>Enshā 'allah.</i>
Excuse me.	<i>Bebaxshīd.</i>
Yes	<i>Bale</i>
No	<i>Na</i>
Man	<i>Mard</i>
Woman	<i>Zan</i>

Below are the Persian numerals 1-10.

0	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
◆	۱	۲	۳	۴	۵	۶	۷	۸	۹	۱◆
<i>sefr</i>	<i>yek</i>	<i>do</i>	<i>se</i>	<i>chahār</i>	<i>panj</i>	<i>shesh</i>	<i>haft</i>	<i>hasht</i>	<i>noh</i>	<i>dah</i>

Writing. The bulk of the surviving Persian literature comes from the times following the Islamic conquest of Iran in the 7th-8th centuries AD when the Persians, who wrote in both Persian and Arabic, became the scribes and bureaucrats, as well as writers and poets of the Islamic empire. Persian poets such as Saadi, Hafez, Omar Khayyam and Rumi have left a significant mark on the literature of many countries.

Persian and Dari are written in the Perso-Arabic script, which contains additional letters to represent Persian sounds [p], [f], [z], [g], not represented in the Arabic alphabet. The alphabet is basically consonant-based. Like Arabic, it is written from right to left. Tajik uses a modified Cyrillic alphabet.

In recent years, efforts have been made to introduce alternative alphabets for writing Persian. One such proposed alphabet is UniPers which is given below.

A a	Â â	B b	C c	D d	E e	F f	G g	H h	I i	J j	K k	L l	M m	N n
O o	P p	Q q	R r	S s	Š š	T t	U u	V v	W w	X x	Y y	Z z	Ž ž	

Take a look at Article 1 of the *Universal Declaration of Human Rights* in the Perso-Arabic script and in the Latin script.

تمام افراد بشر آزاد به دنیا می آیند و از لحاظ حیثیت و حقوق با هم برابرند، همه دارای عقل و وجدان می باشند و باید نسبت به یک دیگر با روح برادری رفتار کنند.
Temam afrad tē huqūq tē ‘izzat dē lihāz nāl barābar pādā nān. Oh ‘aḡal samajh tē cangē mundē dī pachān tē ahiṣās radhadē ne is dastē lohnān nūn ikk dūjē nāl bhā ‘īcārē wālā salūk karna cāhī dā æ.
All human beings are born free and equal in dignity and rights. They are endowed with reason and conscience and should act towards one another in a spirit of brotherhood.

The peculiarities of Arabic language

Native to countries of the Arab League, minorities in neighboring countries: Israel, Eritrea, Mali, Niger, Kenya, Chad, Senegal, South Sudan, Ethiopia, Iran, Turkey, Madagascar, Tanzania, Mozambique etc.

Native speakers – 290 million (2010); Language family – Afro-Asiatic; Semitic – Central Semitic; Arabic – Arabic; Standard forms – Modern Standard Arabic; Dialects - Western (Maghrebi), Central (incl. Egyptian, Sudanese), Northern (incl. Levantine, Mesopotamian), Peninsular (Gulf, Hejazi, Najdi, Yemeni)

Some of the spoken varieties are mutually unintelligible, both written and orally, and the varieties as a whole, constitute a sociolinguistic language. This means that on purely linguistic grounds they would likely be considered to constitute more than one language, but are commonly grouped together as a single language for political and/or religious reasons (see below). If considered multiple languages, it is unclear how many languages there would be, as the spoken varieties form a dialect chain with no clear boundaries. If Arabic is considered a single language, it perhaps is spoken by as many as 420 million speakers (native and non-native) in the Arab world, making it one of the half dozen most populous languages in the world. If considered separate languages, the most-spoken variety would most likely be Egyptian Arabic, with 54 million native speakers – still greater than any other Afro-Asiatic language. Arabic also is a liturgical language of 1,6 billion Muslims. It is one of six official languages of the United Nations.

The modern written language (Modern Standard Arabic) is derived from the language of the Quran (known as Classical Arabic or Quranic Arabic). It is widely taught in schools, universities and used to varying degrees in workplaces, government and the media. The two formal varieties are grouped together as Literary Arabic which is the official language of 26 states and the liturgical language of Islam. Modern Standard Arabic largely follows the grammatical standards of Quranic Arabic and uses much of the same vocabulary. However, it

has discarded some grammatical constructions and vocabulary that no longer have any counterpart in the spoken varieties and adopted certain new constructions and vocabulary from the spoken varieties. Much of the new vocabulary is used to denote concepts that have arisen in the post-Quranic era, especially in modern times.

Arabic is the only surviving member of the Ancient North Arabian dialect group attested in pre-Islamic Arabic inscriptions dating back to the 4th century. Arabic is written with the Arabic alphabet, which is an abjad script and is written from right-to-left although the spoken varieties are sometimes written in ASCII Latin from left-to-right with no standardized forms.

Arabic has influenced many languages around the globe throughout its history; some of the most influenced languages are Urdu, Persian, Kurdish, Turkish, Somali, Swahili, Bosnian, Kazakh, Bengali, Hindi, Malay, Indonesian, Tigrinya, Pashto, Punjabi, Tagalog, Sindhi and Hausa. During the Middle Ages, Literary Arabic was a major vehicle of culture in Europe, especially in science, mathematics and philosophy. As a result, many European languages have also borrowed many words from it. Many words of the Arabic origin are also found in ancient languages like Latin and Greek. The Arabic influence, mainly in vocabulary, is seen in the Romance languages, particularly Spanish, Catalan, Portuguese, and Sicilian, owing to both the proximity of Christian European and Muslim Arab civilizations and 800 years of the Arabic culture and language in the Iberian Peninsula referred to in Arabic as al-Andalus.

Arabic has also borrowed words from many languages, including Hebrew, Greek, Persian and Syriac in early centuries, Turkish in medieval times and the contemporary European languages in modern times, mostly from English and French.

Why has the Turkish language been predominantly accepted against the Arabic and Persian languages after the Turkish Republic was proclaimed?

Language Reform: From the Ottoman to the Turkish language

History records few instances of a government's altering the language of its people as drastically and imposing that language as forcefully (and, on balance, as successfully) as in the Turkish case. Atatürk considered language reform to be an essential ingredient in the creation of a new Turkey and of new, modernized Turks, and he viewed the revised Turkish language as one of the ways to create a new national identity.

Within the Ottoman Empire, the Turks were merely one of many linguistic and ethnic groups, and the Word Turk in fact connoted crudeness and boorishness. Members of the civil, military, and religious elite conversed and conducted their business in Ottoman Turkish, which was a mixture of Arabic, Persian, and Turkish. Arabic remained the primary language of religion and religious law. Persian was

the language of art, refined literature, and diplomacy. Little Turkish usually had to do with the administration of the Ottoman Empire, Turkish not only borrowed vocabulary items from Arabic and Persian but also lifted entire expressions and syntactic structures out of these languages and incorporated them into the Ottoman idiom. Thus, pure Turkish survived primarily as the language of the illiterate and generally was not used in writing. Ottoman Turkish, on the other hand, was the language of writing, as well as the language spoken by the educated elite.

Its multiple origins caused difficulties in spelling and writing Ottoman Turkish. The constituent parts - Turkish, Persian, and Arabic - belong to three different language families - Ural-Altai, Indo-European, and Semitic, respectively - and the writing system fits only the last of these. Phonological, grammatical, and etymological principles are quite different among them.

During the nineteenth century, modernist intellectuals began to call for a reform of the language. They wanted to fashion a language that would be easier to use and more purely Turkish. Thus, the principle of the Turkish language reform was intimately tied to the reforms of the 1839-78 period. Later in the nineteenth century, the demand for language reform became political. Turkish nationalists sought a language that would unite rather than divide the people. In the writings of Ziya Gökalp (1924), Turkish nationalism was presented as the force uniting all those who were Turks by language and ethnic background.

With the establishment of the republic, Atatürk made the language reform an important part of the nationalist program. The goal was to produce a language more Turkish, modern, practical, and precise, and less difficult to learn than the old language. The republican language reform consisted of two basic elements - adoption of a new alphabet and purification of the vocabulary.

The language revolution (*Dil Devrimi* in Turkish) officially began in 1928. In May 1928, numbers written in Arabic were replaced with their Western equivalents. In November the Grand National Assembly approved the new Latin alphabet that had been devised by a committee of scholars. Many members of the assembly favored gradually introducing the new letters over a period up to five years. Atatürk, however, insisted that the transition last only a few months, and his opinion prevailed. With chalk and a portable blackboard, he traveled throughout the country, giving writing lessons in schools, village squares, and other public places to a people whose illiteracy was suddenly 100 percent. On January 1, 1929, it became unlawful to use the Arabic alphabet.

The new alphabet represents the Turkish vowels and consonants more clearly than does the old alphabet. Composed of Latin letters and a few additional variants, it contains one symbol for each sound of standard Turkish, which was identified as the educated speech of Istanbul. By adopting the Latin alphabet, Turkey turned consciously toward the West, severed a major link with the Islamic world, and rejected a part of its Islamic heritage. By providing the new generation no need and scant opportunity to learn the Arabic letters, the alphabet reform cut them off from the Ottoman past and its culture and value system. Specifically, this

new generation could no longer be educated by the traditional establishment of religious scholars.

Non-Turkish words were seen as symbols of the past, and there was great nationalist enthusiasm, supported by government policies, to get rid of them. Purification of the language became a national cause. Dictionaries began to drop Arabic and Persian words and sought to resurrect archaic terms or words from Turkish dialects or to coin new words from old stems and roots to be used in their place. The Turkish Language Society (Türk Dil Kurumu), founded in 1932, supervised the collection and dissemination of Turkish folk vocabulary and folk phrases to be used in place of foreign words. The citizens at large were invited to suggest alternatives to words and expressions of non-Turkish origin, and many responded. In 1934 lists of new Turkish words began to be published, and in 1935 they began to appear in newspapers.

The mid-1930s saw the height of the enthusiasm for language reform, and some of the suggested reforms were so extreme as to endanger the understandability of the language. Although purist and zealot opinion favored the banishment of all words of non-Turkish origin, it became obvious to many that some of the suggested reforms verged on the ridiculous. Atatürk resolved the problem with an ingenious political invention that, though embarrassing to language experts, appealed to the nationalists. He suggested the historically preposterous but politically efficacious Sun- Language Theory, which asserted that Turkish was the “mother of all languages”, and therefore all foreign words were originally Turkish. Thus, if a suitable Turkish equivalent for a foreign word could not be found, the loanword could be retained without violating the purity of the Turkish language.

By the late 1940s, considerable opposition to the purification movement had begun to develop. Teachers, writers, poets, journalists, editors, and others began to complain in public about the instability and arbitrariness of the officially sanctioned vocabulary. In 1950 the Turkish Language Society lost its semiofficial status, and eventually some Arabic loan words began to reappear in government publications.

The long-term effects of the language reform have been positive, but at a price. Reading, spelling, and printing are now infinitely simpler than before, and literacy has spread because of this. Modern Turkish is more concise and direct than Ottoman Turkish, and hence better meets the demands of modern life, including science and technology. The language reform has to some degree closed the language gap that used to exist between the classes of Turkish society and a certain democratization of language and literature has occurred. The cost, however, has been the drastic and permanent estrangement from the literary and linguistic heritage of the Ottomans. Although some pre-republican writing has been transcribed in the new alphabet, its vocabulary and syntax are now barely understandable to a modern speaker of Turkish. The loss of old words and their rich connotations has resulted in some aesthetic impoverishment of the language.

Language and language reform continued to be political issues in Turkey in the late 1980s. Each decade since Atatürk's death has been characterized by its own particular stance or stances vis-à-vis language reform or support for either a more traditional lexicon or a modern, "Turkified" one abounding in Western loans or indigenous coinages. Not surprisingly, language reform and modern usage were pushed forward during periods of liberal governments and de-emphasized under conservative governments (such as those of the 1980s). As for religious publications, they were not touched much by these reforms and continued to use an idiom that was heavily Arabic or Persian in vocabulary and Persian in syntax. In spite of the fact that coinages lack some of the rich connotations of the older lexicon, modern Turkish prose and poetry came into their own in Kemalist (1923-38) and, especially, post-Kemalist (since 1938) Turkey, as writers and poets created powerful works in this new idiom (All about Turkey Burak Sansal 1996-2014).

Because of those conflicts, the people living in Turkey have had difficulty in adopting the new language called Turkish. Unfortunately, the Turkish language has not lasted its improvement since the language revolution realised in such a way as to be parallel with the languages spoken in European countries, such as English, French, German, and Spanish. In order to learn a foreign language, the individual should know his own language and it is essential for someone to define all thoughts, and everything that he wants to express easily by using enriched vocabulary.

What skill should be put into practice initially to teach English to Turkish learners without making learning a foreign language difficult?

If the use of the native language forms difficulty for the learner to learn a foreign language because of its structure, the language teacher should not allow using mother tongue in the classroom, target language should be entirely used instead.

It is preferably advisable that the grammar translation method not to be used, and skills be practiced instead. Listening and speaking skills including phonetics, pronunciation, and articulation practices can support learner's desire to learn a foreign language. These steps can be defined as: *Weakening, Assimilation, Catenation, Elision, Intrusion*.

Weakening sound: when someone mentions about weakening sounds, they remind us of the presence of "Schwa". Spoken English is divided into function and content words.

Function words carry only grammatical meaning, such as:

Prepositions: to, from, for, of, with, by, in spite of;

Auxiliaries: are, was, do, have, could, would, shall, can;

Articles: a, an, the;

Quantifiers: some, any, few, all;

Pronouns: he, she, it, you, I, this, that.

Content words carry real meaning, such as;

Nouns: car, wedding, James, table, joy;

Verbs: move, drink, turn, enjoy, think;

Adjectives: big, interesting, quiet, slow, bright;

Adverbs: quickly, quietly, fortunately, often.

“Schwa” is often found in function words, in weakening sounds.

Assimilation. Assimilation is the process by which two (or more) sounds become more similar to each other. This similarity is achieved by one of the sounds taking characteristics from the other one.

Assimilation may be classified according to the directions in which the borrowing of characteristics is affected. Thus, for two adjacent sounds, if a sound takes features from the sound following it, we talk about regressive or anticipatory assimilation since the features from the sound preceding it, we talk about regressive or anticipatory assimilation since the features “move” $A > B$. when a sound takes features from the sound preceding it, we talk about progressive or perseverative assimilation since the features move forward $A < B$ they persevere into the following sound.

Place of the Assimilation in English involves alveolar stops, which change their place of articulation to bilabial or velar depending on the surrounding sound, or alveolar fricatives, which may change their place of articulation to post-alveolar when followed by a post-alveolar or palatal consonant. Three different types of place assimilation in English which are classified according to the type of sounds which undergo the process are **alveolar stops, alveolar fricatives, and alveolar syllabic nasals** (Roach).

Catenation. Catenation is one of the ways speakers join words together. In catenation, a consonant sound at the end of one word joins with a vowel sound at the beginning of the next word.

Some examples can explain what catenation is:

- a) The two words (an + apple) become “ a-napple “ in speech, with catenation of the consonant “ n “ and the vowel “ a “ sounds.
- b) The two words (an + egg) become “ a-negg “ in speech with catenation of the consonant “ n “ and the vowel “ e “ sounds.
- c) The two words (an + orange) become “ a-norange ” in speech, with catenation of the consonant “ n “ and the vowel “ o ” sounds.

These examples are on the base of one word such as an indefinite article “ a “ or “an” + a noun or an adjective.

Learners who have no practice in catenation have difficulty in understanding the catenation of consonant and vowel sounds. On the other hand, a sentence with catenation of consonants and vowels may create some difficulty in terms of understanding the sounds uttered by people.

Learners often have difficulty hearing individual words due to catenation. Specific listening tasks such as counting the number of words heard dictation, and reading with a cassette recording can help practise this.

Elision. Elision is the omission of one or more sounds (such as a vowel, a consonant, or a whole syllable) in a word or phrase, producing a result that is easier for the speaker to pronounce. Sometimes, sounds may be elided for euphonic effect. In Native English, elision comes naturally, and it is often described as "slurred" or "muted." Often, elision is deliberate. In French, elision is mandatory in certain contexts, as in the clause. In Spanish, elision occurs less frequently but is common in certain dialects. It is never marked by an apostrophe in writing (www.teachingenglish.org.uk.). Examples of elision in English:

Word	IPA before elision	IPA after elision
<i>comfortable</i>	/ˈkʌmfərtəbəl/	/ˈkʌmfɹətəbəl/ (rhotic English), /ˈkʌmfɹtəbəl/ (non-rhotic English)
<i>fifth</i>	/ˈfɪfθ/	/ˈfɪθ/
<i>laboratory</i>	/ləˈbɔrətɔri/	/ˈləbrətɔri/ (American English), /ləˈbɔrɔtri/ (British English)
<i>temperature</i>	/ˈtempərətʃər/	/ˈtempɹətʃɹ/, /ˈtempɹətʃə/
<i>vegetable</i>	/ˈvedʒətəbəl/	/ˈvedʒtəbəl/, /ˈvɛtʃtəbəl/
<i>family</i>	/ˈfæmli/	/ˈfæmli/
<i>him</i>	/hɪm/	/ɪm/
<i>going to</i>	/ˈɡoʊ.ɪŋ tuː/	/ˈɡənə/ (gonna)

Intrusion. Intrusion is a feature of connected speech. When two words are said together, an extra sound is sometimes placed between them (Demircioglu, 2014). The function of “r” sound is important in British English pronunciation. “R”, “W”, “J” sounds play important roles in intrusive sounds in connecting the sounds one another as if they were one word in English pronunciation. In addition to this function of “r” sound, it is not pronounced as “R” in final sound of a word. Such as; “beer or wine” (R) sound as final consonant is not pronounced by itself. However, in the connected speech, (r) is pronounced to connect the sound from “bee-rand-wine”. Another example for (R) sound in the connected speech; [**I saw a film**], (R) sound as intrusive sound is pronounced to connect the sounds in the speech. / **aI s**): **r a film**/. Some examples for the intrusive sounds, [R, J, W] in the connected speech. In some sound connection [(?) glottal stop] is produced (Hudson).

Go out the back way	/ ɡəʊʔaʊt /	(?)
The law isn't fair.	/ lɔ:ɹɪzənt/	(r)
We own a few.	/ wi:jəʊn/	(j)
Yes, you are.	/ ju:wə: /	(w)
I study drama and music.	/ drɑ:məʔænd/	(?)
I am interested.	/ aɪʔæm/	(?)
My mother is over there.	/ ˈmʌðəɪz (slower, more careful speech)	
My father isn't in.	/ fɑ:ðəɹɪzənt /	(r)

The Source of Data

How were the data collected?

The task:

From my classroom that I am responsible for, 40 students were selected for this research, half of whom are girls. The main purpose for this research was to understand and check, how successful the selected students would be able to be after they were trained in the subjects of “weakening, catenation, elision, intrusion, and assimilation”. The pretest and the post test were practiced on the students to see the gap between the tests for the students.

- 10 male students from the Eastern part of Turkey (A)
- 10 male students from the western part of Turkey (B)
- 10 female students from the Eastern part of Turkey (C)
- 10 female students from the western part of Turkey (D)

(the total grade is 100 pts.)

The result of the pretest on weakening, catenation, elision, intrusion, and assimilation:Table 1

	weakening	Catenation	Elision	Intrusion	assimilation	Total
Students A	5	7	5	4	4	25
Students B	8	7	7	6	7	35
Students C	7	6	7	7	6	33
Students D	9	9	8	9	8	43

Some receptive skills that will enable students to enhance the awareness of how they are going to practice listening skill to grasp the connected speech may carry those skills to perceptual ones. Well-acquired perceptual skills can help the productive ones work effectively. Ten sentences from every receptive skill were given to the students as a pretest with the aim of checking how successful they were in listening skill.They were informed that how they made use of the perceptive skills that are called: weakening, catenation, elision, intrusion, and assimilation to comprehend the connected speech within two week-period. They were more successful according to the post-test results than the pretest results.

According to my observations during the course given to the students, they were all willing to do practices relating to receptive skills that would be able to help them grasp the key points in the connected speech. The results of the post-tests on weakening, catenation, elision, intrusion, and assimilation: Table 2

	weakening	Catenation	Elision	Intrusion	assimilation	Total
Students A	8	9	10	9	8	44
Students B	12	11	10	12	10	55
Students C	11	10	11	12	11	55
Students D	13	14	13	14	13	67

The progress between pretest and post-test in terms of qualitative test results

	Pretest	Post-test	Progress
Students A	25	44	19
Students B	35	55	20
Students C	33	55	22
Students D	43	67	24

Those students were also trained in the voiced and unvoiced “th” sounds (Demircioglu, 2013 – *the importance of “th” sounds*) and the Diphthongs (Demircioglu, 2013 – *the importance of the diphthongs*).

The training period was two weeks in length. During that period, the students tried to gain the ability to comprehend and grasp the connected speech by putting weakening, elision, intrusion, catenation, and assimilation, exercises into practice.

Conclusion

As the quantity test results, the male students from the easier part of Turkey have shown less improvement when we have compared to the results of the female students from the same parts of Turkey. On the other hand, the female students from the western part of Turkey have shown more improvement than the male students from the same part of the country. The reason why the female students from both eastern and western parts of Turkey are more successful than the male ones from the same areas in Turkey is that the majority of east-oriented female students also have been educated in the western part of Turkey. The second factor is that the female students from both geographical areas are more interested in comprehending and understanding what they have just heard than the male students. Both female students believe that listening ability is the most effective skill to enhance the desire to learn a foreign language.

Bibliographical References

Ceritoğlu, M. “Language families.” *Türkçe'nin yapısı ve Dünyadaki dil aileleri*, 1239,1247,1248, 2011.

Hudson, Joseph. *The sound of English*. A practical Course in British English pronunciation, London: Pronunciation Studio 2007, 134 p.

Demircioglu, Mehmet, Deniz. “The pronunciation problems for Turkish learners in articulating of the voiced and unvoiced “th” sounds and the techniques of overcoming the difficulties for Turkish learners in English learning.” *The International Burch University*, Sarajevo, 2013.

--- . “The pronunciation problems for Turkish learners in articulating and pronouncing “the diphthongs?”” *ELT international conference*, Rome, 2013.

--- . “The significance of the intrusive sounds, which help listening and speaking abilities for Turkish learners.” *ITEC* (International Teacher Education Conference), Dubai, 2014.

--- . “The Importance of Catenation and Assimilation to be useful to enhance the performance of Turkish learners in terms of Listening and Speaking abilities.” *International ELT Research Conference*, Çanakkale 18 Mart University 25-27 May 2014.

Gimson, A. *An introduction to the pronunciation of English*. London: Longman, 1992.

Roach, Peter. *English Phonetics and Phonology*. A Practical Course, second edition, Cambridge University Press, 1998, 262 p.

<http://aboutworldlanguages.com/indo-european-language-family>.

www.teachingenglish.org.uk

**LE CERCLE HERMÉNEUTIQUE
ET LA DIDACTIQUE DES LANGUES-CULTURES**

Stéréotypes identitaires et compétence interculturelle en classe de FOS

Maria COTLĂU

Université d'État de Moldova

Résumé

Chaque langue exprime le regard spécifique que ses locuteurs portent sur le monde, leur manière de structurer la réalité, aucune culture ne peut exister indépendamment d'une langue qui est le vecteur de communication. Alors l'enseignement d'une langue étrangère prolonge et complète les compétences linguistique, discursive, stratégique et sociale par une compétence interculturelle. Les approches communicationnelle et actionnelle prêtent une attention particulière aux démarches didactiques visant à rendre opérationnels les savoir être interculturels parce qu'il ne s'agit plus pour l'apprenant de repérer le culturel dans les échanges langagiers mais « d'intérioriser » la culture de l'Autre ; le décentrement réflexif et la relation d'échange sont au fondement des relations interculturelles. Le rôle de l'enseignant est celui d'orienter, de développer une vision pluraliste du monde chez l'élève pourvu qu'en ait une lui-même. L'interculturel n'est pas seulement un phénomène de représentations en contraste débouchant sur des stéréotypes, mais qui prend l'aspect d'un processus, un échange entre culture maternelle et culture étrangère et qui vise la chute des barrières, la réciprocité, la solidarité.

Mots-clés: *stéréotypes identitaires, compétence interculturelle, acquisition, savoir-être interculturel, décentrement, culture maternelle, culture étrangère, altérité.*

Abstract

Each language expresses the specific look that its speakers relate to the world, their way of structuring reality, no culture can exist independently of a language which is the medium of communication. In this way, teaching a foreign language extends and complements the linguistic skills, discursive, strategic, and social by intercultural competence. The communicative and action-oriented approaches pay particular attention to didactic approaches which deals with the intercultural knowledge because for the learner, it is no longer to identify the cultural exchanges in the language but to "internalize" the culture of the Other; the reflexive shift and the exchange relationship are the foundation of intercultural relations. The role of the teacher is that of shaping, developing a pluralistic vision of the world in the long taught that the teacher has one himself. The intercultural way of analyzing is not only a phenomenon of contrasted performances that leads to stereotyping, but takes the form of a process, an exchange between maternal culture and foreign culture and aims on falling barriers, reciprocity, solidarity.

Keywords: *identity stereotypes, intercultural competence, acquisition, intercultural knowing, shift, native culture, foreign culture, otherness.*

Dans le cadre d'un enseignement et/ou apprentissage d'une langue étrangère en situation institutionnelle, notre cas le Français sur objectifs spécifiques, la compétence interculturelle sera un objectif indispensable parce

qu'elle constitue un élément essentiel dans l'acquisition des savoir être de l'apprenant.

Le terme « culture » désigne la totalité des pratiques succédant à la nature, il évolue, chez l'humain, dans le temps et dans les formules d'échanges et se constitue en matières distinctes d'être, de penser, d'agir et de communiquer. Nous envisageons le concept de culture (identité culturelle) en l'attachant à celui d'interculturalité tel qu'il est défini par l'UNESCO : « la culture peut aujourd'hui être considérée comme l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances ».

Le concept « interculturalité » se place aux carrefours des notions d'interaction, d'échange et de communication entre les cultures où celles-ci non seulement coexistent mais interagissent. De ce point de vue le concept de « culture » n'est pas défini restrictivement - des savoirs normés relevant d'arts et lettres - mais dans la perspective anthropologique comme un ensemble de produits de l'interaction de l'homme avec son environnement.

La connaissance interculturelle fait partie des compétences générales que l'apprenant d'une langue étrangère doit acquérir. La connaissance et la compréhension des relations de ressemblances et de différences distinctives entre « son monde » et le « monde de l'autre » sont à la prise de conscience interculturelle. Sauf la conscience objective, la conscience interculturelle englobe la conscience de la manière dont chaque communauté apparaît dans la vision de l'autre, parfois sous la forme de stéréotypes nationaux.

Donc, une compétence culturelle en langue étrangère intégrera des savoirs, de savoir-faire mais également de savoir-être, comprendra et prendra la forme en réalité d'une compétence interculturelle, grâce à l'interaction prédéterminée et enrichissante entre la culture maternelle et la culture étrangère. L'interculturel pour les uns est un phénomène de représentations en contraste, débouchant sur des stéréotypes ; par contre, ce concept est abordé dans les sources étudiées plutôt comme un processus enrichissant, un échange entre culture maternelle et culture seconde ou étrangère ayant pour objectif la chute des barrières, la réciprocité et la solidarité. Dans cette optique, l'interculturel se délimite de ce qui se produit dans les sociétés multi ou pluriculturelles, mais où la juxtaposition de cultures n'implique pas une interaction.

La problématique de l'interculturel nous invite à répondre à beaucoup de questions dont les solutions ne sont pas faciles à trouver parce que ce concept est protéiforme et s'utilise dans différentes disciplines en sciences humaines – psychologie sociale, anthropologie, sociologie et sciences de l'éducation. Cette approche pluridisciplinaire renvoie aux objectifs de l'éducation interculturelle et à la définition de l'approche interculturelle proposée par Martine Abdallah-

Preteille : « l'approche interculturelle s'érige à partir pluralité de sens, de causalité et de points de vue (41).

Pour l'apprenant, s'approprier une langue étrangère en milieu scolaire revient à acquérir un instrument de communication complémentaire, c'est-à-dire en avoir deux, sans les utiliser l'un pour l'autre. Du point de vue des modèles culturels de communication étrangères, la situation de l'apprenant lui demanderait d'agir selon deux démarches préalables :

- Se distancer de ses propres modèles culturels de communication ;
- Se définir comme personne bilingue, autrement dit avoir une identité circonscrite également dans le territoire communicatif étranger, sur la base du transculturel.

Cette problématique est abordée dans beaucoup d'études qui portent surtout l'apprentissage en milieu naturel, par contre le contexte scolaire étranger d'une telle acquisition reste très peu étudié.

De nombreuses études consacrées à la thématique de l'interculturel prennent comme point de départ de leur démarche le rapport langue-culture.

Ainsi, la définition suivante est la plus appropriée : « Par compétence interculturelle nous entendons la capacité des personnes à observer, analyser tous les concepts du comportement de leurs interlocuteurs étrangers, à en prendre conscience ainsi qu'à en tirer des enseignements afin d'y adapter leur propre comportement » (*ibidem* : 45).

La compétence interculturelle prend sa place bien justifiée en didactique des langues sur objectifs spécifiques, où elle compète et élargit la compétence de communication en participant au développement de la personnalité de l'apprenant.

Les approches communicationnelle et actionnelle soulignent l'importance des démarches didactiques concernant à rendre opérationnels les savoir-faire et les savoir-être interculturels, car il ne s'agit plus pour l'apprenant de « repérer le culturel dans les échanges langagiers », mais « d'intérioriser la culture de l'Autre » (Jeannin-Cortin).

H. Bayer propose le terme « compétence ethno-socio-culturelle » (41) pour marquer la dimension culturelle d'une compétence de communication considère que cette compétence complexe est constituée de trois grands ensembles de savoirs, savoir-faire ou/et représentations collectives. Le premier serait d'ordre langagier qui regroupe les compétences sémiotique, sociopragmatique et discursive textuelle, le deuxième d'ordre encyclopédique à géométrie variable: la compétence référentielle. Un autre enfin, avec les deux autres: la compétence ethnosocioculturelle, qui est composée de traits de l'ordre de la représentation collective (élaboration d'un sens commun, d'un système de précodage de la réalité partagés, de la construction d'une identité).

La notion de « représentation collective » appartient à la psychologie sociale, précise l'auteur, et recouvre plusieurs types de traits constitutifs d'imaginaires ethnosocioculturels repérés sous diverses désignations: attitudes,

opinions, croyances, mentalités, valeurs, visions du monde, préjugés, mythes, stéréotypes, etc. Les éléments qui constituent l'imaginaire collectif n'a pas le même teneur pour la société française que celle sur l'arène mondiale, mais un fait reste certes que la structure de l'imaginaire tend à la simplicité et à la stabilité, à ses constituants centraux et d'autres constituants périphériques qui sont associés pour donner une consistance et souplesse de fonctionnement.

Les objectifs susceptibles d'emblématisations sont très variés, ce processus produit un cliché porteur d'une de l'ethnosocioculturel de la France et contribue à la fossilisation d'une certaine francité, en particulier à l'étranger.

Dans le domaine de la francité, ce sont l'emblème de la France, le Coq. Marianne avec son signe majeur de reconnaissance, le bon et phrygien, la marche « Je suis Charlie » symbole de la liberté d'expression apparu tout récemment. Ces parangons offrent l'exemple hors ligne d'une modalité représentationnelle minimale, avec un champ d'investissement figuratif très limité et univoque ce qui conduit à l'apparition des stéréotypes sur la France et les Français, phénomène souligné par l'imagologie interculturelle. Malgré le caractère incomplet de la définition proposée par H. Boyer et la difficulté inhérente à l'objectif même de cette approche il n'est pas interdit de mettre en ordre de divers contenus de la compétence ethnosocioculturelle qui serait constituée de deux grands strates, elles-mêmes composées de deux ensembles de traits, d'identité collective et l'imaginaire patrimonial.

Comprendre une culture c'est dépasser une vision parcellaire réduite à l'énumération des faits culturels, à une collection de rites, de mythes et de pratiques. Il est nécessaire de s'engager à dépasser la connaissance mosaïque pour rechercher une cohérence et des points communs. Les différences sont des données tandis que les ressemblances sont le résultat d'une contraction, d'une opération cognitive pour dépasser le niveau du détail, de l'intuition et de la subjectivité.

Les attitudes à l'égard des peuples sont influencées par le stéréotypes sur les langues. Il est d'usage de dire que l'italien est une langue musicale, ainsi les Italiens sont des gens agréables à écouter et donc c'est un peuple agréable. Par contre, l'allemand est une langue dure c'est pourquoi les Allemands ne sont pas agréables à écouter et donc c'est un peuple désagréable. Ces attitudes par rapport à la langue sont confortées par des stéréotypes sur les groupes nationaux alors il facile de remarquer comment le préjugé s'exprime dans ces attitudes.

« Apprendre à comprendre l'autre c'est accepter d'étudier le regard ethnocentré que l'autre porte sur la culture à laquelle soi-même on appartient, en suspendant tout jugement de valeur sur les membres de la culture qui produit cette perception dérangeante, à la condition toutefois que l'autre fasse un parcours intellectuel similaire. Cette approche repose sur le principe que toutes les cultures se valent » (Byram, Zarate 8-9).

Notre étude part de l'hypothèse que la rencontre avec l'altérité, que celle-ci soit raciale, religieuse, ethnique ou nationale, est vécue comme une remise en

question des croyances « naturelles », des valeurs et des comportements qui soutiennent notre existence quotidienne et qui semblent aller de soi. Le défi peut aboutir à une confrontation et de conflit où je/nous et ils sont incompatibles, par contre il existe des situations d'acceptation et d'enrichissement réciproque lorsque chacun est prêt à accepter la différence et à réaliser ses propres principes.

Comme point de départ pour aborder le problème peut être le rôle joué par le système éducatif et par l'enseignant dans la formation d'une relation maîtrisée à l'altérité.

Le programme scolaire reflète des choix qui permettent aux jeunes d'accéder à une culture commune, un savoir historique, géographique, une culture générale artistique - la littérature classique, la peinture, la musique - par lesquels une société délimite et définit son identité. Le système éducatif d'un pays poursuit une finalité qui concerne la socialisation des jeunes dans la société et leur environnement immédiat: ainsi le curriculum concrétise le processus de socialisation et crée chez les jeunes une identité en harmonie avec cette société. De surcroît, une société ne produit pas sa propre définition dans le vide, mais par contraste avec l'altérité, avec sa différence établie en fonction des caractéristiques de celles voisines. Les objectifs définis par les enseignants sont à la fois cognitifs et affectifs. Toutefois, il est admis que la dimension affective du processus d'apprentissage évolue comme la suite d'un enseignement planifié en fonction des principes cognitifs.

Quand la rencontre avec l'altérité comprend une dimension linguistique (le cas des apprenants de notre pays, dans une classe étrangère), les jeunes font l'expérience d'une langue différente; ils sont alors conduits à repenser la signification qu'ils attachent aux « mêmes » mots et les connotations liées à leur propre langue et culture. quoiqu'un individu puisse accepter cognitivement les tabous verbaux et non-verbaux d'une autre communauté, il peut fréquemment ressentir une antipathie qui empêche de manifester une attitude d'ouverture. L'enseignant doit choisir les méthodes pour développer les attitudes positives vis-à-vis de l'altérité et accepter, en même temps, la différence au vécu et la nature conflictuelle qui en résulte. La rencontre de l'altérité est d'un côté, une occasion pour encourager des attitudes positives, de l'autre côté, elle permet aux jeunes d'introduire une relativisation, un point critique sur leurs propres identités, sur les cultures et leurs sociétés.

Pour fixer les objectifs de l'acquisition d'une compétence interculturelle il faut déterminer la palette des questions qui y apparaissent. Primo, c'est comment cette compétence pourrait être atteinte en milieu scolaire dans les conditions où le français est enseigné comme langue étrangère dans un pays latin; secundo, c'est comment élaborer un curriculum dont cette compétence soit la cible finale; fin, sur quelle progression, à partir de quels matériels le construire.

Pour produire un tel parcours il faudrait prendre en compte quelques objectifs majeurs:

- acquérir la conscience que tout système de valeurs régissant les comportements est relatif, il dépend d'une culture donnée et savoir traduire cette conscience en comportements adéquats;
- savoir identifier et interpréter la variété des manifestations d'une culture étrangère en les plaçant dans un contexte social, économique, historique, politique, etc.
- acquérir la conscience que l'appartenance nationale d'un individu n'est pas le principe fondateur de son identité, il y a d'autres définitions et distinctions pertinentes.

Les deux derniers points ont en vue une compétence culturelle, les deux premiers visent une éducation interculturelle et peuvent être présentés en objectifs spécifiques, savoir repérer les hétéro-stéréotypes (caractérisant ses propres représentations de la culture étrangère), les auto-stéréotypes (caractérisant les représentations de sa propre culture).

Il est désirable que l'apprenant acquière un savoir pour être capable de relativiser les différents concepts de « normalité » que les membres de culture différentes expriment dans cette culture étrangère et savoir l'expliquer. Il est de même souhaitable que l'apprenant puisse prévoir l'application de cette norme dans une situation donnée et de savoir adopter une attitude ou un comportement qui lui permette d'être accepté dans cette culture étrangère.

Quel sera le rôle pour l'enseignant dans cette démarche pédagogique? Grosso modo, c'est détourner l'apprenant de ses intuitions naturelles de sa langue et culture maternelle et l'amener à reconnaître la spécificité des systèmes de communication et/ou comportement étrangers qui sont ancrés dans d'autres notions et réalités.

Les démarches de l'enseignant visent deux objectifs, notamment: développer chez l'apprenant la conscience de la nature des modèles culturels de communication et de leur fonctionnement et faire en sorte que l'apprenant prenne ses distances par rapport à son propre ethnocentrisme. Alors, ce n'est qu'à ces conditions que l'élève pourrait parvenir à prendre ses distances par rapport à propre difficultés en communication étrangère et développer ses intérêts pour la culture étrangère. Autrement dit, ne pas partir en guerre contre les stéréotypes mais d'être capable de les déchiffrer et de les utiliser. L'apprenant analysera les problèmes de communication en situation exolingue, identifiera les éléments critiques, pour pouvoir cerner ce qui est « naturel » et de se restituer dans une position analogue. Il sera capable de parvenir à déterminer une certaine zone neutre à l'aide de ses propres repères. À partir de cette zone, il pourra reconstituer les modèles en œuvre chez les locuteurs de la langue et de la culture étrangère. Si l'enseignant sait choisir des sujets intéressants passionnants, pour lesquels l'apprenant se sent content, on lui offrirait un autre point de repère pour apprécier d'autres modèles culturels de communication.

Les activités qui illustrent ces objectifs seront choisies à partir de documents authentiques riches en implicites et en connotations, problématiques pour mettre en œuvre l'esprit critique et de l'affectivité de l'apprenant.

Le thème de l'identité nationale sera traité sous l'angle du stéréotype défini comme une représentation partagée par un groupe, acquise et non innée, valorisante ou dévalorisante, qui se réfère à une réalité (personne, chose, idée) organisée autour de quelques éléments symboliques simples opérant une catégorisation, une généralisation de cette réalité. Le stéréotype renseigne plus sur son émetteur que sur son objet, sur la culture source que sur la culture cible puisqu'il représente un objet à double dimension sociale et individuelle, de l'ordre du cognitif et de l'affectif.

Les activités que nous proposons se réfèrent à un contexte de francophonie européenne et ont été utilisées avec des étudiants dont la langue maternelle est le roumain et le russe qui apprennent le français sur objectifs universitaires, domaine des relations internationales, niveau A2 et B2.

Activités

Par le biais de leur photothèque, l'organisation internationale de la Francophonie et le ministère des Affaires Étrangères de la France offrent au public de nombreuses images montrant la vie quotidienne des francophones. Ces portfolios sont libres de reproduction et mettent en images des secteurs très variés: éducation, culture, vie politique, transports, commerce, etc. De simples photos permettent de faire travailler les étudiants sur les cultures. Il est aussi facile de trouver des photos sur Internet grâce aux moteurs de recherche spécialisés tels « Google Recherche d'image » et « Yahoo images ».

En guise d'exemple nous proposons une activité « Jeu du portrait » pour travailler l'expression orale. Le public cible seront les étudiants en RI du niveau A1 et +. Nous avons fait le choix pour cette activité ludique parce que l'imaginaire permet l'ouverture de certaines visions intellectuelles tout comme le fait le jeu: il ne faut pas y penser seulement comme à une activité de détente, c'est une activité humaine par excellence, car le jeu laisse passer l'intuition, l'inconscient, l'enfant. L'objectif de cette activité est de deviner l'identité d'un diplomate / ambassadeur / ministre des affaires étrangères / de la Moldavie / de la France / des États-Unis / de la Russie, en posant des questions fermées.

Les joueurs se mettent en rond et à tour de rôle, ils tirent une carte au hasard où il y a des photos et des noms des diplomates des pays mentionnés. sans regarder la photo avec le nom qui y est inscrit, ils coincent la carte de sorte que tous les autres puissent la voir. L'étudiant qui commence le premier doit poser des questions fermées, c'est-à-dire dont la réponse sera « Oui », « Non », pour deviner le nom de sa personnalité. Au début, les questions sont très générales, par exemple « Est-ce un homme?/une femme? » Si la réponse est « Oui », le joueur adresse une

deuxième question, « Est-ce un diplomate de carrière? », « Représentent-ils la Moldavie?, la France?, la Russie? », « Est-il âgé? », jusqu'à ce qu'on lui réponde «Non». L'étudiant qui devine l'identité de la personnalité gagne.

Ensuite ce jeu est complété par une activité, l'objectif de laquelle est double: premièrement, c'est le développement des connaissances linguistiques et notamment la transformation des noms en adjectifs de la même famille et deuxièmement, c'est l'acquisition des savoirs sur les diplomates les plus connus, leur rôle et l'importance dans la culture du pays et enfin savoir s'engager dans un jugement qui ne soit pas influencé par sa propre culture et apprendre à surpasser les stéréotypes identitaires sur ces personnalités.

Pour les étudiants du niveau B2 nous proposons une activité plus complexe. Au commencement, les apprenants doivent compléter la grille sur les particularités liées à la personne «Qualités requises pour un diplomate».

Qualités requises pour un diplomate

		Qualité	Défaut	Les deux
1.	Détermination			
2.	Susceptibilité			
3.	Mauvaise foi			
4.	Obstination			
5.	Scepticisme			
6.	Souplesse			
7.	Intrigue			
8.	Intuition			
9.	Fermeté			
10.	Hypocrisie			
11.	Probité			
12.	Duplicité			

Ensuite, ils reçoivent une autre grille où sont inscrits les noms de dix diplomates des quatre États: la République de Moldova, la France, les États-Unis d'Amérique, la Russie. Les étudiants ont pour tâche de compléter quelques rubriques: fonction actuelle/antérieure, qualités ou défauts, connaissance des langues, performances professionnelles. Les connaissances nécessaires pour bien remplir la grille ont été acquises durant les cours du français sur objectifs spécifiques.

Après l'analyse des réponses de nos étudiants nous avons constaté qu'ils sont influencés par les stéréotypes existant sur les personnalités examinées. Par exemple, les étudiants des groupes roumains ont attribué au ministre des Affaires étrangères de la Russie de défauts tels que: duplicité, fermeté. Par contre, les étudiants des groupes russes ont signalé que K. Lavrov possède des qualités comme : fermeté, détermination, probité et ils estiment que ce diplomate n'a aucun défaut. La situation change dans le cas de l'analyse des qualités de l'ex-secrétaire du Département d'État des États-Unis d'Amérique R. Hoolbrooke. Les étudiants des groupes russes sont d'avis que ce diplomate ne possédait qu'une seule qualité, la fermeté, en lui accordant des défauts: duplicité, mauvaise foi, intrigue, tandis que

les étudiants des groupes roumains n'ont trouvé aucun défaut en lui attribuant des qualités telles que: probité, fermeté, détermination, intuition.

Une autre activité pour les étudiants du niveau B2 c'est celle qui vise les sujets « La France - terre d'accueil » et « complexité de l'identité féminine - la parité ».

Selon les sources qui expliquent les raisons de la présence des immigrés - en France celles-ci seraient de trois ordres:

- l'appel des gouvernants français à une main-d'œuvre étrangère acceptant d'effectuer des tâches ingrates;
- la recherche personnelle d'un travail dans la mesure où dans leur pays les étrangers en sont privés;
- pour des motifs idéologiques, comme la fuite de régimes politiques oppressifs.

Il faut rappeler que les immigrations en France sont de nature très différente, il y a eu des artistes et des intellectuels et peintres roumains tels que Eugène Ionescu, Tristan Tsara, Emil Cioran, Constantin Brâncusi, etc. Il n'y a pas eu qu'une importation de main d'œuvre d'exécution. C'est une injustice historique de considérer uniquement comme des pauvres sans savoir-faire ni qualification « les nouveaux pauvres » des ressortissants de PECO y compris, les Roumains et les Moldaves, qui peuvent être des réfugiés politiques, des intellectuels.

Bien sûr, il y a des lieux à Paris dont une caractéristique essentielle est la densité des personnes d'une même origine étrangère, tel le XIII^e arrondissement, mais c'est un arrondissement très cosmopolite qui dans un premier temps a accueilli des Italiens, des Portugais, des Maghrébins. Pour les immigrés l'activité commerciale est la première étape pour franchir la barrière linguistique et pour se faire accepter. Alors c'est faux de parler d'un « quartier chinois » à Paris mais il est vrai que cette densité de personnes d'une même origine étrangère a une certaine visibilité et que cette visibilité peut être aussi une cause de rejet. L'intégration est une démarche de concert mais qui est toujours ambivalente.

Un autre sujet délicat est celui de la complexité de l'identité féminine, le débat sur la parité et la force du féminisme montre que la différence des sexes demeure en jeu de pouvoir. Le cantonnement des sexes dans une opposition qui se dit complémentaire est la source première de la crise des identités masculine et féminine. Il n'y a pas de valeurs féminines ou masculines, mais une palette humaine accessible dans sa totalité à l'ensemble des hommes et des femmes. L'abolition du sexisme du pouvoir, du langage de l'emploi et des tâches domestiques seraient souhaitable pour les deux genres. Puisque l'identité repose sur les modèles, il est nécessaire de construire l'histoire des deux sexes: il y a identité s'il y a identification. En repensant les liens entre l'individu et ce que la société en attend, les hommes comme les femmes accèdent à une identité qui leur sied mieux, à une plus grande liberté.

Dans cet ordre d'idées nous avons élaboré une activité, pour les étudiants du niveau B2, qui puissent réunir les deux sujets mentionnés. Ainsi, nous avons proposé des documents authentiques sur quatre femmes qui ont réussi en France: Laurence Parisot, ex-patronne du Medef, Assia Djébar, membre de l'Académie française, Edel Gött, formatrice de l'éthique en entreprise et Anne Hidalgo, maire de Paris issue de l'immigration espagnole, naturalisée. L'objectif de cette activité est l'acquisition des compétences interculturelles pour dépasser les préjugés et les stéréotypes sur les émigrés pour qui la France est devenue terre d'accueil d'un côté, et dépasser les stéréotypes sur les femmes, leur rôle dans la vie de la société, de l'autre côté.

En conclusion, nous allons constater qu'apprendre une langue étrangère c'est d'ouvrir une fenêtre sur le monde c'est de même accéder à une autre dimension. Le rôle de l'enseignant est celui d'orienter de développer une vision pluraliste du monde chez l'enseigné: pourvu qu'en ait une lui-même.

Il est vrai que l'apprenant décode un discours, un signe, avec les références, les valeurs de sa propre culture, alors qu'une vision pluraliste du monde implique la relativisation des certitudes et des croyances. Cette vision du monde commence lorsque dans le discours de celui qui aborde une culture étrangère « le ils » antagonique employé quand « il en parle » est remplacé par « on » solidaire.

Chaque individu a sa propre lecture d'un même produit de l'imaginaire, à plus forte raison si ce dernier est en langue/culture étrangère. Il existe un écart commun entre les apprenants issus d'une même culture véhiculée par la langue à apprendre. La perception qu'a un X n'est pas celle d'un Y. Le plus important n'est pas de décoder un phénomène, activité comme un X, mais de comprendre et d'accepter qu'il y ait cette activité en France (et qu'ils connotent telle ou telle chose), alors qu'en Moldova il n'y en a pas. Ce qui revient à dire et à comprendre et à accepter que dans un autre/dans d'autres pays ils ont d'autres problèmes/solutions que les nôtres. Il revient à dire que nous pouvons vivre autrement chez soi. C'est un pas sur la voie de la tolérance/de la compréhension de l'autre.

Conclusion

La valeur ajoutée de l'activité interculturelle c'est qu'elle se définit essentiellement comme une formation à l'observation, à la compréhension, à la relativisation de la culture étrangère non pas pour la prendre comme modèle à imiter, mais précisément pour développer le dialogue des cultures. Pour répondre aux attentes du XXI^e siècle, à son univers de communication multilingue, multiculturelle et transnationale le rôle de l'enseignant devant sa responsabilité sociale est double. Il doit inculquer à ces apprenants d'abord un savoir-faire qui reposera sur un savoir-être interculturel, c'est-à-dire la formation de l'esprit critique et du jugement de valeur d'une personne.

Ressources bibliographiques

- Abdallah-Pretceille, Martine. *L'éducation interculturelle*. N 3487, *Que sais-je?*, 1999.
- Abray, Dominique. *Le Français sur objectifs spécifiques et la classe de langue*. Paris : CLE International, 2008.
- Boyer, Henri. *De la compétence ethnosocioculturelle*. FDM N 272, 1995.
- Byram, Michael. *Culture et éducation en langue étrangère*. Paris: Hatier, 1992.
- Byram, Michael, Zarate, Geneviève. *Les jeunes confrontés à la différence*. Strasbourg : Éditions du Conseil de l'Europe, 1996.
- Coste, Daniel, Moore, Danièle et all. *Compétence plurilingue et pluriculturelle*. Strasbourg : Éditions du Conseil de l'Europe, 1997.
- Jeannin-Corbin, Magali. *Relations interculturelles et construction de l'identité enseignante*. Site: www.francparler.org (FIPF CIEP OIF).
- L'interculturel en classe de FLE*. www.echo-fle.org/COURSES consulté le 23.01.2015.
- Weber, Eugen. *Ma France. Mythes, culture, politique*. Paris : Fayard, 1992.
- Zarate, Geneviève. *Représentation de l'étranger et didactique des langues*. Paris: Didier, 1992.

L'interprétation des relations spatiales entre les verbes de déplacement et leurs prépositions : une perspective interculturelle

Natalia CELPAN-PATIC

Université Pédagogique d'État « Ion Creangă »

Résumé

L'herméneutique interculturelle pose la question comment comprendre les étrangers. Cela suppose un dialogue entre les cultures, ce qui touche aussi les langues qui viennent en contact. Dans ce contexte nous voudrions contribuer à ce dialogue par une étude sémantico-syntaxique contrastive (roumain-français). Le but de cette modeste recherche est de faire une étude des structures avec les verbes de mouvement en français et en roumain ; et notamment de voir quelles sont les possibilités combinatoires de ces verbes avec les prépositions locatives. Nous allons nous concentrer sur la relation entre ces verbes et les prépositions de lieu, ce qui pourrait modifier l'interprétation des propositions. À partir des exemples littéraires, nous essayerons d'établir les similitudes et les différences entre ces types de structures syntaxiques des deux langues. Nous n'allons pas négliger toute tentative de classer ces types de verbes et leurs prépositions. Nous allons également évoquer la grammaticalisation de certains verbes de mouvement.

Mots-clés : *analyse contrastive, verbe de mouvement, déplacement, préposition locative, structure syntaxique.*

Abstract

The intercultural hermeneutics raises the question about foreigners and how to understand them. This subject requires a dialogue between cultures, which also affects the languages that come into contact. In this context we would like to contribute to this dialogue by semantic and syntactic contrastive study (Romanian-French). The purpose of this study is to make a data contrastive semantic and syntactic study of structures with verbs of motion (or displacement) in French and Romanian; namely, to see what are the combinatorial possibilities of the *movendi* verbs with prepositions. We will focus on the relationship between these verbs and the prepositions of place, one that may change the interpretation of spatial location of sentences. Based on a sample of examples drawn from literary sources, we will try to establish similarities and differences between these types of syntactic structures in both languages. We will not neglect any attempt to classifying these types of verbs with their prepositions.

Keywords: *contrastive analysis, verb of motion, displacement, preposition, syntactic structure.*

Introduction

L'herméneutique interculturelle pose la question comment comprendre les étrangers. Cela suppose un dialogue entre les cultures, ce qui touche aussi les

langues qui viennent en contact. Dans ce contexte nous voudrions contribuer à ce dialogue par une étude sémantico-syntaxique contrastive (roumain-français).

Le rôle syntaxique primaire du verbe a toujours été souligné par les linguistes du monde entier. C'est le rôle de positionner dans le temps des actions et des événements, qui le transforme dans le mot essentiel de la phrase, le centre de la phrase, autour duquel sont regroupées toutes les autres déterminations temporelles. Ce n'est pas par hasard que L. Tesnière l'a appelé « le noeud des noeuds ».

D'après l'opinion du chercheur A. Mierlă : “În lucrările de sintaxă modernă, grupul verbal este conceput ca un grup sintactic organizat în jurul unui verb – care constituie nucleul, centrul enunțului și care include toți determinanții lui direcți, cu ocurență obligatorie sub raport sintactic și semantic; acești determinanți legați de verb prin relații cauzale sau prepoziționale alcătuiesc enunțul predicativ minim” (201). C'est-à-dire ce n'est pas seulement le verbe, mais aussi le syntagme verbal avec ses occurrences obligatoires qui constituent le noeud de la phrase.

Au cours des vingt dernières années, la sémantique des relations spatiales et la sémantique des verbes de mouvement (**Vm**) a suscité un grand intérêt chez les grammairiens. Cependant, nous sommes convaincus que la sémantique de mouvement et de localisation dans l'espace n'étudie pas seulement une catégorie distincte de verbes, mais aussi la relation entre ces verbes et les différents éléments de la phrase. Cette position vient d'un constat simple : les prépositions de lieu suivent d'habitude les **Vm** (*aller à / a merge la, descendre de / a se coborâ din, passer par / a trece prin, pe la, etc.*) et peuvent même modifier l'interprétation locative de la phrase :

Conf.: *Jean est sorti de sa chambre. / Ion a ieșit din camera sa.*

Jean est entré dans sa chambre. / Ion a intrat în camera sa.

Ainsi, dans la présente étude, nous allons nous concentrer sur l'analyse sémantico-syntaxique des structures avec les **Vm**, à savoir que nous soulignons les constructions verbales prépositionnelles en roumain et en français. Parmi les linguistes qui ont analysé les **Vm** on pourrait citer: I. Evseev, G. Pană Dindelegan, V. Guțu Romalo, T. Cartaleanu faisant partie de la linguistique roumaine et de l'étranger : L. Talmy, C. Vandeloise, D. Laur, B. Lamiroy, R. Langacker, L. Sarda, A. Kopecka, etc.

Dans ce qui suit, nous essayerons de délimiter la classe des verbes de déplacement (**Vd**) de celle de **Vm**, après quoi nous allons présenter certains critères sémantiques pour la classification de ces verbes. Nous allons également établir une classification sémantique des prépositions spatiales sur le plan contrastif et essayer de montrer les types de mouvement exprimées par la construction [**V + prép. + C**] (C = complément).

Déplacement *versus* mouvement

Jusqu'à présent, il y a un débat sur la (non)correspondance des notions *mouvement* et *déplacement*. Trouver une approche commune de ces catégories présente un problème important pour l'étude du lexique verbal et de la linguistique en général. L'analyse des différents points de vue sur la concurrence entre ces concepts, nous permet de soutenir l'idée que le déplacement est une partie composante du mouvement.

Généralement, le mouvement n'exprime pas seulement le changement d'emplacement, mais peut être limitée à un simple changement de position. Ce point de vue appartient à T. Cartaleanu, un chercheur qui a étudié les verbes de mouvement roumains et qui a défini le mouvement comme « tout changement de position de l'objet dans l'espace » (3).

Le déplacement est défini comme un changement d'emplacement, c'est-à-dire la modification de la position spatiale d'un objet à partir d'un point initial à un autre – final. Tout mouvement est réductible à un vecteur géométrique d'une certaine longueur (la distance entre le point A et le point B).

Un autre point de vue, visant cette problématique, appartient au linguiste J.-P. Boons : « Les verbes dits de mouvement forment une des classes lexicales les plus curieuses et intéressantes de la langue. Mais cette expression est vague : elle peut désigner aussi bien le déplacement proprement dit d'un corps que les déplacements réciproques des parties du corps » (5). Ce linguiste accepte plutôt le terme de déplacement et le place parmi les verbes locatifs.

Il convient de mentionner aussi l'opinion du grammairien roumain I. Evseev, qui soulignait que parmi les différents verbes contenant des sèmes spatiaux, on peut inclure aussi les **Vm** (*verba movendi*). Mais il note que, parmi les verbes de mouvement il y a également des lexèmes exprimant le déplacement du corps dans l'espace. Le déplacement est d'ailleurs « une constante » sémantiques des verbes faisant partie du groupe *movendi* (72-73).

Conf. *s'étirer/ a se întinde* (verbe de mouvement)

a alerga / courir (verbe de déplacement)

Il semble que le déplacement implique un changement de lieu, alors que le mouvement – un changement de position ou de l'état d'un corps, d'une entité. Ainsi, parmi les verbes de mouvement ce sont les **Vd** qui ont été traités le plus souvent par les chercheurs en linguistique.

De notre point de vue, les deux termes *mouvement* / *déplacement* se complètent mutuellement, chacun représentant une partie de la vérité. Leur étude pourrait aider les linguistes à aller vers une meilleure compréhension de la sémantique de mouvement. Il n'y a pas de déplacement sans mouvement de sorte que nous ne puissions pas être d'accord avec la théorie de L. Tesnière qui dit que le terme de mouvement est « inexacte ». Ainsi, on ne peut pas toujours remplacer la notion de déplacement avec celle de mouvement.

La plupart des spécialistes, qui ont traité les verbes en question (cf. Evseev, Mierlă), emploient le terme de verbes de « mouvement » sans faire une distinction entre les deux concepts - *mouvement* et *déplacement* – en incluant aussi dans le groupe de mouvement les **Vd**.

Une autre notion qui nous intéresse c'est le lieu (la localisation). Si nous supposons que les verbes de mouvement impliquent toujours une relation de localisation entre l'objet qui se déplace (ou qui est déplacé) et un endroit, alors celui-ci n'est pas toujours exprimé dans la phrase. S'il est exprimé (*Paul arrive à l'aéroport / Paul sosește la aeroport*), la relation de localisation est explicite et l'« aéroport » est considéré comme *site*. Si le site n'est pas exprimé explicitement (*Paul arrive / Paul sosește*), alors la relation de localisation est implicite et le lieu est intrinsèquement impliqué par le verbe. Ce lieu est appelé « lieu de référence verbal » (Laur 48).

Critères de classification des Vd

Parmi les premiers critères de classification des verbes de la présente étude est celui syntagmatique, c'est-à-dire qui dépend des valences combinatoires. Ainsi, en dépendance du nombre de valences combinatoires (très différentes d'un verbe à l'autre) on relève cinq classes de verbes (Guțu- Romalo 36-37) : 1) verbes avalents, par exemple *pleuvoir / a ploua* (impersonnel, intransitif) ; 2) verbes monovalents – qui admettent un actant de gauche (un sujet) (*L'enfant court / Copilul fuge.*) ; 3) verbes bivalents – qui admettent deux sujets, ou un sujet et un COD (*Il accompagne sa cousine / El o însoțește pe verișoara sa*) ; 4) verbes trivalents – qui ont trois valences (*Il apporte des fleurs à sa mère. / El îi aduce flori mamei.*) ; verbes tetravalents – qui peuvent être combinés avec quatre actants, dont l'un a une valeur adverbiale, un élément circonstanciel ou supplémentaire (*Il apporte des fleurs à sa mère en chantant / El îi aduce flori mamei cântând*).

Cette classification contextuelle n'inclut pas la structure [**verbe + prép. + nom**], c'est-à-dire on a omis les déterminants prépositionnels du verbe. Cette relation combinatoire a été étudiée par G. Pană – Dindelegan, ayant à la base la méthode distributionnelle. Mais les prépositions locatives ont une grande importance pour les verbes de déplacement (ou mouvement). C'est pourquoi il ne faut pas les négliger.

Le fait est que la préposition est univoquement déterminée, le verbe implique nécessairement une certaine préposition et pas une autre (il y a des verbes qui ont une liaison étroite avec leur préposition) ; et la suppression du groupe prépositionnel est généralement pas possible, ce qui démontre que le déterminant prépositionnel – l'objet prépositionnel – est un constituant obligatoire, contrairement à d'autres constructions verbales qui permettent la suppression de la préposition ou une combinaison successive et / ou simultanée avec plusieurs groupes prépositionnels (Mierlă 203), tels que :

❖ verbes à complément circonstanciel obligatoire: *a se orienta spre / s'orienter vers, a se îndepărta de / s'éloigner de, a izvorî din / jaillir de, a se îndrepta spre, către / se diriger vers, etc.* ; ce sont des verbes qui se construisent avec une préposition particulière et un complément circonstanciel de lieu nécessaire. Habituellement, une telle spécification est mentionnée dans les dictionnaires.

❖ verbes à complément circonstanciel facultatif: *courir / a alerga, marcher / a merge, venir / a veni* etc., où le verbe peut se construire avec différentes prépositions ou même sans préposition, par exemple : *L'enfant vient de l'école / vers la maison / vers moi / dans la cour / sous l'échelle / à la maison // Copilul vine de la școală / spre casă / spre mine / în curte / sub scară / acasă* . Pour ces verbes, le choix d'une certaine préposition dépend de la sémantique de la phrase. Ainsi, entre le verbe et la préposition s'établit un « accord sémantique ».

Un autre critère serait l'exigence du déterminant (une des règles de base des structures syntaxiques). Dans ce cas on parle d'un côté du « groupe prépositionnel facultatif » et de l'autre d'un groupe prépositionnel obligatoire», par exemple :

S'approcher de / a se apropia de, se jeter sur / a se năpusti asupra, s'écarter de / a se îndepărta de sont des **Vd** qui se construisent avec un groupe prépositionnel circonstanciel obligatoire. Verbes comme *courir / a fugi, se promener / a se plimba* etc. se construisent tantôt avec une préposition locative, tantôt sans elle, fait qui dépend du sens contextuel :

Marie se promène. / Maria se plimbă.;

Marie se promène dans la rue (dans le parc). / Maria se plimbă pe stradă (prin parc).

On peut également observer une exigence sémantique de la rection verbale, quand le déterminant actualise un des sens particuliers du verbe polysémique.

En roumain, par exemple, le verbe polysémique *a acompania / accompagner* en S1 signifie « soutenir par un accompagnement musical », et en S2 - un déplacement: *El m-a acompaniat până la gară* qui s'actualise seulement en présence du circonstanciel *până la gară / jusqu'à la gare*. En français ce verbe a le même comportement.

Un autre exemple vise le verbe polysémique roumain *a ajunge / arriver*. Son sens principal est de déplacement, qui signifie « atteindre une cible concrète », dont la réalisation est exprimée par un complément circonstanciel de lieu, exprimé par un adverbe ou une construction prépositionnelle : *il est arrivé là / a ajuns acolo, il est arrivé à l'école / a ajuns la școală*, ou même un objet direct : *te-am ajuns / je t'ai rattrapé*. Dans d'autres combinaisons, le verbe *a ajunge* a d'autres sens différents du français : 1) *El a ajuns inginer. / Il est devenu ingénieur*. [**S + V + COD**] ; 2) *Banii nu-mi ajung / L'argent ne me suffit pas* [**S + V + COI**]. La nécessité des prépositions pour faire une différenciation du sens peut être illustrée

aussi avec d'autres verbes dont le sens fondamental, qui exprime l'idée de déplacement change dans d'autres contextes :

- *El merge la teatru. / Il va au théâtre – Ceasul nu merge. / La montre ne fonctionne plus.*
- *El vine târziu. / Il vient tard. – Rochia îți vine bine. / La robe te va bien.*
- *El duce cartea la bibliotecă. / Il retourne le livre à la bibliothèque – Poteca duce spre izvor. / Le sentier mène à la source.*
- *El a urcat pe munte. / Il a gravi la montagne – Ei au urcat prețurile. / Ils ont augmenté les prix.*
- *El a apucat spre Constanța. / Il s'est dirigé vers Constanța – El m-a apucat de mână. / Il m'a attrapé par la main.*
- *El a căzut din copac. / Il est tombé de l'arbre. – Rochia cade foarte bine. / La robe correspond bien.*
- *El m-a urmărit până la școală. / Il m'a suivi jusqu'à l'école. – El urmărește filmul la televizor. / Il regarde le film à la télé.*

Il existe des verbes qui admettent deux lectures successives - le mouvement et / ou déplacement - selon le contexte : *El ridică mâinile în sus. / Il lève les mains. Vs/ El ridică sacul în pod. / Il monte le sac dans le grenier* ; ce qui permet une sous-catégorisation des verbes, d'après la théorie de N. Chomsky (Mierlă 205). Les prépositions sont aussi sous-catégorisées puisqu'elles sont obligatoirement suivies d'un syntagme nominal. Exemples : *Il monte dans le bus. / El se urcă în autobuz.* (sous-catégorisée, syntaxiquement valide) ; *Il monte dans. / El se urcă.* (non sous-catégorisée, syntaxiquement invalide). La phrase roumaine *El se urcă* est quand même valide à la différence de celle française.

Il existe encore un critère de classification des verbes, plus ou moins dépendant des prépositions, mais surtout dépendant du sens lexical, lié à la manière de mouvement, un mouvement qui est décrit par rapport à un système de référence externe. Conf. :

Verbes de manière de mouvement : *marcher/ a merge (pe jos), courir (a alerga), ramper / a se târî, etc.* Verbes qui ne montrent pas la manière de mouvement : *aller/a merge, venir/ a veni, arriver/ a sosi.*

Le critère suivant met en évidence la théorie de l'aspect verbal : 1) *a pleca / partir; sortir / a ieși* montrent le début de l'action, l'inchoatif ; 2) *monter / a se urca, descendre / a coborî* - indiquent l'étape finale de l'action, le terminatif.

En résumant tout ce qui précède, les **Vd** peuvent être définis par trois critères de catégorisation sémantique, fondée sur les aspects spatiaux et temporels. Le premier de ces facteurs se rapporte à la polarité aspectuelle. Il y a des verbes qui possèdent une caractéristique intrinsèque du début de l'action (*a ieși de undeva / sortir de quelque part*). Les autres verbes montrent la finalité d'une action (*a intra undeva / entrer quelque part*). Et enfin, le verbe est médian si le lieu de référence

est celui par rapport auquel est située la cible (l'objet) pendant le déplacement (Laur 49) (*a trece / passer, a alerga / courir*).

Un autre facteur de catégorisation est la « relation de localisation » (Ibidem). Si le verbe décrit l'inclusion ou le contact (initial, médian ou final) de la cible par rapport au lieu de référence, le verbe est appelé interne (*sortir/ a ieși, arriver / a sosi, passer / a trece*). Au contraire, si le verbe décrit une disjonction (initiale, médiane ou finale) de la cible et du lieu de référence, il est appelé externe (*s'écloigner / a se îndepărta, s'approcher/ a se apropia*).

Le troisième et dernier facteur montre un déplacement par rapport au lieu de référence verbale. Si le verbe exprime le passage d'un endroit à un autre, on dit qu'il décrit un changement de lieu de référence verbale (*sortir / a ieși, a intra / entrer*), ou qu'il décrit un déplacement librement orienté dans l'espace sans impliquer une différence de localisation entre deux entités (*a merge / marcher, a se îndepărta / s'écloigner*). En ce cas on dit que le verbe décrit l'orientation du mouvement.

Les prépositions locatives en français et en roumain

Bien que les verbes jouent un rôle primordial dans la plupart des cas et les prépositions sont considérées comme des éléments supplémentaires impliqués dans la description spatiale, leur fonction et leur contribution sont moins précises, c'est pourquoi, dans ce qui suit, nous voudrions souligner leur rôle semantico-syntaxique très important.

Les prépositions, soient elles simples ou composées, ont été divisées en deux grandes classes, selon le fait qu'elles expriment simplement une relation de localisation, ou un déplacement. Ainsi, on peut les nommer : positionnelles (*în / dans, în față / en face de*) ou directionnelles (*jusqu'à / pînă la*) (Laur 50).

Si nous déterminons, à partir d'exemples tirés de la littérature (variante originale et traduction) (Le Clézio), un inventaire des prépositions locatives le plus souvent utilisées dans les deux langues, elles seront **20** :

À /la	Derrière/după
Vers/spre	Autour de/în jurul
Dans/în	Par dessus de/pe deasupra
En/în	A travers/prin
Chez/la	Loin de/departe de
Jusqu'à/pînă la	Devant/în față
Par/prin, peste, cu	Près de/lîngă
De la /de la	Sous/sub
Sur/pe	À côté de/lîngă
En face de/în față	Le long de/de-a lungul

La relation locative entre les verbes et les prépositions

Dans cette recherche nous nous sommes surtout intéressés à la structure **Vd + prép.** dans la phrase simple. Voyons la fréquence de quelques structures verbales avec prépositions à partir des exemples littéraires (Le Clézio). Nous avons choisi deux verbes représentatifs : *entrer / a intra* et *aller / a merge, a se duce*:

Prepoziție	Préposition	Entrer	A intra	Aller	A se duce
<i>în</i>	<i>dans</i>	19	21	0	0
<i>în</i>	<i>en</i>	2	3	4	4
<i>la</i>	<i>à (chez)</i>	3	4	6/4	9
<i>pentru</i>	<i>pour</i>	1	6	5	5
<i>cu</i>	<i>avec</i>	2	3	7	8
<i>de la</i>	<i>de</i>	1	5	0	0
<i>spre</i>	<i>vers</i>	0	0	9	8

D'après le tableau ci-dessus, les constructions prépositionnelles les plus fréquentes sont : *entrer dans/a intra în*, *aller au (à la) / a se duce la*, *aller vers / a merge spre*.

Une autre approche des structures prépositionnelles locatives serait le phénomène de *grammaticalisation*. On peut rencontrer ce phénomène dans certaines structures verbales du type **V1+prep.+V2**, où V1 est un verbe de mouvement et V2 - un verbe à l'infinitif / subjonctif (en roumain). Parmi les linguistes qui ont étudié la grammaticalisation sont J. P. Boons et B. Lamiroy qui a fait une étude contrastive franco-espagnole.

La grammaticalisation est un phénomène où un lexème qui commence à se comporter dans le contexte comme une particule grammaticale, c'est-à-dire il se transpose de la classe lexicale à celle grammaticale, en perdant totalement ou partiellement sa signification fondamentale. Comme disait le linguiste A. Meillet, c'est quand on attribue un caractère grammatical à un mot qui était auparavant autonome.

En ce qui concerne les **Vm** du français, les prépositions les plus grammaticalisées sont **à** et **de**, quant au roumain, ce phénomène est moins observé. Dans la langue française on atteste même des temps composés formés à l'aide des **Vm** avec prépositions et un verbe à l'infinitif. Il s'agit du passé immédiat qui n'existe pas en roumain, mais se traduit par le biais de certains adverbes.

Conf. : *Je viens de présenter ton projet / Recent (adineaori) ți-am prezentat proiectul.*

La relation la plus importante entre les **Vd** et leurs prépositions est d'ordre sémantico-syntaxique. Par exemple, le verbe roumain *a se abate* combiné avec un sujet et un groupe prépositionnel circonstanciel : *El s-a abătut pe la noi / Il a eu*

l'envie de venir chez nous, exprime le déplacement. En absence d'un sujet nominal : *I s-a abătut de plecare / Il a décidé de partir*, le verbe devient impersonnel, il perd son sens de déplacement en gagnant une nouvelle signification. Un cas similaire se produit dans le cas du verbe roumain *a veni / venir* qui dans la construction : *El vine de la sala de sport / Il vient de la salle de sport.*, actualise le sens de déplacement, en opposition avec : *Îmi vine să las totul / j'ai envie de laisser tout*, où le verbe *a veni* a un sens modal de volonté *avoir envie*. Le verbe *a merge / aller* présente le même cas : *El merge la universitate. / Il va à l'université. // Vs / Îmi merge bine / Je vais bien.*, où il a un sens impersonnel.

Conclusions

Cette recherche sur les structures prépositionnelles avec les **Vd**, qui n'est point exhaustive, nous a permis de formuler quelques conclusions.

Les **Vm** présentent un grand intérêt pour les chercheurs du monde entier. Les scientifiques peuvent être divisés en deux camps : d'une part, ceux qui acceptent la notion de mouvement, de l'autre, ceux qui opèrent avec la notion de déplacement en la considérant une partie composante du mouvement. Donc, il y a une compétition entre ces notions *mouvement et déplacement*. Selon notre opinion, les **Vd** font partie de la grande famille de **Vm**, parce qu'ils désignent un mouvement spatial, d'un point à un autre.

Les **Vd** peuvent être classés, à leur tour, sur la base de critères sémantiques, syntaxiques et aspectuelles.

Les **Vd** peuvent être transitifs et intransitifs, respectivement - prépositionnels et non prépositionnels. Les prépositions locatives postverbales sont environ 20 (selon la littérature consultée). Les prépositions qui peuvent être combinées avec les **Vd** sont presque les mêmes dans les deux langues. C'est seulement la préposition roumaine **în** qui a deux équivalents français : **dans** et **en** et la préposition **la** qui est traduite par **à** ou **chez**, en dépendance du contexte.

En traduisant les structures avec les verbes de déplacement du français en roumain et le vice-versa, ce n'est pas toujours qu'on garde les prépositions locatives, elles sont parfois négligées, en particulier lors du changement du verbe.

Dans la plupart des constructions avec les **Vd**, les prépositions jouent un rôle très important, car elles fournissent une partie de leur sémantique à ces structures de sorte qu'elles expriment des caractéristiques spatiales, temporelles et aspectuelles.

En français il y a des cas de forte grammaticalisation des constructions prépositionnelles avec les **Vd**, par exemple, la préposition **de** à l'intérieur de la structure **Venir + de + infinitif**. Mais en roumain ce phénomène est absent.

Nous croyons que cette étude a prouvé l'influence partielle de la sémantique sur la syntaxe, comme le soutient le professeur roumain A. Ciobanu.

Bien qu'il existe une subordination entre la syntaxe et la sémantique, elle est partielle, chacun des deux domaines préservant son autonomie relative.

Références bibliographiques

- Boons, Jean-Paul. « La notion sémantique de déplacement dans une classification syntaxique des verbes locatifs », *Langue Française*, 76. Paris : Armand Colin, 1987, p. 5-40.
- Cartaleanu, Tatiana. *Синтагматика глаголов движения в современном молдавском литературном языке*. Автореферат диссертации на соискание ученой степени кандидата филологических наук. Кишинев : Академия Наук, 1985.
- Ciobanu, Anatol. *Sintaxa și Semantica*. Chișinău : Lumina, 1987.
- Evseev, Ivan. *Semantica verbului (categoriile de acțiune, devenire și stare)*. Timișoara : Facla, 1974.
- Guțu Romalo, Valeria. « În problema clasificării verbelor. Încercare de clasificare sintagmatică », *Studii și cercetări lingvistice*, 1 (1963) : 29- 41.
- Laur, Dany. « La relation entre le verbe et la préposition dans la sémantique du déplacement », *Langages*, 27.110 (1993) : 47- 67.
- Le Clézio, Jean – Marie Gustave. *Le chercheur d'or*. Paris : Gallimard, 1985.
- . *Căutătorul de aur*. București: Univers, 2009.
- Mierlă, Anca. « Considerații privind criteriile de clasificare sintactico-semantică a verbului (cu aplicație asupra verbelor de deplasare) ». *Ovidius University Annals of Philology XIV*. Constanța : Ovidius, 2003, p. 201-212.
- Pană Dindelegan, Gabriela. « Grup prepozițional facultativ vs. grup prepozițional obligatoriu », *Studii și cercetări lingvistice* 24.5 (1973) : 601-607.

La communication et les médias à travers l'histoire des méthodologies de l'enseignement du français langue étrangère

Ana PERCIC

Université d'Etat de Moldova

Résumé

Un changement d'objectif de l'enseignement d'une langue étrangère peut être remarqué au cours de l'histoire de ce dernier. Pendant très longtemps le but principal du français langue étrangère a été de lire et de traduire des textes littéraires. Ce but s'est déplacé au cours de l'histoire, vers un enseignement-apprentissage dans lequel une langue est apprise non seulement pour lire et traduire des textes littéraires, mais dans le but de communiquer et d'être capable de parler en situation avec d'autres personnes dans leur langue maternelle. C'est grâce au développement des médias que l'objectif de l'apprentissage du FLE a changé. L'apprenant est aujourd'hui, par opposition à autrefois, plus conscient de la langue cible grâce aux médias, de sorte qu'il veut apprendre le français dans le but de communiquer et d'avoir accès à sa culture. La prolifération de l'éducation technologique a facilité la tâche pour adapter l'instruction aux besoins de l'apprenant afin qu'il prenne contrôle de son apprentissage. Cette dernière a montré son efficacité comme fournisseur de l'autonomie conférant à l'apprenant un parcours personnalisé en fonction de son niveau et de ses centres d'intérêt.

Mots-clés : *méthodologies de l'enseignement du FLE, communication, médias, technologies, approche communicative, méthode audio-visuelle.*

Abstract

An objective change in the teaching of a foreign language can be noticed in the history of this one. For a long time the main purpose of the French language as a foreign language was to read and translate literary texts. This purpose has moved in history, to a teaching learning in which a language is learned to not only read and translate literary texts, but in order to communicate and be able to speak in a situation with other people in their own language. It became possible through the development of media. The learner is now as opposed to before, more aware of the target language through the media, so he wants to learn French in order to communicate and have access to culture. The proliferation of technology education has made it easier to adapt instruction to the needs of the learner so that it takes control of his learning. This latter showed its effectiveness as a provider of autonomy, giving to the learner a personalized course according to its level and its interests.

Keywords: *French teaching methodologies, communication, media, technology, communicative approach, audio-visual method.*

*Le langage est un instrument, un outil [...].
Sans le langage, il n'y a pas de véritable communication entre les êtres :
c'est lui qui constitue le code de nos relations
(Voix et Images de France, 1960, p. ix) cité par S. Moirand*

Introduction

Dans cet article, nous tâcherons d'examiner les concepts de communication et de médias à travers les méthodologies d'apprentissage du français langue étrangère de 1840 à nos jours. L'article donnera aussi une vue d'ensemble de la relation de complémentarité entre ces deux concepts, se concentrant en particulier sur la façon dont la communication et les médias ont créé une nouvelle approche pour l'apprentissage des langues en général, et plus particulièrement, pour l'apprentissage du FLE comme nécessité aux besoins communicatifs des apprenants.

Nous nous proposons, donc, d'analyser, dans ce qui suit, ces aspects, en vue de mettre surtout en évidence le côté technologique de ces méthodologies et leur visée communicative.

Médias et communication, quelle évolution ?

L'histoire des méthodologies de l'enseignement/apprentissage des langues étrangères met en lumière une évolution constante dans la pensée des didacticiens, leurs préoccupations étant constamment dirigées vers l'efficacité du processus didactique, ayant à la base deux notions qui ont marqué les changements essentiels dans l'histoire des méthodologies des langues étrangères, la communication et les médias.

De la méthodologie traditionnelle aux méthodologies pré-communicatives

L'incursion dans l'histoire de la didactique des langues, démontre clairement que les deux notions de « communication » et de « médias », ont évolué différemment durant les premières méthodologies de l'enseignement/apprentissage des langues étrangères, étant conditionnés par des facteurs d'ordre scientifique, économique et politique.

Ces méthodologies ont eu le rôle de préparer le terrain pour les méthodologies, appelées par la bibliographie de spécialité « pré-communicatives », car ce sont des méthodologies qui ont réagi contre les conceptions traditionnelles.

D'ailleurs, il est bien connu que dans la méthodologie traditionnelle, il n'était même pas question de communication, l'apprenant n'ayant aucune occasion de s'exprimer car la langue-cible était apprise seulement dans le but de traduire des textes.

C'est avec les recherches du pédagogue français, François Gouin et sa méthode naturelle que ce concept commence à jouir d'une certaine considération de la part des didacticiens. La nécessité d'apprendre des langues venant, selon F.

Gouin, du besoin de l'homme de communiquer avec d'autres hommes et de franchir ainsi les barrières culturelles (Germain, 1995 : 115-141).

La théorie de F. Gouin naît de l'observation de ses propres problèmes pour apprendre l'allemand par une méthode traditionnelle et de l'observation du processus d'apprentissage de la langue maternelle par son petit-neveu. Selon F. Gouin, l'apprentissage d'une langue étrangère doit se faire à partir de la langue usuelle, quotidienne, si l'on prétend que cet apprentissage ressemble le plus possible à celui de la langue maternelle par l'enfant.

Il a, en effet, été le premier à s'interroger sur ce qu'est la langue et sur le processus d'apprentissage d'une langue pour en tirer des conclusions pédagogiques. C'est à partir de la méthode de F. Gouin que les méthodes didactiques vont se baser sur des théories de l'apprentissage (psychologiques, sociologiques, linguistiques, etc.) (*ibidem*).

En dépit des critiques qui ont été faites à la méthode naturelle de F. Gouin et de la difficulté de sa mise en place dans le système scolaire, il est indéniable que cette méthode fondée sur « le besoin de communiquer » a provoqué une certaine révolution, s'opposant radicalement à la méthodologie traditionnelle utilisée par ses contemporains (*ibidem*).

Corollairement, dès la fin du XIX^{ème} siècle, l'importance de la communication dans l'enseignement des langues étrangères commence à être considérée plus largement.

La plupart des pays, y compris la France désiraient s'ouvrir sur l'étranger. La société ne voulait plus d'une langue exclusivement littéraire, elle avait besoin d'un outil de communication qui puisse favoriser le développement des échanges économiques, politiques, culturels et touristiques qui s'accélérait à cette époque. Le commerce dicte, donc, l'implémentation de nouveaux moyens d'apprentissage des langues vivantes étrangères, qui vise une maîtrise effective de la langue comme instrument de communication.

C'est à la méthodologie directe qu'on attribue surtout ce changement de mentalité dans l'enseignement des langues qui se manifeste dans le choix des contenus et des outils pédagogiques plus efficaces.

La méthodologie directe est, ainsi, une continuation de la méthodologie de F. Gouin se montrant en tant qu'une approche naturelle de l'apprentissage d'une langue étrangère fondée sur l'observation de l'acquisition de la langue maternelle par l'enfant. Le recours est simple : en montrant un objet ou en accomplissant une action quelconque, l'enseignant propose simultanément un énoncé dans la langue étrangère. Par exemple, le maître de français va à la porte de la classe et déclare « Je vais à la porte » (Coste 77-95).

Face au refus de la part des enseignants à la méthodologie directe, certains demandèrent de mettre en place un compromis entre le traditionnel et le moderne et cela a donné naissance en 1920 à la méthodologie active qui a été utilisée d'une

manière généralisée dans l'enseignement des langues étrangères jusqu'aux années 1960.

Les chercheurs considèrent que la méthodologie active représente un compromis entre le retour à certains procédés et techniques traditionnels et le maintien des grands principes de la méthodologie directe. C'est pourquoi on peut dire que la méthodologie active se veut une philosophie de l'équilibre.

Ce qui est relevant de saisir durant cette période, est que la méthodologie active, issue elle-même des méthodologies précédentes, forme la base des méthodologies qui prônent l'apprentissage de la langue cible dans le but de communiquer (les méthodologies audio-orale et audio-visuelle) et constitue un pas en avant dans la voie de la modernisation de l'enseignement des langues, tout en gardant des pratiques tributaires aux méthodes anciennes.(ibidem)

L'avènement des médias

Avec la méthodologie audio-orale qui naît au cours de la deuxième guerre mondiale pour répondre aux besoins de l'armée américaine de former rapidement des gens parlant d'autres langues que l'anglais, on constate l'introduction des premiers outils médias qui seront, ainsi, une première tentative d'introduire la technologie dans l'enseignement des langues étrangères.

Celles-ci sont présentées à travers des dialogues de langue courante, enregistrés sur des bandes magnétiques ou des cassettes. En plus, ces dialogues sont fabriqués en fonction de la progression choisie. Chacune des répliques impose une phrase de base (pattern sentence) qui servira de modèle à l'élève pour qu'il en produise de nouvelles par une manipulation de substitution (lexicale ou morphologique) ou de transformation (mis en discours en direct ou à la voix passive, etc.), manipulation qui garantira la généralisation de la structure apprise (Besse 36).

Malheureusement, il ne s'y passe pas de vraie communication, mais plutôt des répétitions de structures. C'est pourquoi, cette méthode peut, d'une part, être considérée comme un retour en arrière du point de vue moderne dont le but de l'enseignement-apprentissage est la communication « réelle » ou authentique. La langue est conçue, donc, comme un comportement fait d'habitudes et d'automatismes, son apprentissage repose sur un modèle de stimulus-réponse, renforcement. Le schéma stimulus-réponse est réduit à des performances prédéterminées et parfaitement mécaniques au laboratoire de langues ou en classe. Les cours audio-oraux se présentent comme un enchaînement d'exercices travaillant la mécanique du fonctionnement linguistique et uniquement destinés à montrer des réflexes verbaux (Coste 71-95).

A partir de la deuxième guerre mondiale, l'anglais devient de plus en plus la langue des communications internationales et le français se sent alors menacé. La France a besoin de renforcer son implantation dans les colonies, de restaurer son

prestige à l'étranger et de lutter contre l'essor de l'anglais. C'est pourquoi le Ministère de l'Education Nationale a mis sur pied une Commission chargée de mettre au point « le français élémentaire » (rebaptisé plus tard français fondamental), conçu comme une gradation grammaticale et lexicale élaborée à partir de l'analyse de la langue parlée. C'est le linguiste G. Gougenheim et le pédagogue P. Rivenc, entre autres, qui sont chargés de cette mission en vue de faciliter l'apprentissage et par-là même la diffusion du français.

De cette manière, au milieu des années 1950, on commence à parler de la méthode SGAV (structuro-globale audio-visuelle). Elle domine en France dans les années 1960-1970, avec son premier cours élaboré, publié par le CREDIF en 1962, « Voix et images de France » (Boyer 11-23). Petar Guberina de l'Université de Zagreb donne les premières formulations théoriques de la méthodologie audio-visuelle :

Pour nous la langue est un ensemble acoustico-visuel. On ne peut pas séparer la situation et les parties qui la composent de leur expression linguistique. Voilà pourquoi c'est la langue parlée qui est à la base de notre méthode, avec l'intonation en tant que moyen essentiel qui encadre les structures. Le dialogue sera le lien permanent du contexte et de l'expression, alors que l'image sera le véhicule de ce lien entre la situation contexte et son expression (*idem*).

Cet extrait démontre la cohérence de cette méthode, appelée aussi par les didacticiens « révolutionnaire », car elle était construite autour de l'utilisation conjointe de l'image et du son. Le support sonore était constitué par des enregistrements magnétiques et le support visuel par des vues fixes.

Dans les premiers pas de l'apprentissage par la méthodologie audio-visuelle, la communication et le sens sont présentés comme étroitement liés à des situations et aux locuteurs. Pour aider le professeur à rendre la classe de langue et la leçon à enseigner plus vivantes et plus authentiques à l'apprenant, et pour faciliter les processus de l'apprentissage et de la communication, des moyens audio-visuels comme la vidéo, la cassette, le laboratoire de langue et la télévision sont employés de la sorte qu'ils deviennent des outils indispensables à la réalisation d'un cours de FLE.

L'apprenant doit, donc, être à l'aise pour communiquer et il faut qu'il ne soit pas seulement à l'aise dans des situations de classe, mais aussi dans des situations réelles de la vie. Il faut avoir la capacité de communiquer en langue de la rue. Un des principes méthodologiques les plus importants est la nécessité de mettre l'accent au tout début de l'apprentissage sur la perception auditive des énoncés et sur une compréhension globale (*ibidem*).

Dans ces conditions, les médias deviennent un moyen de percevoir la langue comme instrument de communication qui permet à l'élève d'être exposé à la réalité de l'enchaînement prosodique et de se familiariser ainsi avec le rythme, l'intonation et les sonorités du français parlé dans des énoncés complets.

En bref le langage est conçu en tant qu'un instrument de communication et ce principe de base va de pair avec la linguistique fonctionnelle d'A. Martinet (la première édition des *Éléments de linguistique générale*, de 1960), cité par Sophie Morand.

Cependant la notion de communication diffusée par les linguistiques dominantes des années '60 paraît ignorer la dimension sociologique du langage ce que entraîne un manque d'authenticité dans la communication et le déclin de la méthodologie audio-visuelle qui cède sa place à l'approche communicative.

La communication en action

Avec les apports des théories de la communication, de l'ethnographie de la communication, avec la notion de compétence de communication, et par des apports des courants énonciatifs et pragmatiques en sciences du langage (Hymes, 1961; Canale & Swain, 1980; Moirand, 1982; Kerbrat-Orecchioni, 1986) la notion de communication devient centrale dans l'enseignement/apprentissage du FLE et parallèlement au progrès technologique, les médias sont exploités vertigineusement.

L'émergence de la notion de communication au moment où l'on remet en cause en Grande-Bretagne l'approche situationnelle et où aux Etats-Unis la grammaire générative-transformationnelle de Chomsky est en plein apogée a, en définitive, donné naissance à l'approche communicative.

L'évolution méthodologique initiée par l'approche communicative a modifié la façon d'organiser et de présenter les contenus linguistiques dans les manuels, en faisant adopter des principes d'organisation « fonctionnels », « situationnels » ou « centrés sur la tâche » (Germain, 1991: 87).

De ce fait, l'apprentissage d'une langue n'est plus considéré comme accumulation de connaissances linguistiques mais comme acquisition de savoir-faire communicatifs, et la grammaire « classique », ou la grammaire structurale de la phrase, a cédé la place à une grammaire « sémantique » ou « notionnelle-fonctionnelle » (*ibidem*). Cela veut dire que les différentes formes linguistiques ne doivent plus être abordées pour elles-mêmes mais en relation avec leur utilité dans les échanges langagiers.

De surcroît, durant les années 80, le développement des réceptions satellitaires et câblées entraîne un changement radical dans l'apprentissage des langues par la télévision. Des émissions « fabriquées » sont remplacées par celles « authentiques » qui ne sont pas conçues pour l'apprentissage et qui pourraient cependant offrir (émettre) de multiples réalités discursives, culturelles et médiatiques aux personnes désirants d'apprendre le français.

La chaîne TV5, par exemple, une initiative coopérative de certains pays francophones (France, Belgique, Canada) pour la diffusion de la francophonie dans le monde entier, émet des programmes francophones depuis 1984.

Dans la même période, la rencontre de la vidéo par le progrès informatique, notamment par l'arrivée des PC (Personal Computer « micro-ordinateur » en français) donne naissance à un nouvel outil pédagogique : c'est le vidéodisque. Cette nouvelle technologie apporte encore un nouveau souffle à l'apprentissage du FLE car elle dispose d'une énorme capacité de stockage: 54 000 images par face (fixes ou animées accompagnées de son) à une vitesse de défilement de 30 images par seconde (Boyer 229).

En dépit des critiques de certains aspects de l'approche communicative, pointant notamment l'insuffisance dans « la mise en place systématique des composantes grammaticales de la compétence à communiquer » (Cuq 24), ses principes généraux restent d'actualité, même si les auteurs de manuels préfèrent désormais parler de « perspective/approche/visée actionnelle », suite au Cadre Européen Commun de Référence pour les langues (CECR 15).

La perspective actionnelle, un des piliers novateurs du CECRL, reprenant les concepts de l'approche communicative et de l'approche par tâches, y ajoute l'idée d'actions à accomplir dans les multiples contacts auxquels un apprenant va être confronté dans sa vie sociale.

Parallèlement, à l'avènement de l'approche actionnelle, l'ère de multimédia et son langage numérique s'introduit peu à peu, proposant de multiples produits : des didacticiels, programmes et services accessibles au moyen de réseaux locaux intranet et internet, des outils de communication médiée par ordinateur, etc.

Ceux-ci permettent à l'étudiant d'agir, de collaborer, de devenir lui-même auteur-concepteur et conséquemment « acteur social » (*ibidem*), par la création de son propre projet numérique, impliquant une communication pluridimensionnelle (iconique, typographique, musicale, verbale, non-verbale, para-verbale et co-verbale) issue du langage humain et de la machine.

Conclusion

La communication et les médias ont constitué des facteurs clé dans l'évolution des méthodologies traditionnelles vers les méthodologies qui ont visé l'emploi du français comme un vrai instrument de communication.

Ce changement paradigmatique important a été conditionné par le passage de la linguistique structurale américaine à la linguistique fonctionnelle, de la psychologie comportementale à la psychologie cognitive, de l'apprentissage passif à l'apprentissage actif et contextualisé et des rôles de l'enseignant et de l'apprenant qui ont complètement changé.

Ainsi, de la bande magnétique et du film fixe à l'ère multimédia, et d'une communication unilatérale à une communication pluridimensionnelle on a assisté à l'acquisition du français langue étrangère, d'un véritable statut de langue vivante, actuelle, en mouvement et présente, fait qui la rend, à jamais, indissociable de la communication et des médias.

Références bibliographiques

- Besse, Henri. *Méthodes et pratiques des manuels de langues*. Paris : CREDIF, Dider, 1985.
- Boyer, Henri et all. *Nouvelle introduction à la didactique du français langue étrangère*. Paris: CLE International, 1989.
- « Un cadre européen commun de référence pour les langues. Apprendre, enseigner, évaluer » Strasbourg, Conseil de l'Europe, 2000, p. 15
<[http:// www.coe.int/t/dg4/linguistic/Source/Framework_FR.pdf](http://www.coe.int/t/dg4/linguistic/Source/Framework_FR.pdf)
- Coste, Daniel, « 1940 à nos jours : consolidations et ajustements », *Le français dans le monde* (recherches et applications), janvier, (1998) : 71-95
- Cuq, Jean -Pierre & Gruca, Isabelle. *Cours de didactique du français langue étrangère et seconde*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 2003
- Germain, Claude. *Evolution de l'enseignement des langues 5.000 ans d'histoire*, Paris, Clé international, Col. DLE, 1993
- . *Fondements linguistiques et psychologiques de la méthode des séries de François Gouin*, Histoire Épistémologie Langage. Tome 17, fascicule 1, 1995. Théories du langage et enseignement des langues (fin du XIXe siècle/début du XXe siècle). pp. 115-141
<[http:// web/revues/home/prescript/article/lfr_0023-368_1970_num_8_1_5525](http://web/revues/home/prescript/article/lfr_0023-368_1970_num_8_1_5525)
- Moirand, Sophie. *Enseigner à communiquer en langue étrangère*, Paris : Hachette, 1990.

Exploatarea spotului publicitar ca document autentic intercultural

Raluca Aurora LĂPĂDAT
Liceul sportiv Târgu-Jiu, România

Résumé

On pourrait dire que la publicité est la manifestation la plus chaleureuse de la vitalité humaine d'aujourd'hui, de son pouvoir, de sa création. L'exploitation didactique de la publicité dans la classe de FLE dépend dans une certaine mesure de l'objectif visé: au niveau textuel, du lexique, de la grammaire ou de la représentation graphique. Par sa dimension visuelle, plastique, auditive, la publicité met en jeu des compétences communicatives. L'exploitation publicitaire en classe permet toutes les innovations pédagogiques possibles. A l'aide de celle-ci, on ouvre la porte à l'interactivité et à l'interculturalité.

Mots-clés : *didactique, FLE, interculturalité, pédagogie, publicité, spot publicitaire.*

Abstract

It could be said that today advertising is the warmest manifestation of human vitality, his power, his creation. The didactic exploitation of advertising in the FLE courses depends to some extent on the purpose: at textual level, vocabulary, grammar or graphical representation. By means of its visual, plastic and aural dimension, the advertising involves communication skills. The implementation and the usage of advertising during the classes allow any kind of educational innovation and open the door to the interactivity and interculturality.

Keywords: *didactics, FLE, interculturality, pedagogy, advertisement, advertising spot.*

La publicité est la fleur de la vie contemporaine; elle est une affirmation d'optimisme et de gaieté, elle distrait l'œil et l'esprit.
(Blaise Cendrars)

Pedagogia FLE se dovedește în ultimii ani, în România, o adevărată provocare. În condițiile în care tinerii sunt mai atrași de studierea limbii engleze și germane, ora de limba franceză trebuie să devină un spațiu de interacțiune pentru a compensa acest regres. Nici manualele aprobate în România nu sunt de mare ajutor. An de an sunt acreditate de Ministerul Educației și Cercetării manuale ce nu mai corespund nici realităților franceze, nici tehnicilor inovative de predare. Metodele franceze aduse de editurile CLE International, Hachette sau Didier nu întrunesc condițiile cerute de Minister! Ori, în zilele noastre, se știe că învățarea unei limbi nu constă în achiziționarea de noțiuni lingvistice, ci trebuie să ținem seama de cultura în interiorul căreia se înscrie limba țintă. Deci, elevul trebuie să dobândească nu numai competențe langajiere, ci să înțeleagă și să accepte noțiunile culturale ale altei societăți. Aici intervine interculturalul. Așa cum îl definea Jean

Michel Leclerq (23), interculturalitatea este *l'ensemble des processus destinés à établir des relations entre des cultures différentes*.

Cadrul European Comun de Referință pentru Limbi (CECRL) pune accentul pe o conștientizare a dimensiunii interculturale (aptitudini interculturale și de „savoir-être”, adică o competență existențială). Devine, deci, indispensabil ca noțiunile interculturale să ocupe un loc preponderent în predarea FLE. Acest fapt ne conduce la problematica acestui document: ce texte să alegem pentru a realiza un învățământ intercultural în context românesc?

În construirea competențelor de limbaj și culturale, dar folosind și semiologia mesajelor publicitare, profesorul de FLE va integra publicitatea în ora de limbă. Acest obiect de studiu obișnuit și complex oferă posibilități de exploatare pedagogică multiple și variate, pe care vom încerca să le expunem în acest articol. Ele constituie piste de analiză rezultate dintr-o serie de experimente în clasă, bazate pe suporturile publicitare audiovizuale.

Ei da, publicitatea este un magnific document autentic de integrat în cursul de FLE. Implicitul cultural, actele de vorbire, caricaturile sau pur și simplu râsul, transformă spoturile publicitare într-un suport bogat. Este și încercarea pe care am făcut-o, aducându-vă în atenție umorul Evian, apreciat atât de adolescenți, cât și de copii (12-14 ani).

Această fișă „Le spot publicitaire-document d’interculturalité” este orientativă, modificabilă în funcție de gusturi și de public.

Materiel: Pour mettre en place cette séquence, vous avez besoin d’un lecteur vidéo et des publicités pour Evian: on peut utiliser le matériel proposé dans la bibliographie. Les vidéos sont disponibles en ligne sur Youtube, transformables en fichiers vidéo avec ilivid, par exemple (publicités Youtube) (<https://www.youtube.com/watch?v=Y6gHMwdD9T0>)



Fiche pédagogique – EVIAN

Niveau: A2, adaptable au B1 **Durée:** minimum 2 heures.

Matériel: publicités pour Evian

Objectifs communicatifs: décrire une scène, raconter brièvement

Objectifs lexicaux: les boissons /produits alimentaires (*le jus, le champagne, le lait, le café, l’eau minérale, le thé, l’infusion, etc.*)

Objectifs grammaticaux: consolider les articles partitifs et leur utilisation dans les phrases et réviser (enrichir) la négation des verbes

Objectifs culturels: découvrir une boisson française. La parodie, une spécialité française ?

DÉROULEMENT DE LA SÉQUENCE

PARTIE 1: Découverte et description

Nous utilisons ici une activité orale de remue-méninges afin de préparer les apprenants à une écoute et à une meilleure compréhension du document sonore. Il s'agit principalement de rafraîchir leur mémoire en ce qui concerne les marques d'eau, de faire en quelque sorte « une fiche d'identité » de ce produit:

- ⇒ Qu'est-ce que l'eau ?
 - ⇒ Quelles marques d'eau connaissez-vous en Roumanie ?
 - ⇒ Depuis quand existent-elles en Roumanie ?
 - ⇒ Énumérez des marques d'eau consommées en France ?
 - ⇒ A votre avis depuis quand date la première fabrique en France ?
 - ⇒ Connaissez-vous les différentes destinations de l'eau ?
 - ⇒ A votre avis, les Roumains ont l'habitude de boire de l'eau embouteillée ?
 - ⇒ Vous connaissez la situation de la France ?
- Ecouter les réponses données à cette question sans les confirmer ni les contester.

II. La vue

a. Hypothèses

- ⇒ Demander aux apprenants ce que le monsieur va faire, et ce qu'ils s'attendent à voir.

b. Décrire: aveugles et voyants

- ⇒ Demander à la moitié du groupe de sortir (ou de fermer les yeux).
- ⇒ Visionner la vidéo avec l'autre moitié du groupe.
- ⇒ Demander au groupe voyant de raconter aux autres ce qu'ils ont vu.
- ⇒ Visionner avec tout le groupe la publicité.

c. Lexique spécifique

- ⇒ Faire émerger les mots manquants: jeunesse, bien-être, tranquillité, nourrir, soif.
- ⇒ Demander aux apprenants quelles autres boissons ils connaissent et leur destination: remue-méninges

2.

d. Décrire: échange des rôles

1. Echanger les rôles des voyants et des aveugles.
2. Montrer au groupe de voyants une autre publicité (les bébés nageurs, par exemple).
3. Leur demander de raconter aux autres ce qu'ils ont vu.
4. Visionner tous ensemble.

f. Interprétations

- ⇒ Faire un tour de table sur les interprétations de chacun des publicités.
- ⇒ *Une publicité pour quel produit ? Quel est le message ? Est-ce que c'est comique ? Pourquoi des bébés ?*

PARTIE 2: jeu de rôle du publicitaire. (Production)

- ⇒ Créer des groupes de 2 ou 3.
- ⇒ Demander aux apprenants de choisir une marque d'eau roumaine ou française
- ⇒ Donner 10 à 15 minutes aux groupes pour imaginer le scénario d'une publicité. (Prise de notes).
- ⇒ Écouter les créations, éventuellement voter pour les publicitaires les plus créatifs.

PARTIE 3: Finaliser la séquence

- ⇒ Afficher sur le TBI ou projecteur le fichier de votre PC contenant les vidéos.
- ⇒ Demander aux apprenants de saisir les différences entre spots français et roumains d'eau.
- ⇒ Visionner, pour le plaisir, la totalité des vidéos.

Distribuer la fiche jeu (PDF joint) pour conclure.

Pour aller plus loin, selon la réceptivité du public: saga des pubs Evian, l'histoire de la marque, marques françaises d'eau minérale (Perrier, Vittel, Badoit, Quezac, Cristaline, St. Martin, St. Yorre, etc.)...

Fiche apprenants – EVIAN Campagne de Publicité pour une eau minérale

- Reliez les différents éléments du tableau:

Qui ?	Fait quoi ?	Pour quoi ?
1. Evian	Vivons jeune	Entretenir la jeunesse du corps

2. Dorna 3. Vittel 4. Borsec 5. Perrier 6. Aqua Carpatica Cristaline	Plus proche de la nature Il y a quelque chose dans cette eau La reine des eaux minérales De l'eau, de l'air, la vie La plus pure eau minérale du monde C'est mon eau, à moi	On est ce qu'on boit Source de vitalité, minéraux et calcium Une source d'énergie Etre partie de l'univers On teste la pureté de l'eau L'eau préférée des Français
<ul style="list-style-type: none"> • Complétez : <i>Le lait</i>.....pour <i>Le jus</i>.....pour • Précisez un slogan pour chaque boisson mentionnée? • A votre avis, quelle réclame a été censurée en France ? Pourquoi ? Présentez la vidéo. 		

Referințe bibliografice

Leclerq, Jean Michel. *Figures de l'interculturel dans l'éducation*. Strasbourg : Editions du Conseil de l'Europe, 2002.

Conseil de l'Europe. *Cadre européen commun de référence pour les langues (CECRL)*, Strasbourg : Didier, 2001.

https://www.youtube.com/watch?v=HcAm0pC_bVY evian plusieurs spots

<https://www.youtube.com/watch?v=j5GfJkK9Zy4> evian spider man

https://www.youtube.com/watch?v=28KUn_sAAO4 evian 2013-1998

Notes